10319

T.[illegible] LVI. 11 (17

SHAKESPEARE.

TOME DIX-SEPTIÈME.

59 104 1

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLOIS,

DÉDIÉ

AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

TOME DIX-SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez l'AUTEUR, cul-de-sac Saint-Dominique, près le Luxembourg;
Et MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TROÏLE ET CRESSIDE,

TRAGÉDIE.

REMARQUES

DE M. ESCHEMBURG,

SUR LA TRAGÉDIE

DE

TROÏLE ET CRESSIDE.

LES Poéſies d'Homère, pendant la décadence totale de la Littérature en Europe, depuis le quatrième ſiècle, juſqu'au quatorzième, n'étoient preſque pas lues, ou du moins on ne les entendoit pas, faute de connoître ſa langue. Malgré cette ignorance, l'Hiſtoire de la Guerre de Troye ſe conſerva toujours dans les deux récits qu'on attribuoit à Dyctis de Crète & à Darès le Phrygien. On ſait qu'ils ſont tous les deux apocryphes. Il faut cependant qu'ils aient été une des lectures favorites du moyen âge ; car ils ſervirent de baſe à une Hiſtoire d'une Guerre de Troye que *Guido Dalla Collone*, originaire de Meſſine, écrivit en Latin vers la fin du treizième ſiècle (§), & dans laquelle il mêla pluſieurs fictions de ſon invention. Il compoſa cette Hiſtoire à la ſollicitation de l'Archevêque de Falerne, Matteo Della Porta ; il n'acheva

(§) Cet Ouvrage dans la plupart des Manuſcrits eſt intitulé : *Hiſtoria de Bello Trojano* ; la première édition parut à Cologne en 1477. Cet Ouvrage fut traduit en 1481, *in-fol.* en Italien par *Teſſi*.

pendant la vie de ce Prélat que le premier Livre, & laiſſa l'Ouvrage imparfait ; il le reprit quinze ans après, & y ajouta dans l'eſpace de trois mois les trente-quatre autres Livres, qui, avec le premier, complettent l'Ouvrage. C'eſt à lui, comme l'obſerve Warton, que dès ce tems-là, Achille, Jaſon & Hercule dûrent l'honneur de devenir des Héros de Roman, & furent auſſi invoqués, que Lancelot, Roland, Gauvain, Olivier & d'autres Chevaliers Chrétiens, auxquels ils reſſembloient ſi fort par le merveilleux de leurs aventures. On trouve dans l'Ouvrage de Guido beaucoup d'images Orientales, & quelques traces de la doctrine des Arabes. Le Cheval de Troye, par exemple, eſt un cheval de bronze, & Hercule eſt inſtruit dans l'Aſtronomie & dans les ſept Arts libéraux.

Comme Guido eſt devenu le chef & la ſource de tous ceux qui ont écrit après lui ſur la Guerre de Troye, & que ſon Livre rare eſt dans les mains de peu de perſonnes, on ne ſera peut-être pas fâché de connoître l'endroit (†) qui traite de l'amour de Troïle & de Creſſide : on le trouvera à la fin des notes de cette Pièce (§').

Quelque-tems après la première copie de l'original, on fit une traduction Allemande de Guido. Elle eſt inti-

(†) C'eſt dans le paragraphe intitulé *De Sexto Bello.*

(§) Le nom de cette fille Grecque a éprouvé beaucoup d'altérations. Peut-être l'a-t-on pris dans l'Iliade où, comme on ſait, l'Amante d'Achille s'appelle *Briſéis*. De l'Accuſatif de ce nom on faiſoit le Nominatif *Briſeida* ; ou, comme on l'appella enſuite dans la traduction Allemande & l'imitation Françoiſe, *Bripaida*. Un autre changea peut-être *Briſéis* & *Cryſéis*, fille d'Agamemnon, l'une pour l'autre, & l'appella *Chryſeida* : delà dans Boccace *Gryſeida*, dans Chaucer *Cheſéide*, & dans Shakeſpéare elle a fini par être nommée *Creſſida*.

tulée : *Jolie Hiſtoire de la Ville Royale de Troye, comme quoi elle a été détruite :* on lit à la fin : *ici finit le livre & l'Hiſtoire, comment la riche, la ſomptueuſe & puiſſante Ville de Troye fut détruite par la permiſſion de Dieu, pour ſervir d'exemple à toute la terre. Sur quoi on peut remarquer que perſonne ne doit trop s'enorgueillir de ſa nobleſſe, de ſa richeſſe ou de ſa puiſſance ; imprimé & achevé par Martin Schott, dans la louable Ville de Strasbourg, près St-Grégoire,* 1474, in-folio, *avec des gravures en bois.* L'Editeur anonyme de ce Livre ne dit, à la vérité, pas un mot dans la Préface, d'où ni de qui il a été traduit ; auſſi ſelon la coutume des Traducteurs de ce tems-là, y a-t-il mis beaucoup du ſien.

Lydgate, ancien Poëte Anglois (§), dont on a encore beaucoup de Poëmes manuſcrits, compoſa de l'Hiſtoire de Troye raſſemblée par *Guido* en 1420, par ordre du Roi Henri V, un très-long Poëme Anglois, connu ſous le nom de *The Boke of Troye*, ou *The Troye Boke*, qui fut imprimé à Londres en 1513, *in-fol.* Vers le commencement du dix-ſeptième ſiècle, il fut refait en ſtyle plus moderne, ſous le titre de, *The Life and Death of Hector*, &c. Sans doute que Shakeſpéare s'eſt ſervi de ce Livre pour compoſer ſon *Troilus & Creſſida*, comme on le voit par la comparaiſon de quelques paſſages que *Steevens* a inſérés dans les notes de la dernière édition de notre Poëte.

(§) Voici le jugement que Warton porte de *Lydgate :* » c'eſt un Ecrivain ſans ame : cependant il corrigea beaucoup la mauvaiſe verſification Angloiſe, & il eſt peut-être le premier des Poëtes Anglois que le commun des Lecteurs puiſſe lire ſans beaucoup de dégoût & de difficulté «. *Obſſ. on Spenſer's fairy queen, Tom. II. p.* 104.

Une autre compilation Proſaïque de cette eſpèce, ſuivant ce qu'en dit Guido dans ſon Introduction, fut faite en François par *Raoul le Fevre*, Chapelain du Duc de Bourgogne, & de l'ordre de ce Prince.

Cette compilation Françoiſe fut traduite en 1471, en Anglois par Caxton, & ne fut imprimée qu'en 1503 pour la première fois, ſous le titre : *Recuyel of the Hiſtoiryes of Troy*, &c. Shakeſpéare a vraiſemblablement auſſi lu ce Livre.

Le grand Poëme, *The Boke of Troilus and Creſeide* de Chaucer, étoit ſans doute auſſi connu de lui.

Le Poëme de Chaucer eſt écrit en ſtances de ſept vers ; il conſiſte en cinq Livres, dont chacun contient plus de deux cent cinquante ſtances. L'invocation du Poëte, à cauſe de la triſteſſe du ſujet, eſt adreſſée à la Déeſſe des Tourmens, Tiſiphone, & accompagnée d'une priere aux Amans, de ne pas oublier, au ſein de leurs plaiſirs préſens, leurs anciens tourmens, de prier pour le meilleur ſort des Amans malheureux, de demander aux Dieux leur appui pour leur Poëte dans un ſi pénible ouvrage, de demander la mort des Amans perſécutés & abandonnés pour les délivrer de leurs peines, & la continuation du bonheur des Amans fortunés. Alors il commence ſon récit ; en voici en peu de mots le contenu :

» Calchas avoit reçu d'Apollon des révélations ſecrètes ſur la ruine qui menaçoit la Ville de Troye ſa patrie. Il paſſa furtivement chez les Grecs, où ſon talent dans l'art de prophétiſer le fit bien accueillir. Les Troyens indignés de cette trahiſon, firent tomber leur rage ſur ſa famille ; Creſſide ſa fille unique, d'une beauté ſinguliere, ſe jetta

aux pieds d'Hector en fondant en larmes, & implora ſon aſſiſtance. Il lui accorda ſa priere. Elle vêcut en ſûreté à Troye, mais dans la plus grande retraite. Dans une fête de Pallas, Troïle la vit pour la première fois, & fut charmé de ſa beauté. Son image le ſuivoit par-tout, & redoubla ſon courage dans la bataille. Cependant il n'avoit encore ouvert ſon cœur à perſonne; & l'inquiétude de ſon amour n'en devint que plus violente.

Pandare, oncle de Creſſide, & ami intime de Troïle, avoit depuis long-tems remarqué le trouble de ſon ami, & ſut peu-à-peu lui arracher l'aveu de ſa paſſion. Pandare lui offrit ſon ſecours, & lui jura que Creſſide ſeroit à lui. Il alla trouver ſa nièce, & tâcha par toutes ſortes de repréſentations de lui faire quitter ſa trop grande ſolitude, & parvint à obtenir d'elle la permiſſion de lui amener le jeune Prince. Tandis qu'ils parloient encore de lui, ils le virent paſſer revenant du combat, couvert de gloire & de dépouilles; & cette vue inattendue du jeune Héros dans tout l'éclat de ſa beauté guerriere, fut pour Creſſide, plus perſuaſive que tous les éloges de ſon oncle: ſon cœur fut vaincu. Pandare courut chez Troïle, lui peignit les regards de Creſſide, ſes ſoupirs, ſa rougeur, ſon trouble charmant. Troïle ſe haſarda à lui écrire, pour lui déclarer ſa tendreſſe. L'oncle s'offrit à porter ſa lettre, à laquelle Creſſide répondit favorablement: ce commerce de lettres continua; ils ſe firent des préſens réciproques, & enfin ils finirent par ſe lier dans la plus grande intimité. Troïle continua de cueillir des lauriers dans les combats, & Creſſide ſe réjouiſſoit en ſecret de ſa gloire. Cependant les Troyens furent très-malheureux dans une bataille, & Priam ſe vit contraint de demander aux Grecs un armiſtice & l'échange des priſonniers. Calchas à cette

occaſion parvint à faire échanger Antenor, priſonnier Grec, contre ſa fille Creſſide. Troïle ne put empêcher ce fatal échange. Creſſide en fut accablée. Elle promit enfin à ſon Amant d'engager ſon pere à la renvoyer à Troye avant l'expiration de l'armiſtice, & de ne plus ſe ſéparer de lui. En partant, ils ſe jurerent une fidélité éternelle. Creſſide fut conduite par Diomède dans le camp des Grecs Elle avoit promis de retourner dans dix jours; Troïle l'attendoit avec la plus vive impatience, & voyant qu'elle n'arrivoit pas, il tomba dans une inquiétude mortelle & conçut le ſoupçon le plus dévorant. Il attendit encore quelques jours après elle, mais en vain. Creſſide avoit trouvé trop de difficultés à tenir ſa promeſſe & commençoit à écouter les tendres offres de Diomède Fier de ſa conquête, ce jeune Héros vola au combat, & portoit ſur ſon armure une pierre précieuſe que Troïle avoit donnée à Creſſide, qui en avoit fait préſent à Diomède. Deiphobe, frere de Troïle, revint un jour victorieux de la bataille, où il avoit gagné cette armure qu'il faiſoit porter devant lui. Troïle y vit la pierre précieuſe, & apprit qu'elle avoit appartenu à Diomède. Furieux & impatient de ſe venger, il vole au combat, cherche partout Diomède, immole à ſa rage des Hécatombes entières d'ennemis; mais les Dieux ne permettent pas qu'il rencontre Diomède. Le ſort lui préparoit une mort plus glorieuſe, & il n'y avoit que le bras invincible d'Achille qui pût écraſer Troïle «.

Il ſemble qu'on ne puiſſe nier que Shakeſpéare, en faiſant ſa Tragédie, n'ait eu ſous les yeux la narration de *Chaucer*, & qu'il n'en ait emprunté différentes circonſtances que l'on cherche envain dans *Lydgate*, *Caxton* & leurs prédéceſſeurs. De ce genre, eſt tout le cours de l'intrigue

entre Troïle & Creſſide ; le caractère de Troïle a les mêmes traits, mais celui de la Creſſide de Shakeſpéare eſt plus uniforme & peint dès le commencement d'une manière analogue à la ſuite de ſa conduite ; le rôle de Pandare eſt peint par le Poëte Dramatique, avec plus de vérité & avec les traits originaux d'un jaſeur ſans mérite & d'un ſot & vil intriguant. Le diſcours de Calchas aux Héros Grecs, Acte III ; & une partie de l'entretien de Pandare avec Creſſide, Acte IV, ſont encore ſemblables.

Notre Poëte a emprunté d'autres traits de Caxton. En général on peut dire la même choſe des aventures de cette Pièce qui concernent la Guerre de Troye, de même que de l'amour d'Achille & de Polixène, qui engage ce Héros à ne plus s'intéreſſer à la guerre, & enfin de la manière dont Hector fut tué par Achille, &c.

Mais il y a pluſieurs autres traits hiſtoriques dans la Fable de cette Tragédie, que l'on ne trouve ni dans cet ancien Livre, ni dans le Poëme de Chaucer, & qui par conſéquent doivent avoir été puiſés dans une troiſième ſource ; tel eſt le caractère des Héros Grecs, Achille, Diomède, Ulyſſe & Neſtor ; les traits ſi frappans du lâche, de l'artificieux, du ſatyrique & du méchant Therſite ; l'amitié d'Achille avec Patrocle, & le chagrin de ſa mort qui le fit revoler au combat. La conjecture la plus naturelle qu'on puiſſe former, c'eſt que Shakeſpéare connoiſſoit l'Iliade d'Homère. En effet, il y avoit déjà, avant la fin du ſixième ſiècle, quelques Livres de l'Iliade traduits de l'Anglois ; & Dr. Johnſon conclut, de ce que cette Pièce renferme aſſez de beautés, pour paſſer ſur de légères imperfections, & les pardonner. Il ſeroit même injuſte de les remarquer avec une critique trop ſévère ; & il eſt impardonnable de vouloir les exagérer.

Dryden a refait cette Tragédie avec des changemens, elle n'a été imprimée qu'en 1679, ſous le titre : *Troilus and Creſſida, or truth found too late.* Voici les changemens les plus conſidérables; Dryden a donné au fonds une nouvelle forme, omis quelques perſonnages moins néceſſaires; il a cherché à donner à quelques caractères plus d'exécution, plus d'effet, & y a ajouté le caractère d'Andromaque. En général, il y a plus d'ordre & plus de liaiſon dans les ſcènes. Parmi ces dernières, dans le premier Acte, la ſcène entre Pandare & Creſſide, & dans le ſecond, celle entre Andromaque & Hector, celle entre Neſtor & Ulyſſe avec Therſite, & entre Therſite avec Ajax & Achille, ſont tout-à-fait neuves. Dans le troiſième Acte, il a pareillement ajouté pluſieurs ſcènes neuves, ſur-tout une très-longue entre Troïle & Hector, qui occupe preſque la moitié de l'Acte. C'eſt une des plus belles ſcènes, elle reſſemble beaucoup à la fameuſe ſcène de réconciliation de Brutus & de Caſſius dans le Jules-Céſar de Shakeſpéare, & à celle d'Agamemnon, & de Ménélas dans l'Iphigénie d'Euripide. Le commencement du quatrième Acte eſt auſſi changé comme tout le cinquième. Dans le dénouement, *Dryden* a tâché auſſi de mieux obſerver la juſtice Poëtique. Creſſide ſe poignarde elle-même; Diomède eſt tué par Troïle, & Troïle l'eſt par Achille.

PROLOGUE.

TROYE eſt le lieu de la Scène. Des Iſles de la Grèce, une foule de Princes enflammés d'orgueil & de courroux, ont envoyé au port d'Athènes leurs vaiſſeaux chargés de combattans & des apprêts d'une guerre cruelle. Soixante-neuf Chefs, Rois couronnés d'autant de petits Empires, ſont ſortis de la baye Athénienne, & ont vogué vers la Phrygie; tous conjurés, tous liés par un vœu ſolemnel de ſaccager & de raſer Troye. Dans la triple enceinte de ſes fortes murailles, Hélène, la Reine & l'épouſe de Ménélas, dort en paix dans les bras de ſon raviſſeur Pâris; & voilà la cauſe de cette grande querelle. Les Grecs abordent à Ténédos: & là leurs vaiſſeaux vomiſſent de leurs larges flancs ſur le rivage tout l'appareil de la guerre. Déjà les Grecs dans l'orgueil de toute leur force & dans la première ardeur du courage, plantent leurs tentes guerrières ſur les plaines de Dardanie. Les ſix ports de la Cité de Priam, la porte Dardanienne, la Thymbrienne, l'Ilias, la Chétas, la Troyenne & l'Anténoride, traverſées d'énormes & inflexibles maſſes de fer, enferment & défendent

les enfans de Troye. — Maintenant l'attente agite les eſprits émus dans l'un & l'autre parti; Grecs & Troyens, ſont diſpoſés à livrer tout aux haſards de la fortune : — Et moi, Perſonnage du Prologue, je viens ici revêtu d'une armure; mais non pas pour faire un défi préſomptueux à l'Auditoire ſur la plume de l'Auteur, ou la voix des Acteurs, mais ſimplement pour offrir le Coſtume aſſorti au ſujet; & pour vous dire, gracieux Spectateurs, que notre Pièce, franchiſſant tout l'eſpace antérieur & les premiers germes de cette querelle, court ſe placer au milieu même des évènemens, pour ſe replier enſuite ſur tout le paſſé, qui peut entrer & s'arranger dans un plan. Approuvez, ou blâmez: faites à votre gré: maintenant, bonne ou mauvaiſe fortune, c'eſt la chance de la Guerre.

PERSONNAGES.

PRIAM.
HECTOR.
TROILE.
PARIS.
DEIPHOBE.
HÉLÉNUS.
ÉNÉE.
PANDARE.
CALCHAS.
ANTENOR.
} *Troyens.*

MARGARELON, *fils naturel de Priam.*

AGAMEMNON.
ACHILLE.
AJAX.
MÉNÉLAS.
ULYSSE.
NESTOR.
DIOMÈDE.
PATROCLE.
THERSITE.
} *Grecs.*

HÉLENE, *femme de Ménélas.*
ANDROMAQUE, *femme d'Hector.*

CASSANDRE, *fille de Priam, Prophéteſſe.*
CRESSIDE, *fille de Calchas.*
ALEXANDRE, *domeſtique de Creſſide.*
UN JEUNE PAGE *de Troïle.*
VALET *de Diomède.*
SOLDATS GRECS & TROYENS, *&c.*

La Scène eſt tantôt dans Troye, & tantôt dans le Camp des Grecs.

TROÏLE ET CRESSIDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais de Priam.

PANDARE & TROILE.

TROILE.

APPELLEZ mon Ecuyer (†). Je veux me déſarmer encore. Hé pourquoi dois-je faire la guerre hors des murs de Troye, lorſque j'ai à ſoutenir de ſi

(†) *Mon Varlet.* Ce mot ſignifioit anciennement le ſervi

cruels combats ici dans mon ſein? Que le Troyen, qui eſt maître de ſon cœur, aille au champ de bataille : le cœur de Troïle, hélas! n'eſt plus à lui.

PANDARE.

Vous entendrai-je toujours vous plaindre ſur ce ton?

TROILE.

Les Grecs ſont forts & vaillans : ils uniſſent l'habileté au courage. Mais moi, je ſuis plus foible que les pleurs d'une femme, plus paiſible que le ſommeil, plus enfant que l'ignorance. Je ſuis moins brave, qu'une jeune fille ſeule dans la nuit, & plus novice que l'enfance ſans expérience.

PANDARE.

Allons; je vous en ai aſſez dit là-deſſus : quant à moi, je ne m'en mêlerai plus davantage (†).

---

teur ou domeſtique d'un Chevalier, ou d'un Guerrier. Dans l'Egliſe de Saint-Nicaiſe d'Arras, on lit cette Epitaphe :

Cy giſt Hakin & ſon Varlet
Tout-di armé, & tont-di prêt
Avec ſon eſpé & ſalloche.

(†) *Pand.* Celui qui veut avoir un gâteau de ſon bled, doit attendre le moulage.

TROILE.

N'ai-je pas attendu?

TROILE.

TROILE.

La Patience elle-même, toute Déeſſe qu'elle eſt, ſupporte la ſouffrance moins paiſiblement que moi. Je m'aſſieds à la table royale de Priam, & lorſque la belle Creſſide vient s'offrir à ma penſée, — que dis-tu, traître, *vient s'offrir à ta penſée?* Hé quand en ſort-elle jamais?

PANDARE.

Oui : elle paroiſſoit plus belle hier au ſoir, que je ne l'ai jamais vue; ni elle, ni aucune autre femme.

PANDARE.

Oui, le moulage: mais il faut que vous attendiez auſſi le blutage.

TROILE.

N'ai-je pas aſſez attendu?

PANDARE.

Oui, le blutage: mais il faut attendre encore la levure.

TROILE.

Je l'ai attendue auſſi.

PANDARE.

Oui, la levure: mais il y a encore plus que cela; il faut le tems de paîtrir, la façon du gâteau, le tems de chauffer le four, & de cuire: bon; il faut bien attendre encore que le gâteau refroidiſſe, ou vous riſquez de vous brûler les lèvres.

TROILE.

J'en étois à vous dire — Quand mon cœur, comme ouvert par un violent ſoupir, étoit prêt à ſe fendre en deux; dans la crainte qu'Hector, ou mon pere, ne me ſurpriſſent dans ce trouble, j'ai enſeveli ce ſoupir ſous les apparences d'un ſourire; ainſi ſourit le ſoleil, lorſqu'il éclaire un orage : mais le chagrin que voile une gaieté apparente, eſt comme une joie que le deſtin change en ſoudaine triſteſſe.

PANDARE.

Si ſes cheveux n'étoient pas d'une nuance plus noirs que ceux d'Hélène, allons, il n'y auroit pas plus de comparaiſon à faire entre ces deux femmes.... mais, quant à moi, elle eſt ma parente : je ne voudrois pas, comme on dit, trop la vanter — Mais je voudrois que quelqu'un l'eût entendu diſcourir hier, comme je l'ai entendu, moi.... Je ne veux pas dépriſer l'eſprit de votre ſœur Caſſandre — mais....

TROILE.

O Pandare! je vous le déclare, Pandare — quand je vous dis, que là ſont enſevelies toutes mes eſpérances, ne me repliquez pas, pour me demander à quelle immenſe profondeur elles ſont plongées Je vous dis, que je ſuis fou, furieux d'amour pour Creſſide. Vous me répondez, qu'elle eſt belle, vous verſez dans la plaie

ouverte de mon cœur tout le charme de ſes yeux, de ſa chevelure, de ſes joues vermeilles, de ſon port majeſtueux. Vous parlez de ſa voix... ô ſa belle main! auprès de laquelle toutes les blancheurs ne ſont qu'une ombre noire (†): auprès de la douceur de ſon toucher, le duvet du cygne même eſt rude & dur; & la ſenſation la plus exquiſe, eſt groſſière comme la main calleuſe & endurcie du laboureur.— Voilà ce que vous me dites. Et tout ce que vous me dites eſt la vérité, comme lorſque je dis que je l'aime. — Mais en me parlant ainſi, au lieu de baume qui me guériſſe, vous replongez dans chaque bleſſure que m'a faite l'amour, le couteau même qui les a ouvertes.

PANDARE.

Je ne dis rien de plus, que la vérité.

TROILE.

Non, vous n'en dites pas aſſez encore: la vérité eſt au-deſſus.

PANDARE.

Je vous jure, que je ne veux plus m'en mêler: qu'elle ſoit ce qu'elle eſt; ſi elle eſt belle, tant mieux pour elle; ſi elle ne l'eſt pas, qu'elle emploie toutes les reſſources de l'art pour le paroître.

(†) Qu'une encre qui écrit leur propre honte.

TROILE.

Bon Pandare! hé bien, Pandare?...

PANDARE.

J'en ſuis pour mes peines : ma récompenſe eſt d'être mal dans ſon eſprit, mal dans le vôtre : je me ſuis mêlé de négocier entre vous deux, mais on me ſait fort peu de gré de mes ſoins.

TROILE.

Quoi, ſeriez-vous fâché, Pandare? Le ſeriez-vous contre moi?

PANDARE.

Parce qu'elle eſt ma parente, elle n'eſt pas auſſi belle qu'Hélène. Si elle n'étoit pas ma parente, elle ſeroit auſſi belle à ſes jours ouvrables, qu'Hélène peut l'être à ſes jours de fête. Mais qu'eſt-ce que cela me fait à moi? Fût-elle une noire & laide Ethiopienne, cela me ſeroit fort indifférent : cela m'eſt abſolument égal.

TROILE.

Eſt-ce que je dis qu'elle n'eſt pas belle?

PANDARE.

Peu m'importe que vous le diſiez, ou que vous ne le diſiez pas : c'eſt une ſotte de ſuivre toujours l'ombre

de son pere : qu'elle aille trouver les Grecs : & je le lui dirai, oui ; & dès la première fois que je la verrai : pour ce qui est de moi, c'en est fait je ne m'en mêlerai plus ; je ne ferai pas un pas de plus dans cette intrigue.

TROILE.

Pandare.....

PANDARE.

Non, jamais.

TROILE.

Mon cher Pandare....

PANDARE.

Je vous en prie, ne m'en parlez plus : je veux laisser tout là, comme je l'ai trouvé ; & tout finit là.

(*Pandare sort.*)

SCÈNE II.

TROILE *ſeul: on entend une allarme.*

TROILE.

SILENCE, odieuſes clameurs! Silence, ſons fâcheux & que j'abhorre! Des inſenſés des deux parts! Il faut bien qu'Hélène ſoit belle, puiſque vous verſez tous les jours votre ſang, pour donner tous les jours un nouvel éclat à ſa beauté. Moi je ne puis me réſoudre à combattre pour un pareil ſujet: il eſt trop mince & trop chétif, pour mon épée. Mais Pandare.... O Dieux, comme vous me tourmentez! Je ne puis arriver à Creſſide, que par Pandare; & il eſt auſſi difficile de l'engager à lui faire ſa cour pour moi, que la vertu de ſa nièce eſt rebelle & inacceſſible à toute ſollicitation. Au nom de ton amour pour ta Daphné, dis-moi, Apollon, ce qu'eſt Creſſide, ce qu'eſt Pandare, & ce que je ſuis, moi, dans cette affaire. Le lit de cette belle eſt l'Inde: elle eſt la perle qui y repoſe: je vois l'errant & vaſte Océan, dans l'eſpace qui eſt entre Ilion, & le lieu de ſa demeure: moi, je ſuis le Marchand, & ce Pandare, qui vogue de l'un à l'autre bord, eſt ma douteuſe eſpérance, mon convoi, & mon vaiſſeau.

SCÈNE III.

Une allarme. TROILE, ÉNÉE.

ÉNÉE.

Quoi donc, Prince Troïle; pourquoi n'êtes-vous pas en plaine?

TROILE.

Parce que je n'y ſuis pas: cette réponſe digne d'une femme, eſt faite pour moi: car c'eſt être femme, que d'en être abſent. Quelles nouvelles, aujourd'hui, Énée, du champ de bataille?

ÉNÉE.

Que Pâris eſt rentré dans la Ville, & bleſſé.

TROILE.

Que le ſang de Pâris coule: c'eſt une bleſſure à dédaigner. Pâris a été percé par la corne de Ménélas.

(*Autre allarme.*)

ÉNÉE.

Ecoutons! Quelle noble chaſſe ſe donne aujourd'hui hors de la Ville!

TROILE.

Il y en a une qui me plairoit mieux dans la Ville même ; ſi le *ſouhaiter* étoit le *pouvoir*. — Mais allons aux jeux de la plaine ! — Etes-vous ſorti dans ce deſſein ?

ÉNÉE.

J'y cours à grands pas.

TROILE.

Venez, allons-y enſemble. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE IV.

Une Rue de Troye.

CRESSIDE *ſuivie d'*ALEXANDRE *ſon domeſtique.*

CRESSIDE.

Qui étoient ces femmes qui viennent de paſſer près de nous ?

ALEXANDRE.

La Reine Hécube, & Hélène.

CRESSIDE.

Et où vont-elles?

ALEXANDRE.

A la tour de l'Orient, dont la hauteur commande en ſouveraine toute la vallée d'alentour; pour voir delà le ſpectacle de la bataille. Hector, dont la patience eſt inébranlable, comme la vertu même, a été ému aujourd'hui. Il a grondé Andromaque, & frappé ſon Ecuyer; & comme s'il étoit queſtion d'économie de ménage dans la guerre, il s'eſt levé avant le ſoleil; s'eſt armé à la légère (1), & il va ſe rendre à la plaine, dont chaque fleur, comme ſi elle preſſentoit les ravages que va faire la colère d'Hector, ſe couvre de pleurs.

CRESSIDE.

Et quel eſt le ſujet de ſa colère?

ALEXANDRE.

Ce bruit qui s'eſt répandu: on dit, qu'il y a parmi les Grecs un Héros du ſang Troyen, neveu d'Hector: on le nomme Ajax.

CRESSIDE.

Fort bien; Et que dit-on de lui?

ALEXANDRE.

On dit que c'eſt un être unique, un phénomène dans ſon eſpèce, un homme qui s'appuye ſur lui ſeul.

CRESSIDE.

On en peut dire autant de tous les hommes, à moins qu'ils ne ſoyent ivres, malades, ou ſans jambes.

ALEXANDRE.

Cet homme, Madame, a volé à pluſieurs bêtes féroces leurs qualités diſtinctives. Il eſt auſſi vaillant que le lion; auſſi féroce que l'ours, auſſi lent que l'éléphant: c'eſt un homme en qui la nature a tellement accumulé & combiné les humeurs diverſes, qu'en lui la valeur ſe mêle à la folie, & que ſa folie eſt aſſaiſonnée de prudence: il n'y a pas un homme qui ait une vertu, dont il n'ait une parcelle: un défaut, dont il n'ait quelque teinte. Il eſt mélancolique ſans ſujet, & gai à contre-ſens. Il a toutes les parties qui uniſſent les contraires & les extrêmes: mais tout en lui eſt ſi peu lié, ſi en déſordre; que c'eſt Briarée enchaîné par la goutte, ayant cent bras, & ne pouvant en faire uſage; ou bien Argus aveugle, avec cent yeux, dont il ne voit rien (†).

(†) Ce portrait d'Ajax, original par lui-même, s'accorde

CRESSIDE.

Mais comment cet homme, qui m'inſpire à moi l'envie de rire, peut-il exciter le courroux d'Hector?

ALEXANDRE.

On dit qu'il fut aux priſes hier avec Hector dans le combat, & qu'il le terraſſa : depuis cet affront, Hector indigné n'en a ni mangé, ni dormi.

SCÈNE V.

Les mêmes. PANDARE.

CRESSIDE.

Qui vient à nous?

ALEXANDRE.

Madame, c'eſt votre oncle Pandare.

CRESSIDE.

Hector eſt un brave guerrier.

avec celui qu'en fait l'Iliade, & peut convenir en partie à beaucoup de gens, & en totalité, à ce petit nombre de caractères mixtes qu'on rencontre quelquefois dans le monde.

Miſ. GRIFFITH.

ALEXANDRE.

Autant qu'il en puiſſe être dans l'univers, Madame.

PANDARE.

Que dites-vous là? Que dites-vous là?

CRESSIDE.

Je vous donne le bon jour, mon oncle.

PANDARE.

Bon jour, ma nièce Creſſide. De quoi parlez-vous? — Ah, bon jour Alexandre (2) — Hé bien, ma nièce, comment vous portez-vous? Quand étiez-vous dans Ilion (†)?

CRESSIDE.

J'y étois ce matin, mon oncle.

PANDARE.

Quel étoit le ſujet de votre entretien, quand je vous ai abordés? — Hector étoit-il armé, & ſorti, avant que vous vinſſiez au Palais? Hélène n'étoit-elle pas levée! l'étoit-elle?

(†) Ilion étoit le Palais de Troye. JOHNSON.

CRESSIDE.

Hector étoit parti : mais Hélène n'étoit pas encore levée.

PANDARE.

Oui : Hector a été bien matinal.

CRESSIDE.

C'étoit de lui que nous causions, & de sa colère.

PANDARE.

Est-ce qu'il étoit en colère?

CRESSIDE (*montrant Alexandre.*)

Il le dit, lui.

PANDARE.

Oui ; cela est vrai. J'en sais aussi la cause ; il expédiera force Grecs aujourd'hui, je peux le leur promettre : & il y a aussi Troïle qui ne le suivra pas de loin : qu'ils prennent garde à Troïle ; je peux leur en répondre aussi.

CRESSIDE.

Quoi ; est-ce qu'il est irrité aussi ?

PANDARE.

Qui? Troïle? Troïle est le plus brave des deux.

CRESSIDE.

O Jupiter! il n'y a nulle comparaiſon.

PANDARE.

Comment? il n'y a nulle comparaiſon entre Troïle & Hector? Le connoîtriez-vous bien, ſi vous le voyiez?

CRESSIDE.

Oui, ſi je l'ai jamais vu & connu auparavant.

PANDARE.

Hé bien je dis moi, que Troïle eſt Troïle.

CRESSIDE.

Oh vous dites préciſément comme moi: car je ſuis ſûre, qu'il n'eſt pas Hector.

PANDARE.

Non: & Hector n'eſt pas Troïle, à quelques égards.

CRESSIDE.

Cela eſt exactement vrai de tous deux: il eſt ſoi-même, & pas un autre.

PANDARE.

Soi-même? Hélas! le pauvre Troïle! je le voudrois bien, qu'il le fût?

CRESSIDE.

Il l'eſt auſſi.

PANDARE.

S'il l'eſt, je veux aller nuds pieds juſqu'à l'Inde.

CRESSIDE.

Enfin il n'eſt pas Hector.

PANDARE.

Soi-même ? Oh ! non, il n'eſt pas ſoi-même. — Plût au Ciel qu'il le fût ! allons ; les Dieux ſont au-deſſus de nous : le tems amène les biens ou finit les maux. Allons, Troïle, allons.... je voudrois que mon cœur fût dans ſon ſein ! — Non, Hector ne vaut pas mieux que Troïle.

CRESSIDE.

Excuſez-moi.

PANDARE.

Il eſt plus âgé.

CRESSIDE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARE.

L'autre n'eſt pas encore parvenu à ſon âge : vous

m'en direz des nouvelles, quand il y ſera venu. Hector n'aura jamais ſon eſprit de toute cette année.

CRESSIDE.

Il n'en aura pas beſoin, s'il a le ſien.

PANDARE.

Ni ſes qualités.

CRESSIDE.

N'importe.

PANDARE.

Ni ſa beauté.

CRESSIDE.

Elle ne lui ſiéroit pas; la ſienne lui va mieux.

PANDARE.

Vous n'avez pas de jugement, ma nièce: Hélène elle-même juroit l'autre jour, que Troïle, pour un teint brun (car ſon teint eſt brun, il faut que je l'avoue) & pas brun pourtant....

CRESSIDE.

Non; mais brun.

PANDARE.

D'honneur, pour dire la vérité: il eſt brun & n'eſt pas brun.

CRESSIDE.

CRESSIDE.

Oui, pour dire la vérité, cela eſt vrai & n'eſt pas vrai.

PANDARE.

Enfin elle vantoit ſon teint au-deſſus de celui de Pâris.

CRESSIDE.

Mais Pâris a aſſez de couleurs.

PANDARE.

Oui, il en a aſſez.

CRESSIDE.

Hé bien en ce cas, Troïle en auroit trop (†). J'aimerois autant, que la langue dorée d'Hélène eût vanté Troïle pour ſon nez de cuivre.

PANDARE.

Je vous jure, que je crois, qu'Hélène l'aime plus, qu'elle n'aime Pâris.

(†) » Si elle a mis ſon teint au-deſſus du teint de Pâris, la couleur de Troïle eſt donc plus foncée que celle de Pâris: & ſi celui-ci a aſſez de couleur, & que l'autre en ait davantage; c'eſt un éloge trop fort pour convenir à un beau teint «

CRESSIDE.

C'eſt donc une Grecque bien amoureuſe (†)?

PANDARE.

Oui, je ſuis ſûr, qu'elle l'aime. Elle alla l'aborder l'autre jour dans l'embrâſure de la fenêtre.— Et vous ſavez, qu'il n'a pas plus de trois ou quatre poils au menton.

CRESSIDE.

Oh oui, l'arithmétique d'un garçon de taverne peut en un moment additionner la ſomme de tout ce qu'il en poſsède (¶).

PANDARE.

Pour vous prouver qu'Hélène eſt amoureuſe de

(†) *Græcari*, chez les Romains, ſignifioit danſer, faire des orgies & des danſes nocturnes. STEEVENS.

PANDARE.

(¶) Il eſt bien jeune; & cependant ſur trois *livres* péſant, il en *enlevera* autant que ſon frere Hector.

CRESSIDE.

Quoi ſi jeune, & déjà ſi vieux (§) voleur!

(§) Filou, voleur, *enleveur*; équivoque ſur ce mot.

lui, elle l'aborda, & elle vous lui paſſa ſa main blanche ſous la fente du menton.

CRESSIDE.

Que Junon ait pitié de nous! Comment a-t-il le menton fendu?

PANDARE.

Hé vous ſavez bien, qu'il eſt orné de foſſettes gracieuſes: je ne crois pas qu'il y ait un homme dans toute la Phrygie, à qui ſon ſourire donne tant de graces.

CRESSIDE.

Oh! il a un fier ſourire.

PANDARE.

N'eſt-il pas vrai?

CRESSIDE.

Oh, oui: c'eſt comme un nuage en automne.

PANDARE.

Allons, pourſuivez. — Mais pour prouver qu'Hélène aime Troïle....

CRESSIDE.

Troïle acceptera la preuve, ſi vous voulez en venir à l'épreuve.

PANDARE.

Troïle? Il n'en fait pas plus de cas, que je ne fais d'un œuf de ſerpent.

CRESSIDE.

Si vous aimiez un œuf de ſerpent autant que vous aimez une tête vuide & frivole, vous mangeriez les petits dans l'écaille.

PANDARE.

Je ne peux m'empêcher d'en rire encore, quand je ſonge comme elle lui careſſoit le menton. — Il eſt vrai qu'elle a une main d'une blancheur divine, il faut en faire l'aveu.

CRESSIDE.

Sans qu'il ſoit beſoin de donner la queſtion.

PANDARE.

Et elle vouloit à toute force chercher de l'œil un poil blanc ſur ſon menton.

CRESSIDE.

Hélas! le pauvre menton : comme il eſt nud (†)!

(†) Il y a maint porreau plus riche que lui en poil.

PANDARE.

Mais, on ſe mit tant à rire — La Reine Hécube en a tant ri, que ſes yeux en pleuroient (†).

PANDARE.

Et Caſſandre même en a ri auſſi.

CRESSIDE.

Mais c'étoit un feu plus doux qu'on voyoit dans le creux de ſes yeux : ſes yeux ont-ils pleuré auſſi ?

PANDARE.

Et Hector en a ri....

CRESSIDE.

Et quelle étoit la cauſe de tous ces éclats de rire ?

PANDARE.

Hé ! le poil blanc qu'Hélène s'attachoit à chercher ſur le menton de Troïle.

CRESSIDE.

Si ç'avoit été un poil verd, j'en aurois ri auſſi.

CRESSIDE.

(†) Des meules de moulin

PANDARE.

Ils n'ont pas tant ri du poil, que de la jolie réponſe de Troïle.

CRESSIDE.

Quelle fut ſa réponſe ?

PANDARE.

Elle lui dit : » il n'y a que cinquante-un poils ſur tout votre menton, & il y en a un de blanc.

CRESSIDE.

C'étoit là la queſtion d'Hélène ?

PANDARE.

Oui ; n'en doutez pas. » Cinquante-un poils, répond » Troïle, & un blanc? Ce poil blanc eſt mon pere, » & tous les autres ſont ſes enfans. — Jupiter! dit-» elle, lequel de ces poils eſt Pâris, mon époux ? — » Le fourchu, répliqua-t-il : arrachez-le, & le lui don-» nez «. Mais on en rit tant, on en rit tant ! & Hélène rougit ſi fort, & Pâris fut ſi courroucé, & toute l'aſſemblée pouſſa tant d'éclats de rire, que cela paſſe l'imagination.

CRESSIDE.

Allons, paſſons auſſi là-deſſus : car il y a longtems que cela dure.

PANDARE.

Hé bien, ma nièce; je vous ai fait une confidence : ſongez-y.

CRESSIDE.

C'eſt ce que je fais (†).

PANDARE. (*On entend ſonner la retraite.*)

Ecoutez, les voilà qui reviennent de la plaine : nous tiendrons-nous ici, pour les voir paſſer & défiler vers Ilion? Reſtons, ma chère nièce; mon aimable Creſſide.

CRESSIDE.

Comme cela vous fera plaiſir.

PANDARE.

Oh, voici, voici une place admirable : nous pouvons d'ici voir à merveille; je vais vous les nommer l'un après l'autre, à meſure qu'ils vont paſſer. Mais remarquez bien Troïle ſur tous les autres.

PANDARE.

(†) Je jurerois, que vous dites la vérité. Il vous feroit pleurer, ſi c'étoit un homme né en Avril.

CRESSIDE.

Et moi je fleurirois de ſes larmes, ſi c'étoit une ortie de Mai.

SCÈNE VI.

Les mêmes. Les Guerriers Troyens défilent l'un après l'autre. ÉNÉE *paſſe le premier ſur le Théâtre.*

CRESSIDE (*à Pandare.*)

Ne parlez pas ſi haut.

PANDARE.

Voilà Enée. N'eſt-ce pas un bel homme ? C'eſt une des fleurs de Troye. Je peux vous le garantir —. Mais remarquez Troïle : vous allez le voir bientôt.

(*Antenor ſuit.*)

CRESSIDE.

Quel eſt celui-là ?

PANDARE.

C'eſt Antenor : il a un eſprit des plus fins, je peux vous en aſſurer, & c'eſt un homme d'aſſez de mérite : c'eſt une des têtes les plus ſolides qu'il y ait dans Troye ; & il eſt bien fait de ſa perſonne —. Quand donc viendra Troïle ? Je vais tout-à-l'heure vous

montrer Troïle. S'il m'apperçoit, vous le verrez me faire un ſigne de tête (†).

(*Suit Hector.*)

PANDARE.

Voilà Hector; le voilà: c'eſt lui, lui; regardez, c'eſt lui. C'eſt-là un homme! — Va, pourſuis ta carrière, Hector. — Voilà un brave homme, ma nièce! O brave Hector! Voyez ſon regard! C'eſt-là une contenance! N'eſt-ce pas un brave guerrier?

CRESSIDE.

O très-brave!

PANDARE.

N'eſt-il pas vrai? Cela fait plaiſir au cœur de le voir. Regardez combien d'entailles ſont marquées ſur ſon caſque. Voyez là-bas: voyez-vous? Regardez

---

CRESSIDE.

(†) Vous donnera-t-il un ſigne de tête?

PANDARE.

Vous allez voir.

CRESSIDE.

S'il vous le donne, alors il donnera de la folie à qui en avoit déjà aſſez (§).

(§) Alluſion à un ancien jeu de cartes nommé, le Niais, *Noddy.* * STEEVENS.

bien! il n'y a pas à plaiſanter : ce n'eſt pas un jeu ; les ôtera qui voudra, comme on dit : mais ce ſont bien-là des marques du fer.

CRESSIDE.

Sont-ce des coups d'épée ? (*Pâris paſſe.*)

PANDARE.

D'épée? de quelque arme que ce ſoit, il ne s'en embarraſſe guères. L'enfer viendroit l'attaquer ; cela lui eſt égal. Par l'œil de Dieu, cela met la joie au cœur, de le voir. — Là bas, c'eſt Pâris qui paſſe. — Regardez là-bas, ma nièce. N'eſt-ce pas un beau cavalier auſſi? N'eſt-ce pas?.. Hé! il eſt brave aujourd'hui. — Qui donc diſoit, qu'il étoit rentré bleſſé dans la Ville aujourd'hui? Il n'eſt pas bleſſé. Allons, cela va faire un grand plaiſir au cœur d'Hélène. Ah! je voudrois bien voir Troïle à préſent : vous allez le voir tout-à-l'heure. (*Hélénus ſuccède.*)

CRESSIDE.

Quel eſt celui-là ?

PANDARE.

C'eſt Hélénus — Je ſuis bien étonné de ne pas voir Troïle : — C'eſt Hélènus. — Je commence à croire que Troïle n'aura pas ſorti des murs aujourd'hui — C'eſt Hélènus.

CRESSIDE.

Hélènus peut-il combattre, mon oncle?

PANDARE.

Hélènus? Non — oui, il combat aſſez paſſablement bien — Je m'étonne bien de ne pas voir Troïle. — Ha! écoutez, n'entendez-vous pas le peuple crier, *Troïle?* — Hélénus eſt un Prêtre.

CRESSIDE.

Quel eſt celui qui ſe traîne ſi lentement là bas?
(*Troïle paſſe.*)

PANDARE.

Où? là-bas? C'eſt Deiphobe. Oh! c'eſt Troïle! Voilà un homme, ma nièce! Hem! le brave Troïle: le Prince des Chevaliers!

CRESSIDE.

Eh, ſilence; de grace, ſilence!

PANDARE.

Remarquez-le: conſidérez-le bien — O brave Troïle! Attachez vos regards ſur lui, ma nièce: voyez-vous, comme ſon épée eſt ſanglante, & ſon caſque haché de plus de coups que celui d'Hector même! Et ſon regard, ſa démarche! O admirable jeune homme! il n'a pas encore vu ſes vingt-trois

ans. Va, pourſuis, Troïle, pourſuis. Si j'avois pour ſœur, une Grâce, ou la fille d'une Déeſſe, il pourroit la choiſir & la prendre. O l'admirable guerrier! Pâris? Pâris eſt de la fange au prix de lui; & je gage, qu'Hélène, pour changer Pâris contre Troïle, donneroit un de ſes beaux yeux par-deſſus le marché.

(*Suivent une troupe de combattans, ſoldats, &c.*)

CRESSIDE.

En voici une troupe.

PANDARE.

Fi, des ânes, des faquins, des imbécilles. Paille & ſon! du poreau après le dîner. Moi, je pourrois vivre & mourir des yeux de Troïle: ne regardez pas cela, ne les regardez pas: les aigles ſont paſſés: buſes & corbeaux, buſes & corbeaux, que toute cette canaille. J'aimerois mieux être Troïle, qu'Agamemnon & tous lès Grecs enſemble.

CRESSIDE.

Il y a parmi les Grecs, un Achille. C'eſt un Héros au-deſſus de Troïle.

PANDARE.

Achille? un lourdaut, un porte-faix, une vraie bête de ſomme en comparaiſon.

CRESSIDE.

Allons, allons.

PANDARE.

Allons, allons? — Avez-vous quelque diſcernement? Avez-vous des yeux? Savez-vous quel homme c'eſt? La naiſſance, la beauté, la bonne façon, le raiſonnement, le courage, la ſcience, la politeſſe, la valeur, la vertu, la jeuneſſe, la libéralité, & autres qualités ſemblables; ne ſont-elles pas comme les épices & le ſel, qui aſſaiſonnent & font valoir un homme?

CRESSIDE.

Oui, un homme en pâté (*).

PANDARE.

Vous êtes une étrange femme! On ne ſait jamais par quel bout vous prendre; oui, vous êtes une vraie folle.

SCÈNE VII.

Les mêmes. UN PAGE *de Troïle.*

LE PAGE.

SEIGNEUR, mon maître voudroit vous parler à l'inſtant même.

PANDARE.

Où ?

LE PAGE.

Chez vous. Il eſt à votre maiſon, où il ſe déſarme.

PANDARE.

Bon Page, va lui dire, que j'y vais. (*Le Page ſort*). — Je crains qu'il ne ſoit bleſſé. Adieu, ma chère nièce.

CRESSIDE.

Adieu, mon oncle.

PANDARE.

Je viens vous rejoindre, ma nièce, dans quelques momens.

CRESSIDE.

Pour m'apporter, mon oncle...

PANDARE.

Oui, un gage d'amitié de la part de Troïle.

CRESSIDE.

Par ce gage!.... vous êtes un intrigant d'amour.
(*Pandare ſort.*)

SCÈNE VIII.

CRESSIDE *ſeule.*

Doux propos, vœux, cadeaux, larmes, & tous les ſacrifices de l'amour, il les offre pour un autre que lui. Mais je vois plus de mérite dans Troïle, dix mille fois, que n'en réfléchit l'éloge que Pandare fait de lui: & pourtant je le tiens à diſtance de moi. Les femmes ſont des anges, quand on les recherche: ſont-elles obtenues? tout finit là. L'ame du plaiſir eſt dans la recherche du plaiſir même. La femme aimée ne ſait rien, ſi elle ne ſait pas cela: les hommes priſent l'objet avant ſa conquête, bien au-deſſus de ſa valeur: jamais il n'exiſta de femme, qui ait connu tant de douceurs dans l'amour ſatisfait, qu'il y en a dans le déſir & les ſollicitations. J'enſeigne donc cette maxime d'amour: la ſervitude ſuit la conquête;

l'humble prière accompagne la recherche. — Ainſi, quoique mon cœur ſoit ferme dans ſon choix & décidé dans ſon amour, rien de mes ſentimens ſecrets ne ſe manifeſtera dans mes yeux (†).

(*Elle ſort.*)

(†) Ce que dit ici Creſſide ſur ſon Galant, renferme des réflexions pleines de juſteſſe & de prudentes maximes de conduite pour les femmes qui ſe trouvent dans la dangereuſe criſe de l'amour. Ce qu'elle dit, devroit être dans la bouche de la femme la plus vertueuſe, quoique ſon propre caractère dans cette pièce, ſoit malheureuſement vicieux. Mais le génie de notre Auteur étoit ſi plein de maximes & de leçons, qu'il ne pouvoit ſouvent en réprimer le cours, ni attendre toujours dans une froide patience une occaſion convenable d'aſſortir le langage au perſonnage qui parle. Les fautes de Shakeſpéar proviennent de richeſſe, & non de pauvreté, c'eſt toujours une ſurabondance, jamais une diſette: ſes monſtres ne ſont jamais ſans tête: mais ils en ont quelquefois deux. *Miſ.* GRIFFITH.

SCÈNE IX.

SCÈNE IX.

Le Théâtre repréſente le Camp des Grecs. Les trompettes ſonnent. Paroiſſent AGAMEMNON, NESTOR, ULYSSE, MÉNÉLAS, *& autres Chefs.*

AGAMEMNON.

PRINCES (§), pourquoi le chagrin décolore-t-il ainſi vos joues? Dans toutes les entrepriſes commencées ſur la terre, les vaſtes promeſſes que fait à l'homme l'eſpérance, avortent toujours & ne ſont jamais toutes remplies: les obſtacles & les revers naiſſent du ſein même des exploits les plus ſublimes & les plus élevés: ainſi des nœuds, formés par la rencontre des ruiſſeaux oppoſés d'une ſève ſurabondante, infectent le pin altier & robuſte, & détournent du cours direct de leur croiſſance le fil errant

(§) On aura peine à taxer de longueur le Dialogue qui va ſuivre, lorſqu'on fait attention à la foule de réflexions admirables qu'il contient, ſur le développement des grands évènemens, ſur la néceſſité de la patience & de la fermeté, avec les avantages qui réſultent de la déférence & de la ſoumiſſion à la règle & à l'autorité. *Miſ.* GRIFFITH.

de ſes fibres tortueuſes. Et ce n'eſt pas à nos yeux, Princes, un phénomène ſi étrange & ſi nouveau, de voir, qu'après ſept années de ſiège, les murs de Troye ſont encore debout : dans toutes les entrepriſes des ſiècles paſſés, dont la tradition nous a tranſmis le ſouvenir, l'exécution a toujours rencontré des obſtacles & des traverſes, qui ont écarté du but : le ſuccès n'a jamais été revêtu des formes brillantes, que l'imagination lui avoit prêtées dans ſes plans aëriens. Pourquoi donc, Princes, contemplez-vous notre ouvrage d'un front ſi conſterné ? Pourquoi voyez-vous autant d'affronts dans des lenteurs, qui ne ſont en effet qu'une épreuve prolongée par le Grand Jupiter, pour affermir la perſévérance dans le cœur de l'homme ? Ce n'eſt point dans les faveurs & le ſourire de la Fortune, que la trempe de la vertu ſublime & pure ſe reconnoît : car alors le lâche & le brave, le ſage & l'inſenſé, le ſavant & l'ignorant, l'homme dur & l'homme ſenſible, ſe reſſemblent & préſentent les traits d'une même famille. C'eſt dans la tempête que ſoulève le courroux de cette Déeſſe, c'eſt alors que ſous l'impreſſion de ſon ſouffle puiſſant, la ſéparation s'opère ; ſon ſouffle diſperſe au loin la paille vaine & légère : & tout ce qui a de la conſiſtance & du corps, demeure fixé par ſon poids, par la richeſſe de ſon mérite, & ſe montre pur & ſans mêlange.

NESTOR.

Avec le reſpect, qui eſt dû à votre place ſuprême, où vous repréſentez les Dieux, illuſtre Agamemnon, je ferai une nouvelle application de vos dernières paroles. Lorſque la mer eſt calme, combien de menus & légers eſquifs oſent ſe haſarder ſur ſon ſein patient & tranquille, & faire route à côté des vaiſſeaux de haut-bord (†). Mais que l'impétueux Borée vienne à courroucer la paiſible Thétis, voyez alors les vaiſſeaux aux larges & robuſtes flancs fendre les montagnes de flots, &, comme le courſier de Perſée (§) bondir entre les deux humides élémens. Où eſt alors la préſomptueuſe nacelle, dont la foible & mince ſtructure oſoit, il n'y a qu'un moment, rivaliſer avec la force & la grandeur ? Elle a fui dans le port, ou bien elle eſt déjà dévorée, comme un atome, par Neptune. C'eſt dans cette criſe, c'eſt dans les orages de l'adverſité, que la valeur appa-

(†) Stace a la même comparaiſon :

Sic ubi magna novum Phario de littore puppis
Solvit iter, jamque innumeros utrinque rudentes
Lataque veliferi porrexit brachia mali,
Invaſitque vias; it eodem anguſta Phaſelus
Æquore, immenſi partem ſibi vendicat auſtri.

(§) Alluſion à la Fable des aîles prêtées à Perſée par Minerve, avec leſquelles il vola dans les airs, & délivra Andromède du Monſtre marin. GRAY.

rente & la valeur réelle, ſe ſéparent & ſe diſtinguent. Dans l'éclat & les rayons de la proſpérité, le troupeau eſt plus vexé par l'inſecte & ſon dard poignant, qu'il ne redoute le tygre: & lorſque le fougueux aquilon fait ployer le genou au chêne noueux & robuſte, l'inſecte fuit ſous ſon abri; mais l'animal courageux (†) & fort, allume ſon courroux au courroux de la tempête, s'enflamme & s'irrite avec elle, & répond à la fortune ennemie dans des accens à l'uniſſon de ſa fureur & de ſa menace.

ULYSSE.

Agamemnon, illuſtre Général, le nerf & la colonne de la Grèce, le cœur, l'ame & l'eſprit de l'armée entière, le centre où s'uniſſent & doivent ſe confondre tous les caractères, toutes les volontés: écoutez ce que dit Ulyſſe. — Dabord je dois donner l'approbation & les applaudiſſemens qui ſont dus à votre harangue, vous, le Souverain des Grecs par votre rang & votre autorité; & à la vôtre, vous, Neſtor, vénérable par un ſiècle de vie. Le diſcours d'Agamemnon devroit être gravé ſur le bronze, & tenu à la portée de tous les yeux, par la main d'Agamemnon d'un côté, & de l'autre par celle de

(†) On dit que le Tygre redouble de fureur & de rage dans les grands vents & les tempêtes. HANMER.

Cette opinion n'eſt nullement confirmée.

la Grèce ; & le vénérable Neſtor, que ſa barbe & ſes cheveux blancs font paroître comme une figure gravée ſur l'argent (3), peut avec un lien d'air, auſſi fort que le pivot ſur lequel s'appuye le ciel, enchaîner l'oreille de tous les Grecs à ſa langue éloquente & enrichie d'expérience : cependant ſous votre bon plaiſir à tous deux, vous, puiſſant Roi, & vous, ſage vieillard, daignez écouter Ulyſſe.

AGAMEMNON.

Parlez, Prince d'Ithaque, nous ſommes bien plus certains que vous ne prenez pas la parole pour traiter des ſujets frivoles & ſans importance, que nous ne le ſommes de n'entendre aucun trait de douce & ingénieuſe éloquence, ni aucun oracle de ſageſſe, quand le groſſier Therſite ſoulève ſa lourde mâchoire.

ULYSSE.

Troye, debout encore ſur ſes fondemens, ſeroit en ruines, & l'épée du grand Hector ſeroit ſans maître, ſans les obſtacles que je vais nommer. La règle & les droits de l'autorité ont été mépriſés : voyez, combien de tentes Grecques s'élèvent ſur cette plaine ; hé bien, comptez autant de factions. Lorſque celle du Général ne reſſemble pas à la ruche, où doivent revenir toutes les abeilles diſperſées dans les champs, quel miel peut-on eſpérer ? Quand la diſtinction des rangs eſt confondue &

méconnue, le dernier des humains paroît, ſous le maſque, égal au premier des mortels. Les cieux mêmes, les planètes & ce globe, le centre de l'Univers (†), obſervent les degrés, les prééminences, & les diſtances reſpectives; régularité dans leurs cours divers, marche conſtante, proportions, ſaiſons, formes, ſervices, tout eſt diſtribué, réglé, tout ſuit un ordre invariable. Et, en vertu de cet accord univerſel, le ſoleil, cette glorieuſe planète, aſſis ſur un trône, brille en roi au milieu des autres qui l'environnent: ſon œil radieux & bienfaiſant corrige les malins aſpects des planètes malfaiſantes, & ſon influence ſouveraine, telle que l'ordre d'un Monarque, agit & gouverne, ſans obſtacle ni contradiction, les bonnes & les mauvaiſes étoiles. — Mais, lorſque les planètes (§), troublées & confondues, s'égarent & ſont errantes en déſordre, alors que de peſtes, que de fléaux épouvantables!

(†) Suivant le ſyſtême de Ptolémée alors en vogue.

(§) Le Poëte, ſuivant les idées de l'Aſtrologie, veut dire ici: quand les planètes forment des configurations malignes, quand elles ſe regardent d'un aſpect malin & contraire.

Les mouvemens irréguliers des planètes paſſoient pour préſager quelques déſaſtres au genre humain: on ne croyoit pas que les planètes elles-mêmes fuſſent renfermées dans des orbites propres, mais qu'elles erroient à leur gré, comme le déſigne l'étymologie de leur nom.

Quelle ſédition, quel cahos dans l'Univers! Et la mer en furie, & la terre tremblante, & les vents déchaînés, les terreurs, les révolutions, tous les plus affreux déſaſtres, briſent l'unité, rompent l'accord, confondent tout, & renverſent de fond en comble la paix des Etats, jettés hors de leur baſe, & du centre tranquille de leur repos. De même, quand la ſubordination eſt troublée, elle qui eſt l'échelle de tous les grands projets, alors l'entrepriſe languit & échoue. Par quel autre moyen, que par la ſubordination, les degrés dans les Ecoles des Arts, les Communautés & les corporations dans les Villes, le Commerce paiſible entre des rivages ſéparés, les droits de la nature & de l'aîneſſe, les prérogatives de l'âge, des Couronnes, des Sceptres, & des lauriers des héros, peuvent-ils être maintenus à leur place, à leur rang légitime? Otez la ſubordination, mettez cette corde hors de l'uniſſon, & écoutez quelle diſſonance, quelle cacophonie vont ſuivre? Chaque être devient ennemi, s'oppoſe & ſe combat: les eaux renfermées dans leur lit, enflent leur ſein plus haut que leurs bords, & ſubmergent la maſſe ſolide de ce globe: la force devient la maîtreſſe & le tyran de la foibleſſe; & le fils brutal va d'un coup parricide étendre ſon pere mort à ſes pieds. La violence s'érige en droit; ou plutôt le juſte & l'injuſte, que ſépare la Juſtice aſſiſe au milieu de leur choc éternel, perdent leurs noms, & la Juſtice annéantie périt auſſi: alors tout

s'arme du pouvoir, le pouvoir de la volonté, la volonté de la paſſion, & la paſſion, ce tygre inſatiable, ainſi ſecondée du pouvoir & de la volonté, doit néceſſairement tout détruire, & finir par ſe dévorer elle-même. Illuſtre Agamemnon, voilà la confuſion & le déſordre qui ſont inévitables, lorſque la ſubordination eſt interrompue & étouffée : & la ſubordination ſe trouble & périt, lorſque chaque degré ſe renverſe & recule ſur l'inférieur, pouſſé par l'ambition ſecrète & jalouſe qui le fait aſpirer à monter. Le Chef eſt mépriſé par l'Officier qui eſt à un pas au-deſſous de lui : celui-ci par le ſuivant, & ainſi de ſuite juſqu'au dernier rang qui touche la terre. Ainſi de degrés en degrés, la corruption, née de l'exemple du premier, deſcend juſqu'au dernier, qui ſe dégoûte de ſon Supérieur : tout dégénère alors : tout eſt atteint d'une fièvre d'envie, d'une pâle & lâche émulation qui n'agit point, & tend au néant : & c'eſt cette fièvre d'envie, qui conſerve Troye ſur ſa baſe, & non pas ſa propre force. Pour conclurre ce diſcours déjà trop long, Troye ſubſiſte par notre foibleſſe, & non par ſa vigueur (†).

NESTOR.

Ulyſſe a parlé avec ſageſſe ; il a décou-

(†) Cette Pièce eſt remplie de ſuperbes harangues, & des leçons de la plus belle morale & de la plus judicieuſe politique.

vert le mal dont toute notre armée eſt infectée.

AGAMEMNON.

La nature du mal étant connue, Ulyſſe, quel en eſt le remède?

ULYSSE.

Le Grand Achille, que l'opinion couronne, & préſente comme le nerf & le premier Héros de notre armée, ayant l'oreille remplie du bruit de ſa renommée, devient d'une ſenſibilité délicate à l'excès ſur ſon propre mérite, & reſte oiſif dans ſa tente à ſe mocquer de nos deſſeins. A ſes côtés nonchalamment couché ſur un lit, Patrocle, tant que le jour dure, fait aſſaut avec lui de pointes & de propos bouffons; & cet inſultant cenſeur, appelle imitation, les ridicules & biſarres pantomimes dans leſquelles il prétend nous contrefaire tous. Tantôt, illuſtre Agamemnon, il ſe met à jouer votre députation auguſte & reſpectable, ſemblable à un Acteur de Théâtre, qui dans la pompe affectée de ſa démarche, & plaçant ſon orgueil dans la vigueur de ſon jarret, croit que c'eſt une merveille d'entendre les planches retentir & répondre à l'impulſion rapide de ſon pied tendu; c'eſt dans cette déplorable & riſible farce, qu'il tourmente & contrefait la majeſté & la grandeur de votre perſonne —. Lorſqu'il parle, c'eſt un carillon de ſons toujours

croiſſans ; & il exhale des termes déſordonnés, outrés, qui, dans la bouche mugiſſante de Typhon même, paroîtroient encore ampoulés & hyperboliques. A cette bouffonnerie, le vaſte Achille, étendu ſur ſon lit gémiſſant, applaudit par de longs éclats de rire, & s'écrie ! *Excellent ! c'eſt Agamemnon au naturel.— Allons, joue-moi Neſtor à préſent ; allons, & careſſe ta barbe* (†), *comme fait le vieillard, lorſqu'il ſe prépare à nous débiter ſa harangue.* Patrocle le fait, & cela y reſſemble & s'en rapproche, comme les deux extrémités de deux lignes parallèles (§), comme Vulcain reſſemble à ſa femme. Cependant le bon Achille s'écrie toujours: *excellent ! c'eſt Neſtor en perſonne ! allons, repréſente-le moi, Patrocle, lorſqu'il s'arme pour repouſſer un aſſaut nocturne.* Et alors, les infirmités mêmes, & les imperfections de la vieilleſſe ſacrée, deviennent un objet de riſée & d'inſulte : & de touſſer, & de cracher, de tâtonner d'une main tremblante & paralytique

(†) C'étoit un geſte dont ſe ſervoient les Anciens pour diſpoſer favorablement leur auditoire.

Tange manu mentum, tangunt quo more precantes,
Optabis merito cum mala multa viro.

OVIDE.

Ainſi l'on voit dans l'Iliade, Dolon prendre ſa barbe & demander grace à Diomède, qui le tue.

(§) Les parallèles dont il s'agit ici, ſemblent être les lignes parallèles des Cartes Géographiques. JOHNSON.

ſon gorgerin (†), ſans pouvoir en ajuſter l'agraffe; & à ce jeu, notre Héros ſans pareil (¶) de s'écrier: *ô Patrocle, finis, en voilà aſſez: ou donne-moi des flancs d'acier. Les miens ſe rompront dans les efforts du plaiſir que j'éprouve, & à force de rire.* C'eſt de cette manière indécente, que toutes nos facultés, nos talens, nos caractères, nos perſonnes, nos qualités les plus eſtimables, nos perfections, nos inventions, nos règlemens, nos défenſes, nos défis au combat, ou nos négociations pour les trèves, nos ſuccès, ou nos pertes, ce qui eſt & ce qui n'eſt pas, ſert de matière & d'aliment aux farces & à la cenſure de ces deux perſonnages.

NESTOR.

Et l'exemple de ce couple, que l'opinion, comme l'a dit Ulyſſe, couronne & élève au premier rang de la grandeur & de la puiſſance, gagne dans l'armée & en infecte pluſieurs autres. Ajax eſt devenu volontaire & indépendant; il porte ſa tête à une hauteur d'orgueil égale à la fierté du vaſte Achille: il ſe tient, comme lui, iſolé dans ſa tente: il y donne des fêtes ſéditieuſes: il raille nos plans de guerre & nos diſpoſitions, avec la confiance d'un oracle infaillible; & il excite Therſite, ce vil eſclave, dont

(†) Pièce d'armure qui ſervoit à défendre la gorge.

(¶) Monſeigneur la Valeur.

la langue vénimeuſe forge ſans ceſſe des calomnies, à nous traîner dans la fange de ſes comparaiſons groſſières & bouffonnes, à rabbaiſſer & décréditer notre conduite & nos actions, de quelque imminent péril que nous ſoyons environnés.

ULYSSE.

Ils blâment la prudence de notre politique, & la taxent de poltronnerie : ils rejettent la ſageſſe comme nulle dans la guerre ; ils dédaignent la prévoyance, & n'eſtiment d'autres actes que ceux de la main. Les facultés paiſibles de l'intelligence ; le génie qui dirige les bras & règle le nombre de ceux qui doivent frapper, quand une occaſion favorable les appelle ; qui, par les travaux de l'obſervation & de la penſée, pèſe & apprécie les forces de l'ennemi ; tous ces talens ne valent pas le mérite & l'honneur d'un ſeul doigt de la main : ils appellent tout cela des ouvrages de lit & de pareſſe, fatras géographique, guerre de cabinet : enſorte que le bélier, qui roulant ſur ſon affut, renverſe les murailles, par la maſſe de ſon poids, eſt préféré par eux à la main induſtrieuſe qui a créé cette machine, & à l'ame intelligente & inſtruite qui en guide à propos le mouvement & l'exécution (†).

(†) Oſerai-je défier l'Iliade même, où la même queſtion eſt diſcutée par les mêmes perſonnages, avec le ſecours des Dieux

NESTOR.

D'après leurs principes, le cheval d'Achille peut engendrer pluſieurs fils de Thétis.

(*On entend une trompette.*)

AGAMEMNON.

Quelle eſt cette trompette ? Voyez, Ménélas.

MÉNÉLAS.

C'eſt de la part de Troye.

---

pour éclairer leurs conſeils, de rien offrir de ſupérieur ou même d'égal à ce brillant paſſage, pour la juſteſſe de l'obſervation, la richeſſe des images, & l'abondance des réflexions. Mais, comme je l'ai déjà dit ailleurs, dans une comparaiſon entre Shakeſpéar & Sophocle, il n'en faut pas davantage à nos critiques modernes, pour décider contre moi, que la ſeule raiſon, que l'un a écrit en Anglois, & l'autre en Grec. *Miſtriſſ.* GRIFFITH.

SCÈNE X.

Les mêmes. ÉNÉE *accompagné d'un Héraut.*

AGAMEMNON.

QUI vous amène devant notre tente ?

ÉNÉE.

Eſt-ce ici la tente du grand Agamemnon ? Daignez m'en inſtruire.

AGAMEMNON.

Elle-même.

ÉNÉE.

Un Prince & un Héraut à la fois, peut-il faire entendre à ſon oreille auguſte un meſſage gracieux (4) ?

AGAMEMNON.

Oui, il le peut & avec plus de ſûreté que n'en pourroit garantir le bras d'Achille à la tête de tous les caſques Grecs, qui, d'une voix unanime, nomment Agamemnon leur Chef & leur Général.

ÉNÉE.

On ne peut donner une liberté de parler plus gracieuſe; & une ſûreté plus infaillible & plus étendue. Mais comment un étranger pourra-t-il reconnoître les regards ſouverains de cet illuſtre Chef & le diſtinguer des autres Guerriers?

AGAMEMNON.

Comment?

ÉNÉE.

Je demande, afin que je puiſſe lui rendre mon hommage, & que le reſpect colore mes joues de la rougeur modeſte de l'aurore, lorſqu'elle contemple d'un œil chaſte le jeune Phébus, je demande quel eſt ce Dieu en dignité, qui guide ici les autres Héros: lequel d'entr'eux eſt l'illuſtre & puiſſant Agamemnon.

AGAMEMNON.

Ce Troyen ſe rit de nous, ou les Guerriers de Troye ſont de céremonieux courtiſans.

ÉNÉE.

Ce ſont des Courtiſans pleins de franchiſe & d'amitié, des Anges de candeur & de politeſſe reſpectueuſe, quand ils ſont déſarmés; telle eſt leur renommée dans la paix: mais dès qu'ils prennent

l'armure & le maintien des Guerriers, ils s'enflamment de vengeance, ils ont des armes ſûres, des muſcles nerveux, des épées fidèles à leur courage; &, Jupiter ſait qu'il n'eſt point de mortels plus intrépides. Mais arrête, Énée; ſilence, Troyen: poſe ton doigt ſur tes lèvres. L'éloge perd ſon luſtre & ſon mérite, lorſqu'il ſort de la bouche même de l'homme qui en eſt l'objet: la ſeule louange que la renommée adopte & ſe charge de publier, eſt celle que le repentir arrache à l'ennemi: voilà la louange pure, & la ſeule qui s'élève & ſe répande dans l'univers.

AGAMEMNON.

Vous, Troyen, eſt-ce vous qui vous appellez Énée?

ÉNÉE.

Oui, Grec; tel eſt mon nom.

AGAMEMNON.

Quelle affaire vous amène, je vous prie?

ÉNÉE.

Pardonnez: cette confidence eſt réſervée pour l'oreille d'Agamemnon ſeul.

AGAMEMNON.

Agamemnon ne donne point d'audience ſecrette aux députations qui viennent de Troye.

ÉNÉE.

ÉNÉE.

Et je ne viens pas non plus de Troye, pour murmurer à demi voix un ſecret dans ſon oreille. J'apporte avec moi une trompette, dont le bruit la réveille pour exciter ſes ſens à une attention profonde; & parler alors.

AGAMEMNON.

Parlez, auſſi librement que les vents. Ce n'eſt pas ici l'heure où Agamemnon eſt endormi: & pour te convaincre, Troyen, qu'il eſt bien éveillé, c'eſt lui-même qui te le déclare.

ÉNÉE.

Trompette, retentis: que ta voix d'airain réſonne dans toutes ces tentes oiſives: & que tout Grec courageux ſache, que les nobles propoſitions offertes par Troye, ſeront expoſées à la vue du camp.

(*Les trompettes ſonnent.*)

Illuſtre Agamemnon, nous avons à Troye un Prince nommé Hector, (Priam eſt ſon pere); qui ſe conſume & s'indigne dans l'inaction de cette trève trop prolongée. Il m'a chargé d'amener avec moi un Héraut, & de vous adreſſer ces mots. — Rois, Princes, & Chefs! Si parmi les premiers de la Grèce, il en eſt un qui eſtime ſon honneur plus que ſon repos, qui ſoit plus jaloux de gloire qu'allarmé des dan-

gers, qui ſoit ſûr de ſa valeur, & ignore la peur, qui aime ſa maîtreſſe d'un amour plus vrai que de ſimples proteſtations faites avec de vains ſermens aux lèvres de la belle qu'il aime, & qui oſe ſoutenir ſa beauté & ſa vertu dans d'autres bras que les ſiens; à lui ce défi : Hector, à la vue des Troyens & des Grecs, ſe fait fort de prouver (ou du moins il fera tous ſes efforts pour le faire) qu'il aime une belle plus ſage, plus accomplie, plus fidèle, que jamais Grec n'en ait environné de ſes bras careſſans; & demain matin, s'avançant juſqu'au milieu de l'eſpace qui ſépare vos tentes des murs de Troye, il provoquera à ſon de trompe le Grec qui ſe vante d'être fidèle en amour. — Si quelqu'un ſe préſente, Hector l'honorera: ſi perſonne ne ſe montre, rentré dans Troye, il y publiera, que les beautés de la Grèce ſont toutes baſanées & noircies par le ſoleil, & que pas une ne vaut les éclats d'une lance briſée pour elle (†). J'ai dit.

AGAMEMNON.

Énée, on annoncera ce défi à nos braves. Si aucun d'eux ne ſe ſent le courage d'y répondre, nous

(†) Voilà le langage des Romans : ce défi conviendroit mieux à Palmerin, ou Amadis, qu'à Hector ou Énée. STEEVENS.

avons donc laiſſé nos Héros dans notre Patrie. Mais nous ſommes des Guerriers: & puiſſe le Guerrier, qui ne donne pas, ou qui n'a pas donné, ou qui ne ſe promet pas de donner ſa foi à une belle, être déclaré lâche & déshonoré! S'il s'en trouve un ſeul dans l'une de ces trois diſpoſitions; c'eſt lui qui ſe meſurera avec Hector: s'il n'y en a aucun; ce ſera moi.

NESTOR.

Parle-lui auſſi de Neſtor, d'un vieillard qui étoit déjà homme, lorſque l'aïeul d'Hector ſuçoit encore le lait de ſa nourrice. Il eſt vieux à préſent: mais s'il ne ſe trouvoit pas dans notre armée un noble Grec, qui eût une étincelle de courage, pour ſoutenir l'honneur de ſon amante, dis à Hector de ma part, que je cacherai ma barbe argentée par le tems ſous un caſque d'or, que j'enfermerai ce bras décharné (†) dans mon bouclier, & que, marchant à ſa rencontre, je lui déclarerai, que ma belle étoit plus belle que ſon aïeule, & auſſi chaſte qu'il s'en puiſſe trouver dans l'univers. Je m'engage, avec les trois gouttes de ſang qui reſtent dans mes veines, à

(†) Suivant les loix de la Chevalerie, ni la différence des âges, ni toute autre inégalité, n'étoient des exemptions reçues. *Miſ.* GRIFFITH.

prouver cette vérité à ſa jeuneſſe fleurie & pleine d'une ſève ſurabondante.

ÉNÉE.

Que le Ciel ne permette pas une ſi grande diſette de jeunes braves !

ULYSSE.

Que le Ciel vous exauce !

AGAMEMNON.

Noble Énée, laiſſez-moi toucher votre main : je veux vous conduire avec honneur à notre tente. Achille ſera informé de ce meſſage ; & avec lui tous les Chefs de la Grèce, d'une tente à l'autre. Il faut que vous ſoyez de nos feſtins avant votre départ, & vous recevrez de nous l'accueil d'un ennemi généreux. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE XI.

ULYSSE & NESTOR (*demeurent.*)

ULYSSE.

NESTOR?

NESTOR.

Que dit Ulyſſe?

ULYSSE.

Mon cerveau vient de concevoir un germe d'idée: ſoyez pour moi ce qu'eſt le tems pour les projets, aidez-moi à la faire éclorre.

NESTOR.

Quelle eſt-elle?

ULYSSE.

La voici: les coins obtus fendent les plus durs nœuds. L'orgueil s'eſt accru dans le cœur vain d'Achille: il a atteint toute ſa hauteur & ſa pleine maturité: il faut néceſſairement ou en trancher la tige; ou bien, pleine de ſémence, elle va la répandre autour de lui, & enfanter une pépiniere de maux, dont nous ſerons tous accablés.

NESTOR.

Sans doute : mais quel moyen?

ULYSSE.

Ce défi qu'envoye le brave Hector, quoique offert en général à tous les Grecs, s'adreſſe pourtant dans l'intention du Troyen au ſeul Achille.

NESTOR.

L'intention eſt auſſi claire, que l'eſt aux yeux l'état d'une fortune, qu'un petit nombre de chiffres expoſe raſſemblée dans un petit eſpace. Et ne doutez pas, qu'à la publication de ce défi, Achille, ſon cerveau fût-il auſſi nud, auſſi aride que les ſables de la Lybie (quoique, Apollon le fait, il ſoit très-dénué) ne manquera pas de concevoir d'un jugement rapide, qu'il eſt le but que viſe Hector.

ULYSSE.

Et cela l'excitera à lui répondre, le croyez-vous?

NESTOR.

Oui, & il le faut vraiment : car quel autre Guerrier, capable d'enlever à Hector l'honneur de ce défi, pourriez-vous lui oppoſer, qu'Achille? Quoique ce combat ſingulier ne ſoit qu'un jeu, cependant il ſortira de cet eſſai une grande influence ſur

l'opinion: par cet eſſai les Troyens veulent nous tâter finement & ſonder le fonds de notre mérite & de notre réputation : & croyez-moi, Ulyſſe, notre valeur ſera étrangement peſée & jugée d'après la fortune de ce combat iſolé. Car l'iſſue, quoique renfermée dans le ſort d'un individu, ſervira de meſure pour préjuger le bon ou le mauvais ſuccès univerſel. Ce duel, au prix de la grandeur des effets dont il eſt le prélude, n'eſt qu'un point, qu'une eſquiſſe légere, mais où l'on voit comme en miniature le deſſin & le germe de la maſſe giganteſque des évènemens qui doivent ſe développer & ſuivre. On ſuppoſera que le champion, qui ira lutter avec Hector, eſt l'enfant de notre choix : & ce choix, étant l'acte unanime de tous les Grecs réunis, donne le plus grand relief à l'objet de ſon élection, préſente en lui un homme, qui ſemble extrait de chacun de nous, & compoſé de toutes nos vertus. S'il échoue, quel cœur en recevra une impreſſion de courage, un preſſentiment de victoire, pour affermir en ſoi une opinion avantageuſe de lui-même? Et c'eſt cette opinion de ſoi, dont les corps & les bras ne ſont que les inſtrumens; ils agiſſent ſous ſon impulſion, comme l'arc & l'épée ſont gouvernés & dirigés par le bras.

ULYSSE.

Pardonnez le diſcours que vous allez entendre.—

C'eſt par cette raiſon même, qu'il n'eſt pas à propos que ce ſoit Achille qui combatte Hector. Imitons les Marchands; montrons d'abord comme eux ce que nous avons de moins précieux: & croyons que peut-être un haſard nous en défera: ſinon, l'éclat de ce que nous etalerons enſuite, n'en ſortira que mieux, en expoſant d'abord le rebut. Ne conſentons jamais, qu'Hector & Achille ſoyent aux priſes enſemble: car du ſort de ce combat, ſortiront d'étranges conſéquences pour notre honneur ou notre honte.

NESTOR.

Mes yeux affoiblis par l'âge ne les diſtinguent pas: quelles ſont-elles?

ULYSSE.

Achille ne ſeroit-il pas bouffi d'orgueil, de nous faire partager avec lui la portion de gloire qu'il auroit enlevée à Hector: mais il n'eſt déjà que trop inſolent. Et nous ſouffririons moins d'être brûlés par les ardeurs du ſoleil d'Afrique, que d'avoir à ſoutenir les dédains inſultans de ſon œil ſuperbe & dur, s'il échappoit au bras d'Hector: s'il étoit vaincu, alors nous verrions tomber l'eſtime de nous-mêmes avec notre meilleur Guerrier. Non: faiſons plutôt une loterie: & combinons-la ſi adroitement, que le ſort nomme le ſtupide Ajax, pour combattre Hector. Entre nous, donnons-lui notre aveu comme à

notre plus vaillant Héros : ces éloges ſerviront à guérir le hautain Myrmidon (†), dont les applaudiſſemens enflent ſi fort la vanité : cette préférence fera tomber ſa crête, dont l'arc eſt plus vaſte, plus fier & plus éblouiſſant, que l'écharpe bleue d'Iris. Si le ſtupide & écervelé Ajax (¶) échappe, nous le parerons de nos éloges ; s'il ſuccombe, nous reſtons toujours couverts de l'opinion que nous avons de plus vaillans Guerriers. Mais, vainqueur ou vaincu, toujours nous obtiendrons notre but ; notre projet aura cet effet ſalutaire, c'eſt qu'Ajax employé, fait tomber le panache d'Achille & abbaiſſe ſon orgueil.

NESTOR.

Ulyſſe, je commence à goûter votre idée, & je vais à l'inſtant en faire ſentir le mérite à Agamemnon. Allons le trouver, ſans différer. Deux dogues furieux ſe matteront, s'apprivoiſeront l'un l'autre : l'orgueil eſt l'appât (§) qu'il faut leur jetter, pour les irriter. (*Ils ſortent.*)

(†) Les Myrmidons habitoient l'Iſle Ægina.

(¶) Shakeſpéar paroît peindre ici Ajax d'après les invectives dont Ulyſſe l'accable dans le treizieme livre des Métamorphoſes d'Ovide. STEEVENS.

(§) L'os.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE (*).

Le Théâtre repréſente le Camp des Grecs.

AJAX, ACHILLE, PATROCLE.

AJAX.

QUEL étoit l'objet de cette proclamation?

ACHILLE.

Voici ce qu'on a publié dans tout le Camp : qu'Hector, demain matin, vers la cinquième heure du ſoleil, s'avancera, précédé d'un trompette, entre nos tentes & les murs de Troye, & défiera au combat celui de nos Guerriers, qui aura du cœur, & qui oſera ſoutenir, je ne ſai quoi.... ſottiſe ! Adieu.

AJAX.

Adieu.... Et qui lui fera raiſon?

ACHILLE.

Je l'ignore : on en remet le choix au ſort : autrement, il connoiſſoit ſon homme.

AJAX.

Oh ! c'étoit à vous qu'il en vouloit. — Je vais m'éclaircir de tout cela. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE II.

La Scène repréſente la Ville de Troye ; on voit le Palais de Priam.

PRIAM, HECTOR, TROILE, PARIS, HÉLÉNUS.

PRIAM.

APRÈS tant de journées, de paroles, & de ſang perdus, Neſtor vient encore vous faire cette déclaration au nom des Grecs. » Rendez Hélène ; & tous » les autres articles de dommage..... honneur, » perte de tems, voyages & fatigues, frais & dé- » penſes, bleſſures, amis, & tout l'amas de biens » précieux que cette guerre vorace a engloutis &

» diſſous dans ſon ſein brûlant, ſeront rayés & mis » à l'écart «. — Hector, que répondez-vous à cette propoſition?

HECTOR.

Quant à moi perſonnellement, & à tout ce qui peut me regarder, il n'y a pas un homme qui redoute moins les Grecs, que moi : & cependant, auguſte Priam, il n'eſt point de femme ſenſible qui ait des entrailles plus tendres & plus ſuſceptibles de concevoir des allarmes, plus prête à s'écrier, *qui peut prévoir la ſuite?* qu'Hector. Le fléau de la paix, c'eſt une confiance tranquille & préſomptueuſe : la défiance modeſte eſt avec raiſon nommée le phare du ſage; c'eſt la ſonde, qui fouille le fond des évènemens & des maux. Qu'Hélène ſorte de Troye. Depuis que la première épée a été tirée pour cette querelle, parmi la foule de victimes immolées, plus de cent par mille étoient d'un auſſi grand prix qu'Hélène : je parle de celles que nous avons perdues. Si nous avons perdu tant de centaines des nôtres, pour garder un bien qui n'eſt pas à nous; & lequel, quand il porteroit le nom de Troyen, ne vaudroit pas pour nous le prix d'une dixaine des victimes ſacrifiées; de quel mérite peut être le motif qui nous fait refuſer de le rendre?

TROILE.

Honte! honte! mon frere. Péſez-vous le prix &

l'honneur d'un Roi, d'un auſſi grand Roi que notre auguſte pere, dans la balance qui ſert aux effets vulgaires ? Voulez-vous calculer au taux d'une vile monnoie l'immeſurable valeur de ſon mérite infini; & réduire la meſure d'une ceinture immenſe ſur une échelle auſſi meſquine, auſſi petite que celle des raiſonnemens & des craintes ? J'en atteſte les Dieux, c'eſt un opprobre.

HÉLÉNUS.

Il n'eſt pas étonnant, que vous faſſiez ſi peu de cas des raiſons, vous qui en êtes ſi dépourvu. Faudroit-il donc que notre pere gouvernât les affaires de ſon Empire ſans le ſecours de la raiſon, parce que votre diſcours qui le lui conſeille, en eſt dénué?

TROILE.

Mon frere le Pontife, vous avez intérêt de ſoutenir les ſonges, & les viſions du ſommeil: vous vivez de l'art de raiſonner; il entretient la fourrure de vos gants. Les voici vos raiſons. Vous ſavez qu'un ennemi redoutable en veut à votre perte; vous ſavez qu'une épée eſt dangereuſe à manier; & la raiſon fuit tout objet qui lui offre le danger; qui donc s'étonnera, qu'Hélénus, lorſqu'il apperçoit devant lui un Grec & ſon épée, ajuſte promptement les aîles de la raiſon à ſes talons, & s'enfuye auſſi vîte que Mercure fuit Jupiter irrité contre lui, auſſi vîte

qu'une étoile lancée hors de ſa ſphère? Si nous voulons parler de raiſon, fermons donc nos portes, & livrons-nous au ſommeil: le courage & l'honneur auroient bientôt des cœurs lâches, s'ils ne ſe nourriſſoient que de cette inſipide raiſon. La raiſon & la vaine prudence créent les lâches, & tuent la force & le courage.

HECTOR.

Mon frere, Hélène ne vaut pas ce qu'il nous en coûte pour la retenir.

TROILE.

Quel objet a de la valeur, que par le prix qu'on y attache?

HECTOR.

Mais le prix d'une choſe ne dépend pas de la volonté d'un homme. Il réſide autant dans le mérite réel de l'objet précieux par lui-même, que dans l'opinion de celui qui l'apprécie. C'eſt une idolâtrie extravagante, que de rendre le culte plus grand que n'eſt le Dieu; & c'eſt un délire dans la volonté, que de ſe paſſionner pour un objet qui s'empare de l'imagination & la trompe, ſans quelque apparence au moins de ce mérite que lui prête l'illuſion.

TROILE.

J'épouſe aujourd'hui une femme, & mon choix

ſuit mon penchant : mon inclination s'eſt enflammée par mes oreilles & mes yeux (†). Comment puis-je me dégager de la femme que j'ai choiſie, quoique ma volonté vienne à ſe dégoûter de ſon propre choix? Il n'y a aucun moyen d'échapper à ſon lien, ni de s'en affranchir, & de reſter en même-tems ferme dans la route de l'honneur. Nous ne renvoyons pas au Marchand ſes ſoieries, après que nous les avons portées & déluſtrées, & nous ne jettons pas les reſtes d'un brillant feſtin dans le panier de rebut, parce que nous nous trouvons raſſaſiés. On a trouvé à propos que Pâris tirât des Grecs une vengeance : c'eſt le ſouffle réuni de vos ſuffrages unanimes qui a enflé ſes voiles : les vents & les mers ſuſpendant leur antique querelle, ont fait une trève pour ſervir & ſeconder ſes deſſeins : enfin il a touché au port déſiré, & pour une parente (¶) décrépite, que les Grecs ont retenue captive, il a enlevé une Reine de

(†) Deux Pilotes toujours commerçans entre les dangereux rivages de la paſſion & de la raiſon.

(¶) Héſione, ſœur de Priam, fut donnée par Hercule, lorſqu'il prit Troye, en mariage à Télamon, qui la traita moins comme ſon épouſe, que comme ſa concubine. Priam, ayant ſuccédé à ſon pere, envoya Antenor en Grèce ſe plaindre à Télamon de ſes procédés, & lui redemander Héſione. Les Princes de Grèce reçurent avec dédain cette ambaſſade, ce qui d'après pluſieurs Hiſtoriens, fut la cauſe, de la guerre de Troye. GRAY.

Grèce, dont la jeuneſſe & la fraîcheur fanent les traits d'Apollon même, & font pâlir les roſes de l'aurore. Pourquoi la gardons-nous? Les Grecs retiennent notre aïeule. — Mérite-t-elle d'être gardée? Oh! Héléne eſt une perle dont la conquête a fait lancer (†) mille vaiſſeaux ſur l'onde, a expatrié des Rois Couronnés, pour courir les haſards & la fortune des Marchands. Si vous accordez une fois, que le voyage de Pâris fut raiſonnable & ſage, comme vous êtes forcés d'en convenir, vous étant tous écriés : *partez, partez :* ſi vous avouez qu'il a ramené dans nos foyers une noble conquête, comme vous êtes auſſi forcés de l'avouer, après avoir fait retentir Troye de vos applaudiſſemens, & de ce cri, *ineſtimable*, pourquoi donc blâmez-vous aujourd'hui les ſuites de vos propres conſeils, & faites-vous une choſe que n'a pas faite encore la fortune, en diſgraciant & mépriſant l'objet que vous avez vous-même eſtimé d'un prix au-deſſus des richeſſes de la mer & de la terre enſemble? O le plus vil des larcins, de ravir par ruſe un bien que nous tremblons de garder! Lâches brigands, indignes du tréſor que nous

(†) Euripide, Lycophron & Virgile font monter à mille le nombre des vaiſſeaux employés à cette expédition ; Homère en compte onze cents quatre-vingt-ſix. Thucydide dit douze cents, dont le plus gros portoit cent vingt hommes, & le plus petit cinquante. GRAY.

avons

avons enlevé, lorſqu'après avoir oſé enlever aux Grecs ce tréſor dans le ſein même de leur pays, nous craignons d'en défendre la poſſeſſion dans l'enceinte de notre propre patrie ! (*On entend ces cris dans le fonds de la Scène :* criez, Troyens, criez.)

PRIAM.

Quel eſt ce bruit : d'où viennent ces cris ſiniſtres ?

TROILE.

C'eſt notre folle de ſœur : je reconnois ſa voix. (*On entend le même cri ſe répéter.*) Criez, Troyens.

HECTOR.

Oui, c'eſt Caſſandre.

SCÈNE III.

Les mêmes. CASSANDRE *dans ſes fureurs Prophétiques.*

CASSANDRE.

ÉLEVEZ, élevez vos cris, Troyens. Prêtez-moi cent yeux, & je les remplirai de larmes Prophétiques (†).

HECTOR.

Contenez-vous, ma ſœur : contenez-vous.

CASSANDRE.

Jeunes filles, jeunes garçons, adultes & vieillards, tendres enfans qui ne pouvez que pouſſer des cris, ſecondez tous mes clameurs. Payons d'avance la moitié du tribut immenſe de douleurs & de gémiſſemens, que nous prépare l'avenir. Redoublez, redoublez vos cris, Troyens. Accoutumez vos yeux aux larmes. Troye doit tomber, & le ſuperbe Palais d'Ilion doit ceſſer d'être. Pâris, notre frere,

(†) *Tunc etiam fatis aperit Caſſandra futuris*
Ora, Dei juſſu, non unquam credita Teucris.
VIRGILE.

eſt la torche embrâſée qui doit nous conſumer tous. Elevez vos cris, Troyens; ne prononcez que ces deux mots: *Hélène! Malheur!* Criez, criez: *Troye eſt en feu, ſi Helène ne ſort pas de ſes murs.*

(*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

Les autres Perſonnages.

HECTOR.

Hé bien, jeune & confiant Troïle, ces accens prophétiques pouſſés du ſein de notre ſœur, ne font-ils aucune impreſſion ſur votre ame? Ou votre ſang eſt-il ſi bouillant de paſſion & de folie, que les conſeils de la raiſon, ni la crainte d'un mauvais ſuccès dans une mauvaiſe cauſe, ne puiſſent le tempérer & calmer ſa fougue?

TROILE.

Quoi? Mon frere Hector, nous pourrions bien ne pas juger de la juſtice d'une entrepriſe ſur l'iſſue que pourront lui donner les évènemens; & ne pas abattre le courage de nos ames, parce que Caſſandre extravague. Les exploſions forcenées de ſon cerveau ne

peuvent pas dénaturer la juſtice d'une querelle, que notre honneur à tous s'eſt engagé à ſoutenir avec joie. Quant à moi, je n'y ai pas plus d'intérêt, que tous les fils de Priam : mais que Jupiter ne permette pas, qu'il ſoit pris parmi nous, aucune réſolution qui laiſſe au plus foible courage de la répugnance pour la ſoutenir & combattre pour elle.

PARIS.

Autrement le monde pourroit taxer de légéreté mes entrepriſes auſſi bien que vos conſeils : mais j'atteſte les Dieux, que c'eſt votre libre & plein conſentement qui a donné des aîles à mon inclination, & qui a étouffé toutes les craintes attachées à ce fatal projet. Car que peut, hélas, la force de mon bras iſolé ? Quelle défenſe y a-t-il dans la valeur d'un ſeul homme, qui fût capable de ſoutenir le choc & la vengeance des ennemis que devoit armer cette querelle ? Et cependant, je proteſte que ſi je devois moi ſeul en ſubir les dangers & les peines, & que mon pouvoir égalât ma volonté, jamais Pâris ne rétracteroit ce qu'il a fait, ni ne s'arrêteroit dans ſa pourſuite.

PRIAM.

Pâris, vous parlez, comme un homme enivré de jouiſſances & de voluptés : vous avez le miel, vous : mais tous ces Guerriers ont l'amertume pour eux :

ainſi l'on ne peut pas vous ſavoir gré, ni vous louer d'être vaillant.

PARIS.

Seigneur, je n'ai pas ſeulement en vue les plaiſirs attachés à la poſſeſſion de cette Beauté: je voudrois auſſi effacer la tache de ſon heureux enlèvement, par le mérite & l'honneur de la garder. Quelle trahiſon ne ſeroit-ce pas contre cette Princeſſe enlevée, quel opprobre pour votre honneur, quelle ignominie pour moi, de céder aujourd'hui ſa poſſeſſion, lâchement & par contrainte! Se peut-il, qu'une idée auſſi baſſe, auſſi indigne de vous, puiſſe ſeulement entrer dans vos ames généreuſes? Parmi les plus foibles courages de notre parti, il n'en eſt pas un qui n'ait un cœur pour oſer, & une épée à tirer, quand il eſt queſtion de défendre Hélène: il n'en eſt pas un non plus, ſi grand, ſi noble qu'il ſoit, dont la vie fût mal employée, ou dont la mort fût ſans gloire, lorſqu'Hélène en eſt l'objet: je conclus donc, que nous pouvons bien défendre une Beauté, que nous ſavons tous être d'un prix au-deſſus de tous les Royaumes de l'Univers.

HECTOR.

Pâris, & vous, Troïle, vous avez tous deux parlé à merveille; & vous avez raiſonné ſur l'affaire & la queſtion que nous traitons dans ce Conſeil; mais

bien ſuperficiellement, & en jeunes gens, leſquels (†), ſont incapables de goûter les maximes de la ſaine morale. Les raiſons que vous alléguez, conviennent mieux à l'ardente paſſion d'un ſang bouillant & fougueux, qu'elles ne peuvent conduire à un ſage & libre choix entre le juſte & l'injuſte: car le plaiſir, & la vengeance ont l'oreille plus ſourde, que le ſerpent, à la voix d'une ſage déciſion. C'eſt le vœu de la nature qu'on rende au légitime poſſeſſeur le bien qui lui appartient: or quelle dette plus ſacrée y a-t-il parmi le genre humain, que celle de l'épouſe à l'époux? Si cette loi eſt troublée & enfreinte par une paſſion étrangère, & que les grandes ames, par une partiale indulgence pour leurs penchans inflexibles, réſiſtent à cette loi; il y a dans toute nation bien gouvernée, une loi, qui veut qu'on ſoumette & qu'on dompte ces paſſions effrénées, qui déſobéiſſent & ſe révoltent (§). Si donc Hélène eſt l'époux d'un Roi de Sparte (comme il eſt notoire qu'elle l'eſt) ces loix morales de la nature & des nations, crient hautement qu'il faut la renvoyer à ſon époux légitime. Perſiſter dans ſon injuſtice, ce n'eſt pas la réparer; c'eſt au contraire

(†) Au jugement d'Ariſtote.

(§) Ce que la loi fait entre les individus d'une même nation, la juſtice doit le faire entre les nations. JOHNSON.

l'aggraver encore. Voilà quel eſt l'avis d'Hector, en ne conſultant que la juſtice & la vérité; néanmoins, mes jeunes freres, que l'ardeur & l'impatience tranſportent, je penche de votre côté dans la réſolution de garder Hélène: car c'eſt une cauſe qui n'intéreſſe pas peu notre aſſociation & notre honneur à tous.

TROILE.

Vous venez de toucher l'ame de nos deſſeins. Si nous n'étions pas plus jaloux de gloire, que d'exécuter les projets de nos reſſentimens, je ne ſouhaiterois pas qu'il y eût une goutte de plus du ſang Troyen de verſé pour la défenſe d'Hélène. Mais, brave Hector; elle eſt un objet d'honneur & de renommée; un aiguillon puiſſant aux exploits vaillans & magnanimes; & notre valeur, en même-tems qu'elle peut aujourd'hui terraſſer nos ennemis, conſacrera nos noms à la gloire dans les tems à venir. Car, je préſume, que le brave Hector ne voudroit pas, pour les tréſors du monde entier, perdre le riche avantage qui lui eſt offert de conquérir ſa part de la gloire, qui ſourit ſur le front de cette brillante entrepriſe.

HECTOR.

Je ſuis des vôtres, vous, noble & valeureux fils de l'illuſtre Priam. J'ai lancé un audacieux défi au milieu des Grecs factieux & endormis dans leur

camp; il portera l'étonnement au fond de leurs ames. J'ai été informé, que leur grand Général ſommeilloit, tandis que la jalouſie ſe gliſſoit dans les cœurs de l'armée. Ce défi, à ce que je préſume, le réveillera. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

Le Théâtre repréſente le Camp des Grecs.

La Scène ſe paſſe à l'entrée de la Tente d'Achille.

THERSITE *ſeul.*

HÉ bien, Therſite? Quoi! tu te perds & t'égares dans ta furie, comme dans un labyrinthe. Cet éléphant d'Ajax en ſera-t-il quitte à ce prix? — Il me bat, & je le raille: vraiment une belle compenſation! Je voudrois changer de rôle avec lui; moi, pouvoir le battre, & que lui me raillât. Par l'enfer, j'apprendrai à conjurer, à évoquer les Démons; plutôt que de ne pas voir quelque iſſue aux imprécations de ma colère. Et puis encore cet Achille: une rare machine à ſiége! Si Troye n'eſt priſe, que lorſque ces deux aſſiégeans auront miné ſes fonde-

mens, ſes murs tiendront juſqu'à ce qu'ils tombent d'eux mêmes. — O toi, grand lance-tonnèrre de l'Olympe, oublie donc que tu es Jupiter, le Roi des Dieux, & toi, Mercure, oublie toute l'aſtuce des ſerpens enlaſſés à ton caducée, ſi vous n'achevez pas d'ôter à ces deux champions la petite, la très-petite doſe de bon ſens qui leur reſte encore. Et l'ignorance elle-même, à la courte vue, ſait que cette doſe eſt ſi mince, ſi pauvre, qu'elle ne leur fourniroit pas d'autre expédient pour délivrer un moucheron des pattes d'une araignée, que de tirer leur peſant fer, & de couper la toile (†). Après cela, vengeance ſur le camp entier : ou plutôt, le mal rongeur (§) ſur eux tous ! Car c'eſt, je crois, le fléau attaché à ceux qui font la guerre pour une jupe. — J'ai dit mes prières : que le Démon de l'envie réponde, *ainſi-ſoit-il !* (*appellant.*) Hola, ho ! Seigneur Achille.

(†) C'eſt-à-dire, ils ne connoiſſent d'autres moyens que la force & la violence. JHONSON.

(§) Shakeſpéar fait remonter trop loin le fléau du plaiſir : l'antiquité a eu le bonheur de ne pas le connoître : au reſte, Bayle a bien voulu qu'on ſoupçonnât le Roi David d'en être infecté. GRAY.

SCÈNE VI.

THERSITE, PATROCLE, *qui ſort de la Tente.*

PATROCLE.

Qui appelle ? Therſite? Bon Therſite, entre donc, & viens railler.

THERSITE.

Si j'avois pu me ſouvenir d'un ſimulacre doré, tu n'aurois pas échappé à mes réflexions. Mais cela eſt égal: toi, toi ſeul pour fléau de toi-même. Que la commune malédiction du genre humain, l'ignorance & la folie, ſoient ton lot & abondent en toi! Que le Ciel te faſſe la grace de te laiſſer ſans Mentor, & que la prudence & le conſeil ne t'approchent jamais! Que la fougue de ton ſang ſoit ton ſeul guide juſqu'à ta mort! Et alors, ſi celle qui t'enſevelira, dit, que tu es un beau corps, je veux jurer & jurer encore, qu'elle n'a jamais enſéveli que des mendians cacochymes. Ainſi ſoit-il! — Où eſt Achille ?

PATROCLE.

Quoi, es-tu devenu dévot? Etois-tu là en prière?

THERSITE.

Oui; & que le Ciel veuille m'entendre!

SCÈNE VII.

Les mêmes. ACHILLE *ſort de ſa Tente.*

ACHILLE.

Qui eſt-là?

PATROCLE.

Therſite, Seigneur.

ACHILLE.

Où, où? — Te voilà venu? Pourquoi, toi, mon deſſert, mon digeſtif, pourquoi ne t'es-tu pas ſervi avec les autres mêts de ma table? — Allons; dis-moi: ce qu'eſt Agamemnon?

THERSITE.

Ton Commandant, Achille. — Allons, Patrocle, dis-moi, ce qu'eſt Achille.

PATROCLE.

Ton Chef, Therſite: dis-moi à ton tour, qu'es-tu, toi?

THERSITE.

Ton connoiſſeur, Patrocle : & dis-moi, Patrocle, qu'es-tu, toi ?

PATROCLE.

Tu peux le dire, toi qui te dis connoiſſeur.

ACHILLE.

Oh dis-le, dis-le.

THERSITE.

Je vais réſumer & déduire par dégrés toute la queſtion : Agamemnon commande Achille : Achille eſt mon Chef : je ſuis le connoiſſeur de Patrocle ; & Patrocle eſt un fol.

PATROCLE.

Comment, miſérable !

THERSITE.

Tais-toi, fou. Je n'ai pas fini.

ACHILLE.

Allons, c'eſt un homme privilégié. — Pourſuis, Therſite.

THERSITE.

Agamemnon eſt un fou : Achille eſt un fou. Therſite eſt un fou ; & comme je l'ai dit ci-devant, Patrocle eſt un fou.

ACHILLE.

Prouve cela, allons.

THERSITE.

Agamemnon eſt un fou de prétendre commander Achille : Achille eſt un fou de ſe laiſſer commander par Agamemnon : Therſite eſt un fou de reſter au ſervice d'un pareil fou, & Patrocle eſt un fou abſolu.

PATROCLE.

Pourquoi ſuis-je un fou ?

THERSITE.

Demande-le à celui qui t'a fait : moi, il me ſuffit, que tu en ſois un. — Voyez, qui vient à nous ?

SCÈNE VIII.

Les mêmes. AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE & AJAX *s'avancent vers la Tente d'Achille.*

ACHILLE.

PATROCLE, je ne veux parler à perſonne. — Rentre avec moi, Therſite.

(*Achille rentre dans ſa tente.*)

THERSITE.

Quel amas de baſſes intrigues, de charlatanerie, de friponnerie il y a dans tout ceci! Le ſujet de tout ce remue-ménage eſt, un Cocu & une Catin. Une belle & noble querelle vraiment, pour exciter toutes ces factions jalouſes, & répandre ſon ſang juſqu'à la dernière goutte! — Malédiction ſur un pareil ſujet! — Et que la guerre & la débauche ruinent tout. (*Il s'en va.*)

AGAMEMNON.

Où eſt Achille?

PATROCLE.

Dans ſa tente : mais il eſt indiſpoſé, Seigneur.

AGAMEMNON.

Faites-lui ſavoir, que nous ſommes ici : il a rebuté nos députés : & nous mettons à l'écart nos prérogatives, pour venir le viſiter. N'oubliez-pas de lui en faire l'obſervation, de crainte qu'il ne s'imagine peut-être, que nous n'oſons pas rappeller les droits de notre place, ou que nous ne ſavons pas ce que nous ſommes.

PATROCLE.

Je le lui dirai. (*Il ſort.*)

ULYSSE.

Nous l'avons vu à l'entrée de ſa tente : il n'eſt point malade.

AJAX.

Il l'eſt, mais du mal du Lion ; il eſt malade d'un cœur enflé d'orgueil : vous pouvez appeller cela bile noire, ſi vous voulez l'excuſer ; mais, ſur ma tête, c'eſt de l'orgueil. Mais pourquoi donc, pourquoi cet orgueil ? Qu'il nous en donne une raiſon. — (*A Agamemnon.*) Un mot, Seigneur.

(*Agamemnon & Ajax vont ſe parler à l'écart.*)

NESTOR.

Quelle eſt donc la cauſe qui excite Ajax à crier ainſi contre lui ?

ULYSSE.

Achille lui a débauché ſon fou.

NESTOR.

Qui ? Therſite ?

ULYSSE.

Lui-même.

NESTOR.

Voilà donc Ajax qui va manquer de matière, s'il a perdu le ſujet de ſon diſcours.

ULYSSE.

Non, vous voyez, qu'Achille eſt devenu ſon ſujet, à préſent qu'il lui a pris le ſien.

NESTOR.

Tout au mieux : leur ſéparation entre plus dans nos vœux, que leur faction : mais c'étoit vraiment une forte & belle union, puiſqu'un fou a pu la rompre!

ULYSSE.

L'amitié, dont la ſageſſe n'eſt pas le nœud, eſt aiſément

aiſément déſunie par la folie; voici Patrocle qui revient.

(*Patrocle revient.*)

NESTOR.

Point d'Achille avec lui.

ULYSSE.

L'éléphant a des jointures, mais il n'en a aucune pour la politeſſe : ſes jambes ſont pour ſon beſoin, & non pas pour fléchir.

PATROCLE.

Achille me charge de vous dire; qu'il eſt bien fâché, ſi quelqu'autre objet, que celui de votre diſſipation & de votre plaiſir, a porté votre Grandeur, & votre noble Suite, à venir à ſa tente : il ſe flatte que tout le but de cette viſite eſt votre ſanté, que c'eſt une promenade de l'après dîner pour aider à la digeſtion & reſpirer l'air

AGAMEMNON.

Ecoutez, Patrocle — Nous ne ſommes que trop accoutumés à ces réponſes. Et cette excuſe qu'il nous envoye ſur les aîles du mépris, n'échappe point à notre intelligence. Il a beaucoup de mérite, & nous avons beaucoup de raiſons de lui rendre juſtice à cet égard : cependant toutes ſes vertus, que lui-même ne montre pas dans un jour glorieux, commencent à perdre

de leur éclat à nos yeux; c'eſt un beau fruit ſervi dans un mets mal-ſain, qui pourroit bien ſe flêtrir, ſans qu'on en goûte. Allez, & dites-lui, que nous ſommes venus pour lui parler; & vous ne ferez pas mal de lui dire, que nous l'accuſons d'un excès d'orgueil, & d'un défaut d'honnêteté. Il ſe croit plus grand dans ſon opinion préſomptueuſe, qu'il ne le paroît à l'œil impartial du jugement & de la vérité. Dites-lui que de plus dignes perſonnages que lui, remarquent cette farouche & groſſière arrogance qu'il affecte; diſſimulent la force ſacrée de leur autorité, & ſouſcrivent avec une humble déférence à ſa biſarre ſupériorité; oui, épient ſes mauvaiſes lunes, le flux & le reflux de ſon humeur, comme ſi tout le cours de cette entrepriſe devoit ſuivre le flot de ſes caprices biſarres. Allez, dites-lui cela; & ajoutez, que s'il ſe met à un prix trop haut, nous nous paſſerons de ſes ſervices; que ſemblable à une machine de guerre immobile & qu'on ne peut tranſporter, il reſte giſſant & chargé de ce reproche public: » il faut ici du mouvement & de l'action: » cette machine ne peut aller à la guerre «. Nous préférons un Nain agile & actif, à un géant endormi. — Dites-lui cela.

PATROCLE.

Je vais le faire, & je rapporterai ſa réponſe ſur le champ. (*Patrocle ſort.*)

AGAMEMNON.

Sa ſeconde réponſe ne nous ſatisfera pas. Nous ſommes venus dans le deſſein de lui parler.... Ulyſſe, pénétrez dans ſa tente. (*Ulyſſe ſort.*)

AJAX.

Hé qu'eſt-il plus qu'un autre?

AGAMEMNON.

Il n'eſt pas plus qu'il ne ſe croit être.

AJAX.

Eſt-il autant? Ne penſez-vous pas, qu'il croit valoir mieux que moi?

AGAMEMNON.

Oh! nul doute.

AJAX.

Et ſouſcrirez-vous à cette opinion, & direz-vous: cela eſt vrai?

AGAMEMNON.

Non, noble Ajax: vous êtes auſſi fort, auſſi vaillant, auſſi ſage, pas moins noble, & beaucoup plus affable, beaucoup plus traitable, que lui.

AJAX.

Comment un homme peut-il être orgueilleux?

Comment vient l'orgueil ? Je ne ſai pas ce que c'eſt que l'orgueil.

AGAMEMNON.

Votre jugement en eſt plus net, Ajax, & vos vertus en ſont plus belles. L'homme orgueilleux ſe dévore lui-même. L'orgueil eſt ſon miroir, ſon héraut, ſon hiſtorien & ſon panégyriſte : & toute belle action qu'il vante lui même, il en détruit & annéantit le mérite par ſa louange même.

AJAX.

Je hais un homme orgueilleux, comme je hais la génération des crapauds.

NESTOR (*à part.*)

Et cependant il s'aime lui-même : cela n'eſt-il pas étrange ?

SCÈNE IX.

Les mêmes. ULYSSE *revient.*

ULYSSE.

ACHILLE n'ira point au combat demain matin.

AGAMEMNON.

Quelle eſt ſon excuſe ?

ULYSSE.

Il n'en allégue aucune : mais il ſuit le penchant de ſa propre humeur, ſans attention, ni égard pour perſonne, obſtiné dans ſa propre volonté & ſa propre préſomption.

AGAMEMNON.

Pourquoi ne veut-il pas, cédant à notre honnête prière, ſe montrer hors de ſa tente, & reſpirer l'air avec nous ?

ULYSSE.

Les plus petites choſes, des riens, dès qu'on l'en prie, il en fait des objets importans. Il eſt poſſédé de ſa propre grandeur, & il ne ſe parle à ſoi-même, qu'avec un orgueil mécontent de ſes propres louanges.

L'idée qu'il a de ſon mérite, excite dans ſon ſang une émotion ſi chaude & ſi orageuſe, qu'Achille aſſis au milieu de l'empire de ſes facultés actives & intellectuelles, eſt en proie à toute la violence du trouble & de la ſédition, & ſe combat lui-même : que vous dirai-je ? Il eſt tellement déſeſpéré du mal d'orgueil, que tous les ſymptômes de mort (†) crient, il n'y a point de remède.

AGAMEMNON.

Qu'Ajax aille le trouver.—(*à Ajax.*) Allez, & ſaluez-le gracieuſement dans ſa tente : on dit qu'il fait cas de vous ; & à votre prière, il ſe laiſſera détourner un peu de ſon obſtination orgueilleuſe.

ULYSSE.

O Agamemnon : ne le tentez pas. Nous conſacrerons tous les pas qu'Ajax fera, quand ils s'éloigneront d'Achille. Ce Chef altier, qui nourrit & careſſe ſon arrogance, & qui ne ſouffre jamais qu'il entre dans ſa tête d'autres idées que celles qu'il enfante & qu'il roule dans ſon cerveau, ſera-t-il vénéré par un Héros que nous révérons au-deſſus de lui ? Non, il ne faut pas que cet illuſtre Héros, d'un mérite & d'une bravoure tranſcendantes, proſtitue

(†) Alluſion aux taches mortelles des peſtiférés. STEEVENS.

ainſi ſa gloire & ſa ſupériorité, ſi noblement acquiſe; ni que, ſuivant mon avis du moins, il humilie & aſſerviſſe ſon mérite perſonnel, auſſi riche, auſſi illuſtre que peut l'être celui d'Achille, en faiſant la démarche d'aller le trouver. Cette complaiſance ne feroit qu'enfler encore ſon orgueil (†) déjà trop bouffi : ce ſeroit ajouter des feux au cancer, lorſqu'il eſt embrâſé, & qu'il entretient les feux du grand Hypérion ; qu'Ajax aille le trouver ! ô Jupiter, ne le ſouffre pas, & répons au milieu d'un éclat de tonnerre ; qu'*Achille vienne trouver Ajax*.

NESTOR (*à part.*)

A merveille : il touche l'endroit chatouilleux de ſon cœur.

DIOMÈDE (*à part.*)

Et comme Ajax s'abreuve en ſilence de ces louanges !

AJAX.

Si je vais à lui, je veux lui frapper le viſage de mon gantelet.

AGAMEMNON.

Non, vous n'irez pas.

(†) Engraiſſer, dit l'original, ſuivant ce proverbe ; on ne doit pas à gras pourceau le cul oindre. GRAY.

AJAX.

S'il veut faire le fier avec moi, je lui frotterai ſon orgueil (†). — Laiſſez-moi y aller.

ULYSSE.

Non, pour tout le prix attaché à cette guerre.

AJAX.

C'eſt un inſolent miſérable.

NESTOR (*à part.*)

Comme il ſe définit lui-même!

AJAX.

Ne peut-il donc être ſociable?

ULYSSE (*à part.*)

C'eſt le corbeau qui crie contre la couleur noire.

AJAX.

Je tirerai du ſang à ſes humeurs, moi.

AGAMEMNON (*à part.*)

C'eſt le malade, qui ſe fait ici le médecin.

(†) De tous les défauts des autres, c'eſt l'orgueil qui nous choque le plus : parce qu'il bleſſe le nôtre. *Miſ.* GRIFFITH.

AJAX.

Si tous penſoient comme moi....

ULYSSE (*à part.*)

L'eſprit ne ſeroit plus de mode.

AJAX.

Il n'en ſeroit pas quitte à ce prix : il lui faudroit manger nos épées auparavant. L'orgueil remportera-t-il la victoire?

NESTOR (*à part.*)

Si cela étoit, vous en remporteriez la moitié.

ULYSSE (*à part.*)

Il en auroit dix parts.

AJAX.

Je le paîtrirai comme il faut, & je le rendrai ſouple & maniable.

NESTOR (*à part.*)

Il n'eſt pas encore aſſez échauffé : farciſſez-le d'éloges : verſez, verſez des irritans : ſon ambition a ſoif.

ULYSSE (*à Agamemnon.*)

Seigneur, vous vous arrêtez trop longtems ſur l'idée de ce déſagrément.

NESTOR (*au même.*)

Notre illuſtre Général, ne ſongez plus à cela.

DIOMÈDE.

Il faut vous préparer à combattre ſans Achille.

ULYSSE.

Et c'eſt de nommer ainſi le nom d'Achille qui offenſe & dépite Agamemnon. Voici un vrai Héros — Mais ce ſeroit le louer en face : je me tais.

NESTOR.

Et pourquoi vous impoſer ſilence ? Il n'eſt pas jaloux, ni ambitieux, comme Achille.

ULYSSE.

Que le monde entier ſache, qu'il eſt auſſi vaillant que lui.

AJAX.

Un féroce animal nous traiter ainſi ! Oh que je voudrois qu'il fût Troyen !

NESTOR.

Quel vice ce ſeroit maintenant dans Ajax....

ULYSSE.

Oui, s'il étoit orgueilleux ?

DIOMÈDE.

Ou avide de louanges?

ULYSSE.

Oui, ou d'une humeur chagrine & colère?

DIOMÈDE.

Ou bifarre, ſingulier, & plein de lui-même?

ULYSSE.

Rends-en grace au Ciel, Ajax; ton caractère eſt heureuſement formé: loue celui qui t'a engendré, celle qui t'a allaité: gloire & renom à celui qui a élevé ta jeuneſſe; & que les dons que t'a prodigués la nature, ſoient renommés au-delà, bien au-delà de tous les talens qui ſont le prix du travail & de la ſcience. Mais celui qui a inſtruit tes bras aux combats! que Mars partage l'éternité en deux, & en donne la moitié à ſa gloire: & quant à ta force, Milon, porte-taureau (†), le cède au nerveux Ajax. Je ne vanterai point ta ſageſſe, qui, comme une

(†) Milon de Crotone, porta, dit-on, un bœuf de deux ans ſur ſes épaules, aux jeux Olympiques, l'eſpace d'un ſtade, ou trente arpens: le tua enſuite d'un coup de poing, & le mangea en un jour. PLINE.

borne, un pôteau, un rivage, limite & termine l'étendue de tes grandes facultés. Voilà ici Neſtor, — Inſtruit par le laps des tems, il doit être, il eſt en effet, & il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas ſage. — Mais pardonnez, vénérable Neſtor: ſi vos années étoient auſſi jeunes que celles d'Ajax, & votre cerveau de la même trempe que le ſien; vous n'auriez pas en ce point la prééminence ſur lui: mais vous ſeriez ce qu'eſt Ajax.

AJAX.

Vous appellerai-je mon pere (†)?

NESTOR.

Oui, mon cher fils.

DIOMÈDE.

Laiſſez-vous guider par lui, Seigneur Ajax.

ULYSSE.

Il eſt inutile de reſter ici plus longtems; le cerf Achille ſe tient bloti dans ſon buiſſon. Plaît-il à notre illuſtre Général de convoquer ſon conſeil de

(†) Shakeſpéar ſuit ici la coutume dominante de ſon tems. Benjonſon avoit pluſieurs perſonnes, qui s'appelloient, *ſes fils.* STEEVENS.

guerre ? De nouveaux Rois ſont entrés dans Troye. Demain, nous devons faire face avec nos principales forces ; & voici un guerrier ! — Qu'il vienne des Chevaliers depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, & qu'ils choiſiſſent entr'eux la fleur de leurs Héros ; Ajax fera raiſon au plus fier d'entr'eux.

AGAMEMNON.

Allons au Conſeil. — Laiſſons dormir Achille : les barques légères volent ſur l'onde, tandis que les gros vaiſſeaux s'engravent.

(*Ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente la Ville de Troye. La Scène eſt dans le Palais.

PANDARE, UN PAGE.
(*On entend de la muſique dans l'intérieur.*)

PANDARE.

AMI! vous-même... je vous prie, un mot: n'êtes-vous pas de la ſuite du jeune Seigneur Pâris?

LE PAGE.

Oui, Monſieur, quand il marche devant moi.

PANDARE.

Vous dépendez de lui, veux-je dire?

LE PAGE.

Monſieur, je dépens de mon Seigneur.

PANDARE.

Vous dépendez d'un bien noble & bien brave Seigneur : je ſuis obligé d'en faire l'éloge.

LE PAGE.

Louanges au Seigneur !

PANDARE.

Vous me connoiſſez : ne me connoiſſez-vous pas?

LE PAGE.

Ma foi, Monſieur, très-ſuperficiellement.

PANDARE

Ami, connoiſſez-moi mieux, je ſuis le Seigneur Pandare.

LE PAGE.

J'eſpère que je connoîtrai mieux votre Grandeur.

PANDARE.

C'eſt ce que je déſire.

LE PAGE.

Etes-vous en état de grace ?

PANDARE.

Grace (†). Non pas cela, ami : *honorable Seigneurie*, voilà mon titre. — Quelle eſt cette muſique ?

LE PAGE.

Je ne la connois qu'en *partie* : c'eſt une muſique en parties.

PANDARE.

Connoiſſez-vous les Muſiciens ?

LE PAGE.

En entier, Monſieur ?

PANDARE.

Pour qui jouent-ils ?

LE PAGE.

Pour ceux qui les écoutent, Monſieur.

PANDARE.

Pour le *plaiſir* de qui, ami ?

LE PAGE.

Pour le mien, Monſieur, & celui des amateurs de muſique.

(†) Equivoque ſur le mot *Grace*.

PANDARE.

PANDARE.

Commandement (†), veux-je dire, ami.

LE PAGE.

A qui dois-je commander, Monſieur ?

PANDARE.

Ami, nous ne nous entendons pas l'un l'autre : je ſuis trop poli, & toi trop malin : à la requête de qui les Muſiciens jouent-ils ?

LE PAGE.

Voilà une queſtion qui va au but, celle-là : Monſieur, à la requête de Pâris mon maître, qui y eſt préſent en perſonne ; & avec lui, la Vénus mortelle, la pure fleur de la beauté, l'ame viſible de l'amour (§).

PANDARE.

Qui, ma nièce Creſſide ?

(†) *Command* peut être également le ſubſtantif *commandement* & l'impératif, *commande*, d'où vient l'équivoque du Valet dans ſa réponſe. *A qui dois-je commander ?*

(§) Suivant Hanmer, d'autres liſent *l'ame inviſible de l'Amour.*

LE PAGE.

Non, Monſieur; Hélène: n'avez-vous donc pu la deviner à ſes attributs?

PANDARE.

Il me paroît, l'ami, que tu n'as pas vu la jeune Creſſide. — Je viens pour parler à Pâris de la part du Prince Troïle: je lui ferai un aſſaut de politeſſes & de complimens. Car mon affaire eſt preſſante (†).

SCÈNE II.

Les mêmes. PARIS, HÉLÈNE *avec leur Suite.*

PANDARE.

Tous beaux ſouhaits à vous, Seigneur Pâris, & à toute cette belle Compagnie! Que de beaux déſirs, dans une juſte & belle meſure, les accompagnent tous! & ſpécialement vous, belle reine! que de

(†) Dans l'original, il y a *mon affaire eſt bouillante :* & le Page répond *une affaire bouillie ! voilà vraiment une phraſe à l'étuvée !* déplorable équivoque de Valet.

beaux & heureux ſonges ſoient le doux oreiller de votre ſommeil!

HÉLÈNE.

Cher Seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

PANDARE.

C'eſt votre beau plaiſir de le dire, aimable Princeſſe, — Beau Prince, voilà un bel accord de rompu (†).

PARIS.

C'eſt vous qui l'avez rompu, couſin: & ſur ma vie, vous en renouerez le fil de nouveau: vous la raccommoderez avec une pièce de votre invention. — Ma chère, le couſin a une voix pleine d'harmonie.

PANDARE.

Oh, ſincérement, non; belle Princeſſe.

HÉLÈNE.

Oh! Seigneur....

(†) *Broken Muſic*, ſuivant M. Eſchemburg, eſt une muſique agréable modulée diverſement: mais dans ſa réponſe, Pâris prend le mot dans ſa ſignification propre; pour *rompue*. ESCHEMBURG.

PANDARE.

Déſagréable & rauque, en vérité ; vraiment, très-enrouée.

PARIS.

Bien dit, Seigneur. — Oui, je ſai que c'eſt-là votre excuſe ordinaire.

PANDARE

Chère Princeſſe, j'aurois affaire au Seigneur Pâris. (*à Pâris.*) — Seigneur, voulez-vous m'accorder de vous dire un mot ?

HÉLÈNE,

Non : cette défaite ne nous éconduira pas : nous vous entendrons chanter, certainement.

PANDARE.

Allons, belle Princeſſe, vous me badinez. (*à Pâris.*) — Mais vraiment, comme je vous le dis, Seigneur — Mon cher Seigneur, mon ami, que j'eſtime infiniment, votre frere Troïle....

HÉLÈNE.

Seigneur Pandare, doux & gracieux Seigneur.

PANDARE.

Allons, pourſuivez, charmante Princeſſe, pour-

ſuivez.... (*à Pâris.*) ſe recommande à vous dans les termes les plus affectueux.

HÉLÈNE.

Vous ne nous priverez pas de notre mélodie, — Si vous le faites, que notre mélancolie tombe ſur votre tête!

PANDARE.

Douce Princeſſe, chère Princeſſe; oh! c'eſt une charmante Princeſſe, en vérité!

HÉLÈNE.

Et rendre triſte une douce Princeſſe, c'eſt un outrage amer. Non; vous avez beau faire; cela eſt inutile: vous n'y gagnerez rien en vérité: oh, je ne m'embarraſſe pas de ces propos. Non, non (†).

PANDARE (*à Pâris.*)

Et Seigneur, il vous prie, ſi le Roi l'invite au ſouper, de vous charger de l'excuſer.

HÉLÈNE.

Seigneur Pandare.....

(†) J'ai ſuivi ici la ponctuation de Johnſon.

PANDARE.

Que dit ma belle Reine : ma divine & charmante Reine ?

PARIS.

Quel projet y a-t-il en l'air ? où ſoupe-t-il ce ſoir ?

HÉLÈNE.

Non, mais Seigneur....

PANDARE.

Que dit ma belle Reine ? Mon couſin ſe brouillera avec vous (†). Vous ne devez pas ſavoir où il ſoupe.

HÉLÈNE.

Je gagerois ma tête, que c'eſt avec Creſſide, dont la beauté efface la mienne (§).

PANDARE.

Oh, non, non : vous n'y êtes pas : vous en êtes bien loin : allons, elle eſt malade, *celle qui vous efface.*

(†) J'ai ſuivi ici la ponctuation de Steevens.

(§) C'eſt-à-dire, dans l'opinion de Pandare, qui le diſoit : car Hélène n'en croyoit rien. — Suivant Warburton, *diſpoſer* ſignifie, Creſſide, qui voudroit ſéparer Hélène de moi.

PARIS.

Allons, je ferai ſes excuſes au Roi.

PANDARE.

Oui, mon noble Seigneur. — (*A Hélène.*) Pourquoi diſiez-vous Creſſide? Oh non, elle eſt indiſpoſée, la pauvre fille, *qui vous ſurpaſſe en beauté.*

PARIS.

Ah! je devine.

PANDARE.

Vous devinez? hé que devinez-vous? Donnez-moi un inſtrument — Allons, voyons, belle Princeſſe.

HÉLÈNE.

Oh; cela eſt bien obligeant de votre part.

PANDARE.

Ma nièce eſt horriblement amoureuſe d'une choſe que vous poſſédez, belle Reine.

HÉLÈNE.

Elle eſt à elle, Seigneur, pourvu que ce ne ſoit pas mon cher Pâris.

PANDARE.

Lui ? non, elle ne ſonge point à lui. Elle & lui ſont deux (†).

HÉLÈNE.

Une réconciliation, après une brouillerie, pourroient des deux en faire trois.

PANDARE.

Allons, allons, je ne veux pas en entendre davantage là-deſſus : je vais vous chanter une chanſon.

HÉLÈNE.

Oui, oui, je vous en prie. Sur mon honneur, mon digne Seigneur, vous avez un beau prélude.

PANDARE.

Vous pouvez, vous pouvez....

HÉLÈNE.

Que l'amour ſoit le ſujet de votre chanſon. Ah ! l'amour nous perdra tous. O Cupidon, Cupidon, Cupidon !

PANDARE.

L'Amour ! oui, ce ſera lui : d'honneur.

(†) C'eſt-à-dire, brouillés. Ce qui donne lieu à l'équivoque qui va ſuivre.

PARIS.

Oh; oui, bon; l'amour; l'amour, rien que l'amour.

PANDARE.

En vérité, c'eſt préciſément là le commencement de ma chanſon.

AMOUR, Amour! & rien qu'Amour!
Qu'il règne & croiſſe chaque jour!
Soumettons-nous à ſa puiſſance,
Rien n'échappe aux flèches qu'il lance.

Ce n'eſt pas un poiſon mortel
Que le venin de ſa piquûre:
Mais un feu cuiſant & cruel
Brûle toujours dans la bleſſure.

Deux Amans de ſon dard bleſſés
Diſent tous deux: *hélas, j'expire!*
Mais bientôt ces deux trépaſſés
Vont vivre & dire: *ah! je reſpire.*

C'eſt une foibleſſe, un délire:
Et toujours les ſoupirs
Se changent en plaiſirs:
Non, l'amour n'eſt qu'un doux martyre.

On vit en mourant
On meurt en vivant.
Tantôt on déſire,
Tantôt on ſoupire:
Mais déſirs & ſoupirs
Se changent en plaiſirs.

HÉLÈNE.

De l'amour, vraiment, juſque par-deſſus les yeux.

PARIS.

Il ne ſe nourrit que de colombes, l'Amour; & cet aliment lui donne un ſang chaud; & le ſang chaud engendre de brûlans déſirs, & les brûlans déſirs produiſent de brûlans effets; & ces brûlans effets ſont l'amour.

PANDARE.

Eſt-ce-là la génération de l'Amour (†). Cher Seigneur, qui ſont ceux qui combattent aujourd'hui?

PARIS.

Hector, Déiphobe, Hélénus, Antenor, & tous les braves de Troye. J'aurois bien déſiré m'armer

(†) Un ſang chaud, de chauds déſirs, & de chauds exploits. Hé mais; ce ſont là des vipères: l'Amour eſt-il une génération de vipères.

auſſi aujourd'hui; mais mon Hélène ne l'a pas voulu. — Comment ſe fait-il que Troïle n'y ait pas été ?

HÉLÈNE.

Il boude un peu. — Vous ſavez tout, Seigneur Pandare.

PANDARE.

Non, ma tendre & douce Reine — Je brûle de ſavoir combien ils auront fait d'exploits aujourd'hui. — (*A Pâris.*) Vous ſongerez à excuſer votre frere.

PARIS.

Ponctuellement.

PANDARE.

Adieu, belle Princeſſe.

HÉLÈNE.

Ne m'oubliez-pas auprès de votre nièce.

PANDARE.

Je m'en ſouviendrai, belle Princeſſe. (*Il ſort.*)

SCÈNE III.

(*On ſonne la retraite.*)

PARIS, HÉLÈNE.

Ils ſont revenus du champ de bataille : allons au Palais de Priam, complimenter les Guerriers. Chère Hélène, il faut que je vous prie d'aider à déſarmer notre Hector : les boucles rebelles de ſon armure, une fois touchées de cette main d'albâtre & pleine de charmes, obéiront plus vîte, qu'au tranchant de l'acier, ou à la force des muſcles Grecs. Vous ſerez plus puiſſante que tous ces Rois inſulaires, pour déſarmer l'illuſtre Hector.

HÉLÈNE.

Je ſerai fière, Pâris, de l'honneur de le ſervir : oui, ce qu'il recevra de moi en hommages & en reſpect, me donnera plus de droits au prix de la beauté, que ce que j'en poſsède, & m'embellira d'un éclat ſupérieur à celui de mes attraits.

PARIS.

O ma chère, je t'aime plus, qu'il n'eſt poſſible de l'imaginer. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE IV.

Le Théâtre repréſente les Jardins de Pandare.

PANDARE, UN PAGE *de Troïle.*

PANDARE.

Hé bien? où eſt ton maître? eſt-il chez ma nièce Creſſide?

LE PAGE.

Non, Seigneur: il vous attend pour l'y conduire.

SCÈNE V.

Les mêmes. TROILE.

PANDARE.

Ha! le voilà qui vient — Hé bien, hé bien?

TROILE (*au Page.*)

Page, éloigne-toi.

PANDARE.

Avez-vous vu ma Nièce?

TROILE.

Non, Pandare. J'erre aux portes de ſa demeure, comme une ombre étrangère ſur les bords du Styx attendant la barque fatale. O vous, ſoyez mon Nocher, & tranſportez-moi rapidement à ces champs fortunés, où je pourrai me repoſer dans un heureux abandon ſur ces couches de lys deſtinées à l'heureux mortel qui en eſt digne. O aimable & cher Pandare, enlevez à l'Amour ſes aîles dorées, & volez avec moi vers Creſſide.

PANDARE.

Promenez-vous dans ce verger. Je vais l'amener ici dans un moment. (*Pandare ſort.*)

SCÈNE VI.

TROILE *ſeul.*

Je ſuis dans l'ivreſſe : l'attente me donne des vertiges. Le plaiſir que je goûte déjà en imagination eſt ſi doux, qu'il enchante tous mes ſens. Que ſera-ce donc, lorſque je m'abreuverai à longs traits du céleſte nectar de l'amour? J'en mourrai, je le crains. L'excès du ſentiment épuiſera ma vie : quelque raviſ-

ſement trop exquis, un tranſport trop violent, trop pénétrant, trop exalté par le plaiſir, & au-deſſus des forces de mes foibles facultés, me fera ſuccomber : oui, je le crains beaucoup : & je crains encore le déſordre & la confuſion des ſenſations, qui m'ôteront le ſentiment diſtinct de mes jouiſſances : elles fondront en foule ſur mon ame, comme dans une mêlée, où les vainqueurs tombent pèle-mêle & par pelotons ſur l'ennemi qui fuit.

SCÈNE VII.

TROILE, PANDARE *revient.*

PANDARE.

Elle s'apprête : elle va être ici tout-à-l'heure. C'eſt à préſent qu'il faut vous aider de tout votre eſprit : elle rougit ſi fort, ſa reſpiration eſt ſi courte, qu'on diroit qu'elle eſt épouvantée par un ſpectre. Je vais l'aller chercher. Oh c'eſt la plus jolie petite friponne. — Elle ne reſpire pas plus qu'un oiſeau dans la main qui vient de le ſaiſir. (*Pandare ſort.*)

SCÈNE VIII.

TROILE *ſeul.*

LE même trouble s'empare de mon ſein : mon pouls eſt plus précipité que le pouls de la fièvre ; & toutes mes facultés perdent leur force & leur uſage, comme un ſujet tremblant à la rencontre imprévue de ſon Monarque.

SCÈNE IX.

TROILE, PANDARE, *accompagné de Creſſide.*

PANDARE *à ſa Nièce.*

ALLONS, venez. Pourquoi rougir? La pudeur eſt un enfant à la mammelle. (*à Troïle.*) La voilà ; jurez-lui en ce moment tous les ſermens, que vous m'avez faits à moi. — Quoi, vous voilà déjà parti! Il faudra donc vous matter d'inſomnie, pour vous apprivoiſer (†); dites, le faudra-t-il? Allons,

(†) Alluſion à la Fauconnerie.

ſuivez

ſuivez votre chemin, avancez : ou ſi vous reculez, nous vous placerons au milieu des rangs. — Pourquoi ne lui adreſſez-vous pas la parole ? (*A Creſſide.*) — Allons, levez ce voile, & laiſſez voir votre portrait. Hélas ! quelle répugnance vous avez à offenſer la lumière du jour ! — S'il étoit nuit, je crois que vous vous rapprocheriez plutôt. (*A Troïle.*) — Allons, allons, éveillez-vous, & donnez un baiſer à cette belle : comment, comment, c'eſt un baiſer pour arrhes du contrat ; il eſt placé à rente : bâtis ici, Charpentier, l'air y eſt doux. Oh ! vos cœurs s'épuiſeront d'amour & de tranſports mutuels, avant que je vous ſépare. Oh ! je le vois, la fauvette adoptera le pinçon (†) ; je gagerois tous les canards de la rivière : allez, allez ; bien débuté ; pourſuivez.

TROILE *à Creſſide.*

Vous m'avez ôté l'uſage de la parole, Madame !

PANDARE.

Les paroles ne payent aucune dette : donnez-lui des effets. Mais elle vous en ôteroit auſſi les facultés, ſi elle mettoit leur activité à l'épreuve. Quoi ! on

(†) Dans l'original c'eſt : le faucon adoptera le tiercelet ; c'eſt le mâle du faucon, lequel en Anglois s'entend toujours de la femelle.

ſe béquete encore ? Nous y voilà — *En témoin de quoi les deux parties mutuellement....* Entrez, entrez : je vais vous procurer du feu. (*Pandare ſort.*)

SCÈNE X.

TROILE & CRESSIDE.

CRESSIDE.

VOULEZ-VOUS entrer, Seigneur ?

TROILE.

O Creſſide ! oh combien de fois je me ſuis ſouhaité où je ſuis !

CRESSIDE.

Souhaité, Seigneur ? Que les Dieux vous l'accordent ! ô Seigneur !

TROILE.

Que les Dieux accordent, quoi ? Où tend cette jolie & ſoudaine apoſtrophe ? Que cherche ma chère Creſſide en ſondant trop la ſource de notre amour ?

CRESSIDE.

Plus de limon que d'onde pure, ſi ma crainte voit bien.

TROILE.

La crainte fait d'un Ange un Démon; jamais la crainte ne voit la vérité.

CRESSIDE.

L'aveugle crainte, quand la raiſon clairvoyante la guide, marche d'un pas plus ſûr, que l'aveugle raiſon, qui ſans la crainte, s'égare & bronche. La crainte du dernier des malheurs, en préſerve ſouvent.

TROILE.

Ah! que ma belle Creſſide ne conçoive aucune allarme! Dans toutes les ſcènes de l'amour, il ne s'offre point de monſtre (†) ſur ſon théâtre!

CRESSIDE.

Non? ni rien de monſtrueux?

TROILE.

Rien, que les préſomptueuſes entrepriſes de l'homme. Lorſque nous faiſons vœu d'épuiſer l'Océan,

(†) Alluſion au Théâtre d'alors.

de vivre au milieu des flammes, de dévorer les rochers, d'apprivoiſer les tygres; croyant qu'il eſt plus difficile à notre amante d'imaginer & de commander des épreuves aſſez fortes, qu'à nous de triompher des travaux qu'elle nous impoſe; voilà, ma belle, ce qu'il y a de monſtrueux dans l'amour: c'eſt que la volonté eſt infinie, & que le pouvoir eſt borné; le déſir eſt immenſe, & l'exécution eſt eſclave des limites.

CRESSIDE.

On dit, que les amans jurent d'exécuter plus de choſes qu'ils ne peuvent en accomplir, & cependant qu'ils tiennent oiſives & en réſerve des facultés qu'ils n'employent jamais; jurant d'atteindre à des chef-d'œuvres dont ils n'acquittent pas le dixième (†). Des êtres, qui ont la voix ſuperbe des lions, & la foibleſſe des lièvres, ne ſont-ils pas des monſtres dans la nature?

TROILE.

Sommes-nous ce que vous dites? Non, ce portrait ne nous reſſemble pas. Meſurez vos louanges ſur l'eſſai que vous faites de nous: accordez-nous le degré de mérite que nous prouvons; notre tête reſtera nue, juſqu'à ce que le mérite la couronne:

(†) On a ici enveloppé l'expreſſion trop claire de l'original.

nulle perfection à venir & ſur parole ne recueillera d'éloges anticipés; ne nommons point le mérite, avant ſa naiſſance; & lorſqu'il ſera né, ne lui donnez point de titres trop faſtueux; peu de paroles, & beaucoup de foi. Tel ſera Troïle pour Creſſide, que tout ce que l'envie pourra inventer de plus noires calomnies n'ébranlera jamais ſa fidélité, & tout ce que la vérité pourra dire de plus vrai, ne ſera pas plus ſincère que Troïle.

CRESSIDE.

Voulez-vous entrer, Seigneur?

SCÈNE XI.

Les mêmes. PANDARE *revient.*

PANDARE.

Quoi! encore de la rougeur? N'avez-vous donc pas fini de jaſer enſemble?

CRESSIDE.

Cher oncle; toutes les folies que je fais, je vous les conſacre.

PANDARE.

Je vous en rends graces: oui; ſi le Seigneur a un enfant de vous, vous me le donnerez à moi: ſoyez fidèle à ce Prince; & s'il vous délaiſſe, c'eſt moi que vous gronderez.

TROILE *à Creſſide.*

Vous connoiſſez à préſent nos ôtages: la parole de votre oncle, & ma foi conſtante.

PANDARE.

Oh, j'engagerai ſans crainte ma parole pour elle auſſi: les filles de notre famille ſont longtems à ſe laiſſer faire l'amour; mais une fois gagnées, elles ſont conſtantes; ce ſont de vrais glouterons, je puis vous l'aſſurer; elles s'attachent où elles ſont jettées.

CRESSIDE.

La hardieſſe commence à me venir, & me rend le courage, Prince Troïle; je vous ai aimé nuit & jour pendant le cours de bien des longs mois pleins d'ennuis.

TROILE.

Pourquoi donc ma chère Creſſide a-t-elle été ſi longtems à ſe laiſſer vaincre?

CRESSIDE.

Dites à, paroître vaincue; car j'étois vaincue, Seigneur, dès le premier coup-d'œil que je — Pardonnez-moi — Si j'en avoue trop, vous deviendrez tyran. Je vous aime à préſent: mais juſqu'à préſent, pas au point de n'être pas maîtreſſe de mon amour — Ah, d'honneur, je ne dis pas vrai; mes déſirs étoient comme des enfans lâchés & ſans frein, devenus trop mutins pour obéir à leur mère. — Voyez, quelle eſt notre folie! Pourquoi ai-je parlé? Qui ſera diſcret pour nous, lorſque nous ne pouvons pas nous garder le ſecret à nous-mêmes? Mais quoique je vous aimaſſe bien, cependant, je ne vous faiſois aucunes careſſes: & cependant, je le jure; je ſouhaitois alors être un homme, ou bien, que les femmes euſſent le privilége qu'ont les hommes de faire les premières avances. Mon ami, dis-moi d'enchaîner ma langue; car dans l'enchantement où je ſuis, il m'échappera ſûrement de dire des choſes, dont je me repentirai après. Voyez, voyez: votre ſilence, votre muette & ruſée diſcrétion, ſurprennent ma foibleſſe & tirent le ſecret le plus profond de mon ame. — De grace, fermez-moi la bouche.

TROILE.

Je le veux bien, (*il l'embraſſe.*) malgré la douceur de la muſique qui en ſort.

PANDARE.

C'eſt fort joli, en vérité.

CRESSIDE.

Seigneur, je vous en conjure, pardonnez-moi. Ce n'étoit pas mon deſſein, de mendier un baiſer. Je ſuis honteuſe — O ciel! qu'ai-je fait? Pour cette fois, je veux prendre congé de vous, Seigneur.

TROILE.

Congé, chère Creſſide?

PANDARE.

Congé! oh ſi vous prenez congé juſqu'à demain matin....

CRESSIDE.

Je vous en prie; voyons; achevez....

TROILE.

Qui eſt-ce qui vous importune, Madame?

CRESSIDE.

Seigneur, ma propre compagnie.

TROILE.

Vous ne pouvez pas vous fuir vous-même;

CRESSIDE.

Laiſſez-moi m'en aller, & eſſayer: j'ai une partie de moi-même qui reſte avec vous: mais fâcheuſe, mécontente, & qui veut s'abandonner elle-même, pour être votre dupe — Je voudrois m'en aller! où eſt donc ma raiſon? Je ne ſai ce que je dis.

TROILE.

On ſait bien ce qu'on dit, quand on parle avec tant de ſageſſe.

CRESSIDE *avec ironie.*

Peut-être, Seigneur, que j'ai montré plus de fineſſe que d'amour: & que je vous ai fait ſans façon, de ſi grands aveux, pour amorcer vos déſirs & ſurprendre vos penſées? — Mais ou nous ne ſommes pas ſages, ou nous n'aimons pas. Unir la ſageſſe & l'amour, ſurpaſſe le pouvoir de l'homme (†): ce prodige eſt réſervé pour les Dieux.

TROILE.

Ah! que je puſſe penſer, qu'il eſt au pouvoir d'une femme (& ſi cela eſt poſſible, je le crois de vous) d'entretenir toujours le flambeau & les feux de l'amour: de conſerver ſa conſtance dans un état permanent de vigueur & de jeuneſſe, qui ſurvive à ſes

(†) *Amare & ſapere vix à Deo conceditur.* PUB. SYR.

attraits, avec une ame qui ſe renouvelle & ſe répare plus promptement que le ſang ne s'épuiſe & ne s'appauvrit, ou que cette perſuaſion pût me convaincre, que mon dévouement & ma fidélité pour vous peuvent ſe marier à la force d'une tendreſſe pure & ſans alliage; oh! que je ſerois alors tranſporté & élevé au-deſſus de moi-même! Mais hélas! je ſuis auſſi vrai que l'ingénue & ſimple vérité, & plus ſimple que la vérité dans ſon enfance (†).

CRESSIDE.

Je diſputerai de conſtance & de fidélité avec vous.

TROILE.

O combat vertueux, lorſque la vertu lutte avec la vertu, à qui en aura le plus. Les bergers fidèles, dans les ſiècles futurs, atteſteront leur foi par le nom de Troïle. Lorſque dans leurs vers, remplis de proteſtations, de ſermens, & des expreſſions les plus énergiques, ils auront épuiſé toutes les comparaiſons, qu'il les auront uſées à force de les répéter; après qu'ils auront juré que leur cœur eſt auſſi pur (§)

(†) Suivant Warburton, le ſens eſt, *avant que la vérité, pour ſe défendre elle-même contre la fraude dans le commerce du monde, eût appris par néceſſité les ruſes & la fineſſe du monde.*

(§) Comparaiſon vulgaire anciennement. STEEVENS.

que l'acier, auſſi fidèle que le ſont les plantations (†) aux influences de la lune, que le ſoleil l'eſt au jour, la tourterelle à ſon tourtereau, le fer à l'aiman, la terre au centre de l'univers; après toutes ces comparaiſons, pour exprimer leur foi, le nom de Troïle couronnera la fin de leurs rimes, comme celui du plus célèbre modèle d'amour & de fidélité; ils ſcelleront de ce nom, comme d'un ſceau ſacré, tous leurs ſermens.

CRESSIDE.

Puiſſiez-vous en cela prédire l'avenir! Si je ſuis perfide, & que je m'écarte d'une ligne de ma foi, quand le tems vieilli ſe ſera oublié lui-même, quand les gouttes de pluie auront uſé les murs de Troye, que l'aveugle oubli aura englouti les Cités, & que des Etats puiſſans ſeront effacés de la terre & réduits dans la pouſſière du néant, qu'alors la mémoire parcourant les filles infidèles, & la ſucceſſion des perfidies, remonte juſqu'à moi & me reproche ma fauſſeté! Après qu'elles auront dit: auſſi volage que l'air, auſſi fauſſe que l'eau, auſſi inconſtante que le vent, ou le ſable de la terre, auſſi perfide que le renard l'eſt à l'agneau, le loup au tendre nourriſ-

(†) Les ſemailles, les plantations & les greffes n'étoient jamais faites, ſans qu'on eût donné la plus ſcrupuleuſe attention au croiſſant ou au déclin de la lune. STEEVENS.

ſon de la géniſſe; le léopard au chevreuil, ou la marâtre à un fils étranger, qu'alors ils ajoutent, pour toucher au cœur même de la perfidie, *auſſi perfide que Creſſide!*

PANDARE.

Allons: voilà un marché fait. Scellez-le, ſcellez-le. Je ſervirai de témoin. Je prends d'un côté votre main, & de l'autre celle de ma nièce: ſi jamais vous devenez infidèles l'un à l'autre, après les peines que j'ai priſes pour vous unir enſemble, que tous les malheureux agens d'amour ſoient juſqu'à la fin du monde appellés de mon nom. Que tous les hommes inconſtans, ſoient appellés des Troïle, toutes les femmes perfides, des Creſſide, & tous les intriguans d'amour des Pandare! Dites tous deux, ſoit!

TROILE.

Soit!

CRESSIDE.

Soit!

PANDARE.

Soit! — Et là-deſſus, je vais vous montrer une chambre à coucher: & comme le lit ne parlera jamais de vos tendres combats, preſſez-le juſqu'à mourir: allons, venez. Et que Cupidon veuille

procurer à toutes les filles dont la langue eſt muette, un lit, une chambre, & un Pandare pour tout préparer!

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XII.

Le Théâtre repréſente le Camp des Grecs.

AGAMEMMON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR, AJAX, MÉNÉLAS, & CALCHAS.

CALCHAS.

PRINCES, les circonſtances préſentes m'autoriſent à parler & à réclamer la récompenſe du ſervice que je vous ai rendu. Je dois remettre devant vos yeux, que, d'après mon talent de lire dans l'avenir (†),

(†) Calchas, en quittant Troye dont il prévoyoit la ruine prochaine, étoit libre d'aller porter ailleurs ſes talens & ſon don de divination, & une fois reçu chez les Grecs, ſes ſervices étoient volontaires, & ſuſceptibles de récompenſe. JOHNSON.

j'ai abandonné Troye à Jupiter (†) & à ſes deſtins, j'ai quitté mes poſſeſſions, & encouru le nom de traître : en m'expoſant moi-même à un ſort incertain, au lieu des avantages & de la fortune dont j'étois poſſeſſeur aſſuré ; ſéparant de moi tout ce que l'habitude, les liaiſons, la coutume & mon état avoient aſſorti à mon caractère & rendu familier à mon exiſtence ; & pour être utile à vos intérêts, je ſuis devenu ici étranger, novice & ſans amis ni connoiſſances. Je vous prie donc de me faire preſſentir vos bienfaits par quelque léger avantage qui ſoit le garant des amples récompenſes que vous me promettez dans l'avenir.

AGAMEMNON.

Que déſires-tu de nous, Troyen ? Propoſe ta demande.

CALCHAS.

Vous avez un Troyen priſonnier, nommé Antenor, pris d'hier. Troye attache un grand prix à ſa perſonne. Vous avez pluſieurs fois (& recevez en autant de fois mes actions de graces) demandé ma fille Creſſide en échange de priſonniers illuſtres, & Troye l'a toujours refuſée : mais cet Antenor,

(†) D'autres liſent, *Love*, *à l'Amour* : c'eſt-à-dire, aux ſuites fatales de l'amour de Pâris pour Hélène. STEEVENS.

je le ſais, eſt tellement au fait de leurs affaires & ſi néceſſaire à leurs intérêts, que toutes leurs négociations, privées de ſon habileté, doivent échouer; & ils ne nous donneroient preſque un Prince du Sang Royal, un des fils de Priam, en échange de cet important Agent. Renvoyez-le, illuſtres Princes, dans ſa Ville, & ſa perſonne ſera la rançon de ma fille, dont la préſence vous acquittera entièrement avec ſon pere de tous les ſervices que j'ai pu vous rendre, dans les entrepriſes qui vous intéreſſoient le plus.

AGAMEMNON.

Que Diomède le conduiſe à Troye & nous ramène Creſſide : Calchas aura ce qu'il demande de nous. — Noble Diomède, faites vos apprêts, afin de faire avec honneur cet échange déſiré : & de plus, annoncez à Troye, que ſi Hector veut demain être ſatisfait ſur ſon défi, Ajax eſt tout prêt.

DIOMÈDE.

Je me charge de cette conduite & de ce meſſage; & c'eſt un fardeau, que je me fais gloire de porter.

(*Diomède & Calchas ſortent.*)

SCÈNE XIII.

Les autres Perſonnages qui ſont reſtés : ACHILLE *&* PATROCLE *ſortent & paroiſſent devant leur Tente.*

ULYSSE.

J'APPERÇOIS Achille à l'entrée de ſa tente. Goûterez-vous mon idée ? Paſſons, notre Général & nous, près de lui, d'un air indifférent, comme devant un homme oublié de nous : & vous, Princes, jettez tous ſur lui un regard vague & inattentif. Je paſſerai le dernier ; il eſt probable, qu'il m'arrêtera pour me demander d'où peuvent venir ces froids regards, ſi négligemment errans ſur lui. S'il donne dans ce piége, j'ai toute prête une potion ſalutaire à préſenter entre votre indifférence & ſon orgueil, & que ſon propre penchant lui donnera l'envie d'avaler : elle pourra faire un bon effet. — L'orgueil n'a pour ſe montrer d'autre miroir, que l'orgueil : les ſoupleſſes d'un genou trop reſpectueux entretiennent l'arrogance, & ſont le tribut ſeigneurial qu'impoſe l'homme orgueilleux.

AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Nous allons ſuivre votre idée, & affecter un viſage indifférent en paſſant devant lui. Que chacun de vous en faſſe autant; & que perſonne ne le ſalue, ou plutôt qu'on le ſalue avec dédain; ce qui l'irritera bien plus, que s'il n'étoit pas apperçu. Je vais vous montrer l'exemple. (*Ils marchent tous.*)

ACHILLE *voyant Agamemnon s'avancer tout près de lui.*

Quoi! le Général vient-il me parler?—Vous ſavez ma réſolution; je ne combattrai plus contre Troye.

AGAMEMNON *d'un air étonné.*

Que dit Achille? Nous veut-il quelque choſe?

NESTOR *à Achille.*

Voudriez-vous, Seigneur, parler au Général?

ACHILLE.

Non.

NESTOR *à Agamemnon.*

Rien, Seigneur.

AGAMEMNON.

Tant mieux.

ACHILLE *à Ménélas.*

Bon jour, bon jour.

MÉNÉLAS *d'un air froid.*

Ha! comment vous en va? comment vous en va?

ACHILLE.

Quoi, cet époux déshonoré me mépriſeroit-il!

AJAX.

Qu'en dites-vous, Patrocle?

ACHILLE.

Bonjour, Ajax.

AJAX.

Ha!

ACHILLE.

Bon jour.

AJAX.

Oui, & bon lendemain auſſi. (*Tous ont paſſé & diſparoiſſent.*)

SCÈNE XIV.

ACHILLE & PATROCLE.
(*Ulyſſe va & revient à l'écart, liſant.*)

ACHILLE.

QUE prétendent-ils donc? Eſt-ce qu'ils ne connoiſſent pas Achille?

PATROCLE.

Ils paſſent devant nous bien légèrement: ils avoient coutume de faire à Achille un ſalut profond, de lui adreſſer de gracieux ſourires, & de l'aborder avec le reſpect, qu'ils montrent proſternés au pied des autels.

ACHILLE.

Quoi! ſuis-je déchu tout-à-coup de ma fortune (†)? Il eſt certain que la Grandeur, une fois que la For-

(†) On pourroit, dit *Miſ. Griffith*, s'écrier au diſcours qui ſuit, *Ecce mundum*: & le prendre pour ſa deviſe, dans les vérités triſtes & humiliantes qu'il renferme. Mais je ne crois pas que ces réflexions mortifiantes & philoſophiques conviennent bien au caractère d'Achille, tel qu'il eſt peint par Homère.

tune fait divorce avec elle, eſt délaiſſée des hommes auſſi. L'homme ruiné lira ſa chûte dans les yeux d'autrui auſſi-tôt, qu'il la ſent lui-même. Car les hommes ne prodiguent leurs hommages qu'aux rayons de la fortune, comme les inſectes, ne déploient leurs blanches aîles qu'aux rayons de l'été; & l'homme, qui n'eſt que ſimplement homme, ne reçoit aucuns honneurs: il n'eſt honoré que pour ce qui ne tient qu'à ſon extérieur, comme la place, les richeſſes, la faveur, avantages qui ſont le prix du haſard, auſſi ſouvent que du mérite. Quand ces honneurs, étais fragiles & gliſſans d'une amitié fragile & gliſſante comme eux, viennent à tomber; tout croule & s'abîme dans leur chûte. Mais il n'en eſt pas ainſi de moi; la Fortune & moi, nous ſommes amis: je jouis au plus haut dégré de tout ce que je poſſédois, excepté des regards de ces hommes, qui, à ce qu'il me paroît, trouvent en moi quelque choſe qui n'eſt plus digne de ces regards complaiſans & flatteurs qu'ils m'ont ſi ſouvent prodigués. Voici Ulyſſe; je veux interrompre ſa lecture. — Ulyſſe?

ULYSSE.

Hé bien, illuſtre fils de Thétis?

ACHILLE.

Que liſiez-vous là?

ULYSSE.

Un étrange mortel m'écrit ici, qu'un homme, de quelques riches dons qu'il ſoit partagé, quelque opulent qu'il ſoit en biens extérieurs, ou en avantages perſonnels, ne peut ſe vanter d'avoir ce qu'il a, & qu'il n'a de ce qu'il poſsède que le ſentiment qui lui eſt réfléchi par autrui: l'éclat de ſes vertus frappe & échauffe les autres, & les autres rendent à leur tour cette chaleur & ces rayons à l'homme dont ils ſont émanés le premier.

ACHILLE.

Il n'y a rien d'étrange à cela, Ulyſſe. La beauté d'un viſage n'eſt pas connue de celui qui le porte. C'eſt des yeux d'autrui qu'il apprend ſon prix; & l'œil même, cet organe exquis, cette fleur pure du ſentiment, ne peut ſe voir, tant qu'il concentre en ſoi ſes regards: c'eſt en s'oppoſant l'un devant l'autre, que chaque œil ſe peint & ſe réfléchit ſa belle forme. Car la vue ne peut ſe replier ſur elle-même, qu'après avoir traverſé l'eſpace: c'eſt-là qu'elle s'unit à un miroir où elle peut ſe contempler: cela n'a rien d'étrange, Ulyſſe.

ULYSSE.

Je ne m'étonne pas de la propoſition; elle eſt familière: mais je m'arrête aux conſéquences qu'en

tire ſon auteur. Dans le développement de ſes preuves, il démontre, que l'homme ne poſſède rien en maître (quelles que ſoient ſes richeſſes extérieures & intérieures) juſqu'au moment où il les communique aux autres; par lui-même il ne leur connoît aucun prix, qu'après qu'il les a vûes emprunter leur forme & leur valeur de l'approbation de ceux auxquels elles s'étendent, & d'où elles ſont réfléchies: ainſi la voix eſt répercutée d'une voûte ſonore; ainſi une porte d'acier oppoſée en face du ſoleil reçoit & renvoie ſon image & ſa chaleur. Ces idées m'ont plongé dans la méditation, & j'en ai fait ſur le champ l'application à cet Ajax, encore ignoré de nous & de lui-même. Ciel, quelle eſpèce d'homme c'eſt! une vraie bête de charge, qui porte un tréſor qu'il ne connoît pas. O Nature, que de qualités ſont enfouies dans cet individu, & ſont viles à nos yeux, leſquelles deviendroient précieuſes par l'uſage! Que de choſes au contraire qui uſurpent l'eſtime, & qui ſont d'une pauvre & chétive valeur! C'eſt demain que nous verrons un exploit que le haſard du ſort a fait tomber ſur lui, & que nous verrons Ajax rendu fameux par cet exploit. O Ciel, ce que font quelques mortels, tandis que d'autres reſtent ſpectateurs & les laiſſent faire! Combien d'hommes rampent inviſibles dans le Palais changeant de la Fortune, tandis que d'autres, qui jouent les inſenſés, ſont toujours devant ſon œil, & dans le chemin de

l'honneur ! Comme on en voit s'aggrandir & proſpérer aux dépens d'un autre, tandis que ſon orgueil ſe repaît de lui-même dans une oiſive & molle indolence ! Il faut voir les Chefs de la Grèce ! Déjà ils frappent d'une main careſſante l'épaule du lourd & ſtupide Ajax, comme s'il avoit déjà ſon pied ſur la gorge d'Hector, & que la fameuſe Troye fût prête à s'écrouler.

ACHILLE.

Je crois ce que vous dites-là : car ils ont paſſé près de moi, comme feroient des avares devant un mendiant : ils ne m'ont adreſſé ni parole, ni regard de politeſſe : quoi, mes exploits ſont-ils donc mis en oubli ?

ULYSSE.

Le Tems, Seigneur, a ſur ſon dos une beſace ; où il jette les aumônes qu'il va recueillant pour l'Oubli, énorme Géant, monſtre nourri d'ingratitudes. Ces rebuts ſont les belles & les bonnes actions paſſées ; dévorées preſque auſſi-tôt qu'elles ſont nées, oubliées dès qu'elles ſont faites : la perſévérance ſeule, cher Seigneur, entretient l'honneur dans ſon éclat : *avoir fait*, c'eſt être comme paſſé de mode & ſuſpendu à l'écart, ainſi qu'une cotte d'armes rouillée dans un dépôt formé pour la vaine curioſité de l'avenir. Prenez le chemin qui s'offre à vous :

car l'honneur voyage dans un défilé ſi étroit, qu'il n'y peut paſſer qu'un homme de front avec lui : conſervez donc le pas. L'émulation a mille enfans, qui vous ſuivent & vous preſſent l'un après l'autre. Si vous leur cédez le chemin, & que vous vous rangiez de la route directe ; ſemblable au flux une fois entré dans une baye, ils vont fondre tous enſemble, & vous laiſſer le dernier ; vous reſterez comme un brave courſier de bataille, tombé au premier rang, & qui, foulé par l'arrière-garde, reſte giſſant & écraſé ſous les pieds. Ainſi ce qu'ils font dans le préſent, quoiqu'il ſoit au-deſſous de vos exploits paſſés, en viendra néceſſairement à les ſurpaſſer. Car le tems reſſemble à ces hôtes de notre ſiècle, qui ſerrent froidement la main à l'ami qui s'en va, & de leurs bras étendus, comme s'ils vouloient prendre leur vol, vous embraſſent & vous étreignent le nouveau venu. L'accueil de l'arrivée ſourit, & l'adieu du départ eſt ſans ſoupir. Oh ! que la vertu ne cherche jamais la récompenſe de ce qu'elle fut. Beauté, eſprit, naiſſance, force du corps, mérite des ſervices, amour, amitié, bienfaiſance, tout eſt la proye du Tems envieux & calomniateur. La Nature a marqué d'un trait commun toute la famille de l'eſpèce humaine ; tous, d'un accord unanime, priſent & vantent les hochets nouveaux, & donnent plus de louanges à la pouſſière, fraîchement dorée, qu'à l'or pur couvert de pouſſière. L'œil actuel admire

l'objet actuel : ainſi ne vous étonnez pas, Héros illuſtre & accompli, ſi tous les Grecs commencent à révérer Ajax : les objets en mouvement attirent bien plus la vûe, que l'objet en repos. Le cri des applaudiſſemens vous ſuivoit autrefois, & il peut toujours vous ſuivre, & il vous ſuivroit de nouveau, ſi vous ne vouliez pas vous enſevelir tout vivant, & enfermer votre réputation dans votre tente ; vous, dont les glorieux exploits, dans ces derniers combats encore, firent deſcendre de l'Olympe les Dieux jaloux & ennemis, & rendirent Mars ſéditieux (†) & rebelle aux ordres de Jupiter.

ACHILLE.

J'ai de fortes raiſons pour me tenir iſolé dans ma tente.

ULYSSE.

Mais les raiſons qui condamnent votre oiſive retraite, ſont encore plus puiſſantes, & plus dignes d'être écoutées d'un Héros. On ſait, Achille, que vous êtes amoureux d'une (¶) des filles de Priam.

(†) Dans le cinquième Livre de l'Iliade, Diomède bleſſe Mars, qui à ſon retour dans l'Olympe fut repris par Jupiter de s'être mêlé du combat contre ſa défenſe. C'eſt à cette déſobéiſſance qu'Ulyſſe fait alluſion ici. STEEVENS.

(¶) Polyxène ; & ce fut au moment de l'épouſer, qu'Achille fut tué enſuite par Pâris.

ACHILLE.

Ha ! on le ſait, dites-vous ?

ULYSSE.

Et cela doit-il vous étonner ? La Providence qui veille dans un Etat bien gouverné, connoît preſque chaque grain d'or des mines de Pluton (†); elle trouve le fond des plus immenſes profondeurs; elle eſt par-tout comme la penſée (§); & comme les Dieux, elle pénètre & dévoile les idées muettes encore & qui ne font que d'éclore : il eſt dans l'ame d'un Etat un myſtère d'adminiſtration où n'oſe jamais pénétrer l'œil de l'Hiſtoire, & qui a une opération, une influence plus divine, que la voix, ou la plume ne peuvent le peindre & l'exprimer. Toute la correſpondance que vous avez eue avec Troye, eſt auſſi parfaitement connue de nous, Seigneur,

(†) Steevens croit qu'il faut *Plutus ;* & cependant il obſerve qu'on croyoit anciennement que les mines d'or étoient gardées par des Démons. Le ſens de cette métaphore eſt celui-ci : *il connoît toutes les reſſources du Commerce, ou des Finances.* Cette Scène offre une deſcription énergique & poétique des qualités néceſſaires dans un Miniſtre d'Etat, & des myſtères néceſſaires dans le ſecret de l'Adminiſtration. *Miſ.* GRIFFITH.

(§) C'eſt-à-dire, il y a dans la Providence d'un Etat, comme dans celle de l'Univers, une eſpèce d'*ubiquité*, ou préſence en tous lieux. WARBURTON.

que de vous même. Et il ſiéroit beaucoup mieux à Achille de terraſſer Hector, que Polyxène : mais ce qui affligera bien le jeune Pyrrhus reſté dans vos foyers, c'eſt, lorſque la Renommée ira ſonner la trompette dans nos îles, de voir toutes les jeunes Grecques chanter en danſant : *La ſœur du grand Hector a ſéduit Achille, mais notre illuſtre Ajax l'a bravement terraſſé.* Adieu, Seigneur, je vous parle comme un ami zèlé : un fol (†) gliſſe ſur la glace que vous devriez rompre. (*Ulyſſe ſort.*)

SCÈNE XV.

ACHILLE, PATROCLE.

PATROCLE.

Je vous ai donné le même conſeil, Achille, & je vous ai bien preſſé. Une femme qui affiche l'impudence & l'audace d'un homme, n'inſpire pas plus de dégoût & de mépris, qu'un homme qui, au moment de l'action, reſte dans un repos efféminé. Et moi, on me blâme pour vous : les Grecs s'imaginent, que c'eſt mon peu d'ardeur pour la guerre, & votre ten-

(†) Ajax.

dre amitié pour moi, qui vous retiennent ainſi. Ami, ſortez de ce ſommeil, ſecouez cette molle indolence, & bientôt Cupidon, ce foible enfant, détachera de votre cou ſes bras amoureux, ou vous le ſecouerez loin de vous, auſſi aiſément que le Lion, à ſon réveil, ſecoue de ſa crinière les gouttes de roſée.

ACHILLE.

Eſt-ce qu'Ajax combattra Hector?

PATROCLE.

Oui, & peut-être recueillera-t-il beaucoup d'honneur à ſes dépens.

ACHILLE.

Je le vois; ma réputation eſt attachée au pôteau du mépris. Ma renommée eſt dangereuſement bleſſée.

PATROCLE.

Prenez-y donc bien garde. Les bleſſures que l'homme ſe fait lui-même, guériſſent difficilement. En négligeant de remplir un devoir néceſſaire, nous nous expoſons en butte au danger, & au coup du déshonneur: & le danger, comme une fièvre contagieuſe, nous ſaiſit ſubtilement, même lorſque nous ſommes oiſifs & nonchalamment aſſis aux rayons du ſoleil.

ACHILLE.

Va, cher Patrocle: cherche Therſite, & nous l'amène ici. J'enverrai ce bouffon vers Ajax, & le chargerai d'inviter les Chefs Troyens à venir, après le combat, nous voir ici déſarmés. J'ai une envie de femme enceinte, un violent déſir, j'en ſuis malade; c'eſt de voir le grand Hector dans ſes habits de paix, de cauſer avec lui, & de contempler ſon viſage juſqu'à m'en raſſaſier. — Voilà une peine d'épargnée. (*Appercevant Therſite.*)

SCÈNE XVI.

Les mêmes. THERSITE.

THERSITE.

UN prodige!

ACHILLE.

Quoi?

THERSITE.

Ajax erre çà & là dans la plaine, ſe cherchant ſoi-même.

ACHILLE.

Comment cela ?

THERSITE.

Il doit demain ſe meſurer ſeul à ſeul avec Hector ; & il eſt ſi fier, ſi enthouſiaſmé de cette occaſion héroïque de lutter & de battre, qu'il en eſt dans un délire muet.

ACHILLE.

Comment cela peut-il être ?

THERSITE.

Hé ! il marche à pas poſés en long & en large comme un paon : il fait un pas, puis une pauſe. Il rumine, comme une hôteſſe qui n'a d'autre arithmétique que ſa tête pour faire le compte d'un écot. Il ſe mord la lèvre avec un regard malin, comme s'il vouloit dire : » on trouveroit de l'eſprit dans cette tête, s'il en vouloit ſortir «: & oui, il y en a ; mais il y eſt auſſi caché, auſſi froid, que l'étincelle de feu l'eſt dans le caillou, dont il ne jaillit qu'à force de le frapper. C'eſt un homme perdu ſans reſſource : car ſi Hector ne lui rompt pas le cou dans le combat, il ſe le rompra lui-même à force d'orgueil & de vanité. Il ne me reconnoît plus : je lui ai dit : *bon jour, Ajax :* il m'a répondu, *grand merci, Agamemnon ;*

Que dites-vous de cet homme, qui me prend pour le Général ? Il eſt devenu un vrai poiſſon de terre, ſans voix, un monſtre muet. La peſte ſoit de l'opinion populaire ! Un homme peut la porter des deux ſens, à l'endroit & à l'envers, comme un pourpoint de peau.

ACHILLE.

Il faut que tu ſois mon ambaſſadeur vers lui, Therſite.

THERSITE.

Qui, moi ? — Hé ! mais ; il ne veut répondre à perſonne : il fait profeſſion de ne pas répondre : parler eſt bon pour la canaille : lui, il porte ſa langue dans ſon épée. — Je veux le contrefaire devant vous : que Patrocle me queſtionne ; vous allez voir la ſcène d'Ajax.

ACHILLE.

Queſtionne-le Patrocle ; dis-lui. » je prie humblement le vaillant Ajax, d'inviter le très-valeureux Hector à venir déſarmé dans ma tente, & de lui procurer un ſauf-conduit pour ſa perſonne, du très-magnanime, très-illuſtre, & ſix ou ſept fois honorable Général de l'armée Grecque, Agamemnon, &c. . . . « Fais cela.

PATROCLE *commençant cette farce.*

Que Jupiter comble le grand Ajax de ſes faveurs !

THERSITE *imitant Ajax.*

Hom !

PATROCLE.

Je viens de la part du brave Achille.

THERSITE.

Ha !

PATROCLE.

Qui vous prie humblement d'inviter Hector à venir à ſa tente.

THERSITE.

Hom ?

PATROCLE.

Et d'obtenir pour lui un ſauf-conduit d'Agamemnon.

THERSITE.

Agamemnon !

PATROCLE.

Oui, Seigneur.

THERSITE.

Ha !

PATROCLE.

PATROCLE.

Quelle eſt votre réponſe ?

THERSITE.

Dieu ſoit avec vous : de tout mon cœur.

PATROCLE.

Votre réponſe, Ajax ?

THERSITE.

S'il fait beau demain, vers les onze heures, le ſort ſe décidera pour l'un ou pour l'autre : mais il me le payera, avant de me tenir.

PATROCLE.

Votre réponſe ?

THERSITE.

Adieu, de tout mon cœur.

ACHILLE.

Mais, il n'eſt pas ſur ce ton ? Y eſt-il en effet ?

THERSITE.

Non : il eſt hors de tous les tons ; comme je vous le dis. Je ne ſai pas quelle muſique on trouvera dans ſon individu, quand Hector lui aura briſé la cervelle : mais je ſuis ſûr, qu'on n'en pourra tirer aucun

accord, à moins que le ménétrier Apollon ne prenne ſes nerfs pour en faire des cordes (†).

ACHILLE.

Allons, il faut que tu lui portes une lettre ſur le champ.

THERSITE.

Donnez-m'en donc une autre pour ſon cheval; car de ces deux créatures, c'eſt le cheval qui eſt la plus intelligente.

ACHILLE.

Mon ame eſt troublée; comme une fontaine émue. Et moi-même je n'en puis voir le fond.

(*Achille & Patrocle ſortent.*)

THERSITE *ſeul.*

J'aimerois mieux être un inſecte odieux (§); que d'avoir cette ignorante & ſtupide bravoure.

(*Il ſort.*)

(†) *Catling*, ſignifie une petite corde de luth faite de boyau de chat. Un des Muſiciens dans Romeo & Juliette eſt appellé *Simon Catling*. STEEVENS.

(¶) Plût au Ciel que la fontaine de votre ame fût clarifiée de nouveau, afin que je puſſe y laver un âne!

(§) Une teigne ſur un mouton.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente une rue de la Ville de Troye. ÉNÉE *entre d'un côté, avec un Page portant une torche : de l'autre, entrent* PARIS, DÉIPHOBE, ANTENOR *&* DIOMÈDE, *précédés de flambeaux.*

PARIS.

Voyez ! quel eſt celui que j'apperçois là ?

DÉIPHOBE.

C'eſt Enée.

ÉNÉE *reconnoiſſant Pâris.*

Quoi, Prince, vous ici en perſonne ? Si j'avois d'auſſi bonnes raiſons que vous, Pâris, de reſter longtems au lit, il n'y auroit qu'un ordre des Cieux qui pût me ſéparer des bras de ma belle compagne.

DIOMÈDE.

Je penſe comme vous — Salut, Seigneur Enée!

PARIS.

Un vaillant Grec, Enée! Acceptez ſa main : j'en atteſte votre récit même, le jour que vous nous diſiez, comment Diomède s'étoit, pendant une ſemaine entière, jour par jour, attaché ſur vos traces dans le champ de bataille.

ÉNÉE *à Diomède.*

Santé fleurie & entière, brave Guerrier! C'eſt mon vœu pour vous, tant que durera entre nous le commerce amical de ce paiſible armiſtice : mais, lorſque je vous rencontrerai en armes, alors je voue contre vos jours le défi le plus ſanglant, que la penſée puiſſe former, ou le courage exécuter.

DIOMÈDE.

Diomède reçoit de grand cœur l'un & l'autre vœu. Notre ſang eſt calme maintenant : & tant qu'il le ſera, vivez, Enée! Mais dès que les combats m'offriront l'occaſion de nous joindre, par Jupiter, je m'établis le chaſſeur infatigable de ta vie, & j'y dévoue toutes mes forces, toute ma vîteſſe, & toute mon adreſſe.

ÉNÉE.

Et tu chaſſeras un lion, qui en fuyant verra la face de ſon chaſſeur — Sois le bien-venu à Troye, & reçois le plus généreux accueil : oui, par les jours d'Anchiſe, tu es le bien-venu ! Je jure par la main de Vénus, qu'il n'eſt point d'homme vivant qui puiſſe aimer d'une amitié plus exaltée, l'objet qu'il ſe propoſe de détruire.

DIOMÈDE.

Nos ames ſympathiſent enſemble — Grand Jupiter, qu'Enée vive, ſi ſon trépas ne doit rien ajouter à la gloire de mon épée ! Qu'il voye le ſoleil remplir mille fois le cercle complet de ſon cours ! Mais, ſi tu veux ſatisfaire le vœu de mon honneur jaloux, qu'il meure, & que chacun de ſes muſcles ſoit percé d'une bleſſure ; & cela dès demain !

ÉNÉE.

Nous nous connoiſſons bien l'un l'autre.

DIOMÈDE.

Oui ; & j'aſpire à nous connoître mal.

PARIS.

Voilà le compliment le plus mêlé de vengeance & de paix, d'amitié & de haîne héroïque, que j'aye

jamais entendu. — Quelle affaire, Seigneur, vous rend ſi matineux ?

ÉNÉE.

Je ſuis mandé par le Roi : le ſujet, je l'ignore.

PARIS.

Je peux vous en inſtruire ici. C'étoit pour vous charger de conduire ce Grec à la maiſon de Calchas, & lui faire rendre la belle Creſſide en échange d'Antenor affranchi. Daignez nous accompagner : ou plutôt, ſi vous le voulez, hâtez vous de nous y précéder. Je tiens conſtamment à l'idée, idée qui peut s'appeller certitude, que mon frère Troïle y a paſſé cette nuit. Eveillez-le, & donnez-lui avis de notre approche, avec les détails de notre meſſage : je crains bien que nous ne ſoyons fort mal reçus.

ÉNÉE.

Oh ! cela, je vous l'aſſure. Troïle aimeroit mieux voir emporter Troye entière par la Grèce, que de voir emmener de Troye ſa Creſſide.

PARIS.

Il n'y a pas de remède. Ce ſont les cruelles conjonctures des tems qui le veulent ainſi. — Allons, devancez-nous, Seigneur : nous vous ſuivons.

ÉNÉE.

Salut à tous.

(*Enée ſort.*)

SCÈNE II.

PARIS, DIOMÈDE.

PARIS.

Et dites-moi, noble Diomède : ſoyez de bonne-foi ; dites-moi la vérité, & parlez-moi dans la pure ingénuité d'une ame franche & candide : lequel de Ménélas ou de moi jugez-vous le plus digne de la belle Hélène ?

DIOMÈDE.

Tous les deux également. Il mérite de l'avoir, lui, qui nullement rebuté par la honte de ſon infidelité, la cherche & la pourſuit à travers un enfer de peines, & un monde d'obſtacles. Et vous, vous méritez autant de la garder, vous qui, inſenſible à ſon déshonneur, la défendez au prix de la perte immenſe de tant de tréſors & d'amis. Lui, époux déshonoré, foible comme un enfant, boiroit juſqu'à la lie impure d'un vin uſé & dépouillé de ſes eſprits.

Et vous, adultère déterminé, il vous plaît d'engendrer vos héritiers dans des flancs profanés : dans le vrai, vos deux mérites balancés, ne pèſent ni plus ni moins l'un que l'autre. Mais lui, comme époux emporte la balance, en ſe tourmentant pour une catin.

PARIS.

Vous êtes trop dur pour une beauté qui eſt votre compatriote.

DIOMÈDE.

C'eſt elle qui eſt bien dure & bien cruelle à ſon pays. Ecoutez-moi, Pâris ; pas une goutte du ſang qui remplit ſes veines impures, qui n'ait coûté la vie d'un Grec ; pas une dragme dans tout le poids de ſon corps avili & proſtitué, qui n'ait coûté la mort à un Troyen : depuis qu'elle a la faculté de parler, elle n'a pas prononcé autant de bonnes paroles, qu'il eſt tombé de Grecs & de Troyens ſes victimes.

PARIS.

Beau Diomède ; vous en uſez comme les acheteurs, qui dépriment le bijou qu'ils ont envie d'acheter : mais nous, nous nous contentons d'eſtimer en ſilence ſon mérite, & nous ne vanterons point ce

(†) C'eſt le ſens de Warburton.

que nous n'avons pas envie de vendre (§). Voici notre chemin. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE III.

La Maiſon de Pandare.

TROILE & CRESSIDE.

TROILE.

Ma chère, repoſe en paix; le matin eſt froid.

CRESSIDE.

Allons, mon doux ami: je vais faire deſcendre mon oncle: il nous ouvrira les portes.

TROILE.

Non, ne te trouble point. Reſte au lit, reſte au lit. Que le ſommeil ferme ces jolis yeux, & plonge

(†) Johnſon donne un autre ſens: »quoique nous ſoyons réſolus de vendre Hélène bien chèr, nous ne vanterons point ſon prix «.

Tyrwhit en donne encore une autre leçon » nous ne déprimerons pas ce que nous avons envie de vendre «.

tous tes ſens dans un repos auſſi profond, que le ſommeil des enfans, qui eſt vuide de toute penſée!

CRESSIDE.

Adieu donc.

TROILE.

Je t'en conjure, remets toi au lit.

CRESSIDE.

Etes-vous las de moi?

TROILE.

O Creſſide: ſi le jour actif, éveillé par l'alouette, n'avoit pas fait lever les laſcifs corbeaux, & chaſſé les ſonges & la nuit, qui ne peut plus couvrir de ſon ombre nos plaiſirs, je ne me ſéparerois pas de toi.

CRESSIDE.

La nuit a été trop courte.

TROILE.

Malédiction ſur cette noire Déeſſe! Elle ſe plaît avec les hommes malfaiſans, juſqu'à les laſſer de ſa lenteur: mais elle fuit les embraſſemens de l'Amour, d'une aîle plus rapide que le vol de la penſée — Vous prendrez du froid, & vous me le reprocherez.

CRESSIDE.

Je vous en conjure, reſtez encore : vous autres hommes, vous ne voulez jamais attendre. O inſenſée Creſſide ! — Je pouvois vous tenir encore loin de moi, & vous auriez attendu alors. Ecoutez : voilà quelqu'un de levé.

PANDARE *à haute voix dans l'intérieur de la Maiſon.*

Quoi, toutes les portes ſont-elles donc ouvertes ici ?

TROILE.

C'eſt votre oncle.

SCÈNE IV.

Les mêmes. PANDARE *entre.*

CRESSIDE.

Je le hais dans ce moment ! Il va nous étourdir de ſes railleries : il va me vexer d'une manière....

PANDARE.

Hé bien, hé bien ? Comment vont les virginités ?—

Vous voilà, jeune vierge! Où eſt ma couſine Creſſide à préſent?

CRESSIDE.

Allez aux Enfers, Oncle méchant & mocqueur. Vous me conduiſez vous-même .... & enſuite vous me raillez.

PANDARE.

Où donc, où donc vous ai-je conduit? Qu'elle diſe où. Où vous ai-je conduit?

CRESSIDE.

Allons, allons, laiſſez, laiſſez-nous. Vous ne ſerez jamais bon, ni ne ſouffrirez, que les autres le ſoyent.

PANDARE.

Ha, ha! hélas, la pauvre petite! la pauvre innocente! N'avez-vous pas dormi cette nuit? Eſt-ce que ce méchant ne vous a pas laiſſé dormir? Qu'un fantôme le ſaiſiſſe!

(*On frappe à la porte.*)

CRESSIDE *à Troïle.*

Ne vous l'avois-je pas dit? Je voudrois qu'on frappât la tête à celui qui frappe ainſi. — Qui eſt à la porte? Bon Oncle, allez voir. (*A Troïle.*) Seigneur, rentrez dans ma chambre: vous ſouriez, &

vous vous mocquez de moi, comme ſi j'avois des intentions malignes.

TROILE *riant.*

Ha, Ha!

CRESSIDE.

Allons, vous vous trompez: je ne ſonge point à ces idées. (*On frappe encore.*) — Avec quelle force ils frappent! — Je vous en prie, rentrez — Je ne voudrois pas pour la moitié de Troye, qu'on vous vît ici. (*Ils rentrent tous les deux.*)

PANDARE.

Qui eſt-là? Quel ſujet?... Voulez-vous donc jetter les portes à bas? Hé bien; de quoi s'agit-il?

SCÈNE V.

PANDARE, ÉNÉE.

ÉNÉE.

SALUT, Seigneur: je vous donne le bon jour.

PANDARE.

Qui eſt là? — Quoi! c'eſt vous Seigneur? Sur ma

parole, je ne vous ai pas reconnu. Qu'y a-t-il donc de nouveau ſi matin ?

ÉNÉE.

Le Prince Troïle n'eſt-il pas ici ?

PANDARE *diſſimulant.*

Ici? Hé qu'y feroit-il, ici ?

ÉNÉE.

Allons, il eſt ici, Seigneur : ne nous le célez pas : il eſt très-important pour lui, que je lui parle.

PANDARE.

Il eſt ici, dites-vous ? C'eſt plus que je n'en ſais ; je vous le jure. — Quant à moi, je ſuis rentré aſſez tard — Hé! qu'y feroit-il ici ?

ÉNÉE.

Non, rien, rien. — Allons, allons, vous lui feriez beaucoup de tort, ſans vous en douter : j'eſpère que vous lui ſerez aſſez fidèle & aſſez attaché, pour ne pas lui garder le ſecret : à la bonne-heure, ignorez qu'il eſt ici : mais allez toujours le chercher & amenez-le nous : allez.

SCÈNE VI.

Les mêmes. Comme PANDARE *va pour ſortir,* TROILE *entre.*

TROILE.

Quoi? Quel eſt le ſujet?....

ÉNÉE.

Seigneur, à peine ai-je le loiſir de vous ſaluer; tant mon meſſage eſt preſſant! Voici à deux pas Pâris votre frere, & Deiphobe, le Grec Diomède, & notre Antenor, qui nous eſt rendu; mais en échange de ſa liberté, il faut que ſur le champ, à l'heure même, & avant le premier ſacrifice du matin, nous remettions dans les mains de Diomède la jeune Creſſide.

TROILE.

Eſt-ce un parti arrêté?

ÉNÉE.

Oui, par Priam & le Conſeil de Troye: ils ſont ici avec moi, & prêts à l'exécuter.

TROILE.

Comme mes projets ſe jouent de moi! — Je vais aller les joindre: & vous, Enée, ſi vous m'avez rencontré dans cette maiſon, que ce ſoit un pur haſard, entendez-vous? Songez que vous ne m'y avez pas trouvé.

ÉNÉE.

Cela ſuffit, cela ſuffit, Seigneur. Les ſecrets du voiſin Pandare ne ſont pas gardés dans un plus profond ſilence.

(*Troïle & Enée ſortent.*)

PANDARE.

Eſt-il poſſible? Pas plutôt gagnée, qu'elle eſt perdue! Que Pluton ſaiſiſſe Antenor! Le jeune Prince en perdra la raiſon. Malédiction ſur Antenor! Je voudrois qu'ils l'euſſent immolé en chemin.

SCÈNE VII.

SCÈNE VII.

PANDARE, CRESSIDE *vient au bruit.*

CRESSIDE.

Hé bien, mon Oncle: de quoi s'agit-il? Qui donc étoit ici tout-à-l'heure?

PANDARE *ſoupirant.*

Ah!

CRESSIDE.

Pourquoi ce profond ſoupir: où eſt mon amant? quoi? eſt-il parti? de grace, mon cher oncle; dites-moi ce que c'eſt?

PANDARE.

Je voudrois être enfoncé de ma hauteur ſous la terre!

CRESSIDE.

O Dieux! qu'y a-t-il donc?

PANDARE.

Je te prie, rentre: oh! je voudrois que tu ne

fuſſes jamais née! je l'avois bien prévu; que tu ſerois cauſe de ſa mort! O l'infortuné Prince! malédiction ſur Antenor!

CRESSIDE.

Mon cher Oncle, je vous en conjure à genoux: je vous en conjure, quel eſt le ſujet....

PANDARE.

Il faut que tu partes, pauvre fille, il faut que tu partes: tu es échangée pour Antenor: il faut que tu retournes vers ton pere, & que tu te ſépares de Troïle: Troïle en mourra: cette ſéparation empoiſonnera ſes jours: il ne pourra jamais la ſupporter.

CRESSIDE.

O Dieux immortels! — Je ne partirai pas.

PANDARE.

Il le faut.

CRESSIDE.

Je ne le veux pas, mon Oncle. J'ai oublié mon pere: je ne connois aucun lien de parenté. Non, il n'eſt point de parens, de tendreſſe, de ſang, de cœur qui me touchent d'auſſi près, que mon cher Troïle. O Dieux du Ciel! faites du nom de Creſ-

ſide (†) le nom de la perfidie, ſi jamais elle abandonne Troïle. Tems, violence, mort, exercez ſur ce corps toutes les horreurs qui ſont en votre pouvoir: mais la baſe ſolide ſur laquelle mon amour eſt affermi, eſt comme le point central de la terre, il attire tout à lui. — Je vais rentrer & pleurer.

PANDARE.

Oui, va, va.

CRESSIDE.

Et déchirer ma belle chevelure, & défigurer ces joues tant vantées: uſer ma voix dans les ſanglots, & briſer mon cœur à force de crier, *Troïle.* Je ne veux pas ſortir de Troye.

(*Ils ſortent.*)

(†) La Couronne.

SCÈNE VIII.

La Scène ſe paſſe devant la Maiſon de Pandare.

PARIS, TROILE, ÉNÉE, DIOMÈDE, *& autres.*

PARIS.

Il eſt grand jour : & l'heure fixée pour la remettre à ce vaillant Grec s'avance à grands pas. Mon frère, cher Troïle, annoncez à Creſſide ce qu'il faut qu'elle faſſe, & déterminez-la promptement à y conſentir.

TROILE.

Promenez-vous devant la maiſon. Je vais l'amener dans un inſtant à ce noble Grec ; & lorſque vous me verrez la remettre entre ſes mains, voyez un autel, & dans votre frère Troïle, le Prêtre qui immole ſon propre cœur. (*Il ſort.*)

PARIS.

Je ſai ce que c'eſt que l'amour ; & je voudrois

qu'il fût en mon pouvoir de le ſecourir, comme il eſt ſûr de ma pitié. — Voulez-vous venir, Seigneur, & nous promener ici en attendant.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE IX.

On voit un Appartement de la Maiſon de Pandare.

PANDARE, CRESSIDE.

PANDARE.

MODÉREZ-VOUS, modérez-vous.

CRESSIDE.

Que me parlez-vous de modération? Ma douleur eſt complette, parfaite & extrême comme l'amour qui l'a produit; & elle violente mes ſens avec la même force invincible que lui. Comment puis-je la modérer? Si je pouvois compoſer avec ma paſſion, ou la refroidir & l'affoiblir, je pourrois tempérer de même & alléger mon chagrin: mais mon amour

eſt d'une trempe qui n'admet point d'alliage qui l'affoibliſſe ; & mon chagrin n'en admet pas davantage qui l'adouciſſe, dans une perte auſſi chère.

SCÈNE X.

Les mêmes. TROILE.

PANDARE.

Le voici qui vient, le voici. — Ah! pauvres colombes!

CRESSIDE.

O Troïle, Troïle!

PANDARE.

Quel couple d'objets infortunés j'ai devant les yeux! que je vous embraſſe auſſi. *O cœur!* comme on l'a dit bien à propos :

O cœur, ô triſte cœur,
Pourquoi ſoupires-tu, ſans te briſer?

Et à cela il répond :

Parce que tu ne peux ſoulager ta cuiſante douleur
Ni par l'amitié, ni par les paroles (†).

(†) Couplet de quelque ballade appliqué là.

jamais il n'y eut rime plus vraie. Ne faiſons dédain de rien : car nous pourrions vivre aſſez pour avoir beſoin de ces vers. Nous le voyons, nous le voyons. — Hé bien, mes agneaux?

TROILE.

Creſſide, je t'adore d'un amour ſi pur & ſi exalté, que les Dieux, comme s'ils étoient jaloux de ma paſſion plus ſublime & plus fervente que l'inſipide hommage qu'adreſſent à leurs Divinités les lèvres glacées de la dévotion, veulent me ſéparer de toi.

CRESSIDE.

Les Dieux ſont-ils ſujets à l'envie?

PANDARE.

Oui, oui, oui : en voilà la preuve bien évidente.

CRESSIDE.

Et eſt-il bien vrai, qu'il me faille abandonner Troye?

TROILE.

Une exécrable vérité!

CRESSIDE.

Quoi, & Troïle auſſi?

TROILE.

Troye, & Troïle!

CRESSIDE.

Eſt-il poſſible?

TROILE.

Et ſi ſoudainement, que la cruauté du ſort nous ravit le tems de prendre congé l'un de l'autre, bruſque tous les délais, fruſtre avec barbarie nos lèvres de la douceur de s'unir, nous interdit violemment nos tendres & étroits embraſſemens, étrangle nos tendres vœux à la naiſſance même de notre haleine étouffée. Nous deux, qui nous ſommes achetés l'un l'autre au prix de tant de longs ſoupirs, nous ſommes forcés de nous céder au prix d'un ſoupir fugitif & imparfait! Le Tems injurieux, avec la précipitation d'un voleur, entaſſe pêle-mêle & au haſard tout le riche butin qu'il nous vole: nous nous devons autant d'adieux qu'il eſt d'étoiles dans le firmament, tous bien articulés, & tous ſcellés chacun d'un baiſer tendre; hé bien, il les amoncèle & les empile en un ſeul adieu vague & confus, & ſa main avare nous réduit à un ſeul, un ſeul baiſer affamé, dont la douceur encore eſt corrompue par l'amertume de nos larmes.

ÉNÉE *derrière le Théâtre appellant.*

Seigneur ? Creſſide eſt-elle prête ?

TROILE.

Ecoutez ! c'eſt vous qu'on appelle. On prétend que le Génie de la mort crie, *viens*, à celui qui doit bientôt mourir — *Répondant à la voix* — Hé ! dites-leur d'avoir patience ; elle va vous joindre dans le moment.

PANDARE.

Où ſont mes larmes ? coulez donc, pour ſoulager cet orage élevé dans mon cœur, ou bien il va ſe rompre. (*Pandare ſort.*)

CRESSIDE.

Faut-il donc que j'aille chez les Grecs ?

TROILE.

Il n'y a point de remède.

CRESSIDE.

La malheureuſe & triſte Creſſide au milieu des Grecs joyeux ! — Quand nous reverrons-nous !

TROILE.

Ecoutez-moi, ma bien-aimée : ſongez ſeulement à être fidèle....

CRESSIDE.

Moi, fidèle? — Quoi donc? quel eſt ce coupable ſoupçon?

TROILE.

Allons, il faut ménager nos reproches, car c'eſt l'inſtant de notre ſéparation — Je ne vous dis pas, *ſoyez fidèle*, par aucune crainte que vous ne le ſoyez pas: car je défierai la mort en face pour ſoutenir que nulle tache n'a ſouillé votre cœur: mais ſi je vous dis, *ſoyez fidèle*, c'eſt uniquement pour amener la promeſſe formelle que je vais vous faire: ſoyez fidèle, & vous êtes ſûre que je vous irai voir.

CRESSIDE.

O Prince, vous ſerez expoſé à mille dangers évidens. — Mais, je vous promets d'être fidèle.

TROILE.

Et moi, à cette promeſſe j'embraſſe le danger comme un ami — Portez ce gage (†).

CRESSIDE.

Et vous ce gant. — Quand vous verrai-je?

(†) Cette manche.

TROILE.

Je corromprai les ſentinelles des Grecs, pour vous viſiter dans l'ombre de la nuit : mais, ſoyez fidèle.

CRESSIDE.

O Ciel ! me répéter encore, *ſoyez fidèle.*

TROILE.

Ecoutez pourquoi je vous parle ainſi, ma bien aimée : les jeunes Grecs ſont favoriſés de la nature, doués de graces & de talens heureux, perfectionnés par les arts & les exercices. A l'idée de l'impreſſion que peuvent faire la nouveauté des objets, & les talens brillans unis aux graces de la perſonne, hélas ! une ſorte de jalouſie divine ; (oui, appellez-là, je vous en conjure, un crime vertueux) m'inſpire des allarmes.

CRESSIDE.

O Ciel ! vous ne m'aimez-pas.

TROILE.

Que je meure en lâche, ſi je ne vous aime pas ! Si je vous parle ainſi, c'eſt bien moins de votre fidélité que je doute, que de mon propre mérite : ma voix n'eſt point formée au chant, ni mes pieds aux graces légères de la danſe, ni ma langue aux propos

doux & flatteurs; je ne connois point les jeux agréables: autant de talens brillans, naturels & familiers aux Grecs: mais je puis vous dire, que ſous les graces de ces dons ſéduiſans, eſt caché un démon dangereux qui murmure tout bas au cœur, & tente avec une adreſſe extrême: ne vous laiſſez pas tenter.

CRESSIDE.

Croyez-vous, que je me laiſſerai tenter?

TROILE.

Non: mais nous faiſons quelquefois des choſes, que nous ne voulons pas faire, nous ſommes nos propres démons à nous-mêmes, lorſque nous voulons tenter la fragilité de nos forces, en préſumant trop de leur puiſſance ſi variable.

ÉNÉE *appellant en dehors.*

Allons, cher Prince.

TROILE *à Creſſide.*

Allons; embraſſons-nous, & ſéparons-nous.

PARIS *appellant en dehors.*

Mon frere Troïle!

TROILE.

Cher frere, entrez, & amenez Enée, & le Grec avec vous.

CRESSIDE.

Seigneur, ſerez-vous fidèle ?

TROILE.

Qui, moi? hélas! c'eſt mon vice, c'eſt mon défaut. Tandis que les autres ſavent gagner par adreſſe, une haute & brillante eſtime, moi, par mon excès d'honnêteté, je n'obtiens qu'une ſimple approbation. D'autres ont l'art de parer de dehors ſéduiſans un cœur faux & léger (†): & moi je porte mon ame candide & nue dans la franchiſe ouverte de la ſimplicité. Ne craignez rien de ma fidélité : franchiſe & bonne-foi, c'eſt-là tout mon eſprit.

(†) D'autres dorent avec art leur couronne de cuivre.

SCÈNE XI.

Les mêmes. ÉNÉE, PARIS, DIOMÈDE.

TROILE.

Soyez le bien venu, noble Diomède: voici la Dame Grecque, que nous rendons pour Antenor. Aux portes de la Ville, Seigneur, je la remettrai dans vos mains, &, chemin faiſant, je vous ferai connoître tout ſon mérite. Traitez-la avec diſtinction; &, par mon ame, beau Grec, ſi jamais tu te trouvois à la merci de mon épée, nomme ſeulement Creſſide, & ta vie ſera auſſi en ſûreté, que l'eſt Priam dans Ilion.

DIOMÈDE.

Belle Creſſide, diſpenſez-vous des remerciemens que ce Prince attend de vous: l'éclat de votre bel œil, & la beauté céleſte de vos traits, vous aſſurent le reſpect & les égards: vous ſerez la ſouveraine de Diomède, & il eſt ſoumis à vos ordres.

TROILE.

Grec, tu manques de politeſſe envers moi, de

mépriſer dédaigneuſement l'ardeur de mes ſentimens dans la prière que je te fais, pour ne l'accorder qu'à ſa beauté ; & ne vanter qu'elle : je te dis, Prince Grec, qu'elle eſt autant au-deſſus de tes foibles louanges, que tu es indigne de porter le titre de ſon ſerviteur : je te charge de la bien traiter, à ma ſeule conſidération ; car j'en jure par le redoutable Pluton, ſi tu ne le fais pas, quand le Géant Achille ſeroit ton appui, je te trancherai la tête.

DIOMÈDE.

Ah ! point de courroux, Prince Troïle : qu'il me ſoit permis par le privilége de mon rang & de mon meſſage, de parler en liberté : quand je ſerai ſorti de cette Ville, je ſuivrai ma volonté ; & ſache, Seigneur Troyen, que je ne ferai rien par ordre : elle ſera traitée ſuivant le prix de ſon propre mérite, mais lorſque tu diras, que cela ſoit, je te répondrai dans toute la fierté du courage & de l'honneur : *non.*

TROILE.

Allons, marchons vers les portes : — Je te dis moi, Diomède, que cette bravade te forcera plus d'une fois à cacher ta tête. — Belle Creſſide, donnez-moi la main ; & en marchant, achevons enſemble un entretien néceſſaire. (*Troïle & Creſſide ſortent : on entend une trompette.*)

PARIS.

Ecoutez : c'eſt la trompette d'Hector.

ÉNÉE.

A quoi avons nous dépenſé cette matinée ! Le Prince doit me croire pareſſeux & tardif, moi qui lui avois juré d'être au champ de bataille avant lui.

PARIS.

C'eſt la faute de Troïle : allons, allons, accompagnez-le, & avançons dans la plaine.

DIOMÈDE.

Faiſons diligence.

ÉNÉE.

Oui, marchons avec la fraîche alacrité d'un jeune époux, & volons ſur les traces d'Hector : la gloire de Troye dépend aujourd'hui de ſa noble valeur, & de ce combat ſingulier.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XII.

SCÈNE XII.

Le Théâtre repréſente le Camp des Grecs.

AJAX *s'avance armé*, AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MÉNÉLAS, ULYSSE, NESTOR *& autres Chefs.*

AGAMEMNON.

Vous voilà déjà complettement vêtu de votre brillante armure, plein d'ardeur, & devançant le tems dans l'impatience de votre courage. Redoutable Ajax, ordonnez à votre Héraut d'envoyer juſqu'à Troye le ſignal éclatant de ſa trompette : & que l'air ébranlé de ſes accens perçans, frappe l'oreille émue de ſon Héros, & l'appelle ſur l'arène.

AJAX *au Héraut.*

Trompette, voilà ma bourſe. Maintenant embouche ton organe d'airain, & ſonne juſqu'à le briſer & tes flancs auſſi. Souffle, ſouffle, ſouffle, juſqu'à ce que tes joues enflées & rondes comme

une ſphère, ſurpaſſent les ſifflemens forcenés de l'aquilon en courroux: allons, enfle ta poitrine, & que le ſang ſorte de tes yeux: c'eſt Hector que tu appelles.

(*La trompette ſonne.*)

ULYSSE.

Aucune trompette ne répond.

ACHILLE.

Le matin ne fait que commencer.

AGAMEMNON.

N'eſt-ce pas Diomède qu'on apperçoit là-bas, avec la fille de Calchas?

ULYSSE.

C'eſt lui-même: je le reconnois à ſa contenance; il marche en s'élevant ſur ſon pied: c'eſt ſon ambitieuſe fierté qui l'élève ainſi au-deſſus de la terre.

SCÈNE XIII.

Les mêmes. DIOMÈDE *s'avance avec Creſſide.*

AGAMEMNON.

Est-ce là la jeune Creſſide?

DIOMÈDE.

Oui, c'eſt elle.

AGAMEMNON *l'embraſſant.*

Vous êtes la bien venue dans notre camp, belle perſonne.

NESTOR.

Notre Général vous ſalue d'un baiſer.

ULYSSE.

Ce n'eſt-là qu'une politeſſe iſolée : il vaudroit mieux qu'elle reçût un baiſer de chacun de nous tous (†).

(†) Il y a ici un jeu de mots entre *notre Général*, & un baiſer *général*.

NESTOR.

Et c'eſt là un conſeil bien galant. Allons, c'eſt moi qui commencerai. (*Il l'embraſſe.*) Voilà pour Neſtor.

ACHILLE.

Je veux échauffer ces lèvres glacées, belle Dame; Achille vous ſalue.

MÉNÉLAS.

J'avois autrefois à qui prodiguer mes baiſers.

PATROCLE.

Mais ce n'eſt pas un titre pour les prodiguer ici aujourd'hui; l'effronté Pâris a fait dans vos foyers une irruption ſi ſoudaine, qu'il vous a ſéparés vous & l'objet de vos baiſers.

ULYSSE.

O mortelle penſée! ſource de tous nos affronts! nous immolons nos têtes, pour laver ſon déshonneur (†).

PATROCLE.

Le premier baiſer étoit de Ménélas: celui-ci, eſt le mien: c'eſt Patrocle qui vous embraſſe.

(†) Nous perdons nos têtes pour dorer ſes cornes.

MÉNÉLAS.

Oh! cela eſt fort joli!

PATROCLE.

Pâris & moi, nous donnerons toujours le baiſer en place de Ménélas.

MÉNÉLAS.

Je veux avoir le mien, belle Dame, permettez....

CRESSIDE.

En embraſſant, donnez-vous, ou ſi vous recevez?

MÉNÉLAS.

Je prends, & je donne.

CRESSIDE.

Je veux faire un marché où je profite. Le baiſer que vous prenez, vaut mieux que celui que vous donnez: ainſi point de baiſer.

MÉNÉLAS.

Je vous payerai l'excédent: je vous en donnerai trois pour un.

CRESSIDE.

Donnez juſte autant, ou n'en donnez aucun. Vous êtes un homme impair.

MÉNÉLAS.

Un homme impair, dites-vous, belle? tout homme l'eſt.

CRESSIDE.

Non, Pâris ne l'eſt pas; car vous ſavez, qu'il eſt très-vrai, que vous êtes impair, & que lui eſt au pair avec vous.

MÉNÉLAS.

Vous me donnez des naſardes ſur le front.

CRESSIDE.

Non, je vous le proteſte (†).

ULYSSE.

Puis-je, belle Dame, vous demander la faveur d'un baiſer?

CRESSIDE.

Vous le pouvez.

ULYSSE.

Je le déſire.

(†) La partie ne ſeroit pas égale: le bout du doigt contre ſa corne.

CRESSIDE.

Allons, demandez-le.

ULYSSE.

Hé bien, pour l'amour de Vénus, donnez-moi un baiſer, quand Hélène redeviendra vierge, & ſera en ſa poſſeſſion. (*Montrant Ménélas.*)

CRESSIDE.

Je ſuis votre débitrice : réclamez votre dette quand elle ſera due.

ULYSSE.

Jamais le jour de ſon échéance n'arrivera, donnez-moi donc un baiſer aujourd'hui.

DIOMÈDE.

Belle, un mot — Je vais vous conduire, à votre pere. (*Diomède emmène Creſſide.*)

SCÈNE XIV.

Les autres Perſonnages.

NESTOR.

C'EST une femme d'un tact vif & ſenſible.

ULYSSE.

Honte, honte ſur elle ! tout en elle parle le langage des déſirs, ſes yeux, ſes joues, ſes lèvres, tout juſqu'au mouvement de ſon pied. Ses laſcifs penchans ſe décèlent dans tous ſes muſcles, dans tous ſes geſtes, dans toute ſa perſonne. Oh, ces hardies aſſaillantes, ſi libres de la langue, qui vous font ainſi les premières avances de galanterie, & qui vous dévoilent toutes leurs penſées au premier venu qui les flatte ; comptez-les pour des femmes corrompues & en proye à la première occaſion favorable ; pour de voluptueuſes Courtiſannes.

(*On entend une trompette au-dehors.*)

TOUS ENSEMBLE.

La trompette du Troyen.

AGAMEMNON.

Voyez: ſon cortége s'avance.

SCÈNE XV.

Les mêmes. HECTOR, ÉNÉE, TROILE, *&c. Suite.*

ÉNÉE.

SALUT à vous tous, Princes de la Grèce. Quel ſera le prix de celui qui remportera la victoire? Où vous propoſez-vous de déclarer un vainqueur? Voulez-vous que les deux champions ſe pourſuivent l'un l'autre juſqu'à la dernière extrémité: ou ſeront-ils ſéparés par quelque voix, quelque ſignal entendu dans le champ de bataille? C'eſt Hector qui vous adreſſe ces queſtions.

AGAMEMNON.

Quel eſt le déſir d'Hector?

ÉNÉE.

Cela lui eſt indifférent: il obéira aux conventions.

ACHILLE.

Ce procédé eſt digne d'Hector: mais il annonce la préſomption, un peu d'orgueil, & un aſſez grand dédain pour ſon adverſaire.

ÉNÉE.

Si vous n'êtes pas Achille, Seigneur, quel eſt votre nom?

ACHILLE.

Si je ne ſuis pas Achille, je n'en ai point.

ÉNÉE.

Hé bien, Achille ſoit: mais qui que vous ſoyez; ſachez ceci: que les deux extrêmes en valeur & en orgueil, ſe réuniſſent dans Hector: l'un monte juſqu'à l'infini: l'autre deſcend juſqu'au néant. Faites bien attention à ce Héros, & ce qui en lui reſſemble a de l'orgueil, eſt courtoiſie & politeſſe. Cet Ajax eſt à demi formé du ſang d'Hector, & par amour pour ce ſang, la moitié d'Hector reſte oiſive à Troye: il n'y a que la moitié de ſon courage, de ſa force, d'Hector entier, qui vient chercher cet adverſaire mi-parti, moitié Grec, & moitié Troyen.

ACHILLE.

Ce ne ſera donc qu'un combat de femme, & non pas de Héros? — Oh! je vous comprends.

SCÈNE XVI.

Les mêmes. DIOMÈDE *revient.*

AGAMEMNON.

Voici Diomède. — Allez, noble Guerrier: tenez-vous près de notre Ajax. Ce que vous aurez réglé, vous & le Seigneur Enée, ſur l'ordre du combat, fera loi; ſoit que vous décidiez qu'il doive aller juſqu'à la dernière extrémité, ou que les deux champions pourront reprendre haleine: les combattans étant parens, que leur combat s'arrête avant qu'ils en viennent aux coups ſanglans.

ULYSSE.

Les voilà déjà en face & prêts à en venir aux mains.

AGAMEMNON.

Quel eſt ce Troyen, qui a l'air ſi triſte?

ULYSSE.

C'eſt le plus jeune des fils de Priam, un vrai Héros: il n'eſt pas mûr encore, & il eſt déjà ſans égal:

ferme dans ſa parole, parlant par ſes actions, & ſans langue pour les vanter; lent à s'irriter, mais lent à ſe calmer, quand il eſt provoqué: ſon cœur & ſa main ſont tous deux ouverts, & tous deux francs & ſans détours; ce qu'il a, il le donne, ce qu'il penſe, il le montre: mais ne donnant que de l'aveu de ſon jugement qui éclaire ſa bienfaiſance, & ne proſtituant jamais ſa voix à une penſée indigne de ſon caractère: courageux comme Hector, & plus dangereux que lui. Hector, dans la fougue de ſa colère, cède aux impteſſions de la tendreſſe: mais lui, dans la chaleur de l'action, il eſt plus vindicatif que l'amour jaloux: on le nomme Troïle; & Troye fonde ſur lui ſa ſeconde eſpérance, avec autant de confiance que ſur Hector même: ainſi le peint Enée, lui qui connoît ce jeune homme à fond: & tel eſt le portrait qu'il m'a fait de lui en confidence, dans le Palais d'Ilion.

(*Une allarme, Hector & Ajax combattent.*)

AGAMEMNON.

Les voilà aux priſes.

NESTOR.

Allons, Ajax, tiens-toi bien ſur tes gardes.

TROILE.

Hector, tu ſommeilles; réveille-toi.

AGAMEMNON.

Ses coups ſont bien ajuſtés — Fort, Ajax.

DIOMÈDE *aux deux champions.*

Vous devez vous en tenir là.

ÉNÉE.

Princes, c'eſt aſſez, je vous prie.

AJAX.

Je ne ſuis pas encore échauffé. Recommençons le combat.

DIOMÈDE.

Comme il plaira à Hector.

HECTOR.

Hé bien, moi, je veux en reſter là — Noble Guerrier, tu es le fils de la ſœur de mon pere, couſin germain des enfans de l'auguſte Priam. Les nœuds du ſang nous défendent une émulation ſanguinaire. Tu es ſi mélangé d'élémens, Grecs & Troyens, que tu peux dire : » Cette main eſt toute » Grecque, & celle-ci toute Troyenne. Les muſcles » de cette jambe ſont de Troye, & les muſcles de » celle-ci ſont de la Grèce : le ſang de ma mere » colore cette joue droite ; & dans les veines de

» cette joue gauche, bouillonne le ſang de mon père. « Par le puiſſant Jupiter, tu ne remporterois pas un ſeul de tes membres Grecs, ſans que mon épée y eût marqué l'empreinte de notre haîne irréconciliable : mais que les Dieux ne permettent pas que mon épée homicide répande une goutte du ſang que tu as emprunté de ta mere, la tante ſacrée d'Hector. — Que je t'embraſſe Ajax ! Par le Dieu qui tonne dans l'Olympe, tu as des bras vigoureux ; & voilà comme Hector veut qu'ils tombent ſur lui. (*Le ſerrant entre les ſiens.*) Couſin, honneur & gloire à toi !

AJAX.

Je te rends graces, Hector. Tu es trop candide, & trop généreux. J'étois venu pour te tuer, couſin, & recueillir par ta mort une riche moiſſon de gloire.

HECTOR.

Achille lui-même, ce Héros qu'on admire ; dont la Renommée montre le panache brillant, criant de ſa voix éclatante, *c'eſt lui :* ne pourroit pas ſe promettre l'eſpoir d'ajouter à ſa gloire un laurier de plus enlevé à Hector.

ÉNÉE.

Les deux partis ſont dans l'attente de ce que vous allez faire.

HECTOR.

Nous allons ſatisfaire leur attente: l'iſſue du combat, ſont nos mutuels embraſſemens : adieu, Ajax.

AJAX.

Si je puis me flatter d'obtenir un ſuccès par mes prières, bonheur qui m'arrive rarement, je déſirerois voir mon illuſtre couſin au milieu de nos tentes Grecques.

DIOMÈDE.

C'eſt le déſir d'Agamemnon: & le grand Achille aſpire à voir le vaillant Hector déſarmé.

HECTOR.

Enée, dites à mon frere Troïle de venir à moi, & allez annoncer à ceux du parti Troyen qui nous attendent en plaine, cette entrevue d'amitié : priez-les de rentrer dans Troye — (*A Ajax.*) Donne-moi ta main, couſin : je veux aller prendre des rafraîchiſſemens avec toi, & voir vos Guerriers.

AJAX.

Voilà l'illuſtre Agamemnon qui s'avance & vient au-devant de nous.

HECTOR.

Nomme-moi l'un après l'autre les plus braves

d'entr'eux : mais pour Achille, mes yeux le chercheront & le reconnoîtront bien ſeuls, à la grandeur de ſa vaſte ſtature, & à la fierté de ſa contenance.

AGAMEMNON.

Vaillant Héros, ſoyez le bienvenu d'un homme, qui voudroit être délivré d'un pareil ennemi ! Mais ce n'eſt pas là vous faire un gracieux accueil : écoutez ma penſée en termes plus clairs. Le paſſé & l'avenir ſont couverts, l'un d'un voile épais, & l'autre des ruines informes de l'oubli : mais dans le moment préſent, la foi & la franchiſe, les plus épurées de toute diſſimulation, de toute intention oblique & frauduleuſe, t'adreſſent grand Hector, avec l'intégrité la plus divine, du fond du cœur, le ſalut le plus gracieux & le plus ſincère.

HECTOR.

Je te rends grace, Agamemnon, Chef illuſtre de tous les Grecs.

AGAMEMNON *à Troïle.*

Et vous, Prince Troyen, déjà ſi vanté par la Renommée, recevez de moi le même ſalut.

MÉNÉLAS.

Laiſſez-moi confirmer les ſentimens & le ſalut du Roi

Roi mon frere : noble couple de frères belliqueux, ſoyez les bienvenus dans notre camp !

HECTOR.

A qui avons-nous à répondre ?

MÉNÉLAS.

Au noble Ménélas.

HECTOR.

Ah, c'eſt vous, Seigneur ! Par le gantelet de Mars, je vous remercie. Et n'allez pas me trouver ridicule, ſi je choiſis ce ſerment peu ordinaire. Une femme, jadis la vôtre, jure toujours par le gant de Vénus : elle eſt en pleine ſanté ; mais elle ne m'a point chargé de vous ſaluer de ſa part.

MÉNÉLAS.

Ne la nommez pas en ce moment : c'eſt un objet fatal & homicide.

HECTOR.

Ah ! pardon : je vois que j'offenſe.

NESTOR.

Brave Troyen, je vous ai vu ſouvent, travaillant pour la deſtinée, ouvrir un chemin ſanglant à

travers les rangs de la jeuneſſe Grecque : & je vous ai vu, plus ardent que Perſée, pouſſer votre courſier Phrygien ; mais dédaignant pluſieurs exploits, & pluſieurs défaites, quand une fois vous aviez ſuſpendu votre épée en l'air, ne la laiſſant point tomber ſur les vaincus terraſſés ; ce qui me fit dire à ceux qui étoient près de moi : *Voyez : c'eſt Jupiter, c'eſt un Dieu qui diſtribue la vie !* Et je vous ai vu enfermé par un cercle de Grecs, faire une pauſe & reprendre haleine, comme un lutteur dans les jeux Olympiques. Voilà comme je vous avois vu. Mais je ne vous avois jamais vu encore ſous cette contenance, & tout enfermé dans l'acier. J'ai connu votre Aïeul, & j'ai combattu une fois contre lui : c'étoit un brave guerrier : mais, j'en jure par le Dieu Mars, qui eſt notre Chef à tous, il ne fut jamais comparable à vous. Permettez qu'un vieillard vous ſerre dans ſes bras ; venez, digne Héros, ſoyez le bienvenu dans notre camp.

ÉNÉE *à Hector.*

C'eſt le vieux Neſtor.

HECTOR.

Que je vous embraſſe, vénérable vieillard, monument vivant d'un ſiècle entier, vous qui avez pendant un ſi long eſpace marché de front avec le Tems :

révéré Neſtor, je ſuis joyeux de vous tenir dans mes bras.

NESTOR.

Je voudrois que mes bras puſſent lutter contre les vôtres dans le combat, comme ils le font ici en careſſes d'amitié.

HECTOR.

Je le voudrois auſſi.

NESTOR.

Ha! j'en jure par cette barbe blanchie, je combattrois contre Vénus dès demain. Allons, ſoyez le bien venu: j'ai vu le tems, où.....

ULYSSE.

Je ſuis étonné que cette Ville là-bas ſoit encore debout, lorſque nous avons au milieu de nous la colonne ſur laquelle elle eſt appuyée.

HECTOR.

Je remets bien vos traits, Ulyſſe. Ah! Seigneur, il y a bien des Grecs & des Troyens de morts, depuis que je vous vis pour la première fois avec Diomède dans Ilion, lorſque vous y vîntes député par les Grecs.

ULYSSE.

Oui ; je vous prédîs alors ce qui devoit arriver. Ma prophétie n'eſt encore qu'à la moitié de ſon cours. Car ces murs que nous voyons là-bas, qui forment une belle ceinture à votre Troye, les cimes de ces tours ambitieuſes qui vont baiſer les nuages, doivent bientôt baiſer leur baſe.

HECTOR.

Je ne ſuis pas obligé de vous croire. Les voilà ces murs & ces tours encore ſur leurs fondemens ; & je crois, ſans vanité, que la chûte de chaque pierre Phrygienne coûtera une goutte de ſang Grec. La fin couronne tout. Et cet antique & univerſel arbitre, le Tems, amenera un jour ce terme déciſif.

ULYSSE.

Oui, abandonnons-lui les évènemens — Honnête & brave Hector, recevez mon ſalut : je vous conjure de venir dans ma tente, de m'honorer de votre ſeconde viſite, en quittant notre Général, & d'y partager ma fête.

ACHILLE.

Je vous ſerai préféré, Seigneur Ulyſſe ; oui, je le ſerai. — A préſent, Hector, mes yeux ſont raſſa-

ſiés de te conſidérer : je t'ai parcouru tout entier & en détail, Hector, & j'ai dénombré de l'œil les jointures de tes membres.

HECTOR.

Eſt-ce Achille qui me parle ?

ACHILLE.

Oui, c'eſt moi, qui ſuis Achille.

HECTOR.

Préſente-toi devant moi, que je t'enviſage.

ACHILLE.

Contente-toi à loiſir.

HECTOR.

J'ai déjà fini.

ACHILLE.

Tu es trop précipité : moi, je veux encore une fois, te détailler membre par membre, comme ſi je voulois t'acheter.

HECTOR.

Tu veux me parcourir tout entier, comme un livre d'amuſement ; mais il y a en moi plus de choſes, que tu n'en comprends : pourquoi m'opprimes-tu de ce regard menaçant ?

ACHILLE.

Ciel, montre-moi, dans quelle partie de ſon corps je dois le détruire. Si c'eſt ici, ou là, ou là? afin que je puiſſe donner un nom propre à la bleſſure, ſuivant ſon lieu, & caractériſer la brèche par laquelle aura fui la grande ame d'Hector. Ciel, réponds-moi.

HECTOR.

Les Dieux ſe déshonoreroient, en répondant à une pareille queſtion. Homme vain & ſuperbe, que je te conſidére : penſes-tu donc conquérir ma vie en te jouant ainſi, & nommant d'avance avec une exactitude ſi préciſe, l'endroit où tu veux me frapper de mort ?

ACHILLE.

Je te promets, que cela ſera, comme je te le dis.

HECTOR.

Tu ſerois un oracle, que je ne t'en croirois pas. Déſormais, ſois bien ſur tes gardes : car moi je ne te tuerai pas ici, ou là, ou là : mais, par les Forges qui ont fabriqué le caſque de Mars, je te tuerai par tout ton corps ; oui, partout. — Vous, ſages Grecs, pardonnez-moi cette bravade : c'eſt ſon inſolence qui a forcé ma bouche à laiſſer échapper cette for-

fanterie : mais la vérité eſt que je ferai tous mes efforts, pour que mes actions confirment mes paroles; ou puiſſé-je ne jamais.....

AJAX.

Ne vous irritez point, couſin. — Et vous, Achille, laiſſez-là cette menace, juſqu'à ce que l'occaſion & la réſolution de l'exécuter, vous mettent à portée de le faire. Vous pouvez chaque jour vous raſſaſier d'Hector, ſi vous en avez tant d'envie; & le Conſeil de la Grèce, j'en ai peur, ne vous priera pas de haſarder (†) de vous meſurer avec lui.

HECTOR.

Je vous prie, qu'on vous voye ſur le champ de bataille : nous avons livré de furieux combats, depuis que vous avez refuſé votre bras à la cauſe des Grecs.

ACHILLE.

M'en pries-tu, Hector? Demain, je te joins, cruel comme la mort; pour ce ſoir, ton ami.

(†) Ajax inſinue ici, que ce ſeroit une mauvaiſe politique de la part des Grecs, d'expoſer l'homme qui jouiſſoit parmi eux de la plus grande réputation de valeur, à riſquer d'être vaincu par Hector. STEEVENS.

HECTOR.

Ta main ſur cette promeſſe.

AGAMEMNON.

D'abord, vous tous, nobles Grecs, commencez par me ſuivre à ma tente, & livrons-nous enſemble ſans réſerve à la joie des feſtins; enſuite, fêtez Hector, ſuivant ſon loiſir & votre affection particulière. Que les tambourins battent, que les trompettes ſonnent, & que ce grand Guerrier ſache que c'eſt lui que nous fêtons. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE *dernière.*

TROILE & ULYSSE *demeurent.*

TROILE.

SEIGNEUR Ulyſſe, dites-moi, je vous prie, dans quelle partie du camp loge Calchas?

ULYSSE.

A la tente de Ménélas, noble Troïle. Diomède y partage une fête avec lui ce ſoir: il ne regarde plus ni le ciel, ni la terre: toute ſon attention, & ſes amoureux regards ſont fixés ſur la belle Creſſide.

TROILE.

Aimable Seigneur, vous aurai-je l'obligation infinie de m'y conduire, au ſortir de la tente d'Agamemnon ?

ULYSSE.

Je ſerai à vos ordres, Seigneur : répondez à ma complaiſance par celle de me dire, quelle conſidération l'on avoit à Troye pour Creſſide ? N'y avoit-elle pas un amant, qui pleure à préſent ſon abſence ?

TROILE.

Ah ! Seigneur, ceux qui, pour ſe vanter, montrent leurs cicatrices, méritent qu'on ſe rie d'eux. Voulez-vous que nous nous promenions, Seigneur ? Elle étoit aimée, elle aimoit : elle eſt aimée, elle aime : mais toujours le tendre amour eſt la proye de la fortune. (*Ils ſortent.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit la Tente d'Achille.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

Je vais lui échauffer le ſang ce ſoir avec du vin Grec ; & demain je le lui rafraîchirai avec le fer de mon épée. — Patrocle, Patrocle, pouſſons le feſtin juſqu'à l'ivreſſe.

PATROCLE.

Voici Therſite.

SCÈNE II.

Les mêmes. THERSITE.

ACHILLE.

Hé bien, cœur paîtri d'envie, maſſe ébauchée par la nature, quelles nouvelles ?

THERSITE.

Allons, toi, portrait de ce que tu parois, vaine idole adorée par des imbécilles, voilà une lettre pour toi.

ACHILLE.

De quelle part, tronçon d'homme ?

THERSITE.

De Troye, fou parfait.

PATROCLE.

Qui garde la tente (†) maintenant ?

(†) *Tent* ſignifie également *tente* & *appareil:* d'où cette pointe de Therſite.

THERSITE.

L'étui du Chirurgien, ou la bleſſure du patient.

PATROCLE.

Bien dit, figure malencontreuſe. Et quel beſoin avons-nous de ces tours d'eſprit?

THERSITE.

Je t'en prie, tais-toi, Page: je ne gagne rien à tes propos: tu paſſes pour être le vil complaiſant d'Achille.

PATROCLE.

Vil complaiſant! Inſolent, que veux-tu dire par-là?

THERSITE.

Hé, que vous êtes ſa courtiſanne. Que toutes les infections du Midi, les coliques, les hernies, les catharres, la gravelle & les ſables des reins, les léthargies, les froides paralyſies, la chaſſie des yeux, la gangrène des foyes, l'enrouement des poumons, les apoſtumes, les ſciatiques, les calcinantes ardeurs dans la paume des mains, une incurable venin, & les rides de la lépre impure ſoyent la punition répétée & le fléau de ces abominables horreurs!

PATROCLE.

Déteſtable réſervoir d'envie, qui prétens-tu maudire ainſi?

THERSITE.

Eſt-ce que je te maudis, toi?

PATROCLE.

Non, amas informe de ruines (†), non, animal méconnoiſſable, fils de proſtituée.

THERSITE.

Non, dis-tu? Pourquoi donc t'emportes-tu, toi, lame vuide, doublure légère de manche de ſoie, bandeau de taffetas verd pour un mauvais œil, cordons d'une bourſe prodigue (§)! Ah, comme le pauvre monde eſt importuné de ces moucherons d'eau; vils atômes de la nature!

PATROCLE.

Loin de moi, fiel.

(†) Alluſion à la difformité de ſes membres entaſſés ſans proportion.

(§) Toutes ces expreſſions de Therſite ſont des emblêmes de la baſſe complaiſance de Patrocle. JOHNSON.

THERSITE.

Loin de moi, œuf d'oiſeau (†).

ACHILLE.

Mon cher Patrocle, me voilà traverſé dans mon grand projet de combat pour demain. Voici une lettre de la Reine Hécube; & une recommandation de ſa fille, ma belle maîtreſſe, qui m'impoſent & m'adjurent de tenir le ſerment que j'ai fait. Je ne veux pas le violer : tombez, Grecs : gloire, éclipſe-toi : honneur, fuis ou reſte; mon premier vœu eſt engagé ici; c'eſt à lui que je veux obéir. — Allons, allons, Therſite, aide à parer ma tente; il faut paſſer toute cette nuit dans les feſtins. — Viens, Patrocle. (*Ils ſortent.*)

(†) Il veut dire par-là, un oiſeau chantant dans l'œuf, ou une choſe facile à écraſer, un néant : on ignore le vrai ſens de cette alluſion. JOHNSON & STEEVENS.

SCÈNE III.

THERSITE *ſeul.*

Avec trop de ſang, & trop peu de cervelle, ces deux compagnons peuvent devenir fous: mais s'ils le deviennent jamais par trop de cervelle, & par trop peu de ſang, je conſens à me faire moi, Médecin de fous. — Voici Agamemnon; un aſſez honnête homme, & grand amateur de cailles (†). Mais il n'a ſeulement pas autant de cervelle, qu'il y a de cire dans l'oreille: & cette belle métamorphoſe de Jupiter qui eſt là, ſon frere, le taureau, patron primitif & emblême des cocus, maigre chauſſe-pied dans une chaîne, pendant à la jambe de ſon frere.... dans quelle autre forme, que celle qu'il a, l'eſprit lardé de malice, ou la malice farcie d'eſprit, le métamorphoſeroient ils? En âne? ce ne ſeroit rien. Il eſt à la fois âne & bœuf. En bœuf? ce ne ſeroit rien encore; il eſt à la fois bœuf & âne. Etre chien, mulet, chat; putois, crapaud, lézard, chouette,

(†) La Caille eſt un oiſeau très-laſcif. En vieux françois, *Caille* ſignifioit *fille de joie*. *Caille coiffée*, ſobriquet qu'on donne aux femmes. MALONE.

buſe, ou un hareng ſans laite; je ne m'en embarraſſerois pas: mais être un Ménélas, oh! je conſpirerois alors contre la deſtinée. Ne me demandez pas ce que je voudrois être, ſi je n'étois pas Therſite; car je conſens à être la vermine d'un mendiant, pourvu que je ne ſois pas Ménélas. — Ouais! Eſprits & feux (†)!

SCÈNE IV.

THERSITE, HECTOR, TROILE, AJAX, AGAMEMMON, ULYSSE, NESTOR & DIOMÈDE *avec des flambeaux.*

AGAMÉMNON.

Nous allons mal, nous allons mal.

AJAX.

Non, c'eſt là-bas; là, où vous voyez de la lumière.

(†) Exclamation de Therſite en appercevant les torches dans le lointain.

HECTOR.

HECTOR.

Je vous donne de l'embarras.

AJAX.

Non, non, pas du tout.

ULYSSE.

Le voilà, qui vient lui-même nous guider.

SCÈNE V.

Les mêmes. ACHILLE.

ACHILLE.

SALUT, brave Hector: ſalut à vous tous, nobles Princes.

AGAMEMNON.

A préſent, beau Prince de Troye, je vous donne la bonne nuit. Ajax commande la garde qui doit vous eſcorter.

HECTOR.

Graces, & bonne nuit au Général des Grecs.

MÉNÉLAS.

Nuit heureuſe, Seigneur.

HECTOR.

Nuit agréable, Seigneur Ménélas.

THERSITE *à part.*

Agréable ſquelette, bon. Agréable, dit-il? Agréable égoût, agréable cloaque.

ACHILLE.

Bonne nuit, & bon accueil à la fois, à ceux qui s'en vont, ou qui reſtent.

AGAMEMNON.

Bonne nuit.

(*Agamemnon & Ménélas s'en vont.*)

SCÈNE VI.

Les autres. ACHILLE.

LE bon Neſtor reſte : & vous auſſi, Diomède ; tenez compagnie à Hector une heure ou deux.

DIOMÈDE.

Je ne le puis, Seigneur. J'ai une affaire importante ; & voici le moment preſſant. Bonne nuit, brave Hector.

HECTOR.

Donnez-moi votre main.

ULYSSE (*à Troïle.*)

Suivez la torche : il va à la tente de Calchas. Je vais vous accompagner.

TROILE.

Aimable Seigneur, vous m'honorez beaucoup.

HECTOR.

Adieu donc, bonne nuit.

ACHILLE.

Allons, allons, entrons dans ma tente.

(*Tous ſortent de différens côtés.*)

SCÈNE VII.

THERSITE *ſeul.*

Ce Diomède eſt un miſérable, au cœur faux : un ſcélérat, ſans foi : je ne me fie pas plus à lui quand il vous regarde de travers, qu'à un ſerpent quand il ſiffle. Il fera grand bruit de paroles & de promeſſes, comme un mauvais limier qui aboye ſans être ſur la trace : mais lorſqu'il accomplit ſa promeſſe, oh! les Aſtronomes l'annoncent comme un phénomène; c'eſt un prodige, qui doit amener quelque révolution : le ſoleil emprunte ſa lumière de la lune, quand Diomède tient ſa parole. J'aime mieux manquer de voir Hector, que de ne pas le ſuivre : on dit, qu'il entretient une fille Troyenne, & qu'il emprunte la tente du traître Calchas : je veux le ſuivre. Débauche! tous de laſcifs débauchés!

SCÈNE VIII.

La Tente de Calchas.

ULYSSE, TROILE, DIOMÈDE, THERSITE.

DIOMÈDE.

Est-on levé ici? Hola: répondez.

CALCHAS.

Qui appelle?

DIOMÈDE.

Diomède. — Où eſt votre fille?

CALCHAS.

Elle va au-devant de vous.

SCÈNE IX.

Les mêmes. CRESSIDE.

(*Ulyſſe & Troïle ſont à l'écart & obſervent.*)

TROILE.

CRESSIDE va au-devant de lui!

DIOMÈDE.

Hé bien, qu'en dites-vous, mon joli dépôt?

CRESSIDE.

Et vous, mon cher gardien? Ecoutez : un mot en ſecret. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

TROILE.

Oui! ſi familiers enſemble!

ULYSSE.

Elle amuſera de même le premier venu dès la première vue.

THERSITE.

Et tout homme la fera chanter, s'il peut ſaiſir ſa clé; elle eſt *notée.*

DIOMÈDE.

Vous ſouvenez-vous ?....

CRESSIDE.

Si je m'en ſouviens ? Très-bien.

DIOMÈDE.

Hé bien, faites-le donc : & que les effets répondent à vos paroles.

TROILE.

De quoi doit-elle ſe ſouvenir ?

ULYSSE.

Ecoutez.

CRESSIDE.

Mon cher petit Grec, ne me tentez pas davantage à la folie.

THERSITE.

Fourberie !

DIOMÈDE.

Quoi ! mais.....

CRESSIDE.

Je vous dirai quelque choſe.

DIOMÈDE.

Bon, bon: vous me direz un néant: allons, vous êtes parjure.

CRESSIDE.

En bonne-foi, je ne le puis! Que voulez-vous que je faſſe (†)?

DIOMÈDE.

Qu'avez-vous juré de m'accorder?

CRESSIDE.

Je vous prie, ne me forcez pas à tenir mon ſerment: commandez-moi toute autre choſe, cher Grec.

DIOMÈDE.

Bon, ſoir.

TROILE.

Tiens ferme, Patience.

ULYSSE.

Hé bien, Prince Troyen?

CRESSIDE.

Diomède!

THERSITE.

(†) Un tour de paſſe-paſſe, pour être ſecrètement careſſée.

DIOMÈDE.

Non, non, bon ſoir : je ne ſerai plus votre dupe.

TROILE.

Des gens qui valent mieux que toi, ſont bien forcés de l'être.

CRESSIDE.

Ecoutez : un mot à l'oreille.

TROILE.

O fléaux ! ô furies !

ULYSSE.

Vous êtes ému, Prince ! Sortons, je vous prie, de peur que votre reſſentiment n'éclate en paroles forcenées : ce lieu eſt dangereux : le moment eſt mortel : je vous en conjure, ſortons.

TROILE.

Voyons, je vous prie.

ULYSSE.

Seigneur, allons-nous-en : vous vous livrez à une fureur extrême : venez, Seigneur.

TROILE.

Je vous en prie, demeurez.

ULYSSE.

Vous n'avez pas assez de patience : venez.

TROILE.

De grace, attendez : par l'Enfer, & par ses tourmens, je ne dirai pas une parole.

DIOMÈDE *à Cressida.*

Et là-dessus, bonne nuit.

CRESSIDE.

Oui, mais vous me quittez en colère.

TROILE.

C'est donc là ce qui t'afflige ! O foi corrompue !

ULYSSE.

Hé bien, Seigneur; vous allez....

TROILE.

Par Jupiter, je serai patient.

CRESSIDE.

Cher gardien ! — Cher Grec.

DIOMÈDE.

Fi, fi, adieu. Vous me jouez.

CRESSIDE.

En vérité, non : revenez ici.

ULYSSE.

Il y a quelque choſe, Seigneur, qui vous agite : voulez-vous que nous nous en aillions ? Vous éclaterez.

TROILE.

Elle ſe frappe le viſage !

ULYSSE.

Venez, venez.

TROILE.

Non, attendez : par Jupiter, je ne dirai pas un mot : il y a entre ma volonté & tous les outrages un rempart de patience invincible — Reſtons encore un moment (†).

DIOMÈDE.

Mais vous ne manquerez donc pas ? . . . .

THERSITE.

(†) Comme le Démon de la luxure, avec ſon moëlleux embonpoint, & ſes doigts de patates (§), les chatouille & les excite tous deux l'un vers l'autre ! Allons, Luxure, multiplie.

(§) Patates, eſpèce de pommes de terre apportées d'Amérique, & qui ſont très-prolifiques. STEEVENS.

CRESSIDE.

En vérité, je le ferai, là. Ou ne vous fiez jamais à moi.

DIOMÈDE.

Donnez-moi quelque gage pour ſûreté de votre parole.

CRESSIDE.

Je vais vous en chercher un.

(*Creſſide ſort.*)

ULYSSE.

Vous avez juré d'être patient.

TROILE.

Ne craignez pas, Seigneur: je ne ſerai pas moi-même, & je ne prendrai pas connoiſſance de ce que je ſens. Je ſuis tout patience.

(*Creſſide rentre.*)

THERSITE.

Oh, le gage, le gage, voyons, voyons.

CRESSIDE.

Tenez, Diomède: gardez cette manche.

TROILE.

O beauté, où eſt ta foi?

ULYSSE.

Seigneur....

TROILE.

Je ſerai patient : je le ſerai du moins à l'extérieur.

CRESSIDE.

Vous regardez cette manche! Conſidérez-la bien. — Il m'aimoit tendrement! — O fille perfide! — Rendez-la moi.

DIOMÈDE (*la lui rendant.*)

A qui étoit-elle?

CRESSIDE.

Il n'importe : je la tiens : je ne vous recevrai pas demain au ſoir : je vous en prie, Diomède; ceſſez vos viſites.

THERSITE.

Voilà qu'elle provoque ſon déſir — A merveille, pierre à aiguiſer.

DIOMÈDE.

Je veux l'avoir.

CRESSIDE.

Quoi, ce gage?

DIOMÈDE.

Oui, cela même.

CRESSIDE.

O Dieux du Ciel! — O joli gage! Ton Maître maintenant eſt dans ſon lit ſongeant à toi, ſongeant à moi; & il ſoupire, & il prend mon gant, & lui donne mille tendres baiſers en mémoire de moi; comme je t'en donne ici, cher gage — (*Diomède le lui arrache.*) Ah, ne me l'arrachez pas: celui, qui m'enlève ce gage, doit m'enlever mon cœur avec.

DIOMÈDE.

J'avois votre cœur auparavant: ce gage doit le ſuivre.

TROILE.

J'ai juré que je ſerois patient.

CRESSIDE.

Vous ne l'aurez pas, Diomède: non, vous ne l'aurez pas: je vous en donnerai quelqu'autre.

DIOMÈDE.

Je veux avoir celui-ci — A qui étoit-il?

CRESSIDE.

Il n'importe.

DIOMÈDE.

Allons, dites-moi à qui il appartenoit.

CRESSIDE.

Il appartenoit à un homme qui m'aimoit plus que vous ne m'aimerez — Mais, allez, vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE.

A qui étoit-il?

CRESSIDE.

Par toutes les Suivantes de Diane qui brillent là-bas, je ne vous dirai jamais à qui il étoit?

DIOMÈDE.

Demain je veux le porter ſur mon caſque, & tourmenter le cœur de ſon maître, qui n'oſera pas le revendiquer.

TROILE.

Fuſſes-tu Lucifer, le portant ſur ſon front, il ſera revendiqué.

CRESSIDE.

Allons, allons: c'eſt une choſe faite: irrévocable —

Et cependant elle ne l'eſt pas encore — Je ne tiendrai pas ma parole.

DIOMÈDE.

En ce cas, adieu donc. Tu ne joueras plus Diomède.

CRESSIDE *l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas. — On ne peut dire un mot, que vous ne vous courrouciez.

DIOMÈDE.

Je n'aime point tout cet enfantillage.

THERSITE.

Ni moi, par Pluton: mais c'eſt parce que vous ne l'aimez pas, qu'il m'en plaît davantage.

DIOMÈDE.

Hé bien, viendrai-je? L'heure?

CRESSIDE.

Oui, venez — O Jupiter! — Oui, venez — Je ſerai tourmentée de remords!

DIOMÈDE.

Adieu, juſqu'à demain.

(*Il ſort.*)

CRESSIDE.

CRESSIDE.

Bonne nuit. Je vous en prie, venez. — Adieu, Troïle. J'ai encore un œil attaché ſur toi : mais l'autre ſuit mon cœur. Ah, que notre ſexe eſt foible ! le malheur de notre conſtitution, c'eſt que l'erreur de nos yeux guide notre ame ; & ce que l'erreur guide, doit néceſſairement s'égarer. Oh ! concluons donc, que les cœurs, guidés par les yeux, ſont pleins de vices & de turpitudes !

(*Elle ſort.*)

SCÈNE X.

Les autres Perſonnages.

THERSITE.

Elle ne pouvoit pas donner une preuve plus forte de ſa perfidie ; à moins que de dire en propres termes : » mon ame eſt maintenant changée en proſtituée «.

ULYSSE.

Tout eſt fini, Seigneur.

TROILE.

Oui.

ULYSSE.

Pourquoi reſtons-nous donc encore?

TROILE.

Pour repaſſer & graver dans mon ame chaque ſyllabe qui a été prononcée ici. Mais ſi je raconte la manière dont ce couple s'eſt concerté, ne mentirai-je pas en publiant la vérité? Car il eſt encore une foi dans mon cœur, une eſpérance fortement obſtinée qui renverſe le témoignage de mes oreilles & de mes yeux: comme ſi ces organes avoient des fonctions trompeuſes, créées uniquement pour calomnier. Etoit-ce bien Creſſide qui étoit ici?

ULYSSE.

Je n'ai pas le pouvoir d'évoquer des fantômes, Prince.

TROILE.

Elle n'y étoit pas, certainement.

ULYSSE.

Très-certainement elle y étoit.

TROILE.

En le niant, je ne parle point en inſenſé.

ULYSSE.

Ni moi, en l'affirmant, Seigneur. Creſſide étoit ici il n'y a qu'un moment.

TROILE.

Que cela ne ſoit pas cru pour l'honneur du ſexe! Souvenons-nous que nous avons eu des meres. Ne donnons point ce cruel avantage à ces cenſeurs acharnés, & enclins d'eux-mêmes, ſans aucune cauſe & par dépravation, à juger de tout le ſexe ſur l'exemple de Creſſide. Croyons plutôt, que ce n'eſt pas là Creſſide.

ULYSSE.

Ce qu'elle a fait, Prince, peut-il déshonorer nos meres.?

TROILE.

Tout cela ne ſeroit rien, ſi ce n'étoit pas là Creſſide.

THERSITE.

Quoi! veut-il donc ſe vanter encore, contre le témoignage de ſes propres yeux?

TROILE.

Elle ici? Non, c'eſt la Creſſide de Diomède: ſi la beauté a une ame, ce n'eſt point là elle: ſi l'ame

dicte les vœux, ſi ces vœux ſont des actes ſacrés, ſi ces actes ſacrés ſont le plaiſir des Dieux, s'il eſt vrai que l'unité ſoit une, ce n'étoit point elle. O délire de raiſonnemens, par leſquels l'homme plaide pour & contre ſoi-même: ſur une autorité équivoque & contradictoire! où la raiſon ſe ſoulève ſans s'anéantir elle-même, & où la raiſon perdue peut ſe croire ſageſſe! C'eſt & ce n'eſt pas Creſſide. Il s'élève dans mon ame un combat d'une nature étrange, qui, dans une choſe inſéparable, jette un intervalle auſſi immenſe, que celui qui ſépare la terre & les cieux. Et cependant la vaſte largeur de cette diviſion n'admet pas l'entrée d'un point auſſi mince, que l'eſt la trame rompue d'Arachné. O preuve forte comme les portes de Pluton: Creſſide eſt à moi, tient à moi par les nœuds du Ciel. O preuve forte comme le Ciel même: les nœuds du Ciel ſont relâchés, & dénoués; & par un autre nœud que ſa main vient de former, les débris, & les reſtes impurs de ſa foi ſitôt corrompue, ſont attachés à Diomède.

ULYSSE.

Le ſage Troïle peut-il ſentir réellement la moitié des ſentimens qu'exprime ici ſa paſſion?

TROILE.

Oui, Grec; & cela ſera divulgué en caractères auſſi rouges, que le cœur de Mars enflammé par

Vénus. Jamais jeune homme n'aima avec une ame auſſi conſtamment immuable, avec des ſentimens auſſi éternels. Grec, écoutez: autant que j'aime Creſſide, autant je hais Diomède, poids pour poids. Cette manche, qu'il veut porter ſur ſon caſque, eſt à moi; & ſon caſque, fût-il l'ouvrage de l'art de Vulcain, mon épée ſaura l'entamer; & le terrible grain, que les Nautonniers appellent ouragan, condenſé en maſſe par le tout-puiſſant Soleil, n'étourdira pas l'oreille de Neptune d'un bruit plus déchirant dans ſa chûte, que ne fera le ſifflement rapide de mon épée tombant ſur Diomède.

THERSITE.

Il lui chatouillera ſon caſque pour ſes amourettes.

TROILE.

O Creſſide! ô perfide Creſſide! ô femme fauſſe, fauſſe! Qu'on place toutes les perfidies devant ton nom, & ce ſeront encore des vertus au prix de la tienne.

ULYSSE.

Ah! de grace, contenez-vous. Les éclats de votre paſſion attirent les oreilles de notre côté.

SCÈNE XI.

Les mêmes. ÉNÉE.

ÉNÉE.

Je vous cherche depuis une heure, Seigneur. Hector pendant ce tems-là ſe diſpoſe & s'arme dans Troye. Ajax attend pour vous reconduire dans la Ville.

TROILE.

Je ſuis à vous, Prince. — (*A Ulyſſe.*) Adieu, honnête & brave Seigneur — Adieu, toi, Beauté parjure! Et toi, Diomède, arme-toi bien, & porte ſur ta tête un caſque impénétrable, ſi tu veux la défendre de ma vengeance.

ULYSSE.

Je veux vous accompagner juſqu'aux portes du Camp.

TROILE.

Agréez les remercimens que peut vous faire mon cœur dans le trouble qui l'agite.

(*Troïle, Enée & Ulyſſe ſortent.*)

(†) *Caſtle*, eſpèce de caſque juſte & qui enfermoit toute la tête.

SCÈNE XII.

THERSITE *ſeul.*

JE voudrois rencontrer ce vaurien de Diomède; je croaſſerois à ſon oreille avec le cri du corbeau: je lui préſagerois, je lui crierois malheur. Patrocle me récompenſera pour le ſervice de lui faire connoître cette proſtituée. Un perroquet n'en feroit pas plus pour une amande, que lui, pour ſe procurer une Courtiſanne facile & commode. Luxure, luxure! Toujours guerre & débauche: point d'autre goût à la mode! Que l'Enfer les dévore!

SCÈNE XIII.

Le Théâtre repréſente le Palais de Troye.

HECTOR, ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

QUAND donc mon époux fut-il jamais d'une humeur aſſez déſobligeante, pour fermer ſon oreille

aux conſeils ? Déſarmez-vous, déſarmez-vous, Hector : ne combattez point aujourd'hui.

HECTOR.

Vous m'excitez à vous offenſer : rentrez. Par tous les Dieux immortels, j'irai !

ANDROMAQUE.

Mes ſonges, j'en ſuis ſûre, ſont aujourd'hui des préſages certains.

HECTOR.

Ceſſez, vous dis-je.

SCÈNE XIV.

Les mêmes. CASSANDRE.

CASSANDRE.

Où eſt mon frere Hector ?

ANDROMAQUE.

Le voici, ma ſœur, tout armé, & ne reſpirant que le carnage. Joignez-vous à moi, & uniſſons nos cris & nos tendres prières : conjurons-le à genoux.

Car j'ai fait dès ſonges affreux, & toute cette nuit je n'ai vu que ſang, que ſpectres de mort & de carnage.

CASSANDRE.

Oh! c'eſt la vérité.

HECTOR *à un de ſes gens.*

Allez, dites à mon Héraut de ſonner la trompette.

CASSANDRE.

Oh! qu'elle ne ſonne point le ſignal d'une ſortie, au nom du Ciel, mon cher frere.

HECTOR.

Retirez-vous, vous dis-je: les Dieux ont entendu mon ſerment.

CASSANDRE.

Les Dieux ſont ſourds aux vœux emportés de l'entêtement: ce ſont des offrandes impures, plus abhorrées du Ciel, que les taches dans les viſcères des victimes.

ANDROMAQUE.

Ah! laiſſez vous perſuader: ne comptez pas que ce ſoit un acte pieux, d'offenſer, par un reſpect outré pour ſon ſerment: il ſeroit auſſi légitime pour nous

de croire faire des dons en volant pour donner, & dépouillant l'un pour être généreux envers l'autre.

CASSANDRE.

C'eſt la légitimité du vœu, qui en fait la force & le lien. Mais des ſermens haſardés & ſans objet licite, ne doivent point s'accomplir. Déſarmez-vous, cher Hector.

HECTOR.

Ceſſez vos clameurs, vous dis-je! C'eſt mon honneur qui règle & conduit mes deſtins. Tout homme chérit ſa vie: mais l'homme vertueux attache plus de prix à l'honneur qu'à ſes jours.

SCÈNE XV.

Les mêmes. TROILE.

HECTOR *à Troïle.*

Hé bien, jeune Prince: es-tu dans l'intention de combattre aujourd'hui?

ANDROMAQUE.

Caſſandre, va chercher mon pere, pour fléchir mon époux. (*Caſſandre ſort.*)

HECTOR.

Non, jeune Troïle. Dépouille ton armure; jeune homme. C'eſt moi qui aujourd'hui ſuis chargé des exploits de la bravoure. Laiſſe groſſir tes muſcles, attends que leurs jointures ſoient fortes & robuſtes; & ne tente point les chocs terribles de la guerre. Déſarme-toi, va; & n'aie pas d'inquiétude, brave adoleſcent: je combattrai aujourd'hui pour toi, pour moi, & pour Troye.

TROILE.

Mon frere, vous avez en vous un vice de clémence & de généroſité, qui ſied mieux à un lion (†), qu'à un homme.

HECTOR.

Quel eſt ce vice, cher Troïle? Reproche-le moi.

TROILE.

Mille fois, quand les Grecs enchaînés tombent au ſeul ſifflement, au ſeul éclair de votre épée, vous leur ordonnez de ſe lever & de vivre.

(†) D'après les anciennes Hiſtoires de la généroſité du lion, Troïle dit, qu'épargner contre la raiſon, par le pur inſtinct de la pitié, c'eſt reſſembler plus à une bête généreuſe, qu'à un homme ſage. JOHNSON.

HECTOR.

Oh, c'eſt un beau rôle à faire !

TROILE.

Le rôle d'un inſenſé, j'en jure par le Ciel, Hector !

HECTOR.

Comment donc ! pourquoi ?

TROILE.

Au nom de notre amour pour les Dieux, Hector, laiſſons la pitié à notre mere : & lorſqu'une fois nous avons revêtu nos armes, que la vengeance la plus envenimée monte ſur nos glaives ; exerçons-les aux actes ſanguinaires, & défendons-leur le repentir & la pitié.

HECTOR.

Ah ! loin de nous ces ſauvages principes.

TROILE.

Hector, c'eſt le droit de la guerre.

HECTOR.

Troïle, je ne veux pas que vous combattiez aujourd'hui.

TROILE.

Qui pourroit m'en empêcher ? Non, ni la deſtinée, ni le devoir de l'obéiſſance, ni le bras de Mars, quand il me feroit le ſignal de la retraite avec ſon glaive enflammé, ni Priam & Hécube à mes genoux, tout inondés de leurs larmes; ni vous, mon frere, votre brave épée nue & pointée contre moi pour m'arrêter, ne pourroient me fermer le chemin aux combats, que par ma deſtruction.

SCÈNE XVI.

Les mêmes. CASSANDRE *revient avec Priam.*

CASSANDRE.

EMPAREZ-VOUS de lui, Priam : retenez-le. Il eſt le ſoutien de votre vieilleſſe : ſi vous le perdez, vous qui êtes appuyé ſur lui, & Troye entière, qui l'eſt ſur vous, vous tombez tous enſemble.

PRIAM.

Allons, Hector : allons, reviens ſur tes pas : ton épouſe a eu des ſonges : ta mere a été obſédée, de

ſpectres menaçans : Caſſandre prévoit l'avenir ; & moi-même je me ſens ſaiſi ſoudain d'un tranſport prophétique, pour t'annoncer, que ce jour eſt ſiniſtre : ainſi, reviens ſur tes pas.

HECTOR.

Enée eſt au champ de bataille : & ma parole eſt engagée avec pluſieurs Grecs, par la foi ſacrée de la valeur, de me préſenter ce matin devant eux.

PRIAM.

Tu n'iras point.

HECTOR.

Je ne dois pas violer ma foi. Vous me connoiſſez plein de ſoumiſſion & d'obéiſſance : ainſi, cher & vénérable Priam, ne me forcez pas à outrager le reſpect : mais accordez-moi la grace de ſuivre avec votre ſuffrage & de votre conſentement, le chemin de l'honneur, que vous voulez m'interdire.

CASSANDRE.

Priam, ne cédez pas à ſa demande.

ANDROMAQUE.

Oh ! non mon tendre pere.

HECTOR.

Andromaque, vous m'indiſpoſez contre vous: au nom de l'amour que vous me portez, rentrez.

(*Andromaque obéit & ſort.*)

TROILE *montrant Caſſandre.*

C'eſt cette fille inſenſée, occupée de ſonges, & livrée à la ſuperſtition, qui crée tous ces vains préſages.

CASSANDRE.

Adieu, cher Hector. Vois, comme te voilà mourant! comme tes yeux s'éteignent! comme ton ſang coule par mille bleſſures! Ecoute les gémiſſemens de Troye, les clameurs d'Hécube: comme la malheureuſe Andromaque exhale ſa douleur dans ſes cris aigus! Contemple le déſeſpoir, la frénéſie, la conſternation, comme des ſtatues ſtupides de douleur, s'abordant, & criant tous: Hector! Hector eſt mort! ô Hector!

TROILE.

Loin de nous! — Retirez-vous.

CASSANDRE.

Adieu! — Non: arrêtons. Hector: je prends congé

de toi : tu te trompes toi-même, & notre Troye eſt la victime de ton erreur.

(*Elle ſort.*)

HECTOR *à Priam.*

Vous êtes conſterné, mon Souverain, de ſes exclamations. Rentrez, & raſſurez les habitans : nous allons ſortir pour combattre, & faire des exploits dignes de louanges, que nous vous raconterons ce ſoir.

PRIAM.

Adieu, que les Dieux t'environnent & protégent tes jours ! (*Priam ſort.*)

(*On entend des allarmes de guerre.*)

TROILE.

Les voilà à l'action : écoutez ! — Préſomptueux Diomède, ſois sûr, que je viens pour perdre ce bras, ou regagner mon gage.

SCÈNE XVII.

SCÈNE XVII.

La Scène ſe paſſe entre Troye & le Camp des Grecs.

(*Une allarme.*) THERSITE *ſeul.*

Ils ſont maintenant à ſe quereller l'un l'autre : je veux aller voir cela. Cet abominable hypocrite, ce faquin de Diomède a planté ſur ſon caſque la manche de ce jeune imbécille de Troye, de cet amoureux extravagant : je ſerois bien curieux de les voir aux priſes, & que ce jeune ſot de Troyen, qui aime cette vile créature qui eſt là, pût envoyer ce maître coquin de Grec, ce ſale débauché avec ſa manche, vers ſa fourbe & laſcive créature, lui porter un meſſage funeſte. D'un autre côté, la politique de ces fourbes & déterminés canailles ; Neſtor, ce vieux reſte de fromage ſec & rongé des rats, & ce chien de renard d'Ulyſſe... ils ne valent pas une mûre de haye : ils ont, par fineſſe, oppoſé cet animal féroce, Ajax, à cet autre dogue d'auſſi mauvaiſe race, Achille, & celui-ci ne s'armera pas aujourd'hui : les Grecs mécontens commencent à être tentés d'in-

voquer la barbarie & l'ignorance : la politique a bien perdu dans leur eſprit. Doucement — Voici la manche, & l'autre auſſi, qui viennent.

SCÈNE XVIII.

THERSITE, DIOMÈDE, TROILE.

TROILE.

Ne fuis pas : car tu paſſerois le fleuve du Styx, que je me jetterois à la nage ſur ta trace.

DIOMÈDE.

Tu te méprens ſur ma retraite : je ne fuis pas. C'eſt le ſoin de mon avantage & de ma gloire qui m'a fait me retirer de la mêlée : à toi.

(*Ils ſortent en combattant.*)

THERSITE.

Soutiens ta proſtituée ; Grec : — Allons, bravo pour ta proſtituée, Troyen ; allons, la manche, la manche !

SCÈNE XIX.

THERSITE, HECTOR.

HECTOR.

QUI es-tu, Grec? Es-tu fait pour te mesurer avec Hector? Es-tu noble? As-tu de l'honneur?

THERSITE.

Non, non. Je suis un misérable; un pauvre bouffon qui n'aime qu'à railler; un vrai vaurien.

HECTOR.

Je te crois. Vis.

(*Il sort.*)

THERSITE.

Les Dieux soient loués, de ce que tu veux bien m'en croire. Mais que la peste t'étrangle, pour m'avoir effrayé! Que sont devenus ces champions d'amourettes? Je crois, qu'ils se sont avalés l'un l'autre: je rirois bien de ce miracle. Cependant, en quelque façon, la débauche se dévore elle-même. Je vais les chercher.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

DIOMEDE, UN VALET.

DIOMÈDE.

VA, pars, prends le cheval de Troïle : préſente ce beau courſier à ma belle Creſſide : ſonge à vanter mes ſervices à cette belle ; dis-lui que j'ai châtié l'amoureux Troyen, & que je ſuis ſon chevalier, & que j'en ai fait les preuves.

LE DOMESTIQUE.

Je pars, Seigneur.

SCÈNE XXI.

Les mêmes. AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

RENOUVELLEZ, renouvellez le combat. Le fougueux Polydamas a terraſſé Menon. Le bâtard Margarelon a fait Dorée priſonnier ; & debout comme un

coloſſe, il brandit ſa lance ſur les corps écraſés des Rois Epiſtrophe & Cedius : Polixènes eſt tué ; Amphimaque & Thoas ſont bleſſés à mort. Patrocle eſt pris ou tué ; Palamède eſt cruellement bleſſé & meurtri : le terrible Sagittaire (†) épouvante nos ſoldats : hâtons-nous, Diomède, de voler à leur ſecours, ou nous périrons tous.

SCÈNE XXII.

Les mêmes. NESTOR.

ALLEZ, portez à Achille le corps de Patrocle ; & dites au lent & pareſſeux Ajax de ſe hâter de s'armer, s'il eſt ſenſible à la honte. Il y a mille Hector dans le champ de bataille. Ici il combat ſur ſon courſier Galathe ; & bientôt il manque de victimes ; auſſitôt il combat ailleurs à pied, & tous fuyent ou meurent, comme une multitude de poiſſons fuyans par troupes devant la baleine vomiſſante. Il reparoît plus loin, & là les Grecs légers &

(†) C'étoit, ſuivant le Livre ou Roman de la *Deſtruction de Troye*, une bête prodigieuſe, qui avoit le buſte d'un homme & le derrière d'un cheval, les yeux rouges comme des charbons, & qui tiroit de l'arc à merveille. THÉOBALD.

mûrs pour ſon glaive, tombent par rangées ſous ſes coups, comme l'herbe ſous la faux : il va, vient, quitte, & revient, avec une légéreté ſi fidèle à ſa volonté, que tout ce qu'il veut, il l'accomplit : & il en fait tant, que ce qu'il a exécuté, paroît encore impoſſible.

SCÈNE XXIII.

Les mêmes. ULYSSE.

ULYSSE.

COURAGE, courage, Princes ! Le grand Achille s'arme, en pleurant, en maudiſſant, en faiſant vœu de vengeance. Les bleſſures de Patrocle ont réveillé ſon ſang aſſoupi, ainſi que la vue de ſes Myrmidons qui, mutilés, hachés & défigurés, ſans nez, ſans mains, courent à lui en criant après Hector. Ajax a perdu un ami, & il eſt tout écumant de rage, il eſt armé, & il rugit après Troïle ; qui a fait aujourd'hui des prodiges de témérité & d'extravagance : s'engageant ſans ceſſe dans la mêlée, & s'en retirant toujours, avec une fougue ſans précaution, & comme ſi la fortune, en dépit de toute prudence, lui diſoit de tout vaincre & de tout conquérir.

SCÈNE XXIV.

Les mêmes. AJAX.

AJAX *furieux & cherchant Troïle.*

TROILE! lâche Troïle.

(*Il ſort.*)

DIOMÈDE.

Oui, par-là, par-là.

NESTOR.

Allons, allons, nous partons enſemble.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XXV.

ACHILLE.

Où eſt cet Hector? Allons, viens, oppreſſeur de foibles enfans, montre-moi ta face. Apprens ce que c'eſt que d'avoir affaire à Achille irrité. Hector! où eſt-il, Hector? Je ne veux combattre qu'Hector.

SCÈNE XXVI.

La Scène repréſente une autre partie du Champ de bataille.

AJAX *reparoît.*

TROILE, lâche Troïle : montre donc ta tête;

DIOMÈDE *arrive.*

Troïle, dis-je ! où eſt Troïle ?

AJAX.

Que lui veux-tu ?

DIOMÈDE.

Je veux le châtier.

AJAX.

Je ſerois le Général, que tu m'arracherois ma dignité, avant que je te laiſſaſſe ce ſoin. — Troïle ! dis-je ? Troïle !

SCÈNE XXVII.

Les mêmes. TROILE.

TROILE.

O TRAITRE Diomède! tourne ton visage perfide, insigne traître, & paye-moi ta vie, que tu me dois pour m'avoir enlevé mon cheval!

DIOMÈDE.

Ha! te voilà enfin?

AJAX.

Je veux le combattre seul: arrête, Diomède.

DIOMÈDE.

Il est ma proye: je ne resterai pas spectateur oisif.

TROILE.

Venez tous deux, Grecs perfides (†): à tous deux!

(*Ils sortent en combattant.*)

(†) *Græcia mendax.* — *Græcorum ingenia, ad fallendum parata sunt.* CICÉRON.

SCÈNE XXVIII.

HECTOR *appercevant Troïle en action.*

Oui, c'eſt toi, Troïle? oh, tu as vaillamment combattu, mon plus jeune frere.

ACHILLE *paroît.*

Enfin, je t'apperçois — Allons, défens-toi, Hector!

(*Ils combattent.*)

HECTOR *à Achille, dont les armes ſont mal préparées.*

Arrête, ſi tu veux.

ACHILLE.

Je dédaigne ton galant procédé, orgueilleux Troyen: Jouis de ton bonheur, que mes armes ne puiſſent ſervir: ma négligence & mon repos te protégent en ce moment: mais bientôt tu entendras parler de moi; en attendant, va, ſuis ta fortune.

HECTOR.

Adieu. J'aurois voulu t'offrir en moi un adver-

faire plus frais & plus diſpos, ſi je t'euſſe attendu.

(*Troïle reparoît.*)

Hé bien, mon frère?

TROILE.

Ajax a pris Enée. Le ſouffrirons-nous? Non: par les feux de ce Ciel brillant, il n'emmenera pas ſon priſonnier; je ſerai pris auſſi, ou je le ramenerai libre — Deſtin, écoute ce que je t'adreſſe: peu m'importe, ſi ma vie doit finir aujourd'hui. (*Il ſort.*)

(*Paroît un autre Guerrier revêtu d'une armure brillante.*)

HECTOR.

Grec, arrête, arrête: tu offres un but brillant à mon bras. — Non? tu ne veux pas m'attendre? Je ſuis épris de ton armure: je veux la briſer & en faire ſauter toutes les agraffes, juſqu'à ce que j'en ſois maître. (*L'autre fuit.*) Tu ne veux pas reſter, animal inconnu de moi? Hé bien, fuis devant moi, je vais te faire la chaſſe pour avoir ta dépouille.

SCÈNE XXIX.

La Scène eſt toujours dans la même partie de la plaine.

ACHILLE *ſur ſon Char, ſes Myrmidons le ſuivent.*

Vous, mes guerriers, approchez, faites un cercle autour de moi, & retenez bien l'ordre que je vais vous donner. Suivez mon char. Ne frappez pas un ſeul coup : mais tenez-vous en haleine, & lorſqu'une fois j'aurai trouvé le ſanglant Hector ; environnez le de vos armes : ſoyez cruels & ne ménagez rien. — Suivez-moi, amis, & voyez-moi agir. C'eſt un parti arrêté : il faut que le grand Hector périſſe.

SCÈNE XXX.

Du même côté de la Plaine.

THERSITE, MÉNÉLAS, PARIS.

THERSITE.

VOILA l'époux déshonoré, & le raviſſeur de ſon infidèle aux priſes. Allons, taureau ! allons, dogue ! allons, Pâris ! allons : courage mon moineau à double femelle : allons, Pâris ! allons. Le taureau a l'avantage : gare les cornes : hola !

(*Pâris & Ménélas ſortent.*)

MARGARELON *ſurvient.*

Tourne-toi, eſclave, & combats.

THERSITE.

Qui es-tu ?

MARGARELON.

Un fils bâtard de Priam.

THERSITE.

Je ſuis un bâtard auſſi. J'aime les bâtards : je ſuis bâtard de naiſſance, bâtard d'éducation, bâtard dans l'ame, bâtard en valeur, illégitime en tout. Un loup (†) n'en mord pas un autre ; pourquoi donc les bâtards ſe feroient-ils du mal ? Prenez-y garde : la diſpute ſeroit fatale à nous deux. Si le fils d'une catin combat pour une catin, il tente & provoque la vengeance. Adieu, bâtard.

MARGARELON.

Que le Démon te ſaiſiſſe, lâche !

(*Ils ſortent.*)

(†) *Sævis inter ſe convenit urſis.* JUVENAL.

SCÈNE XXXI.

Le Théâtre repréſente une autre partie de la Plaine.

HECTOR (*rapportant l'armure qu'il ſe propoſoit d'enlever dans une Scène précédente.*)

CŒUR gangréné, ſous de ſi brillans dehors, ta belle armure t'a donc coûté la vie ! A préſent ma tâche de ce jour eſt finie ; je vais reprendre haleine : repoſe-toi, mon épée. Tu es raſſaſiée de ſang & de carnage.

SCÈNE XXXII.

ACHILLE *ſurvient à la tête de ſon bataillon.*

ACHILLE.

REGARDE, Hector, vois : le ſoleil eſt prêt à ſe coucher ; vois comme la nuit hideuſe ſuit la trace de

l'aſtre, au moment où il va s'abaiſſer ſous l'horiſon, & faire place aux ténèbres, pour fermer le jour : la vie d'Hector va s'éteindre.

HECTOR.

Je ſuis déſarmé (†). N'abuſe pas de cet avantage, Grec.

ACHILLE.

Frappez, ſoldats, frappez : c'eſt lui que je cherche. (*Hector tombe.*) Ilion, tu vas tomber après lui ; Troye, tombe en ruines. Ici réſident ton cœur, tes nerfs, & ta vigueur. — Allons, Myrmidons. Et criez tous de toutes vos forces, *Achille a tué le puiſſant Hector.* — Ecoutez : on ſonne la retraite du côté des Grecs.

UN MYRMIDON.

Les trompettes de Troye la ſonnent auſſi, Seigneur.

ACHILLE.

La nuit portée ſur ſes dragons aîlés s'étend ſur la terre, & comme un arbitre (§), elle ſépare les

(†) Cette circonſtance eſt priſe des Romans Anglois de la deſtruction de Troye, & non d'Homère.

(§) *Stickler.* Celui qui ſe tenoit près des deux champions, pour les ſéparer, quand la victoire pouvoit ſe décider ſans effuſion de ſang. STEEVENS.

armées.

armées. Mon épée à demi raſſaſiée, auroit voulu ſe gorger de ſang: mais ſatisfaite de ce mêts friand, elle conſent à aller ſe repoſer. — Allons, liez ſon corps à la queue de mes chevaux: je veux traîner ce Troyen le long de la plaine.

(*On ſonne la retraite. Ils ſortent, on entend une acclamation.*)

SCÈNE XXXIII.

AGAMEMNON, AJAX, MÉNÉLAS, NESTOR, DIOMÈDE, *& les autres Guerriers en marche.*

AGAMEMNON.

ECOUTEZ, écoutez! Quel eſt ce cri général?

NESTOR.

Silence, tambours.

UN CRI.

Achille! Achille! Hector eſt tué! Achille!

DIOMÈDE.

Le cri eſt : *Hector eſt tué, & par Achille.*

AJAX.

Si cela eſt, qu'il ne s'en énorgueilliſſe pas. Le grand Hector étoit un auſſi brave guerrier que lui.

AGAMEMNON.

Marchons à pas lents — Qu'on dépêche quelqu'un, pour prier Achille de venir nous trouver dans notre tente. Puiſque les Dieux nous ont marqué leur faveur dans la mort d'Hector; la fameuſe Troye eſt à nous, & nos ſanglantes guerres ſont finies.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XXXIV.

Le Théâtre repréſente une autre partie du Champ de bataille.

ÉNÉE, *ſuivi des Troyens.*

ARRÊTEZ : nous ſommes maîtres du champ de bataille : ne rentrons jamais dans nos foyers : reſtons ici toute la nuit.

TROILE *arrive.*

Hector eſt tué.

TOUS LES TROYENS.

Hector ? — Que les Dieux nous en préſervent!

TROILE.

Il eſt mort ; & attaché à la queue des chevaux de ſon meurtrier, comme le plus vil des animaux, il eſt traîné le long de la plaine, indignée de cette barbarie. Cieux, courroucez-vous, achevez d'accomplir votre vengeance. Aſſeyez-vous, Dieux, ſur vos trônes, & frappez Troye du même coup : je vous en conjure : montrez votre clémence dans la rapidité de nos déſaſtres, & ne prolongez point notre deſtruction inévitable.

ÉNÉE.

Seigneur, vous découragez toute l'armée.

TROILE.

Vous, qui me parlez ainſi, vous ne me comprenez pas. Je ne parle pas de fuite, de crainte, ou de mort : mais je brave tous les dangers, tous les maux dont nous menacent les hommes & les Dieux. Hector n'eſt plus ! Qui l'annoncera à Priam,

ou à Hécube ? Que celui, qui voudra être regardé comme l'oiſeau le plus ſiniſtre & le plus odieux, aille à Troye, & diſe dans ſes rues : *Hector eſt mort.* Ce mot changera Priam en pierre ; & les épouſes & les jeunes filles en fontaines, ou comme Niobé, en froides & inſenſibles ſtatues, & jettera Troye entière dans la conſternation. Mais allons, marchons. Hector eſt mort : il n'y a rien de plus à dire : arrêtez encore — Exécrables tentes, plantées ſur les plaines de Phrygie, que Titan ſe lève auſſitôt qu'il voudra l'oſer, je vous pénétrerai d'un bout à l'autre. Et toi, Achille, lâche Géant, nul eſpace de terre ne ſéparera nos deux haînes : je t'obſéderai, comme le remords obsède une conſcience coupable, qui crée autant de ſpectres que l'imagination enfante de penſées. Donnez le ſignal d'une marche alègre vers Troye : prenons courage & marchons : l'eſpoir de la vengeance couvrira nos maux intérieurs.

(*Enée ſort avec les Troyens.*)

SCÈNE XXXV.

PANDARE *paroît.*

M'ENTENDEZ-VOUS, Seigneur, m'entendez-vous ?

TROILE.

Qu'y a-t-il ?

PANDARE.

Voici une lettre de cette pauvre infortunée.

TROILE *la prend.*

Voyons.

PANDARE.

Une maudite ptiſie, une damnable ptiſie me tourmente tant, avec le malheureux ſort de cette pauvre infortunée; & mille autres peines, que je ſerai forcé de vous quitter un de ces jours: & j'ai auſſi une fluxion dans les yeux; & tant de douleurs dans mes os, qu'à moins qu'un homme ne ſoit maudit, on ne ſauroit dire quelle autre choſe ce peut être. — Que vous dit-elle dans cette lettre ?

TROILE.

Des mots, des mots, de vains mots: rien du cœur (*Déchirant la lettre.*) Les actions ſuivent un autre cours. — (*Il en jette les lambeaux aux vents.*) Allez, vent, mêlez-vous aux vents, & partagez ſon inconſtance. — Elle nourrit toujours mon amour de paroles & d'illuſions; mais elle gratifie un autre des effets.

PANDARE.

Mais, écoutez-moi.

TROILE.

Loin de moi, vil entremetteur! Que la honte & l'ignominie pourſuivent ta vie, & ne ſe ſéparent jamais de ton nom.

(*Troïle ſort.*)

SCÈNE *dernière.*

Formant une eſpèce d'Epilogue.

PANDARE *ſeul.*

VOILA un excellent topique pour mes douleurs! O monde, monde, monde! c'eſt ainſi que le pauvre agent eſt mépriſé! O fourbes intrigans d'amour, avec quelles proteſtations on vous preſſe d'agir, & comme on vous en récompenſe mal! Pourquoi donc nos efforts ſont-ils ſi recherchés, & nos ſuccès ſi dédaignés? Quelle eſt la raiſon de cette conduite? Voyons

L'humble abeille bourdonne joyeuſement
Tant qu'elle conſerve ſon miel & ſon aiguillon.
Mais eſt-elle vaincue & ſon dard émouſſé?
Adieu ſon miel, & ſes doux bourdonnemens.

Serviteurs complaiſans des amours, écrivez cette leçon ſur vos tapiſſeries.

Vous tous qui dans cette Aſſemblée êtes mes Confrères de débauche, que vos yeux à demi ſortis de leur orbite, pleurent la chûte de Pandare; ou ſi vous ne pouvez pleurer, du moins donnez-lui quelques gémiſſemens, & ſi ce n'eſt pas pour moi, que

ce ſoit pour les douleurs de nos nerfs uſés, vous freres & ſœurs, qui faites métier de veiller à la porte.

Dans deux mois d'ici environ, mon teſtament ſera fait.
Il le ſeroit même déjà, ſans cette crainte que j'ai,
Que quelque maligne oye d'Wincheſter (†) ne le ſifflât:
Juſqu'à ce moment, je vivrai dans le régime, & chercherai mes aiſes:
Et l'inſtant venu, je vous légue mes maladies.

(*Il ſort.*)

(†) Les Filles de joie étoient anciennement ſous la Juriſdiction de l'Evêque de Wincheſter. POPE.

Cette Pièce eſt une des plus correctement écrites de Shakeſpéar; ce n'eſt pas celle où il y a le plus d'imagination & d'invention. Mais les caractères en ſont variés, & bien ſoutenus. Ses caractères vicieux peuvent dégoûter, mais ne peuvent pas corrompre. Creſſide eſt mépriſée, & Pandare eſt déteſté.

JOHNSON.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES
SUR LA TRAGÉDIE
DE
TROÏLE ET CRESSIDE.

ACTE PREMIER.

(1) Les Héros d'Homère n'ont jamais combattu à cheval: cependant quelques-uns d'eux, qui ont reparu dans l'Enéïde, avoient, ainſi que les Rutules, de la cavalerie dans leurs troupes. On ne peut rien conclure de la manière dont Aſcagne & la jeune Nobleſſe de Troye ſont introduits à la fin des Jeux Funèbres, parce que Virgile vouloit vraiſemblablement, aux dépens d'un Anachroniſme, faire un compliment ſur les Exercices Militaires établis par Jules-Céſar, & perfectionnés par Auguſte. Il paroit par différens paſſages de cette Pièce, que Hector combat à cheval, & il faut ſe ſouvenir que Shakeſpéare a emprunté quelques matériaux d'un livre qui compte Eſdras & Py-

thagore parmi les enfans bâtards du Roi Priam. Shakeſpéare auroit pu être induit dans cette erreur, par la manière dont Chapman a traduit pluſieurs parties de l'Iliade, où l'on voit les Héros monter dans leurs chars, ou en deſcendre. *Steevens.*

(2) » On a, dit M. Pope, ajouté, *Alexandre*, dans toutes » les Editions fort abſurdement; car Pâris n'eſt pas alors » ſur la Scène «. Mais pourquoi le Valet de Creſſide ne pourroit-il pas s'appeller Alexandre auſſi? Pâris n'avoit pas le privilége excluſif de porter ce nom. Peut-être que, comme nous avons eu Alexandre le Grand, le Pape Alexandre, & Alexandre Pope, ce dernier n'a pas voulu proſtituer un ſi beau nom à un malheureux Valet. *Théobald.*

(3) Ulyſſe commence ſon diſcours par louer ceux qui avoient parlé avant lui, & marque les différens caractères qui diſtinguent leur éloquence, la force, & la douceur; ce qu'il exprime par la différence des métaux, ſur leſquels il exhorte à graver leurs harangues pour l'inſtruction de la poſtérité. Celle d'Agamemnon doit ſelon lui être gravée ſur le cuivre, & la table être ſuſpendue & ſoutenue d'un côté par la Grèce, & de l'autre par Agamemnon, pour marquer l'unanimité de leur opinion: Neſtor doit être repréſenté en argent, réuniſſant toute l'aſſemblée dans un ſeul & même avis, par ſa douce élocution. Nous appellons une voix douce, *une voix d'argent*, une langue perſuaſive, *une langue d'argent. Hacher*, eſt un terme de Gravure. *Johnſon.*

Il y a dans le diſcours d'Agamemnon une alluſion à l'ancienne coutume de graver les Loix & les Regiſtres publics

ſur le cuivre, & d'en ſuſpendre les tables aux murs des Temples & autres lieux publics. *Tyrwhitt.*

Steevens penſe que, *haché en argent*, peut ſignifier, » dont » la chevelure & la barbe font paroître Neſtor comme une » figure gravée ſur l'argent «. — *A bond of Air*, lien d'air; l'influence de ſa voix étoit viſible dans ſes effets, quoique ſa voix, comme l'air, fût inviſible.

(4) On étoit à la ſeptième année du Siége de Troye, & Enée devoit connoître Agamemnon. Mais Shakeſpéare qui conſerve exactement les caractères, confond ordinairement les coutumes de toutes les Nations, & il ſemble ſuppoſer ici, que les Anciens, comme les Héros de la Chevalerie, combattoient, la viſière de leur caſque abbaiſſée; ou peut-être a-t-il pris cette erreur des enlumineurs de manuſcrits, leſquels ſemblent n'avoir jamais eu la moindre idée des coutumes, des coſtumes plus anciens que ceux de leur tems. Il y a dans le Muſæum des livres du tems de Henri VI, & l'on y voit les Héros de l'ancienne Grèce habillés ſuivant la mode du ſiècle, où ces livres ont reçu leurs ornemens. *Steevens.*

Voici l'Hiſtoire de l'aventure de Troïle & Creſſide.

Calchas autem, Trojanorum Antiſtes, qui, mandantibus Diis, relictis Trojanis, Græcis adhæſerat, quamdam filiam ſuam habebat, multæ pulchritudinis & morum Venuſtate conſpicuam, quæ Briſeida communi nomine vocabatur. Hic Calchas pro prædictâ filiâ ſuâ Briſeida regem Agamemnon & alios Græcorum reges ſollicitè deprecatur, ut prædictam filiam ſuam à Rege Priamo, ſi placet, ex-

poſcant, ut eam reſtituat Patri ſuo; qui eidem Regi Priamo preces plurimas obtulerunt. Sed Trojani contra Calcam Antiſtitem multum impugnant, aſſerentes eum eſſe nequiſſimum proditorem & ideò morte dignum. Sed Rex Priamus ad petitionem Græcorum inter commutationem Antenoris & Regis Thoas Briſeida Græcis voluntariè relaxavit. Treugâ igitur durante Hector ad Græcorum caſtra ſe contulit. Quem Achilles libenter inſpicit, cum nunquam viderit eum inermem, & in ejus tentoriis Hector in ſuorum multorum Nobilium comitiva, Achille petente, deſcendit.

Troilus verò poſtquam agnovit de ſui patris procedere voluntate de Briſeida relaxandâ & reſtituendâ Græcis, quam multo amoris ardore juveniliter diligebat, nimio calore ductus amoris in deſiderativâ virtute igneæ voluntatis multo dolore deprimitur & torquetur, funditur que quaſi totus in lacrimis, anxiolis ſuſpiriis & lamentis. Nec eſt, qui ex caris ejus cum valeat conſolari. Briſeida verò, quæ Troilum non minoris ardoris amore diligere videbatur, non minùs in voces querulas prodit ſuos dolores, cùm tota ſit fluvialibus lacrimis madefacta; ſic quòd continuis aquoſis imbribus ab oculorum ſuorum fonte ſtillantibus veſtes ſuas & faciem adſperſit, ità quòd veſtes ejus tanto erant lacrimarum perfuſæ liquore, ac ſi premeutis alicujus manibus ſtringerentur & aquarum multitudinem effunderent in ſtricturâ. Unguibus etiam ſuis tenerrima ora dilacerabat & aureos crines ſuos à lege ligaminis abſolutos à lacteâ ſui capitis cute divellit. Et dum rigidis unguibus ſuas maxillas exarat, rubeo cruore pertinctas, lacerata lilia laceratis roſis immiſceri ſimilitudinariè videbantur. Quæ dum queritur de ſuâ ſeparatione à dilecto ſuo Troilo, ſæpius intermoritur inter brachia eam vo-

lentium ſuſtinere, dicens, ſe malle mortem appetere quam vitâ potiri, ex quo eam ab eo ſeparare neceſſe eſt, à cujus vitæ ſuæ ſolatia dependebant. Noctis igitur ſuperveniente caligine, Troilus ſe contulit ad Briſeidam, eam flebilibus monet in lacrimis, ut à tanto ſe debeat temperare dolore. Et dùm ſic eam conſolari Troilus anhelat, Briſeida inter brachia Troili labitur ſæpiùs ſemiviva. Quam inter dulcia baſia, lacrimis irrorata flebilibus, ad vires ſui ſenſus eâ nocte reducere eſt conatus. Sed diei horâ quaſi ſuperveniente vicinâ, Troilus à Briſeida in multis anxietatibus & doloribus diſceſſit & eâ relictâ ad ſui palatii regna properavit. Sed, ô Troile, quæ te tam juvenilis errare coëgit credulitas, ut Briſeidæ lacrimis crederes deceptivis & ejus blanditiis? Sanè omnibus mulieribus eſt inſitum à naturâ ut in eis non ſit aliqua firma conſtantia; quarum ſi unus oculus lacrimatur; ridet earum alius oculus ex tranſverſo; quarùm mutabilitas & varietas eas ad illudendos viros ſemper inducit; & cum magis ſigna amoris viris oſtendunt, ſtatim ſollicitatæ per alium, amorem ſui demonſtrantes variant & commutant repente inſtabilem. Et ſi fortè nullus ſollicitator earum appareat, ipſum ipſæ dum incendunt, vel dum vagantur ſæpiùs in feneſtris, vel dum reſident in plateis furtivis aſpectibus clandeſtinè ſibi quærunt. Nulla ſpes eſt reverâ tam fallax, quàm ea quæ reſidet in mulieribus & procedit ab eis. Unus fatuus ille juvenis cenſeri poteſt, & multò fortiùs ætate profectus, qui in mulierum blanditiis fidem gerit & earum demonſtrationibus ſic fallacibus ſe committit. Briſeida igitur de mandato Regis Priami in magno apparatu ſe accingit ad iter. Quam Troilus & multi alii nobiles de Trojanis per magnum viæ ſpatium commearunt. Sed Græcis advenientibus ad recipiendum eamdem, Troilus & Trojani redeunt & Græci eam in ſuo recipiunt comitatu. Inter quos dum

eſſet Diomedes & illam Diomedes inſpexiſſet, in flammam ſtatim venerei amoris exarſit, & eam vehementi deſiderio concupivit. Qui cum collateralis aſſociando Briſeidam cum eâ inſimul equitaret, ſui amoris flammam continere non valens, Briſeidæ revelat ſui æſtuantis cordis amorem. Quam ut multis affectuoſis ſermonibus & blanditiis, nec non promiſſionibus reverâ magnificis allicere ſatis humiliter eſt conatus. Sed Briſeida in ipſis primis motibus, ut mulierum eſt moris, ſuum præſtare recuſavit aſſenſum, nec tamen paſſa eſt, quin poſt multa Diomedis verba ipſum nolens à ſpe ſuâ dejicere, verbis humilibus dixit ei: amoris tui oblationem ad præſens nec repudio nec admitto, cum cor meum non ſit ita diſpoſitum, quod tibi poſſim aliter reſpondere. Ad cujus verba Diomedes ſatisfactus eſt hilaris, cum ex eis perſenſerit de ſpe gerendâ in eam uſque ad locum quo Briſeida recipere in ſui patris tentoria ſe debebat. Et eâ perveniente ibidem, ipſe eam ab equo deſcendens promptus adivit, & unam de Cirothecis quam Briſeida gerebat in manu ab ea nullo percipiente furtivè ſubtraxit. Sed cum ipſa ſola perſenſerit, placitum furtum diſſimulavit amantis. Tunc Antiſtes Calcas in filiæ accurſum advenit & eam in vultu & animo ſatis hilari in tentorium ſuum recepit. Et Diomedes, licet amore Briſeidæ nimium fluctuaret, tamen amor & ſpes eum in multo labore ſui cordis impugnant. Briſeida verò ſola exiſtens cum antiſtite patre ſuo, ipſum duris verbis aggreditur in multitudine lacrimarum dicens ei: quomodo, pater cariſſime, infatuatus extitit ſenſus tuus, qui tantâ vigere ſapientiâ conſuevit, ut te, qui tantum inter Trojanos magnificatus extiteras, & elevatus, cum fuiſſes factus eorum tanquam Dominus & ſolus eorum in omnibus gubernator, qui tantis inter eos divitiis abundabas, tantarum poſſeſſionum multiplicatione ſuffultus &

eorum etiam nunc factus proditor, & tuam negasti patriam, cujus esse defensor in omnibus debuisti, & nunc elegisti melius tibi placere, abjurando patriam, in paupertate & exitio vivere, &c.

In adventu igitur Brisеidæ, Græcis placuit universis ipsius Brisеidæ tam formosus aspectus, cum ad ejus replacidam visionem omnes majores Græcorum exercitus accessissent, quærentes ab eâ de Trojanâ civitate rumores, & ejus civium continentiam, nec non & Regis eorum, quos Brisеida in multâ verborum facundiâ pandit eis. Quare omnes majores ipsam in filiali affectione recipiunt, promittentes ei, eam habere caram ut filiam, & ipsam in omnibus honorare. Et eis ab eâ recedentibus, multis donis & muneribus replent eam. Nondum illa dies ad horas declinaverat vespertinas, cum jam Brisеida suas recenter mutaverat voluntates & vetera proposita sui cordis, & jam magis sibi succedit advotum esse cum Græcis, quam fuisse hâctenus cum Trojanis. Jam nobilis Troili amor cœpit in suâ mente tepescere & tam brevi horâ repente sic subito facta volubilis cœperat in omnibus variari.

Tunc cum ille Diomedes supervenit bellicosus, multâ gente suffultus, quam repentè in Troilum irruit, & ipsum ab equo prosternit; ab eo auferens equum suum, quem per suum nuntium specialem ad Brisеidam in exenium destinavit, mandans nuntio suo prædicto, ut Brisеidæ nuntiet, ipsum equum Troili fuisse dilecti à quo Troilum ipse dejecit in suorum bellicosâ fortitudine brachiorum & eam deprecetur humiliter, quod Diomedem servum suum à suâ memoriâ non repellat. Nuncius igitur statim cum ipsius equi dono ad Brisеidam celeriter fes-

tinavit, equum ſibi obtulit à Diomede tranſmiſſum & verba, quæ dixit ſibi Diomedes, fideliter narrat illi. Briſeida verò recepit hilariter equum ipſum & ipſi nuntio dixit hæc verba : dic ſecurè Domino tuo, quòd illum ego habere odio non poſſum, qui me tanta puritate ſui cordis affectat. Ad hæc nuntius recedit ab ipſâ, & ad Dominum properavit, ad huc conflictu belli durante. Exhilaratus igitur Diomedes ad verba nuntii inter acies bellicoſas diſcurrit, Trojanis inſiſtentibus contra Græcos.

TROILE.

TROILE ET CRESSIDE,

RETRANCHEMENS.

(*) ACTE PREMIER.

SCÉNE VI.

CRESSIDE.

OUI, un homme haché en chair en pâté, & qui doit être cuit ſous dattes (†) dans le pâté — Car alors adieu la *date* de l'homme.

PANDARE.

Vous êtes une ſi étrange femme, qu'on ne ſait jamais ſur quel ſens vous vous couchez.

CRESSIDE.

Sur le dos, pour défendre mon ventre; ſur mon eſprit, pour défendre mes fineſſes; ſur mon ſecret, pour

(†) Les dattes étoient un ingrédient qui entroit dans preſque toute l'ancienne pâtiſſerie : d'où cette mauvaiſe équivoque.

STEEVENS.

défendre mon honneur ; mon maſque ſert à défendre ma beauté ; & vous, à défendre tout cela. Et je me couche ſur toutes ces gardes.

PANDARE.

Dites-nous une de vos gardes.

CRESSIDE.

Je ferai la garde pour cela même ; & c'eſt auſſi là une de mes meilleures gardes. Si je ne peux garder ce que je ne voudrois pas avoir touché, je puis du moins faire ſi bonne garde, qu'on ne puiſſe pas dire, que j'aye été touchée ; à moins que l'objet ne ſoit ſi enflé & ſi gros, qu'on ne puiſſe le cacher, & alors il eſt impoſſible de le garder.

(*) ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente le Camp des Grecs.

AJAX, THERSITE.

AJAX.

THERSITE?

THERSITE (*à part ſoi.*)

Agamemnon — S'il avoit des ulcères par tout le corps, généralement.

AJAX.

Therſite?

THERSITE.

Et que ces ulcères fourniſſent de la matière? Suppoſons que cela fût: le Général ne donneroit-il pas de la matière alors? Ne ſeroit-ce pas un amas d'ulcères?

AJAX.

Chien.

THERSITE.

Alors il ſortiroit de lui du moins quelque matière: & juſqu'à préſent je ne lui vois produire aucune choſe.

AJAX.

Toi, race de chien-loup, ne peux-tu pas m'entendre? Hé bien, voyons ſi tu me ſentiras. (*Il le frappe.*)

THERSITE.

Que la peſte de la Grèce (†) te ſaiſiſſe, toi, noble métis, (§) à l'eſprit de bœuf.

AJAX.

Parle donc levain chanci, & plein de malignité, réponds: je te battrai juſqu'à ce que tu deviennes un bel homme.

THERSITE.

C'eſt moi plutôt qui te railleraî juſqu'à ce que tu ayes de l'eſprit & de la piété: mais je crois que ton cheval aura plutôt appris une oraiſon par cœur, que tu n'auras pu apprendre une prière ſans livre. Tu peux frapper, le peux-tu? Que la rouge peſte te ſaiſiſſe pour tes âneries!

AJAX.

Excrément de crapaud, apprends-moi l'objet de la proclamation qu'on a faite dans le Camp.

THERSITE.

Penſes-tu, que je ſois ſans ſentiment, pour me frapper de la ſorte?

(†) Il fait ſans doute alluſion à la peſte dont Appollon affligea l'armée des Grecs. JOHNSON.

(§) *Mungrel* ſignifie proprement le fruit de deux animaux de différente eſpèce.

AJAX.

La proclamation.

THERSITE.

Tu es, je crois, proclamé fol.

AJAX.

Ne me, porc-épic, ne me ....: la main me démange.

THERSITE.

Je voudrois que tu fusses dévoré de démangeaisons de la tête aux pieds, & que ce fût moi qui fusse chargé de te gratter: je ferois de toi le plus dégoûtant galeux de la Grèce (†). Quand tu es à quelque expédition du dehors, tu es aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX.

La proclamation, te dis-je.

THERSITE.

Tu murmures & tu t'emportes à chaque instant contre Achille; & tu es aussi plein d'envie contre sa grandeur, que Cerbère est jaloux de la beauté de Proserpine: oui, voilà ce qui te fait aboyer après lui.

AJAX.

Dame Therfite!

THERSITE.

Tu devrois se battre, lui.

(†) Allusion à l'Éléphantiasis ou la lèpre des Grecs, décrite par Celse.

AJAX.

Lourde & informe maſſe (§).

THERSITE.

Il te mettroit en pièces, avec ſon poing, auſſi aiſément qu'un matelot briſe ſon biſcuit de mer.

AJAX *en le frappant de nouveau.*

Comment, infâme dogue!

THERSITE.

Courage, courage.

AJAX.

Sélette à ſorcière (¶).

THERSITE.

Oui, va, va, Seigneur à l'eſprit bouilli: tu n'as pas plus de cervelle dans la tête, qu'il n'y en a dans mon coude. Un petit ânon pourroit t'en remontrer. Toi, malin & vaillant baudet; tu es mis ici pour battre les Troyens;

(§) *Cob-loaf*: pain lourd & raboteux.

(¶) Une manière de donner la queſtion à une ſorcière, c'étoit de la placer ſur une chaiſe ou banc, les jambes liées en croix l'une ſur l'autre, de ſorte que le poids de tout ſon corps portât ſur ſon derrière; & par cette poſition, au bout de quelque tems la circulation du ſang s'embarraſſoit, & cette façon d'être aſſiſe devenoit auſſi douloureuſe, que le cheval de bois; & comme elle reſtoit vingt-quatre heures dans cette ſituation, ſans manger ni dormir, ſouvent pour ſe délivrer de cet affreux tourment, l'innocent s'avouoit ſorcier. Que d'innocens ſont ſortis de la coupables! GRAY.

& tu es la dupe & le jouet de ceux qui ont quelque ſens commun, comme un eſclave de Barbarie : ſi tu t'accoutumes à me battre, je commencerai à t'anatomiſer depuis les talons, & je te dirai ce que tu es pouce par pouce, maſſe ſans entrailles, oui!

AJAX.

Chien!

THERSITE.

Noble galeux.

AJAX *le battant.*

Chien!

THERSITE.

Idiot, ſuppôt de Mars! pourſuis, féroce animal : pourſuis, dromadaire, pourſuis.

SCÈNE II.

Les mêmes. ACHILLE & PATROCLE.

ACHILLE.

QUOI, qu'y a-t-il donc, Ajax ? pourquoi le maltraiter ainſi ? Therſite, réponds donc, quel ſujet.... ?

THERSITE.

Vous le voyez, le voyez-vous ?

ACHILLE.

Oui, quel eſt le ſujet....

THERSITE.

Voyez, regardez-le.

ACHILLE.

Oui, hé bien ; quel eſt le ſujet ?

THERSITE.

Mais conſidérez-le bien.

ACHILLE.

Hé bien ; je le fais.

THERSITE.

Mais non, vous ne le conſidérez pas bien : car, pour qui que vous le preniez, c'eſt Ajax.

ACHILLE.

Je le ſai bien, fou.

THERSITE.

Oui, mais ce fou ne ſe connoît pas lui-même.

AJAX.

C'eſt pour cela que je te bats.

THERSITE *riant.*

Ho, ho, ho : les pauvres petits ſignes de ſens commun qu'il donne ! voilà comme ſes ſaillies ont les oreilles longues. Je lui ai battu le cerveau, comme il a battu mes os. J'acheterai neuf moineaux pour un ſol ; hé bien ! ſa pie mere ne vaut pas la neuvième partie d'un moineau. Ce Seigneur, Achille, cet Ajax... qui porte ſon eſprit dans ſon ventre, & ſes boyaux dans la tête ; Je veux vous apprendre ce que je dis de lui.

ACHILLE.

Hé bien, quoi?

THERSITE.

Je dis, que cet Ajax....

(*Ajax s'avance pour le frapper de nouveau: Achille ſe met entr'eux d'eux.*)

n'a pas autant de ſens commun....

(*Ajax veut ſe débarraſſer des bras d'Achille.*)

ACHILLE.

Je vous tiendrai.

THERSITE *continuant ſa phraſe.*

...qu'il en faudroit pour boucher le trou de l'aiguille d'Hélène, pour laquelle il vient combattre.

ACHILLE.

Paix, fol.

THERSITE.

Je la voudrois avoir, la paix & le repos: mais ce fou ne le veut pas: tenez, c'eſt lui: le voilà; voyez-le bien.

AJAX *toujours furieux.*

O déteſtable dogue! je te....

ACHILLE.

Voulez-vous faire lutter votre eſprit avec celui d'un fol !

THERSITE.

Non, je vous le garantis. Car l'eſprit d'un fol feroit honte au ſien.

PATROCLE.

Point d'injures, Patrocle.

ACHILLE.

Quel eſt donc le ſujet de la querelle ?

AJAX.

J'ai dit à cette vile chouette, de m'apprendre l'objet de la proclamation, & il ſe met à me railler.

THERSITE.

Je ne ſuis pas ton eſclave.

AJAX.

Allons, va, va.

THERSITE.

Je ſers ici en volontaire.

ACHILLE.

Ton dernier ſervice étoit un peu forcé ; il n'étoit certainement pas volontaire : il n'y a point d'homme qui ſoit battu volontairement : c'étoit Ajax qui étoit ici le volontaire ; & toi qui étois ſous la *preſſe*.

THERSITE.

Oui dà ? — Une grande partie de votre eſprit git auſſi dans vos muſcles, ou il y a des menteurs. Hector fera une bonne capture, s'il vous fait ſauter la cervelle ; il gagneroit autant à briſer une groſſe noix vuide, ſans noyau.

ACHILLE.

Quoi ; à moi auſſi, Therſite ?

THERSITE.

Il y'a Ulyſſe, & le vieux Neſtor, dont l'eſprit étoit moiſi, avant que vos grands peres euſſent des ongles à leurs orteils... qui vous accouplent au joug comme deux bœufs de charrue, & vous font labourer cette guerre.

ACHILLE.

Quoi ? que dis-tu là ?

THERSITE.

Oui, vraiment. Hoho ! Achille ! hoho ! Ajax ! hoho !

AJAX.

Je te couperai ta langue.

THERSITE.

Peu m'importe : je parlerai encore autant que vous, après.

PATROCLE.

Allons, plus de paroles, Therſite : paix.

THERSITE.

Moi, je me tiendrai en paix, quand ce braque (†) d'Achille me dira de me taire ?

ACHILLE.

Voilà pour vous, Patrocle.

THERSITE.

Je veux vous voir pendus, comme deux bourriques, avant que je rentre jamais dans vos tentes ; j'irai m'établir où il y a du ſens commun, & je quitterai la faction des fols. (*Il ſort.*)

PATROCLE.

Une bonne défaite.

(†) Eſpèce de chien.

ACHILLE.

Voici donc ce qu'on a publié dans tout le Camp ; qu'Hector, vers la cinquième heure du ſoleil, viendra, avec un trompette, entre nos tentes & les murs de Troye, demain matin, défier au combat un de nos Chevaliers, qui aura du cœur ; & qui oſera ſoutenir, ... je ne ſai quoi. C'eſt de la ſottiſe, adieu.

AJAX.

Adieu. Qui lui fera raiſon?

Fin de la première Partie.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne, attenant celle des Mathurins, 1782.

TOUT EST BIEN
QUI FINIT BIEN,
OU
SI LA FIN EST BONNE,
TOUT EST BON,
COMÉDIE.

REMARQUES
DE M. ESCHEMBURG,
Sur Tout eſt bien qui finit bien, *ou*, ſi la fin eſt bonne, tout eſt bon.

LA ſource de cette Comédie eſt une Hiſtoire de Bocace, la neuvième de la troiſième *Giornata*, quoique Shakeſpear ne l'ait probablement pas empruntée de lui, mais de *Painter*, où elle ſe trouve dans ſon *Palace of pleaſure*, ſous le titre de *Giletta of Narbon* (†). Voici en peu de mots le ſujet.

UN Gentilhomme François, nommé Iſnard, Comte de Rouſſillon, étoit d'une complexion très-foible, & avoit toujours auprès de lui un Médecin appellé Gérard de Narbonne. Ce Comte avoit un fils unique (Bertrand), qu'il faiſoit élever avec d'autres enfans de même âge, parmi leſquels Gilette, fille du Médecin, étoit auſſi. Cette jeune perſonne aimoit ſingulièrement le jeune

(†) On trouve auſſi cette Hiſtoire dans le vieux livre que j'ai déja cité, « Badinage avec la vérité » (Francfort 1550, fol.) ſous le titre de *l'Amour forcé; comment la fille d'un Docteur obtint en mariage un Comte contre ſa volonté.*

Bertrand ; & quand, après la mort de ſon père, le Roi le fit venir à Paris, elle reſta en Rouſſillon, avec le plus grand chagrin de l'avoir perdu. Le père de Gilette mourut bientôt après : on lui propoſa pluſieurs partis, qu'elle refuſa, parce qu'elle avoit conçu dans ſon cœur la ferme réſolution de ne donner ſa main qu'au jeune Comte. Elle ne fut pas long-tems à apprendre que le Roi étoit très-incommodé de la fiſtule ; ſon père lui avoit laiſſé pluſieurs ſecrets de ſon art, dont elle crut pouvoir alors faire uſage : elle ſaiſit bien vîte l'occaſion de ſe tranſporter à Paris. Le Roi prit ſon remède, & lui promit que s'il en étoit guéri, il la marieroit avec l'homme le plus noble & le plus riche, qu'elle choiſiroit-elle-même. La guériſon réuſſit, & Gilette demanda le Comte Bertrand en mariage. Celui-ci fut très-ſurpris d'une propoſition qu'il croyoit ſi fort au deſſous de ſon rang. Le Roi cependant déclara, qu'il ne vouloit pas manquer à la parole qu'il avoit donnée, & fit faire les préparatifs de cette nôce, qui, en effet, s'accomplit. D'abord après la célébration, Bertrand, ſous prétexte d'aller dans ſa patrie, ſe tranſporta en Toſcane, & prit du ſervice parmi les Florentins, qui étoient alors en guerre avec les Siennois. Gilette s'en retourna en Rouſſillon, où elle s'acquît l'affection & l'eſtime de tout le monde. Elle envoya deux de ſes amis au Comte, pour lui dire qu'elle s'éloigneroit pour toujours du Rouſſillon, ſi ſa préſence étoit la cauſe de ſon abſence. Bertrand lui fit répondre qu'elle pouvoit faire ce qu'elle vouloit, mais qu'il étoit fermement réſolu de ne pas vivre avec elle en époux, qu'elle ne fût en poſſeſſion de l'anneau qu'il portoit, & qu'elle n'eût un fils de lui ; il croyoit

qu'aucune de ces deux choſes ne pouvoit jamais arriver. Cependant Gilette imagina comment il ſeroit poſſible de parvenir à ſon but, & ſe décida enfin à aller trouver le Comte. Elle fit le voyage, déguiſée en Pelerine, accompagnée d'une femme-de-chambre & d'un de ſes couſins. Arrivée à Florence, elle ſe logea chez une veuve, où elle ne tarda pas à voir paſſer le Comte Bertrand avec une grande ſuite. Elle fit ſemblant de ne pas le connoître, & demanda à la veuve qui il étoit. Celle-ci lui raconta, entr'autres, qu'il étoit très-amoureux d'une de ſes voiſines, jeune, belle & vertueuſe, mais pauvre, & que ſa mère avoit grand ſoin de la ſouſtraire à ſes pourſuites. Gilette ſe découvrit à la mère de ſa rivale, & la perſuada, en lui promettant une forte récompenſe, d'envoyer chez le Comte au nom de ſa fille, pour lui annoncer qu'elle céderoit à ſes vœux; & qu'en preuve de l'amour qu'il avoit pour elle, elle le prioit de lui envoyer l'anneau qu'il portoit au doigt: ce qui ſe fit. Bertrand envoya l'anneau, & vint à l'heure fixée dans la maiſon de la veuve, où Gilette le reçut dans ſes bras, en place de ſon Amante. La tromperie réuſſit, & ſes viſites furent ſouvent répétées. La groſſeſſe qui ſuivit, fut l'accompliſſement des ſouhaits de Gilette: elle récompenſa richement la fille & la mère, & s'en retourna chez la veuve. Bertrand apprenant que ſa femme avoit quitté le Rouſſillon, ſe laiſſa vaincre par les prières de ſes Vaſſaux, & revint dans ſa patrie. Cependant Gilette accoucha de deux fils, qui reſſembloient beaucoup à leur père. Peu de tems après ſes couches, elle revint en Rouſſillon, & y arriva le jour que ſon époux donnoit un grand feſtin pour célé-

brer ſon arrivée. Sous ſon habit de Pélerine elle vint au milieu de la compagnie, portant ſes deux enfans ſur ſes bras, ſe jetta aux pieds du Comte, lui donna l'anneau, & lui raconta tout. Bertrand, ſurpris & touché de cette aventure, reçut Gilette pour ſon épouſe, & vêcut content & heureux avec elle.

On voit que Shakeſpear a ſuivi cette Nouvelle dans la partie ſérieuſe de ſa Comédie. La partie comique paroît être toute de ſon invention. Mais il a fait auſſi dans le cours de cette Hiſtoire, quelques petits changemens & quelques augmentations, que le beſoin qu'il avoit d'une enveloppe dramatique ſembloit probablement exiger ou juſtifier. La mort prétendue d'Hélène ſert à reſſerrer d'autant plus le nœud de l'intrigue, & à en rendre le dénouement plus inattendu & plus intéreſſant. Le Comte, qui avoit agi d'une manière ſi légère & ſi cruelle envers Hélène, méritoit pour un tems la punition de ce ſoupçon, & des reproches qu'on lui faiſoit à cette occaſion. Et comment pouvoit il ſe comporter autrement envers ſon Roi qu'il avoit indigné?

Rien n'eſt ſi touchant, ſi ſéduiſant, que les ſcènes entre Hélène & la Comteſſe, que ſes monologues, ſon procédé envers Bertrand, envers le Roi, envers la veuve, &c. Comme auſſi l'inſtigation de Diane à accuſer Bertrand auprès du Roi, n'avilit point du tout le caractère d'Hélène. Les dédains & la conduite de Bertrand méritoient cette petite vengeance, & le léger embarras où il ſe trouve par-là, & qui finit bientôt par la plus heureuſe iſſue. Une épouſe

auſſi mépriſée, ſi maltraitée, avoit plus de droit, avec tant de titres, d'exiger l'amour du Comte, qu'elle n'avoit de ſujet de l'implorer à genoux; & le caractère d'Hélène en eſt annobli.

La première répugnance de Bertrand peut ſe juſtifier par la contrainte avec laquelle on l'a forcé à recevoir une épouſe. Mais qui peut excuſer ſon procédé ultérieur envers une perſonne qui ſacrifie tout pour lui?

PERSONNAGES.

LE ROI DE FRANCE.

Le Duc de FLORENCE.

BERTRAND, *Comte de Rouſſillon.*

LAFEU, *vieux Courtiſan.*

PAROLLES(†), *paraſite à la ſuite de Bertrand; lâche, mais vain, & plein de prétentions à la bravoure.*

Pluſieurs jeunes SEIGNEURS *François, qui ſervent avec Bertrand dans la guerre de Florence.*

Un INTENDANT, *Un* PAYSAN, *ou valet bouffon.* } *au ſervice de la Comteſſe de Rouſſillon.*

La Comteſſe de ROUSSILLON, *mère de Bertrand.*

HÉLENE, *fille de Gérard de Narbonne, fameux Médecin, mort depuis quelque tems.*

Une veuve de Florence.

DIANE, *fille de cette veuve.*

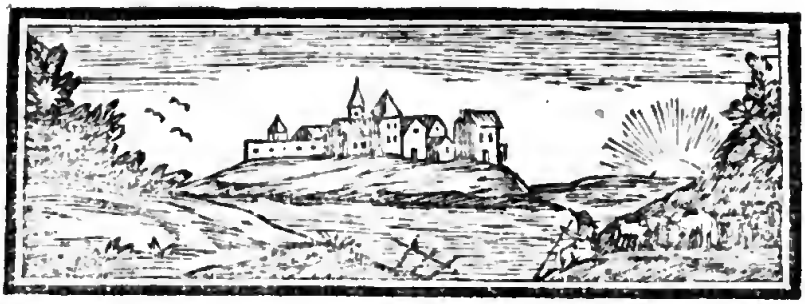
VIOLENTA(¶), MARIANA, } *voiſines & amies de la veuve.*

SEIGNEURS, *de la Cour du Roi, Officiers, Soldats, &c.*

(†) On devroit écrire ce nom, Paroles : c'eſt un être tout compoſé de mots & de ſons vains & ſans effet. *Steevens.*

(¶) Violenta eſt un perſonnage qui ne paroît qu'une fois ſur la ſcène, & qui y eſt abſolument muet. *Steevens.*

La Scène eſt partie en France, partie en Toſcane.



TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la maiſon de la Comteſſe de Rouſſillon, en France.

BERTRAND, *la Comteſſe de* ROUSSILLON, HÉLENE *&* LAFEU, *tous en deuil.*

LA COMTESSE.

EN laiſſant mon fils partir & ſe ſéparer de moi, j'enterre un ſecond époux.

BERTRAND.

Et moi, en m'éloignant de vous, Madame, je pleure de nouveau la mort de mon père. Mais il me faut obéir aux ordres du Roi. A préſent que je ſuis ſous la garde (†) de Sa Majeſté, je ſuis plus que jamais dans ſa dépendance.

LAFEU.

Vous, Madame, vous retrouverez un époux dans la bonté du Roi (*A Bertrand*). Et vous, Monſieur, un ſecond père. Un Roi, qui dans tous les tems eſt ſi univerſellement bon, doit néceſſairement conſerver pour vous ſa bienfaiſance. Vos vertus la feroient naître dans un cœur auquel elle ſeroit étrangère : ce n'eſt pas pour la tarir dans le cœur d'où elle coule avec tant d'abondance.

LA COMTESSE.

Que peut-on eſpérer de la guériſon du Roi ?

LAFEU.

Madame, il a congédié tous ſes Médecins, laſſé

(†) La Garde noble étoit une branche du gouvernement féodal, & qui pouvoit également être ſuppoſée tenir à la conſtitution de la France auſſi bien qu'à celle de l'Angleterre, où elle eut lieu juſqu'au règne de Charles II. C'eſt par le droit de cette prérogative, que le Roi pouvoit forcer Rouſſillon d'épouſer Hélène. *Hawkins.*

d'être ſous l'empire de leurs remèdes, & de pouſſer les jours avec l'eſpérance, & de ne trouver à la fin d'autre avantage, que de perdre avec le tems l'eſpérance même.

LA COMTESSE, *montrant Hélène.*

Cette jeune perſonne avoit un père (oh, *avoit* (†)! que ce mot réveille une triſte penſée!) dont la ſcience égaloit preſque la probité. S'il avoit pouſſé la ſcience auſſi loin que ſa vertu, il auroit rendu la Nature immortelle; & la Mort, n'ayant plus de victimes, eût été forcée de dépoſer ſa faulx oiſive (1). Plût à Dieu que pour le bonheur du Roi, il fût encore vivant! Je crois, qu'il auroit été la mort de ſa maladie.

LAFEU.

Comment l'appelliez-vous, Madame, cet homme dont vous parlez?

LA COMTESSE.

Il étoit fameux, Monſieur, dans ſon Art; & il avoit bien mérité de l'être. — Gérard de Narbonne.

LAFEU.

C'étoit vraiment un habile homme, Madame. Le Roi parla de lui dernièrement, avec beaucoup d'éloges

(†) Ce mot lui rappelle la perte de ſon mari.

& de regrets. Si la ſcience humaine pouvoit aller juſqu'à garantir du trépas, il vivroit encore.

BERTRAND.

Quel eſt le mal, mon cher Lafeu, qui mine les jours du Roi ?

LAFEU.

Une fiſtule, Seigneur.

BERTRAND.

Je n'avois jamais entendu parler de ce mal.

LAFEU.

Je voudrois bien qu'il fût encore inconnu. — Cette jeune perſonne étoit donc la fille de Gérard de Narbonne?

LA COMTESSE.

Sa ſeule enfant, Seigneur, & léguée à mes ſoins. J'ai d'elle toutes les bonnes eſpérances que promet ſon éducation. Elle poſsède cet heureux caractère qui embellit encore les beaux dons de la Nature : car, lorſqu'un naturel pervers s'orne de qualités eſtimables, on ne ſauroit le louer ſans le plaindre. Ces dons deviennent en même-tems ſes plus grands ennemis. Dans Hélène, ces qualités ſont d'autant plus précieuſes, qu'elles ſont jointes à une ame ſimple & ſans artifice. Elle a hérité d'un cœur excellent ; mais

c'eſt à elle ſeule qu'elle eſt redevable de ſes talens & de ſon mérite. (*Hélène laiſſe couler des larmes*).

LAFEU.

Vos louanges, Madame, font couler ſes larmes.

LA COMTESSE.

C'eſt de ſes larmes qu'une jeune fille devroit toujours aſſaiſonner l'éloge qu'elle entend d'elle. Le ſouvenir de ſon père n'approche jamais de ſon cœur, que la violence de ſon chagrin ne peigne auſſi-tôt la mort ſur ſes joues. Écartons cette idée, Hélène : allons, plus de larmes : on pourroit croire que vous affectez plus de triſteſſe, que vous n'en reſſentez.

HÉLENE.

J'ai l'air triſte en effet; mais je le ſuis réellement.

LAFEU.

Des regrets modérés ſont un tribut que l'on doit aux morts : le chagrin exceſſif eſt l'ennemi des vivans.

LA COMTESSE.

Si l'homme combat ſa douleur, ſon chagrin ſe détruit bientôt par ſon excès même.

BERTRAND.

Madame, je déſire votre bénédiction.

LAFEU.

Comment entendons-nous cela?

LA COMTESSE.

Reçois ma bénédiction, Bertrand. Reſſemble à ton père dans ſes actions comme dans ſes traits. Que la nobleſſe de ton ſang & ta vertu travaillent ſans ceſſe en émulation, cherchent à l'envi à ſe ſurpaſſer, & que la bonté de ton cœur égale l'éclat de ta naiſſance! Aime tous les hommes, fie toi à peu. Ne fais tort à perſonne. Fais craindre plutôt que ſentir ta puiſſance à ton ennemi. Garde ton ami ſous la clef de ta propre vie. Qu'on te reproche ton ſilence, & jamais d'avoir parlé. Que toutes les graces que le Ciel voudra ajouter à ta perfection, & que mes vœux & mes prières importunes pourront en obtenir, pleuvent ſur ta tête! (*A Lafeu*). Adieu, Seigneur. Ce jeune homme eſt un Courtiſan bien novice. Mon cher Lafeu, aidez-le de vos conſeils.

LAFEU.

Il ne peut manquer de recevoir les meilleurs conſeils, ſi ſon amitié veut les écouter.

LA COMTESSE.

Que le Ciel le béniſſe! Adieu; ſois heureux, Bertrand.

BERTRAND, *à Hélène.*

Que tous les vœux qui ſe formeront dans votre cœur, s'accompliſſent à votre gré! Soyez la conſolation de ma mère, votre digne maîtreſſe, & conſacrez-lui votre eſtime.

LAFEU.

Adieu, ma belle enfant. Vous devez ſoutenir la réputation de votre père.

SCENE II.

HÉLENE, *ſeule.*

OH! que ce fût là mon unique ſoin! — Je ne penſe plus à mon père; & les larmes illuſtres de ces Princes, honotent plus ſa mémoire, que celles que je répands pour lui. — A qui reſſembloit-il donc? J'ai oublié ſes traits. Mon imagination ne conſerve aucune image, que celle de mon cher Bertrand. Je ſuis perdue; il n'y a plus de vie, plus de vie pour moi, ſi Bertrand s'éloigne de ces lieux. Autant vaudroit que je fuſſe épriſe du plus bel aſtre du firmament, & que je ſongeaſſe à l'épouſer; tant Bertrand eſt au-deſſus de moi! Il faut que je me contente de recevoir, à une diſtance immenſe, les obliques rayons de ſa lumière éloignée. Je ne puis arriver juſqu'à ſa ſphère: ainſi

l'ambition de mon amour eſt elle-même ſon propre tourment. L'humble biche, qui voudroit s'unir avec le lion, eſt condamnée à mourir de ſon amour. Il m'étoit bien doux, quoique ce fût une cruelle peine, de le voir à toute heure, de m'aſſeoir devant lui, & de pouvoir graver le bel arc de ſes ſourcils, ſon œil brillant, ſes boucles de cheveux, ſur mon cœur, ſur ce cœur qui étoit aſſez grand, pour contenir ſon image toute entière, & en recevoir en détail tous les traits, toutes les perfections. Mais maintenant il eſt loin de moi, & mon amour eſt réduit à adorer les reſtes ſacrés de l'objet que j'idolâtre. — Qui vient ici ?

SCENE III.

HÉLENE, PAROLLES *entre.*

HÉLENE.

UN homme de ſa ſuite. J'aime cet homme, parce qu'il tient à Bertrand; & cependant je le connois pour un menteur avéré. Je le regarde comme un ſot au trois-quarts, & comme un lâche parfait. Cependant toutes ces mauvaiſes qualités ſe montrent en lui avec tant d'avantage, qu'elles trouvent un aſyle & des faveurs, tandis que la vertu d'une trempe inflexible ſe morfond & languit expoſée aux injures de l'air.

Auſſi

Auſſi voyons nous très-ſouvent la Sageſſe nue & indigente aux gages de la Folie, qui regorge de biens.

PAROLLES.

Dieu vous garde, belle *Reine*.

HÉLENE.

Et vous auſſi, *Monarque*.

PAROLLES.

Monarque ? Non.

HÉLENE.

Ni *Reine* non plus.

PAROLLES.

Étiez-vous là occupée à méditer ſur la virginité ?

HÉLENE.

Oui. Vous avez quelque choſe de l'air d'un Guerrier. Il faut que je vous faſſe une queſtion : l'homme eſt l'ennemi de la virginité; par quel moyen pouvons-nous la défendre contre ſes attaques?

PAROLLES.

Tenez-le à diſtance de vous.

HÉLENE.

Mais il nous aſſiége ſans ceſſe ; & notre virginité,

malgré tout ſon courage, eſt cependant d'une foible défenſe. Enſeignez-nous donc quelque expédient pour faire une belle réſiſtance.

PAROLLES.

Il n'y en a pas. L'homme qui met le ſiége devant le Fort, le minera & le fera ſauter en l'air.

HÉLENE.

Que le Ciel préſerve notre pauvre virginité des mineurs & des bombardiers! N'y a-t-il pas auſſi un art militaire, par lequel les vierges puiſſent contreminer les hommes?

PAROLLES *.

Dans la république de la Nature, la politique n'eſt pas de conſerver la virginité; ſa perte augmente le nombre des ſujets. Jamais Vierge ne ſeroit née, s'il n'y avoit pas eu auparavant une virginité de perdue. L'étoffe dont vous avez été formée eſt celle dont on fait les Vierges. On peut retrouver dix fois ſa virginité perdue : la garder toujours, c'eſt la perdre pour jamais. Allons, c'eſt une compagne trop froide; il faut s'en défaire.

HÉLENE.

J'attendrai encore un peu de tems, quand je devrois m'expoſer à mourir Vierge.

PAROLLES.

Il y a bien peu de choſe à dire en ſa faveur : c'eſt contre l'ordre de la Nature. Parler pour défendre la virginité, c'eſt accuſer ſa mère : ce qui eſt une déſobéiſſance notoire. Se pendre ou moutir Vierge, c'eſt la même choſe ; car la virginité ſe tue elle-même : & l'on devroit l'enterrer hors de la terre bénite, l'enfouir dans les grands chemins, comme une ſuicide déſeſpérée, qui a offenſé la Nature. La virginité engendre la corruption (†) : elle ſe conſume elle-même intérieurement, & ſe flêtrit & meurt en dévorant ſa propre ſubſtance. De plus, la virginité eſt hargneuſe, arrogante, vaine, gonflée d'amour-propre ; ce qui eſt le péché le plus expreſſément défendu par les Canons. Ne la gardez pas : vous ne pouvez que perdre avec elle. Défaites-vous-en, & dans dix ans vous l'aurez décuplée ; ce qui fait un intérêt très-honnête ; & encore le principal lui-même n'en vaudra guètes moins. Allons, ne gardez pas cela.

HÉLENE.

Mais que faut-il faire, Monſieur, pour la perdre à ſon gré ?

PAROLLES.

— Attendez : voyons. — Que faire, dites-vous ?

(†) Des vers, comme le fromage.

Ma foi, mal faire : aimer celui qui ne l'aime pas. La virginité eſt un meuble qui perd ſon luſtre dans le repos : plus on la garde, moins elle vaut : mettez-la vîte dans le commerce, tandis qu'elle eſt encore de vente : profitez du tems où l'on la recherche. La virginité reſſemble à un vieux Courtiſan qui porte un habit à l'antique, riche, mais qui n'eſt plus de mode, comme ces parures & ces cure-dents, qu'on ne porte plus aujourd'hui (* *).

HÉLENE.

Ma virginité n'en eſt pas encore là. — Votre Maître (†) y retrouveroit tout ce qu'il perd, la tendreſſe d'une mère, l'amour d'une maîtreſſe, & le zèle d'un ami. — Alors il ſera.... Je ne ſais pas ce qu'il ſera. — Que la main de Dieu le conduiſe! — La Cour eſt une place où l'on vous inſtruit ; — & Bertrand eſt un de ceux....

PAROLLES.

Hé bien, quoi ; un de ceux ?

HÉLENE.

A qui je ſouhaite toute ſorte de biens. — Il eſt bien malheureux que....

(†) C'eſt-à-dire, *dans mon amour & ma poſſeſſion.* J'ai ſuivi dans ce paſſage obſcur, le ſens de Steevens.

PAROLLES.

Malheureux! Quoi?

HÉLENE.

Que nos vœux n'aient pas un corps, un être qu'on puiſſe rendre ſenſible, afin que nous, qui ſommes nés pauvres, & dont les baſſes étoiles bornent notre puiſſance aux ſeuls déſirs, nous pûſſions tranſmettre leurs effets juſqu'à nos amis abſens, & montrer viſible à leurs yeux, ce qui reſte une penſée inviſible dans notre ſein, & dont ils ne peuvent jamais nous remercier.

SCENE IV.

Les mêmes. Un PAGE *entre.*

LE PAGE.

MONSIEUR Parolles, mon Maître vous demande.

PAROLLES.

Adieu ma petite Hélène. Si je puis me reſſouvenir de toi, je ſongerai à toi quand je ſerai à la Cour.

HÉLENE.

Monſieur Parolles, vous êtes né ſous une étoile bien charitable.

PAROLLES.

Je ſuis né ſous Mars, moi.

HÉLENE.

Oui ; c'eſt ſous Mars même que je vous crois né.

PAROLLES.

Et pourquoi plutôt ſous Mars ?

HÉLENE.

Vous avez ſoutenu tant de guerres, qu'il faut abſolument que vous ſoyez né ſous la planette de Mars.

PAROLLES.

Et lorſqu'il étoit la planette prédominante.

HÉLENE.

Dites plutôt ; lorſqu'il étoit rétrograde.

PAROLLES.

Pourquoi jugez-vous ainſi ?

HÉLENE.

Vous ſavez ſi bien rétrograder, quand vous combattez.

PAROLLES.

C'eſt pour prendre plus d'avantage.

HÉLENE.

C'eſt auſſi pour ſon avantage que l'on fuit, quand la

crainte conſeille de chercher ſa ſûreté. Mais ce mêlange de courage & de peur qui eſt en vous, eſt une vertu dont l'aîle eſt bien rapide, & dont le vol me plaît infiniment.

PAROLLES.

J'ai la tête ſi occupée d'affaires, que je ne ſuis pas en état de vous donner une réponſe piquante. Je ſerai à mon retour un parfait Courtiſan, & mon inſtruction ſervira à vous naturaliſer, ſi vous êtes en état de recevoir les conſeils d'un homme de Cour, & de comprendre les avis qu'il vous confiera. Autrement, vous mourrez dans votre ingratitude, & votre ignorance vous perdra. Quand vous aurez du loiſir, récitez vos prières; & quand vous n'en aurez point, ſouvenez-vous de vos amis : procurez-vous un bon mari, & traitez-le comme il vous traitera : & là-deſſus, adieu.

(*Il ſort*).

SCENE V.

HÉLENE, *ſeule.*

Souvent ces forces & ces reſſources (†), que nous attribuons au Ciel, réſident en nous-mêmes. Le Deſtin nous laiſſe libres dans nos actions; il ne recule

(†) Ces réflexions ſont propres à encourager les hommes à déployer toutes leurs forces & toute leur activité, pour avancer

nos projets, que lorſque nous ſommes pareſſeux nous-mêmes, & trop lents à les exécuter. Quelle eſt cette Puiſſance qui fait monter mon amour vers un Aſtre ſi élevé au-deſſus de moi; qui me laiſſe entrevoir de loin ſa ſplendeur, en m'ôtant toute eſpérance de raſſaſſier mon œil du plaiſir de le voir de près? Souvent deux êtres entre leſquels la Fortune a jetté un eſpace immenſe, la Nature les réunit comme deux moitiés d'un même tout, & les fait s'embraſſer, comme s'ils étoient nés dans le même berceau. Les entrepriſes extraordinaires ſont impoſſibles pour ceux qui meſurent leur difficulté ſur le rapport de leurs ſens, & qui jugeant ſur les communes apparences, s'imaginent que tout ce qu'ils n'ont point encore vu, n'arrivera point. Quelle Amante vit-on jamais employer tous ſes efforts pour faire connoître ſon mérite, qui ait échoué dans ſes amours? La maladie du Roi.— Mon projet peut tromper mon eſpoir; mais ma réſolution eſt fixe & bien arrêtée, & jamais elle ne m'abandonnera.

---

leur fortune & leur bien-être, à marcher vers leur indépendance & leur repos, par les efforts courageux de leur induſtrie; au lieu de ramper aux portes de la Providence, & de lui demander l'aumône en gémiſſant. *Miſtriſſ. Griffith.*

SCENE VI.

Le Théatre repréſente la Cour de France.

On joue une fanfare. LE ROI *paroît avec ſa ſuite ; il tient quelques lettres dans ſes mains.*

LE ROI.

Les Florentins & les Siennois en ſont venus aux mains. Ils ont combattu avec un avantage égal, & ils continuent la guerre avec courage.

Ier SEIGNEUR.

C'eſt ce qu'on dit, Sire.

LE ROI.

Mais il n'y a rien de ſi croyable. Nous recevons la confirmation de cette nouvelle par mon couſin d'Auſtrie, qui m'aſſure que les Florentins vont nous demander un prompt ſecours. Cet ami, qui nous eſt tendrement attaché, préjuge lui-même leur propoſition, & il ſemble déſirer que nous les refuſions.

Ier SEIGNEUR.

Son amour & ſa prudence, dont il a donné de ſi grandes preuves à Votre Majeſté, méritent bien qu'on lui accorde la plus grande confiance.

LE ROI.

Il a décidé notre réponſe, & Florence eſt refuſée, avant même qu'elle ait demandé. Mais pour nos Gentilshommes qui déſirent eſſayer du ſervice Toſcan, je les laiſſe entiérement libres de ſe ranger de l'un ou de l'autre parti.

IIme SEIGNEUR.

Cela peut ſervir d'école militaire à notre jeune Nobleſſe, qui brûle d'agir & de ſignaler ſa valeur.

LE ROI.

Qui vient à nous?

SCENE VII.

Les précédens. BERTRAND, LA FEU, PAROLLES.

Ier SEIGNEUR.

C'EST le Comte de Rouſſillon, Sire, le jeune Bertrand.

LE ROI.

Jeune homme, tu portes la phyſionomie de ton père. La Nature libérale ne t'a point ébauché à la hâte: elle a pris plaiſir à te former, & à finir en toi ſon

ouvrage. Puiſſes-tu hériter auſſi des vertus morales de ton père ! Sois le bien-venu à Paris.

BERTRAND.

Que Votre Majeſté daigne recevoir mes actions de grace, & l'hommage de mon reſpect !

LE ROI.

Oh ! ſi j'avois encore aujourd'hui cette vigueur de corps & de ſanté que je me ſentois, lorſque jadis, ton père & moi, nous eſſayâmes nos premières armes enſemble, dans la ſociété d'une étroite amitié ! Il étoit exercé à fond dans toutes les manœuvres du ſervice de ce tems là, & il avoit été formé par les plus braves Capitaines. Il réſiſta long-tems aux fatigues de la guerre : mais à la fin, la hideuſe vieilleſſe nous a ſaiſis tous deux, & nous a jetrés à l'écart, loin du champ des exploits. Je ſens mes maux s'adoucir, & mes forces revenir, quand je parle de votre bon père. Dans ſa jeuneſſe, il avoit cet eſprit cauſtique, que je ſuis à portée de remarquer dans nos jeunes Seigneurs. Ils peuvent railler, tant que leur propres railleries retombent ſur leur perſonne obſcure encore & ſans gloire, avant qu'ils puiſſent cacher leurs défauts & leur légéreté dans l'éclat de leur réputation (†). Mais lui, il

(†) Excellente obſervation. Les ſaillies folles & piquantes, & les légères offenſes, ne ſont pardonnées par le genre-humain,

étoit un Courtiſan ſi parfait, qu'il n'avoit rien de dédaigneux ni d'inſultant dans ſes railleries ou ſon orgueil. S'il s'y gliſſoit quelquefois de l'amertume ou de l'injure, ce n'étoit jamais que pour repouſſer l'injure de ſon égal, qui l'avoit provoqué. Son honneur lui ſervoit, pour ainſi dire, de cadran, qui lui marquoit la minute préciſe où il devoit parler, & ſa langue obéiſſoit à ſa direction. Ceux qui étoient au-deſſous de lui, il les traitoit comme des créatures d'une autre claſſe (†), & il abaiſſoit l'élévation de ſa grandeur juſqu'à leurs rangs inférieurs. Ils les rendoit fiers par ſon humilité (¶), & il s'humilioit encore dans le gracieux accueil qu'il faiſoit à leurs louanges mal-adroites. Voilà l'homme qui devroit ſervir de modèle à la jeuneſſe de notre rems; & s'il étoit bien ſuivi, il leur montreroit qu'ils ne font que rétrograder & dégénérer (§).

---

qu'aux hommes ſupérieurs qui les couvrent de l'éclat de grandes qualités. *Johnſon.*

(†) Il ſupportoit d'eux ce qu'il n'auroit pas enduré dans ſes égaux. *Warburton.*

(¶) On a vu ſouvent les petits s'enorgueillir de l'humilité des Grands avec eux; & quelquefois auſſi les Grands pourroient s'humilier des éloges des petits, qui les louent ſans conviction & ſans diſcernement. *Johnſon.*

(§) Voilà un beau caractère, & le portrait du brave Militaire, uni au Courtiſan vertueux. — Tout ce diſcours porte auſſi une

BERTRAND.

La mémoire de ſes vertus, Sire, eſt gravée en caractères plus glorieux, dans votre cœur, que ſur ſa tombe, & ſon épitaphe eſt moins honorable pour ſon nom, que les éloges de mon Roi.

LE ROI.

Oh! ſi j'étois encore avec lui! — Il avoit toujours coutume de dire... Il me ſemble l'entendre en ce moment. (Ses paroles chéries ne ſe diſperſoient pas dans mon oreille; elles prenoient racine dans mon cœur, pour porter d'utiles fruits). — Il diſoit: « Que je ne vive plus. — Tel étoit le début de ſon aimable & douce mélancolie, quand il avoit fini ſon badinage & ſes railleries innocentes. — Que je ne vive plus, diſoit-il, ſitôt que le flambeau de ma vie commencera à s'uſer; afin que ſon reſte de lueur ne ſoit pas un objet de riſée pour ces jeunes étourdis, dont l'eſprit ſuperbe dédaigne tout ce qui n'eſt pas nouveau, dont tout le jugement ſe borne à être le père & le créateur de modes & de toilettes, & dont la conſtance expire même avant ces modes paſſagères »! C'étoit

agréable & naïve empreinte du vieillard & d'un vieux ami. Toutes ces parenthèſes, par leſquelles le Roi coupe ſon récit, conviennent parfaitement à la narration d'un vieillard. Rien de ce qui eſt dans la Nature, n'échappe à Shakeſpear. *Miſtriſſ. Griffith.*

là ſon déſir; & c'eſt le vœu que je forme auſſi après lui : puiſque je ne puis plus apporter à la ruche, ni cire, ni miel, je voudrois en être promptement congédié, pour céder la place à l'abeille, qui eſt en état d'agir & de travailler (†).

IIme SEIGNEUR.

Vous êtes aimé, Sire; & ceux qui ſeroient le plus jaloux d'occuper votre place, ſeront les premiers à regretter que vous n'y ſoyez plus.

LE ROI.

Je remplis une place, je le ſais... — Combien y a-t-il, Comte, que le Médecin de votre père eſt mort? — Il étoit très-renommé.

BERTRAND.

Sire, il y a environ ſix mois.

LE ROI.

Ah! s'il étoit vivant, j'eſſayerois encore de lui. — Prêtez-moi votre bras. — Tous les autres Médecins m'ont uſé à force de remèdes. Que la Nature & la maladie ſe diſputent maintenant l'événement à leur loiſir. — Soyez le bien-venu, Comte; mon fils ne m'eſt pas plus cher que vous.

(†) Rien n'eſt ſi ſimple, & en même-tems ſi touchant, que cette ſcène & ce diſcours du Roi.

BERTRAND.

J'en rends graces à Votre Majeſté.

SCENE VIII.

La Scène ſe paſſe dans un appartement du Palais du Comte.

LA COMTESSE, *ſon* INTENDANT, *& un* BOUFFON (†).

LA COMTESSE.

JE ſuis prête à vous entendre à préſent: que penſez-vous de cette jeune femme-de-chambre?

(†) Le *clown*, *fol* ou *bouffon*, dans Shakeſpear, eſt ordinairement un railleur privilégié, ou un fol domeſtique. Il ne faut pas nous étonner de trouver ce caractère dans pluſieurs de ſes Pièces, puiſque de ſon tems on entretenoit des fols dans les grandes familles, pour égayer la maiſon. Dans un tableau de la famille de Thomas Morus, par Hans Holbein, le ſeul domeſtique qui ſoit repréſenté, eſt le *fol Patiſon*; preuve de l'intime familiarité où les admettoient non-ſeulement les Grands, mais les Savans & les Sages auſſi. Dans quelques Pièces, tout domeſtique ou payſan libre & pétulant dans ſon propos, eſt appellé *clown*. Dans le regiſtre du Lord Stanhope de Harrington, Tréſorier de la Chambre du Roi Jacques premier, depuis 1613 juſqu'en 1616, on lit: Tom

L'INTENDANT.

Madame, je déſirerois que l'on pût trouver dans le journal de mes ſervices paſſés, tous les ſoins que j'ai pris pour tâcher de vous contenter; car nous bleſſons notre modeſtie, & nous terniſſons l'éclat de nos ſervices, en les publiant nous-mêmes.

LA COMTESSE, *appercevant le bouffon.*

Que fait ici ce maraut? Retirez-vous, l'ami: toutes les plaintes que j'ai entendues ſur votre compte, je ne les crois pas toutes... non...mais c'eſt la faute de ma lenteur à croire, ſi je ne les crois pas; car je ſais que vous ne manquez pas de folie pour oſer commettre ces méchancetés, & que vous avez auſſi autant d'adreſſe qu'il faut pour les commettre ſubtilement.

LE BOUFFON.

Vous n'ignorez pas, Madame, que je ſuis un pauvre diable.

LA COMTESSE.

C'eſt bon, l'ami.

(Thomas) Derry, fol de Sa Majeſté, à 2 ſols par jour. — Payé à Jean Mawe, pour la nourriture & logement de Thomas Derry, bouffon de Sa Majeſté, pour treize ſemaines, 10 liv. 18 ſ. 6 den. *Steevens & Johnſon.*

LE BOUFFON.

LE BOUFFON.

Non, Madame, il n'eſt pas bon que je ſois pauvre, quoique la plupart des riches ſoient damnés. Mais ſi je puis obtenir le conſentement de Votre Alteſſe pour me marier, la jeune Iſabeau & moi, nous ferons comme nous pourrons.

LA COMTESSE.

Tu veux donc aller mendier?

LE BOUFFON.

Je ne demande rien, Madame, que votre conſentement dans cette affaire.

LA COMTESSE.

Dans quelle affaire?

LE BOUFFON.

Dans l'affaire d'Iſabeau & la mienne. Service n'eſt pas héritage. Et je crois bien que je n'obtiendrai jamais la bénédiction de Dieu, avant qu'il ſorte un rejetton de mon corps; car, comme on dit, les enfans ſont une bénédiction de Dieu.

LA COMTESSE.

Dis-moi ta raiſon, pourquoi tu veux te marier?

LE BOUFFON.

Mon pauvre corps, Madame, le demande: je ſuis

pouſſé par l'aiguillon de Satan, & il faut qu'il aille, celui que le Diable pouſſe (†).

LA COMTESSE.

Sont-ce-là toutes les raiſons de Monſieur ?

LE BOUFFON.

Vraiment, Madame, j'en ai encore d'autres, & de pieuſes ; qu'elles ſoient ce qu'elles voudront.

LA COMTESSE.

Peut-on les ſavoir ?

LE BOUFFON.

J'ai été, Madame, une créature corrompue, comme vous & tous ceux qui ſont de chair & de ſang ; &, en vérité, je me marie, afin de pouvoir me repentir....

LA COMTESSE.

De ton mariage, bien plus vite que de ta méchanceté.

LE BOUFFON.

Je ſuis abſolument dépourvu d'amis, Madame, & j'eſpere m'en procurer par ma femme.

(†) On connoît ce proverbe : Marie-toi en hâte, & repens-toi à loiſir.

LA COMTESSE.

Malheureux, de tels amis ſont tes ennemis.

LE BOUFFON.

Vous n'avez, Madame, qu'une connoiſſance ſuperficielle de ce que ſont les grands amis : ces gens-là viennent faire pour moi, ce que je ſuis las de faire moi-même. Celui qui laboure ma terre, épargne mon attelage ; & me laiſſe en recueillir la moiſſon : ſi je ſuis cocu, il eſt mon valet : celui qui réjouit ma femme, eſt le bienfaiteur de ma chair & de mon ſang ; celui qui fait du bien à ma chair & à mon ſang, aime ma chair & mon ſang ; celui qui aime ma chair & mon ſang, eſt mon ami : *Ergo*, celui qui careſſe ma femme, eſt mon ami. Si les hommes pouvoient ſe trouver contents de ce qu'ils ſont, il n'y auroit aucune crainte à avoir dans le mariage : car le jeune Charton le puritain, & le vieux Poyſam le papiſte, quoique leurs cœurs différent en religion, leurs têtes à tous les deux n'en font qu'une. Ils peuvent jouer de la corne enſemble, comme le meilleur bélier d'un troupeau.

LA COMTESSE.

Auras-tu toujours la bouche ſale & calomnieuſe, coquin que tu es ?

LE BOUFFON.

Je ſuis un Prophète, (†) Madame, & je dis la vérité par le plus court chemin ; car je répéterai toujours la chanſon que les hommes trouveront bien vraie : « Le mariage vous vient par deſtinée, & le » coucou chante par nature ».

LA COMTESSE.

Retirez-vous ; je ne veux plus avoir de paroles avec vous.

L'INTENDANT.

Voudriez-vous, Madame, lui dire d'appeller Hélene : j'ai à vous parler d'elle ?

(†) Ce fut une ſuperſtition de tous les ſiècles & de tous les peuples, que les fous de naiſſance avoient en eux quelque choſe de divin. Ils étoient, d'après cette idée, tenus pour ſacrés : on ſait quelle vénération les Turcs ont encore pour eux aujourd'hui, & on ne les honora pas moins jadis en France, comme on peut en juger par le vieux mot *benêt*, employé pour déſigner un fou de naiſſance, & équivalent à *bénit*. Pantagruel, dans Rabelais, conſeille en conſéquence à Panurge d'aller conſeiller le fol Triboulet, comme un Oracle, d'où il prend occaſion de lancer un trait de ſatyre contre le Conſeil privé de François premier : *Par l'avis*, Conſeil, *prédiction des fols, vous ſçavez quants Princes, &c. ont eſté conſervez*, &c. *Warburton.*

LA COMTESSE.

L'ami, dites à ma Femme-de-chambre que je voudrois lui parler; c'eſt Hélene que je demande.

LE BOUFFON, *au nom d'Hélene, ſe rappelle une ancienne Ballade, qu'il chante.*

« Quoi, dit-elle, étoit-ce cette belle figure qui fut cauſe que les Grecs ſaccagèrent Troye »? Folle entrepriſe! folle entrepriſe! Et ce méchant Paris étoit la joie du Roi Priam! Elle ſoupira en s'arrêtant, en s'arrêtant elle ſoupira & prononça cette ſentence : « parmi neuf mauvaiſes s'il y en a une bonne, il y en a donc une bonne ſur dix (†). »

LA COMTESSE.

Quoi, une bonne femme ſur dix! Vous altérez la chanſon, faquin (¶).

(†) Ceci a rapport aux dix fils de Priam, qui tous s'étoient bien conduits, à l'exception du ſeul Pâris. Quoiqu'il eût eu cinquante fils, il n'en avoit, à cette triſte époque, plus que dix; Agathon, Antiphon, Déiphobe, Dius, Hector, Hélènus, Hippothous, Pammon, Pâris & Polites. *Warburton.*

(¶) La balade diſoit, neuf bonnes ſur dix.

S'il y en a une mauvaiſe entre neuf bonnes,
Ce n'eſt qu'une de mauvaiſe ſur dix.

LE BOUFFON.

Une bonne femme ſur dix, c'eſt corriger la chanſon en mieux, Madame. Si le bon Dieu vouloit pourvoir ainſi le monde toute l'année, je ne me plaindrois pas de la dîme des femmes, ſi j'étois le Curé. Une ſur dix! vraiment, s'il nous naiſſoit ſeulement une bonne femme à l'apparition de chaque comete, à chaque tremblement de terre, la lotterie des hommes ſeroit bien améliorée (†); mais à préſent un homme pourroit plutôt vivre après avoir arraché ſon cœur, qu'il n'attrappera une bonne femme.

LA COMTESSE.

Veux-tu ſortir de ma préſence, miſérable, & faire ce que je commande?

LE BOUFFON.

Dieu veuille qu'un homme puiſſe obéir aux ordres

(†) Alluſion probablement à un ſermon du Docteur Chadderton, ſous le règne d'Éliſabeth, cité par Harrington. Chadderton, dans un ſermon de mariage, fit cette comparaiſon. « Le choix d'une femme eſt plein de haſards & de danger : c'eſt comme qui, dans un baril plein de ſerpens, auroit à y démêler un poiſſon. L'homme qui échappera au dard des ſerpens, & qui rencontrera le poiſſon, pourra s'eſtimer né ſous une heureuſe étoile; mais qu'il ne ſe vante pas encore trop de ſon bonheur, le poiſſon pourroit bien être une anguille ». *Gray.*

d'une femme ſans faire de malheur : mais l'honnêteté de l'homme l'empêchera d'en faire. Quoique cette honnêtété ne ſoit pas la vertu d'un puritain, ... elle ne veut cependant faire de mal à perſonne ; & elle conſentira plutôt à porter le ſurplis de l'humilité ſur la robe noire d'un cœur gonflé d'orgueil (†). Sérieuſement je pars : mon meſſage eſt de dire à Héléne de venir ici.

(*Il ſort*).

(†) Voici l'explication de tout ce paſſage, qui en a beſoin, par l'obſcurité de l'alluſion qui en fait le ſens & le piquant.

Le bouffon répond à l'ordre de la Comteſſe, dans la pétulance de ſon caractère, qui, en homme qui exécute les ordres d'une femme, court grand riſque de mal faire : que cependant lui, il ne fera tort à perſonne, par un effet de ſa propre honnêteté, qui ſans être la vertu des Puritains, n'en ſera pas plus mal-faiſante, & même ſera plus docile qu'eux, en obéiſſant aux injonctions de ſes ſupérieurs, malgré ſa répugnance pour la ſervitude & la ſujétion. — Il y a ici une alluſion ſatyrique contre la ſecte des Puritains, qui s'obſtinoient à refuſer l'uſage des habits Eccléſiaſtiques ; ſujet de conteſtation, qui en ce tems-là fut la principale cauſe de la rupture de leur union avec l'Égliſe Anglicane : le Poëte veut peut-être encore inſinuer, que la pure & modeſte blancheur du ſurplis n'étoit qu'un voile de l'orgueil. La raiſon, dit comiquement un Auteur, pour laquelle les Puritains ne peuvent ſouffrir le ſurplis, c'eſt qu'il eſt fait de l'étoffe dans laquelle vous commettez votre vilain péché, la profane toile de Hollande. *Théobald.*

SCENE IX.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

HÉ bien! maintenant, qu'avez-vous à me dire?

L'INTENDANT.

Je ſais, Madame, que vous aimez tendrement votre Femme-de-chambre.

LA COMTESSE.

Oui je l'aime: ſon Père l'a léguée à mes ſoins; &, elle-même, ſans le privilège d'aucune autre conſidérarion, a des droits légitimes à l'amitié qu'elle trouve en moi. Je lui dois bien plus qu'il ne lui a été payé, & je lui payerai plus qu'elle ne demandera.

L'INTENDANT.

Madame, je me trouvai dernierement beaucoup plus près d'elle, qu'elle ne l'eût deſiré, je penſe. Elle étoit ſeule, elle ſe parloit à elle-même, & confioit ſes ſecrets à ſes propres oreilles. Elle penſoit, j'oſerois le jurer pour elle, qu'il n'y en avoit point d'étrangéres qui pût les entendre. Le ſujet de ſon entretien, c'étoit qu'elle aimoit votre fils. « La Fortune, dit-elle, n'eſt point une Déeſſe, puiſqu'elle

a mis une ſi grande différence entre ſon rang & le mien : l'Amour n'eſt point un Dieu, puiſqu'il ne veut montrer ſon pouvoir que lorſque la naiſſance & les biens ſont égaux : Diane n'eſt point la Reine des Vierges, puiſqu'elle a pu permettre que ſon infortunée Chevalière ſoit ſurpriſe ſans défenſe à la premiere attaque, & qu'elle la laiſſe ſans eſpoir de rançon ». Elle diſoit cela de l'accent le plus triſte & le plus affecté, dont j'aie jamais entendu ſe plaindre une jeune fille. J'ai cru, Madame, qu'il étoit de mon devoir de vous en inſtruire ſur le champ, puiſqu'il vous importe un peu de le ſavoir, à cauſe du malheur qui pourroit en arriver.

LA COMTESSE.

Vous avez rempli le devoir d'un honnête homme : mais gardez ce ſecret pour vous ſeul. Pluſieurs remarques ſemblables à la vôtre, m'avoient déja inſtruite de ce myſtere, mais elles étoient toutes ſi incertaines, que je ne pouvois ni les croire ni les rejetter non plus tout à fait. Laiſſez-moi, je vous prie : cachez bien tout ceci au fond de votre ame : je vous remercie de l'honnêteté de votre confidence ; je vous en dirai davantage une autre fois.

(*L'Intendant ſort*).

SCENE X.

LA COMTESSE; HÉLENE *entre.*

LA COMTESSE, *à quelque diſtance d'elle.*

VOILA comme j'étois, quand j'étois jeune. Si nous écoutons la nature, ces foibleſſes ſont notre lot ; cette épine eſt inſéparablement attachée à la roſe de notre jeuneſſe. Notre ſang eſt à nous, & ceci eſt né dans notre ſang. Partout où la forte paſſion de l'amour s'imprime dans un jeune cœur, c'eſt la marque & le ſceau de la vérité de la nature. Le ſouvenir de ces beaux jours, qui ſont paſſés pour moi, me rappelle les mêmes fautes ! Ah ! je ne croyois pas alors que ce fuſſent là des fautes. Je le vois bien maintenant ; ſon œil en eſt malade, preſque éteint.

HÉLENE.

Que deſirez-vous de moi, Madame ?

LA COMTESSE.

Tu ſais, Hélene, que je ſuis une mère pour toi.

HÉLENE.

Vous êtes mon honorable maîtreſſe.

LA COMTESSE.

Non, mais une mère. Pourquoi ne m'appelles-tu pas ta mère ? Lorſque j'ai prononcé le nom de mère, j'ai cru que tu venois de voir un ſerpent. Qu'y a-t-il donc dans ce nom de mère, pour qu'il te faſſe treſſaillir ? Oui, je vous le dis, je ſuis votre mère, & je vous mets au nombre des enfans que j'ai portés dans mon ſein. On a vu ſouvent l'adoption le diſputer en tendreſſe à la nature ; & notre choix nous donne une tige naturelle, provenue de ſemences étrangères. Tu n'as jamais oppreſſé mon ſein des douleurs de mère, & cependant je te montre toute la tendreſſe d'une mère. Au nom de Dieu, jeune fille, ton ſang ſe glaceroit-il d'horreur, ſi tu m'appellois ta mère ? Et pourquoi donc ce trouble, & cette roſée de pleurs qui inonde le globe brillant de tes yeux ? Pourquoi ?... Parceque tu es ma fille ?

HÉLENE.

Parce que je ne le ſuis pas.

LA COMTESSE.

Je te dis que je ſuis ta mère.

HÉLENE.

Pardonnez-moi, Madame, le Comte de Rouſſillon ne peut être mon frere ; je ſuis d'une naiſſance obſ-

cure, & lui d'une famille illuſtre ; mes parens ſont inconnus, les ſiens ſont tous nobles : il eſt mon maître, mon cher Seigneur, & je vis pour le ſervir, & je veux mourir ſon humble vaſſale. Il ne faut pas qu'il ſoit mon frère.

LA COMTESSE.

Ni moi votre mere, ſans doute?

HÉLENE.

Vous, ma mère, Madame ! ô plût à Dieu ! (pourvu que Monſeigneur votre fils ne ſoit pas mon frere) plût à Dieu que vous fuſſiez en effet ma mere, ou que vous fuſſiez la mère de tous deux ; je ne le déſire pas plus, que je ne déſire le Ciel (†), oui, pourvu que je ne ſois pas ſa ſœur. Ne ſeroit-il donc pas poſſible, que je fuſſe votre fille, ſans qu'il fût mon frere ?

LA COMTESSE.

Oui, Hélene, tu peux être ma belle-fille. A Dieu ne plaiſe, que ce ſoient là tes vues ! Les noms de fille & de mère, font une ſi vive impreſſion ſur ton ſang ! Quoi ! tu palis encore !.... Mes ſoupçons ont enfin ſurpris le ſecret de ton amour. Je pénètre maintenant le

(†) C'eſt-à-dire *autant*, elle enveloppe ſon ſentiment exprès dans cette ambiguité. *Hanmer.*

myſtère de ton penchant pour la ſolitude, & je découvre enfin la ſource de tes larmes amères. Maintenant il eſt plus clair que le jour, que tu aimes mon fils. Il ſeroit honteux de vouloir diſſimuler un ſecret que ta paſſion trahit & publie, & de vouloir me dire que tu ne l'aimes pas: ainſi, dis-le-moi; avoue-moi que cela eſt vrai : car vois, tes joues, par leur rougeur, ſe l'avouent l'une à l'autre, & tes yeux le voient éclater ſi manifeſtement dans ta conduite, qu'ils le diſent auſſi dans leur langage. Il n'y a que la mauvaiſe honte & une obſtination d'enfer qui enchaînent ta langue, pour rendre la vérité ſuſpecte. Parle : cela eſt-il vrai ? — Si cela eſt, tu as fait un très-beau choix (†). Si cela n'eſt pas, jure que je me trompe : cependant je te l'ordonne au nom du Ciel, dont j'attends pour toi la protection & les ſecours : dis-moi la vérité.

HÉLENE.

Ma bonne & chère Maîtreſſe, daignez me pardonner.

LA COMTESSE.

Aimez-vous mon fils ?

HÉLENE.

Votre pardon, ma généreuſe Maîtreſſe.

(†) Tu as dévidé un joli peloton.

LA COMTESSE.

Aimez-vous mon fils ?

HÉLENE.

Ne l'aimez vous pas, vous, Madame?

LA COMTESSE.

Point de détours. Mon amour pour lui eſt fondé ſur un lien que perſonne n'ignore. Allons, allons, découvre-moi l'état de ton cœur, car ton trouble le trahit & l'accuſe.

HÉLENE, *tombant à ſes pieds.*

Hé bien, à vos genoux je l'avoue devant le Ciel & devant vous, Madame, que j'aime votre fils plus encore que vous, & qu'après le Ciel, c'eſt lui que j'aime le plus. Mes amis étoient pauvres, mais honnêtes; mon amour eſt honnête comme eux. N'en ſoyez pas offenſée; car il ne fait aucun tort à celui qui eſt aimé de moi. Je ne le pourſuis point par aucunes avances préſomptueuſes; je ne voudrois pas même l'obtenir avant de le mériter, & cependant je ne ſais pas comment je pourrai le mériter jamais. Je ſais que j'aime en vain; je lutte contre l'eſpérance, & cependant j'ai beau verſer les flots de mon amour dans ce crible perfide & fuyant, jamais je ne m'apperçois qu'il diminue. — Ainſi, ſemblable à l'Indien, reli-

gieuſe dans mon erreur, j'adore le Soleil, qui regarde ſon adorateur, mais qui ne ſait rien de plus de lui. Ma chère Maîtreſſe, ne me rendez pas votre haine pour mon amour, parce que j'aime ce que vous aimez. Mais vous-même, Madame, dont l'honorable vieilleſſe annonce une jeuneſſe vertueuſe, ſi jamais vous avez brûlé d'une flamme ſi pure, de deſirs ſi chaſtes, & d'un amour ſi tendre, que vous étiez à la fois & Diane & Vénus, ôh! accordez votre pitié à celle dont l'état eſt ſi malheureux, qu'elle ne peut que prêter & donner, où elle eſt sûre de toujours perdre; qui ne cherche point à trouver ce que ſes vœux recherchent, mais qui, ſemblable à l'énigme, chérit le voile qui la couvre, & qui cache ſa langueur (†).

LA COMTESSE.

N'aviez-vous pas dernièrement le projet d'aller à Paris? Parlez-moi franchement.

HÉLENE.

Oui, Madame, je me propoſois d'y aller.

LA COMTESSE.

Et pourquoi? Dites la vérité.

(†) Une ancienne épigramme françoiſe compare la femme à une énigme: elle finit par ces mots:

Elle ceſſe de vivre, alors qu'on la devine.

HÉLENE.

Je dirai la vérité, j'en jure par la grace du Ciel même. Vous ſavez que mon père m'a laiſſé quelques recettes d'un effet merveilleux & éprouvé, que ſa vaſte ſcience & ſon expérience connue avoient recueillies pour des ſpécifiques ſouverains, & qu'il me recommanda de les garder avec ſoin, & de ne les donner qu'avec réſerve & myſtère, comme des ordonnances qui renfermoient en elles de bien plus grandes vertus, qu'on n'en pouvoit juger ſur l'apparence & la lecture. Parmi ces recettes, il y a un remède, dont la bonté eſt reconnue pour guérir les maladies de langueur déſeſpérées telles que celles dont le Roi eſt condamné à périr.

LA COMTESSE.

Étoit-ce-là votre motif pour aller à Paris? Répondez.

HÉLENE.

C'eſt votre noble fils, Madame, qui m'a fait naître cette idée : autrement, Paris & la Médecine, & le Roi, ne me ſeroient peut-être jamais venus dans la penſée.

LA COMTESSE.

Mais, Hélène, ſi tu offrois au Roi tes prétendus ſecours, penſes-tu qu'il les accepteroit? Le Roi & ſes

ſes Médecins ſont d'accord ſur ce point. Lui, il eſt perſuadé qu'ils ne peuvent le guérir; eux le ſont auſſi, qu'ils ne peuvent le guérir. Quelle confiance auroient-ils dans une pauvre jeune fille ſans études & ſans connoiſſances, lorſqu'eux-mêmes, après avoir épuiſé toute la ſcience des Écoles, ils ont abandonné le mal à lui-même ?

HÉLENE.

Je compte, fondée ſur un ſecret preſſentiment, encore plus que ſur la ſcience de mon père, qui étoit pourtant le plus habile de ſa profeſſion, que ſa bienfaiſante recette, qui fait mon héritage, ſera bénie, pour mon bonheur, par une heureuſe étoile du Ciel. Et vous, Madame, ſi vous voulez me permettre de tenter ſon ſuccès, je répondrai ſur ma vie, que je perdrai ſans regret, de la guériſon du Roi, pour tel jour & à telle heure.

LA COMTESSE.

Le crois-tu ?

HÉLENE.

Oui, Madame, & j'en ſuis convaincue.

LA COMTESSE.

Hé bien, Hélène, tu auras mon conſentement, mon amitié, ma bourſe, une ſuite, & mes preſſantes recommandations à tous mes amis, qui ſont à

la Cour. Je reſterai ici, & je prierai Dieu de bénir ton entrepriſe. Pars dès demain matin, & ſois sûre que tous les ſecours que je puis te donner, ne te manqueront pas.

(*Elles ſortent*).

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la Cour de France.

LE ROI *paroît au milieu de deux jeunes Seigneurs, qui prennent congé de lui, & partent pour la guerre de Florence.* BERTRAND & PAROLLES.

(*Fanfare de cors*).

LE ROI.

ADIEU, jeunes Chevaliers. Ne perdez jamais de vue ces principes d'un Guerrier. Adieu, noble jeuneſſe. Partagez mon conſeil entre vous. Si chacun de vous ſe l'approprie tout entier, c'eſt un préſent d'une nature à s'étendre, à proportion qu'il eſt reçu, & il ſuffira pour tous deux.

Ier SEIGNEUR.

C'eſt notre eſpérance, Sire, qu'après nous être formés dans le métier de la guerre, nous reviendrons

à votre Cour, & que nous trouverons la ſanté de Votre Majeſté bien rétablie.

LE ROI.

Non, non; cela eſt impoſſible : & cependant mon cœur ne veut pas l'avouer, qu'il eſt atteint d'une maladie incurable qui mine mes jours. Adieu, jeunes Guerriers. Soit que je vive, ou que je meure, montrez-vous de vrais enfans des vaillans François. Que la haute (†) Italie reconnoiſſe, à ſa propre confuſion, elle qui n'a hérité que des débris de la dernière Monarchie (¶), que vous êtes venus, non pas pour montrer de vaines prétentions à l'honneur, mais pour en prendre poſſeſſion en maîtres : tandis que le plus brave de ſes aſpirans en perd la trace, tâchez de le voir & de le trouver d'un œil infaillible, afin que la Renommée puiſſe faire retentir le monde de votre nom. Encore une fois, adieu, & proſpérez.

IIme SEIGNEUR.

Que la ſanté ſoit aux ordres de Votre Majeſté !

LE ROI.

Et ces jeunes Italiennes, défiez-vous d'elles. On

(†) La partie ſituée près de la mer Adriatique. La baſſe étoit ſituée près de la mer Toſcane. Les Sénois, dont la Capitale étoit Arminium, aujourd'hui Rimini, habitoient la haute Italie.

(¶) L'Empire Romain.

dit que nos François n'ont point de langue pour les refuſer, lorſqu'elles demandent : prenez garde d'être captifs, avant d'être ſoldats.

LES DEUX SEIGNEURS.

Vos ſages avis ſont gravés dans nos cœurs reconnoiſſans.

LE ROI.

Adieu. (*A quelqu'un de ſes gens*). Venez à moi.

(*On le conduit ſur un lit de repos caché dans le fond de la ſcène*).

SCENE II.

Les mêmes.

Ier SEIGNEUR, *à Bertrand.*

O mon cher Bertrand, faut-il que nous vous laiſſions derrière nous !

PAROLLES.

Il n'y a pas de ſa faute : le jeune galant. —

IIme SEIGNEUR.

Oh ! c'eſt une ſuperbe campagne.

PAROLLES.

Admirable. J'ai vu ces guerres.

BERTRAND.

On m'ordonne de reſter ici, & l'on m'écarte, en me criant aux oreilles : *Trop jeune, l'année prochaine, il eſt trop tôt encore.*

PAROLLES.

Si votre cœur tient ſi fort à cette envie ; hé bien, jeune homme, dérobez-vous bravement, & partez ſans congé.

BERTRAND.

On me force à reſter ici pour être le complaiſant de quelque femelle (†), & faire crier ma fine chauſſure ſur un parquet uni (¶), juſqu'à ce que tout l'honneur ſoit enlevé du champ où il s'acquiert, & ſans uſer d'épée que pour danſer. — Par le Ciel, je m'évaderai !

Ier SEIGNEUR.

Il eſt honorable de s'évader ainſi.

PAROLLES.

Haſardez cet écart, Comte.

IIme SEIGNEUR.

Je ſuis votre ſecond ; adieu.

(†) Le cheval de volée d'une jupe.

(¶) Sur un plancher de maçonnerie.

BERTRAND.

Je tiens attaché à vous ; & deux membres violemment arrachés de leur tronc, ne ſe ſéparent pas avec plus de douleur.

Ier SEIGNEUR, *à Parolles.*

Adieu, Capitaine.

IIme SEIGNEUR.

Salut, mon aimable M. Parolles.

PAROLLES.

Nobles Héros, mon épée & les vôtres ſont de la même famille. Mes braves & brillans Seigneurs ! Un mot, mes braves cœurs. — Vous trouverez dans le Régiment des Spiniens, un certain Capitaine Spurio, avec ſa cicatrice ici ſur la joue gauche, une marque de guerre, que cette mienne épée lui a gravée ſur le viſage : dites-lui que je ſuis en bonne ſanté, & retenez bien les récits qu'il vous fera de moi.

IIme SEIGNEUR.

Nous n'y manquerons pas, noble Officier. (*Les deux Seigneurs ſortent*).

PAROLLES.

Que Mars vous chériſſe & vous adopte comme ſes nourriſſons !

SCENE III.

BERTRAND, PAROLLES.

PAROLLES.

QUEL patti prenez-vous?

BERTRAND.

De reſter. — Le Roi....

PAROLLES.

Étendez-donc plus loin vos politeſſes avec ces nobles Seigneurs : vous vous êtes renfermé dans une formule d'adieu trop froide & trop laconique : ſoyez plus démonſtratif & plus affectueux avec eux ; car ce ſont les coryphées de la mode ; ils ſont les modèles du beau langage, de la belle démarche ; ils ſavent s'aſſeoir à table, & poſsèdent tous les geſtes, toutes les graces du jour, & qui ſont les plus généralement en vogue : & quand ce ſeroit le Diable qui conduiroit la meſure, ce ſeroit eux qu'il faudroit imiter & ſuivre : courez les rejoindre, & mettez plus de chaleur & de cérémonial dans vos adieux.

BERTRAND.

C'eſt ce que je veux faire.

PAROLLES.

De braves gens! & qui ont tout l'air de devenir de fortes & brillantes épées.

(*Ils sortent*).

SCENE IV.

LE ROI, *couché sur son lit de repos.* LAFEU.

LAFEU, *se prosternant devant lui.*

PARDON, mon Souverain, pour moi & mes nouvelles.

LE ROI.

Je vous l'accorderai, si vous vous levez.

LAFEU, *se relevant.*

Vous voyez donc debout devant vous, un homme, qui a acheté (†) son pardon. Je voudrois, Sire, que vous vous fussiez mis à genoux pour demander mon pardon, & que vous pussiez, à mon commandement, vous relever comme moi.

(†) Autre leçon : Qui apporte son pardon avec lui. *Steevens.*

LE ROI.

Je le voudrois auſſi : je t'aurois briſé la cervelle, & je t'en aurois demandé pardon après.

LAFEU.

D'honneur ; c'eût été cette fois bien mal-à-propos. — Mon cher Souverain, voici ce dont il s'agit : voulez-vous être guéri de votre infirmité ?

LE ROI.

Non.

LAFEU.

(†) J'ai vu un Médecin, qui eſt capable de faire entrer la vie dans une pierre, d'animer un rocher, & de vous faire danſer la plus vive canarie (¶), avec feu & du pas le plus précipité. Son ſimple toucher auroit la vertu de reſſuſciter le Roi Pepin : oui, de faire prendre au grand Charlemagne une plume en main, pour lui écrire à elle-même une Épître d'amour.

LE ROI.

Que voulez-vous dire, par *elle-même ?*

(†) *Oh ! vous ne voulez pas manger de grappes, mon Royal Renard ? Oh ! mais vous voudrez bien manger des miennes, ſi mon Royal Renard peut y atteindre.* Hanmer & Warburton ont retranché ces deux lignes de leur édition, comme n'étant pas de Shakeſpear.

(¶) Danſe Françoiſe en vogue alors.

LAFEU.

Je veux dire, un Docteur femelle. — Sire, il y en a un d'arrivé à votre Cour, ſi vous voulez la voir. — Sur ma foi, ſur mon honneur, ſi de ce fol & plaiſant début, je puis revenir à vous parler ſérieuſement, j'ai eu un entretien avec un individu, qui par ſon ſexe, par ſa jeuneſſe, par la déclaration du motif de ſon voyage, par ſes ſages diſcours & la conſtance de ſa réſolution, m'a plus étonné, plus confondu, que je n'oſe l'avouer, dans la crainte du reproche de crédulité & de foibleſſe. — Voulez-vous la voir, Sire, (car elle le demande avec inſtance), & ſavoir ce qu'elle veut faire? Après, moquez-vous bien de moi.

LE ROI.

Allons, bon Lafeu, introduis ta merveille, afin que nous puiſſions partager ton admiration, ou te guérir de la tienne, en admirant nous-mêmes ta folie.

LAFEU.

Oh! je vous convaincrai, & cela avant que la journée ſoit paſſée. (*Lafeu ſort*).

LE ROI.

Voilà toujours ſes grands prologues, pour aboutir à des riens.

SCENE V.

LE ROI, LAFEU *revient, & introduit* HÉLENE.

LAFEU, *à Hélène.*

ALLONS, entrez.

LE ROI.

Cela n'iroit pas plus vîte, quand il auroit des aîles.

LAFEU, *à Hélène.*

Allons, avancez. Voilà Sa Majeſté : déclarez-lui vos intentions. Vous avez un minois fripon & perfide ; mais Sa Majeſté ne craint guères ces ſortes de traîtres. Je ſuis ici l'oncle de Creſſide (†), en oſant vous laiſſer tous deux ſeuls enſemble. Adieu, que tout aille bien.

(*Il ſort*).

(†) C'eſt-à-dire, je reſſemble à Pandare. On ſe ſouvient de ſon rôle, dans la Tragédie de Troïle & Creſſide.

SCENE VI.

LE ROI, HÉLENE.

LE ROI.

HÉ BIEN, ma Belle, eſt-ce à moi que vous avez affaire?

HÉLENE.

Oui, mon digne Souverain. Gérard de Narbonne étoit mon père, bien connu dans l'art qu'il profeſſoit.

LE ROI.

Je l'ai connu.

HÉLENE.

Je puis donc me diſpenſer de vous faire ſon éloge: il ſuffit de le connoître. — A ſes derniers momens, ſur ſon lit de mort, il me donna pluſieurs recettes; une entr'autres, qui étoit le fruit le plus précieux de ſa longue pratique, & la fille favorite de ſa longue expérience, & il m'ordonna de ſerrer ce tréſor, comme un troiſième œil, plus cher, plus infaillible que les deux miens. Je la garde en effet avec le plus grand ſoin: & ayant ouï-dire, que Votre Majeſté étoit atteinte de la funeſte maladie, dont la cure a fait le plus d'honneur à la vertu victorieuſe du remède que m'a laiſſé mon tendre père, je ſuis venue vous l'offrir

avec mes ſecours, dans l'humilité du dévouement le plus profond.

LE ROI.

Nous vous rendons graces, jeune Beauté; mais nous ne pouvons être ſi crédule en guériſon, lorſque nos plus ſavans Docteurs nous abandonnent, & que le Collége entier des Médecins aſſemblé a décidé, que tous les efforts de l'art ne pouvoient rien pour retirer la Nature de ſon incurable langueur. —Je dis, que nous ne devons pas déshonorer notre jugement, ni nous laiſſer corrompre par une folle eſpérance, au point de proſtituer à des Empyriques notre maladie jugée incurable : un Roi ne doit pas détruire, par une foibleſſe, ſa réputation, en donnant ſon eſtime à un ſecours inſenſé, lorſqu'il eſt perſuadé qu'il ne faut plus ſonger à aucun ſecours.

HÉLENE.

Mon zèle & mes bonnes intentions m'indemniſeront de mes peines. Je ne vous importunerai pas davantage de mes inſtances, pour vous faire accepter mes ſecours; & je demande humblement à Votre Majeſté, la grace d'une légère part à ſon eſtime, en prenant congé d'Elle:

LE ROI.

Je ne peux vous donner moins, ſi je veux paſſer pour reconnoiſſant. Vous avez eu la volonté de me

ſecourir : je vous dois & vous donne les remercîmens qu'un homme, à l'article de la mort, doit à ceux qui ſont des vœux pour ſa vie. Mais vous n'avez aucune connoiſſance de ce que je ſai, moi, parfaitement : je connois tout mon danger, & vous ne connoiſſez point de remède.

HÉLENE.

Je vous en offre un, qui n'entraîne aucun danger dans ſon eſſai, puiſque vous avez placé votre repos dans l'opinion que votre mal étoit incurable. —Celui qui opère les plus grands prodiges, les accomplit ſouvent par la main du plus foible miniſtre : ainſi la Sainte Écriture nous montre des oracles de ſageſſe, ſortant de la bouche de l'enfance, dans des cas où les Juges conſommés n'étoient eux-mêmes que des enfans. Tandis que les plus ſages des mortels nioient les miracles, on a vu de grands déluges ſortir de foibles ſources, & de vaſtes mers ſe tarir. Souvent l'attente échoue, où elle promettoit le plus ; & ſouvent elle réuſſit, dans les cas où l'eſpérance eſt morte, & où règne le déſeſpoir.

LE ROI.

Je ne dois point vous écouter. Adieu, obligeante fille. Vos peines n'étant pas employées, c'eſt à vous de vous en payer. Des offres, qu'on n'accepte point, recueillent un remercîment pour leur ſalaire.

HÉLENE.

Ainſi un ſervice inſpiré par le Ciel, eſt traverſé par un ſeul mot d'un mortel. Il n'en eſt pas de celui qui connoît toutes choſes, comme de nous, foibles créatures, qui ne pouvons aſſeoir nos conjectures que ſur les apparences. Mais c'eſt en nous un excès de préſomption, lorſque nous regardons le ſecours du Ciel comme l'ouvrage de l'homme. Roi chéri, donnez votre conſentement à mon zèle : faites l'épreuve du Ciel, & non pas de moi. Je ne ſuis point un impoſteur, qui proclame une offre avec audace, & cache dans ſon cœur une autre vue. Mais ſachez que je crois, & croyez auſſi que je ſais, qu'il eſt certain que mon art n'eſt pas ſans puiſſance, ni vous ſans eſpoir de guériſon.

LE ROI.

Parlez-vous avec tant de confiance? En combien de tems eſpérez-vous me guérir?

HÉLENE.

Si l'Auteur ſuprême des graces me ſeconde, avant que les chevaux du Soleil aient fait parcourir à ſon char enflammé deux fois la révolution d'un jour; avant que l'humide Heſperus ait deux fois éteint ſa lampe aſſoupiſſante dans les ſombres vapeurs de l'Occident; avant que le ſabliér du Pilote lui ait marqué vingt-

vingt-quatre fois l'écoulement rapide des minutes, ce qu'il y a d'infirme dans les parties ſaines de votre corps, ſera diſſipé : la ſanté reprendra ſon libre cours, & le mal ſera détruit.

LE ROI.

Quel gage oſes-tu haſarder de ta certitude & de ta confiance ?

HÉLENE.

La peine de l'impudence, qui eſt la hardieſſe d'une proſtituée ; mon honneur & mon nom diffamés dans des balades flêtriſſantes, accablés de toutes les ignominies, & pour comble de miſères, mon corps tourmenté des plus cruelles tortures, juſqu'à perdre la vie (†).

LE ROI.

Il me ſemble que j'entends un Eſprit céleſte parler par ta bouche, & que je ſens dans ton foible organe l'accent de ſa voix puiſſante. Ce qui paroîtroit impoſſible au jugement ordinaire de la raiſon, paroît raiſonnable & poſſible à celui qui t'entend. Ta vie eſt d'un grand prix ; car tout ce que la vie a de précieux, tout ce

(†) Je ſuis ici la leçon de Malone. Celle de Steevens eſt : « le reproche d'impudence, mon nom chanſonné dans d'injurieuſes balades, ma réputation diffamée de mille autres manières, & excepté la dernière des horreurs (le viol), la fin de ma vie dans les plus cruels tourmens ».

qui attache à elle, tu le poſsèdes. Jeuneſſe, beauté, ſageſſe, courage, vertu, tout ce que le bonheur & le printems (†) de l'âge peuvent donner d'avantages, haſarder tous ces biens, c'eſt de ta part un indice évident, ou d'une ſcience infinie, ou du plus monſtrueux déſeſpoir. Aimable Praticienne, je veux eſſayer de ton remède, qui, ſi je meurs, te donne la mort.

HÉLENE.

Si je ne remplis pas ma promeſſe dans le tems fixé, ou que j'échoue dans le ſuccès que j'ai annoncé, faites-moi mourir ſans pitié; & ma mort ſera bien méritée. Si je ne vous guéris pas, je le paierai de ma vie; mais ſi je vous guéris, quelle récompenſe me promettez-vous?

LE ROI.

Faites votre demande.

HÉLENE.

Mais me l'accorderez-vous?

LE ROI.

Oui, j'en jure par mon ſceptre, & par toutes mes eſpérances dans le Ciel!

(†) Tyrhwit lit *pride*, *l'orgueil*; c'eſt-à-dire, le ſuprême degré de la fortune.

HÉLENE.

Hé bien, vous me ferez don, de votre main Royale, de l'époux que je vous demanderai, & qu'il ſera en votre pouvoir de me procurer. Loin de moi l'arrogante préſomption de le choiſir dans le ſang Royal de France, & de vouloir perpétuer la baſſeſſe de mon nom obſcur par un rejetton, par une image de votre Auguſte famille : mais j'aurai la liberté de demander, & vous celle de me donner, un de vos Vaſſaux, que je connois bien.

LE ROI.

Voilà ma main : tes promeſſes remplies d'abord, ta volonté ſera obéie & exécutée par mes ſoins : ainſi choiſis à ton gré ton tems ; car moi, décidé à être ton patient, je me repoſe entièrement ſur toi. Je devrois te queſtionner davantage... quoique, quand j'en ſaurois davantage, je ne pourrois pas avoir plus de confiance en toi... Je pourrois te demander d'où tu viens, qui t'a conduite à ma Cour;... mais ſois-y la bienvenue, ſans autres queſtions, & pleinement accueillie, ſans aucun doute ni ſcrupule. — Donne-moi quelque ſoulagement. — Oh! ſi tes ſuccès égalent tes promeſſes, ma récompenſe égalera ton bienfait.

(*Ils ſortent*).

SCENE VII.

La Scène eſt dans le Rouſſillon.

LA COMTESSE, LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

VIENS-ÇA, l'ami. Je veux voir juſqu'à quel degré s'étend ton ſavoir vivre.

LE BOUFFON.

Je vais vous montrer, que je ſuis fort bien nourri & fort mal élevé. Je ſai que je n'ai affaire qu'avec la Cour.

LA COMTESSE.

Comment, *qu'avec la Cour?* Et à quel autre lieu attaches-tu donc plus d'importance, pour nommer la Cour avec tant de mépris : *qu'avec la Cour*, dis-tu ?

LE BOUFFON.

En vérité, Madame, ſi Dieu prête à un homme quelques mœurs, il peut bien les mettre indifféremment de côté à la Cour. Celui qui ne ſait pas faire la révérence, ôter ſon chapeau, baiſer ſa main, & dire des riens, n'a ni jambes, ni mains, ni bouche, ni tête, & ma foi, cet homme, à dire vrai, n'étoit pas

fait pour la Cour : mais, pour moi, j'ai une réponſe qui peut ſervir à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vraiment, c'eſt là une bien bonne réponſe, que celle qui peut aller à toutes les queſtions.

LE BOUFFON.

C'eſt une ſelle à tous chevaux (†), bonne aux croupes maigres, graſſes, étroites, larges, à toutes les croupes enfin.

LA COMTESSE.

Et ta réponſe ſera bonne pour toutes les queſtions ?

LE BOUFFON.

Auſſi bonne que le ſont les honoraires pour un Avocat (¶), que votre tête Françoiſe l'eſt pour votre bonnet de taffetas (§); que l'anneau de jonc de Tabitha (*)

(†) Le proverbe Anglois eſt : *C'eſt une chaiſe de Barbier, qui va à tous les derrières ; pointus, ronds, charnus, à toutes les formes enfin.* J'ai mis l'équivalent.

(¶) Dix *groats*, ou pièces à la chèvre.

(§) Ou bien, que votre écu François, pour votre fille de joie en taffetas.

(*) *Tom* eſt l'homme, & *Tib* ou *Tabitha* eſt la femme. Alluſion à une ancienne coutume de ſe marier avec un anneau de jonc, tant en Angleterre qu'ailleurs. Breval, dans ſes antiquités de Paris, en fait mention comme d'une ſorte d'épouſailles uſitée en France, par ceux qui vouloient vivre enſemble dans l'état de

pour l'index de Tom, une gauffre pour le Mardi gras, une danſe moreſque pour le jour de Mai, la cheville pour le trou, le cocu pour ſes cornes, une méchante diableſſe pour un mari bourru, les lèvres de la None pour la bouche du Moine; enfin, que le *pudding* pour la peau qui l'enveloppe.

LA COMTESSE.

As-tu, te dis-je, une pareille réponſe qui s'ajuſte à toutes les queſtions?

LE BOUFFON.

Oui, depuis la baſſeſſe de votre Duc juſqu'au dernier des bas-Officiers du guet, elle conviendra à toutes les queſtions.

LA COMTESSE.

Ce doit être une réponſe d'une prodigieuſe étendue, pour faire ainſi face à toutes les demandes.

---

concubinage. Mais en Angleterre, elle n'étoit gnères pratiquée que par les ſéducteurs, pour corrompre les jeunes perſonnes auxquelles ils portoient leur amour. Richard Poore, Evêque de Salisbury, défendit les anneaux de jonc; par la raiſon que quelques eſprits étoient aſſez foibles, pour s'imaginer que ces mariages de plaiſanterie formoient un lien & un mariage réel : on fit ſur cet abus une chanſon qui fut chantée d'abord par Miſſ Davis. Elle jouoit le rôle de Célénie, dans la Pièce de Davenant, intitulée, *les Rivaux*; & le Roi Charles II fut ſi charmé de ſon chant & de ſon jeu, qu'il l'enleva au Théatre, pour en faire ſa Maîtreſſe. *Hawkins.*

LE BOUFFON.

Une bagatelle, en vérité, ſi les Savans vouloient l'apprécier à ſa juſte valeur. La voici, avec toutes ſes dépendances. Demandez-moi ſi je ſuis un Courtiſan : il ne vous en coûtera rien pour apprendre.

LA COMTESSE.

Allons, redevenons jeunes, ſi nous pouvons. — Je vais faire la folle en te faiſant la queſtion, dans l'eſpérance que ta réponſe me rendra plus ſage. Allons, je vous prie, l'ami, dites-moi, êtes-vous un Courtiſan?

LE BOUFFON.

O mon Dieu, Monſieur (†)! — Voilà un moyen bien ſimple d'expédier les queſtionneurs. — Allons, encore, encore, une centaine de queſtions.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis un de vos amis dévoués, qui vous chérit tendrement.

LE BOUFFON.

O mon Dieu, Monſieur! — Allons, ſerré, ne me ménagez pas.

(†) Satyre aſſez comique de cette vaine exclamation, fort en vogue alors à la Cour, & qu'on répétoit à tout propos. *Warburton.*

LA COMTESSE.

Je penſe bien, Monſieur, que vous ne pouvez pas manger de ce mets groſſier.

LE BOUFFON.

O mon Dieu, Monſieur! — Allons, embarraſſez-moi, je vous ferai face.

LA COMTESSE.

Vous avez été châtié ces jours derniers, Monſieur, à ce que je crois.

LE BOUFFON.

O mon Dieu, Monſieur! — Allons, ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE.

Criez-vous, *ô mon Dieu, Monſieur, & ne m'épargnez pas*, lorſqu'on vous châtie? Vraiment, votre *ô mon Dieu, Monſieur*, va on ne peut pas mieux dans cette occaſion; ce ſeroit fort bien répondre au fouet, quand on ne feroit que vous lier pour le recevoir.

LE BOUFFON.

Je n'ai jamais eu tant de malheur dans ma vie, & dans mon *ô mon Dieu, Monſieur*: je vois bien à préſent, que les choſes peuvent ſervir long-tems, mais pas toujours.

LA COMTESSE.

Je fais là vraiment le rôle d'une belle ménagère du tems, de le dépenſer en vains propos avec un fou (†).

LE BOUFFON.

O mon Dieu, Monſieur! — Tenez, voilà que la réponſe revient bien là.

LA COMTESSE.

Allons, l'ami, à votre affaire : donnez cette lettre à Hélène, & preſſez-la de me faire réponſe ſur le champ : recommandez-moi à mes parens, à mon fils : ce n'eſt pas beaucoup....

LE BOUFFON.

Oui, ne pas beaucoup vous recommander à eux?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas beaucoup de peine pour vous, voilà ce que je veux dire. Vous m'entendez ?

LE BOUFFON.

Avec le plus grand fruit : je ſuis là, avant que mes jambes y ſoient.

(†) Elle ſe reproche ſa légèreté, en badinant avec ce bouffon, comme une ridicule tentative pour revenir à la jeuneſſe. *Johnſon.*

LA COMTESSE.

Allons, hâte-toi d'en revenir ici.

(*Ils ſortent*).

SCENE VIII.

La Scène eſt à la Cour de France.

BERTRAND, LAFEU, PAROLLES.

LAFEU.

ON dit que le tems des miracles eſt paſſé; & nous avons nos Seigneurs les Philoſophes, pour faire de tous les phénomènes ſurnaturels & ſans cauſe viſible, des événemens naturels & familiers. Il arrive de-là que nous nous jouons des prodiges les plus effrayans, nous retranchant dans une ſcience illuſoire, lorſque nous devrions nous ſoumettre humblement devant ces objets inconnus de terreur.

PAROLLES.

Oui, c'eſt une des plus rares merveilles, qui ait éclaté dans nos tems modernes.

BERTRAND.

Oh! ſans doute!

LAFEU.

D'être abandonné des gens de l'Art.

PAROLLES.

C'eſt ce que je dis.

LAFEU.

De Galien & de Paracelſe (†) à la fois, de tous les Savans Docteurs & Jurés experts (¶).

PAROLLES.

Oui, c'eſt ce que je dis.

LAFEU.

Qui l'ont abandonné, comme incurable.

PAROLLES.

Oui vraiment : c'eſt ce que je dis auſſi.

LAFEU.

Sans eſpoir ni remède....

(†) Authentick, de la formule des lettres : *Authenticè licentiatus. Muſgrave.*

(¶) Paracelſe, quoique ce ne fût guères qu'un ignorant & un enthouſiaſte, étoit alors ſi fort en vogue, que même auprès des gens inſtruits, il luttoit de crédit & de réputation avec Galien. C'étoit le Médecin à la mode.

PAROLLES.

Oui, comme un homme qui ſeroit aſſuré de....

LAFEU.

Une vie incertaine, & une mort inévitable.

PAROLLES.

C'eſt cela même : vous avez raiſon : j'en aurois dit autant.

LAFEU.

Je puis dire, que c'eſt là un phénomène tout nouveau dans le monde.

PAROLLES.

C'en eſt un en effet : ſi vous voulez le voir en repréſentation, vous le lirez dans.... Quel eſt le titre de cette brochure?...

LAFEU.

Repréſentation d'un effet céleſte dans un Acteur de la terre (†).

PAROLLES.

C'eſt juſtement là ce que je voulois dire (¶) : c'eſt cela même.

(†) Titre ridicule de quelque ouvrage du tems.

(†) Tout le comique de cette ſcène roule ſur les prétentions de Parolles à la ſcience & aux ſentimens qu'il n'a pas. *Johnſon.*

LAFEU.

En vérité, le Dauphin n'eſt pas plus ſain ni plus vigoureux. — En vérité, je parle relativement à....

PAROLLES.

Oh! cela eſt étrange, très-étrange : voilà toute l'hiſtoire & l'embarraſſant de la choſe, & il faut être d'un eſprit bien pervers, pour ne pas reconnoître dans cet événement....

LAFEU.

La main du Ciel même.

PAROLLES.

Oui, c'eſt ce que je dis.

LAFEU.

Par le plus foible....

PAROLLES.

Et le plus débile Miniſtre : un grand pouvoir, une puiſſance extraordinaire, qui devroit en vérité produire encore ſur nous d'autres effets, que la ſimple guériſon du Roi ; comme par exemple....

LAFEU.

Une reconnoiſſance univerſelle.

PAROLLES.

Je voulois le dire : vous avez bien raiſon. — Voici le Roi qui vient.

SCENE IX.

Les mêmes. LE ROI, HÉLENE, *ſuite.*

LAFEU.

FRAIS & diſpos (†)! J'en aimerai encore mieux les jeunes filles, tant qu'il me reſtera une dent dans la bouche. Hé mais, il eſt en état de danſer une *courante* avec elle.

PAROLLES, *reconnoiſſant Hélène.*

Mort du vinaigre! n'eſt-ce pas-là Hélène ?

LAFEU.

Devant Dieu, je le penſe.

LE ROI.

Allez, faites venir ici tous les Seigneurs de ma Cour. (*A Hélène*). Aſſeyez-vous, mon Ange conſer-

(†) *Luſtick* eſt le mot de l'original. Et comme c'eſt un mot Hollandois, *luſtigh*, équivalent à *luſty*, vigoureux, Lafeu ajoute après ce mot, *comme dit l'Hollandois.*

vateur, à côté de votre patient; & de cette main rajeunie, où vous avez rappellé la vie & le ſentiment, recevez une ſeconde fois la confirmation de ma promeſſe : je ſuis prêt à vous faire le don que vous déſirez, & je n'attends de vous qu'un mot, qui le nomme.

SCENE X.

Les précédens. Pluſieurs SEIGNEURS *entrent.*

LE ROI, *continuant.*

BEL ANGE, promenez vos regards autour de vous : cette troupe de jeunes & nobles Seigneurs ſont à ma diſpoſition, & je puis exercer ſur eux la puiſſance d'un Souverain, & l'autorité d'un père : faites librement votre choix : vous avez tout pouvoir de choiſir, & eux n'en ont aucun pour vous refuſer.

HÉLENE.

Que le ſort faſſe tomber à chacun de vous une belle & vertueuſe Amante, quand il plaira à l'Amour !

PAROLLES.

Qu'une ſeule pour chacun (†) !

(†) Tyrhwitt penſe que cette phraſe eſt une plaiſanterie qui doit être dans la bouche de Parolles.

LAFEU.

Je donnerois mon cheval bai à la queue retrouſſée, & tout ſon harnois, pour que ma bouche fût auſſi bien garnie de dents que celles de ces jeunes bacheliers, & pour que ma barbe fût auſſi courte.

LE ROI, *à Hélène.*

Conſidérez-les bien tous : il n'en eſt pas un parmi eux, qui ne ſorte d'une noble race.

HÉLENE.

Noble jeuneſſe, le Ciel a, par mon miniſtère, rendu la ſanté au Roi.

TOUS LES SEIGNEURS.

Nous le voyons, & nous en remercions le Ciel pour vous.

HÉLENE.

Je ne ſuis qu'une jeune & ſimple Vierge, & je déclare que c'eſt là ma plus grande richeſſe. — Si c'eſt le bon plaiſir de Votre Majeſté, j'aurai bientôt fait mon choix. — La rougeur qui ſe peint ſur mes joues, ſemble me dire en ſecret : « Je rougis de ce que tu vas faire un choix, qui t'attirera un refus; & alors, que la pâleur s'établiſſe pour toujours ſur ton viſage ; car je n'y remonterai plus pour le colorer ».

LE ROI.

LE ROI.

Faites votre choix; & je vous proteſte, que celui qui refuſera votre amour, perdra le mien.

HÉLENE.

Hé bien, Diane, de ce moment je déſerte tes autels, & mes ſoupirs s'élèveront tous vers le ſuprême amour, vers ce Dieu ſouverain. (*A un des Seigneurs*). Seigneur, voulez-vous écouter ma requête?

Ier SEIGNEUR.

Oui, & vous l'accorder auſſi.

HÉLENE.

Je vous rends graces; je n'ai rien à ajouter.

LAFEU.

J'aimerois mieux être au nombre des objets de ſon choix, que de tirer ma vie au ſort ſur la chance d'un *beſet* (†).

HÉLENE, *à un autre Seigneur.*

L'orgueil de la Nobleſſe, qui étincelle dans vos beaux yeux, me fait une réponſe menaçante, avant même que j'aie parlé. Puiſſe l'amour vous envoyer une bonne fortune vingt fois au-deſſus du mérite & de l'humble tendreſſe de celle qui vous adreſſe ce vœu!

(†) Les deux unités des dés, ou les deux as; terme de jeu.

IIme SEIGNEUR.

Je n'aſpire à rien de mieux, ſi vous voulez.

HÉLENE.

Recevez mon vœu, & que l'amour l'exauce pour vous! C'eſt ainſi que je prends congé de vous.

LAFEU.

Eſt-ce qu'ils la refuſent tous (†)? S'ils étoient mes enfans, je voudrois les faire châtier, ou je les enverrais au grand Sultan, pour les faire tous eunuques.

HÉLENE, *à un autre Seigneur.*

Ne craignez point que je prenne votre main : je ne vous ferai jamais aucune injure, par égard pour vous. Que le Ciel béniſſe vos déſirs! & ſi jamais vous vous mariez, puiſſiez-vous trouver une plus belle compagne dans votre lit nuptial!

LAFEU.

Ces jeunes gens ſont des automates de glace : aucun ne veut d'elle : ce ſont des bâtards des Anglois; jamais ils n'eurent des François pour peres.

(†) Aucun n'a refuſé Hélène, ni ne la refuſe enſuite, que Bertrand : mais Lafeu & Parolles ſont à une certaine diſtance des autres ſur la Scène; ils voyent ce qui ſe paſſe entre Hélène & les Seigneurs, mais ſans entendre ce qui ſe dit. *Johnſon.*

HÉLENE, *à un autre Seigneur.*

Vous êtes trop jeune, trop heureux, & trop noble, pour adopter un fils formé de mon ſang.

IVme SEIGNEUR.

Je ne crois pas cela, ma belle.

LAFEU.

Il reſte encore une bonne grappe (†)... Je ſuis sûr que ton père buvoit d'un vin généreux. — Mais ſi tu n'es pas un imbécille, je ſuis, moi, un jeune homme de quatorze ans: je te connois déja pour ce que tu vaux.

HÉLENE, *à Bertrand.*

Je n'oſe vous dire, que je vous prends pour moi: c'eſt moi qui me donne toute entière à vous, & qui me ſoumets à vous ſervir toute ma vie. — Voilà mon choix.

LE ROI, *à Bertrand.*

Hé bien, jeune Bertrand, accepte-la; elle eſt ta femme.

BERTRAND.

Ma femme, mon Souverain? J'oſerai conjurer

(†) Le vieux Lafeu, ſuppoſant qu'Hélène a été refuſée, & jettant les yeux ſur Bertrand qui reſtoit, dit: *Il y en a encore un, dans les veines duquel ſon pere a verſé de bon ſang; — mais je t'ai connu aſſez long-tems, pour te connoître pour un âne.* Johnſon.

Votre Majeſté de me donner, dans un pareil choix, la liberté de m'en rapporter à mes propres yeux.

LE ROI.

Ignores-tu donc, Bertrand, ce qu'elle a fait pour moi?

BERTRAND.

Je le ſais, mon bon Roi; mais je ne crois pas ſavoir jamais pourquoi je dois l'épouſer.

LE ROI.

Tu ſais qu'elle m'a retiré du lit de douleur où je languiſſois.

BERTRAND.

Mais faut-il, Seigneur, que ma ruine ſoit la ſuite néceſſaire de votre rétabliſſement? Je la connois très-bien : elle a été élevée à la charge de mon père. La fille d'un pauvre Médecin être ma femme! Que plutôt l'opprobre me couvre & efface mon nom pour toujours!

LE ROI.

Tu ne dédaignes en elle que ſon état, que je peux, moi, créer & illuſtrer. Il eſt bien étrange que notre ſang à tous, qui pour la couleur, le poids & la chaleur, mêlé enſemble, n'offriroit aucune trace de diſtinction, prétende cependant ſe ſéparer, dans les hommes, par de ſi vaſtes différences. Si cette belle

poſsède tout ce qu'il y a de mérite & de vertus, & que tu n'aies d'autre raiſon de tes dédains, que parce qu'elle eſt la fille d'un pauvre Médecin, tu te dégoûtes donc de la vertu, pour un vain nom? Ne juge pas ainſi, Bertrand. Quand la vertu ſort d'une ſource obſcure, ſon obſcurité eſt illuſtrée par les actions & le mérite de l'homme. L'honneur ſans la vertu, & qui n'eſt formé que de vains titres de grandeur & de nobleſſe, n'eſt qu'une enflure hydropique. Ce qui eſt bon par lui-même, eſt bon, ſans nom & ſans titre (†); & ce qui eſt vil, reſte toujours vil malgré les titres. Le prix des choſes dépend de leur mérite intérieur, & non de leur dénomination. Elle eſt jeune, ſage, belle; elle a reçu cet héritage en ligne directe de la Nature; & ces qualités forment le véritable honneur. L'opprobre de l'honneur eſt celui qui ſe prétend fils de l'honneur, & qui ne reſſemble pas à ſon père. Nos honneurs proſpèrent, lorſque nous les faiſons dériver de nos actions, plutôt que de nos ancêtres. Quant à ce nom, l'*honneur*, ce n'eſt qu'un vil témoin ſuborné ſur les tombeaux, un trophée impoſteur ſur les pierres ſépulcrales, & ſouvent auſſi ce mot garde un ſilence ingrat ſur des tombes, où la pouſſière & un coupable (¶),

(†) Autre ſens de Steevens; *même dans l'état le plus obſcur.*

(¶) Qui reproche aux vivans leur négligence & leur indifférence pour les morts illuſtres ſur les inſcriptions ſépulcrales. *Miſtriſſ. Griffith*

oubli enſeveliſſent d'honorables & vertueuſes cendres. Qu'ai-je beſoin d'en dire plus ? Si tu peux aimer cette jeune perſonne, comme Vierge, je puis créer tout le reſte : elle & ſa vertu, c'eſt ſa dot perſonnelle : les honneurs & les richeſſes viendront de moi (†).

BERTRAND.

Je ne puis l'aimer, & je ne ferai pas d'efforts ſur moi-même, pour y parvenir.

LE ROI.

Tu te fais injure à toi-même, en héſitant ſi long-tems ſur ce choix.

HÉLENE.

Sire, je ſuis joyeuſe de vous voir bien rétabli : que le reſte devienne ce qu'il plaira au ſort.

LE ROI.

Mon honneur engagé eſt en péril : il faut, pour l'en dégager, que je déploie mon pouvoir. Allons, prends ſa main, hautain & dédaigneux jeune homme, qui es indigne de ce beau don ; toi qui repouſſes d'un œil

(†) Ce diſcours du Roi renferme nombre de penſées morales & philoſophiques ſur le mérite & la vertu, & ſur les loix ſévères que l'orgueil & la vanité des hommes ont établies contre leur propre bonheur & leurs jouiſſances. *Quàm temerè in noſmet legem ſancimus iniquam !* dit Horace. *Miſtriſſ. Griffith.*

insultant & mon amitié & son mérite ; toi qui ne t'avises pas de songer, qu'elle & moi, placés dans la balance, nous t'enlèverions jusqu'au fléau ; toi qui ne veux pas savoir, qu'il dépend de nous de transplanter tes honneurs où il nous plaira de les faire croître : contiens tes mépris : obéis à notre volonté, qui travaille pour ton bien : n'écoute point ton vain orgueil : rends sur le champ, pour l'avantage de ta propre fortune, l'hommage d'obéissance que ton devoir nous doit, & que notre autorité exige, ou je t'effacerai pour jamais de mon souvenir, & t'abandonnerai aux vertiges de ton âge & à la ruineuse témérité de la jeunesse & de l'ignorance, déployant sur toi ma haine & ma vengeance. Comme elles seront justes, elles seront sans pitié. Parle : ta réponse.

BERTRAND.

Pardon, mon gracieux Souverain : je soumets mon amour au choix de vos yeux. Lorsque je considère quelle riche création de grandeurs, & quel immense lot d'honneur vont s'attacher où vous l'ordonnez, je trouve que cette fille, qui d'abord étoit très-rabaissée dans la fierté de mes pensées, est maintenant l'objet des louanges du Roi, & par-là ennoblie ; c'est comme si elle sortoit d'un illustre berceau.

LE ROI.

Prends sa main, & dis-lui, qu'elle est ton épouse :

je te promets, en grandeurs & en fortune, une dot égale aux tiennes, si elle ne les surpasse pas.

BERTRAND.

J'accepte & je prends sa main.

LE ROI.

Que le bonheur & la faveur du Roi sourient à ce contrat! Toutes les formalités nécessaires pour le rendre parfait, seront accomplies dès ce soir : la fête peut souffrir un plus long délai, & attendre nos amis absens. Bertrand, si tu l'aimes, ton amour est un hommage sacré rendu à ton Roi : autrement, ton amitié pour moi s'égare, & manque son but.

(*Tous sortent, excepté Parolles & Lafeu*).

SCENE XI.

LAFEU, PAROLLES.

LAFEU.

ENTENDEZ-VOUS, Monsieur? Un mot, s'il vous plaît.

PAROLLES.

Que désirez-vous, Seigneur?

LAFEU.

Votre Seigneur & Maître a bien fait de se rétracter.

PAROLLES.

Se rétracter ? Mon Maître, Seigneur ?

LAFEU.

Oui : eſt-ce que je ne parle pas une langue intelligible ?

PAROLLES.

Une langue fort dure à l'oreille, & qu'on ne peut entendre ſans effuſion de ſang. — *Mon Maître !*

LAFEU.

Quoi donc ? Etes-vous l'égal & le camarade du Comte de Rouſſillon ?

PAROLLES.

De quelque Comte que ce ſoit, de tous les Comtes, de tout ce qui eſt homme.

LAFEU.

De tout ce qui eſt l'*homme* du Comte; mais *le Maître du Comte*, c'eſt un autre ſtyle.

PAROLLES.

Vous êtes trop vieux, Monſieur : que cela vous ſuffiſe, vous êtes trop vieux.

LAFEU.

Il faut vous dire, mon bel ami, que j'ai le titre

d'homme, moi ; titre auquel jamais l'âge ne pourra vous faire parvenir, vous.

PAROLLES.

Ce que j'oserois bien, je n'oſe pas le faire.

LAFEU.

Je vous ai cru, pendant deux repas, un aſſez joli garçon, & du ſens : vous avez fait tant de récits de vos voyages : cela pouvoit paſſer ; mais les écharpes & les rubans, dont vous êtes couvert, m'ont de plus d'une manière diſſuadé, & je ne vous crois pas un vaiſſeau d'une riche cargaiſon. — Je t'ai trouvé à préſent, & ſi je te perds, je ne m'en embarraſſe guères ; & cependant tu n'es bon à rien qu'à démentir (†), & encore tu n'en vaux guères la peine.

PAROLLES.

Si vous n'étiez pas couvert du privilége de l'âge...

LAFEU.

Ne vous plongez pas trop avant dans la colère, de peur de trop hâter votre fatale épreuve ; & ſi une fois.... Que Dieu ait pitié de toi, poltron! — Allons, mon beau ſépulcre blanchi, fort bien : je n'ai pas beſoin de t'ouvrir, je vois tout au travers de toi. — Donne moi ta main.

(†) Qu'à prendre au mot, ſuivant Eſchemburg.

PAROLLES.

Seigneur, vous me faites-là un indigne traitement!

LAFEU.

Oui, & c'eſt de tout mon cœur; & tu en es bien digne.

PAROLLES.

Je ne l'ai pas mérité, Seigneur.

LAFEU.

Oh! pleinement, en tout point, & je n'en rabattrois pas un iota.

PAROLLES.

Allons, je ſerai plus ſage....

LAFEU.

Oui, le plutôt que tu pourras; car autrement tu t'en trouverois mal (†). —Si jamais on te lie dans ton écharpe, & qu'on te châtie, tu éprouveras alors ce que c'eſt que d'allier la fierté & la ſervitude. J'ai envie d'entretenir ma connoiſſance avec toi, ou plutôt mon étude de toi, afin que je puiſſe dire, au beſoin, « voilà un homme que je connois ».

PAROLLES.

Seigneur, vous me vexez d'une manière intolérable.

(†) Tu as furieuſement à tirer le vaiſſeau en ſens contraire.

LAFEU.

Je voudrois te faire éprouver les tourmens de l'enfer, & que ma vigueur pour le faire fût éternelle; mais ma vigueur eſt paſſée, & cependant il m'en reſte aſſez pour me faire juſtice de toi, de la manière que la foibleſſe de l'âge peut me le permettre (†).

(*Il ſort*).

SCENE XII.

PAROLLES, *ſeul.*

Allons, tu as un fils, qui me lavera de cet affront, hideux & dégoûtant vieillard. — Allons, il faut que je me contienne : mais il n'y a pas moyen de ſe contraindre. Je le châtierai, ſur ma vie, ſi je peux jamais le rencontrer à propos, fût-il deux fois plus grand Seigneur. Je n'aurai pas plus de pitié de ſa vieilleſſe, que je n'en aurois de... Je le châtierai, pourvu que je le puiſſe joindre encore une fois (¶).

(†) Tel eſt le ſens de Warburton. Celui de Steevens eſt tiré d'une équivoque ſur le mot *paſt*, ma vigueur eſt paſſée; mais je ſerai *paſſé* par toi; c'eſt-à-dire, *excuſé*, *pardonné*, de quelque manière que je te provoque.

(¶) Un lâche cherche à ſe cacher à lui-même ſa poltronnerie, & s'exhorte à être brave. Ce trait eſt dans la nature. *Warburton.*

SCENE XIII.

PAROLLES; LAFEU *revient.*

LAFEU.

L'AMI, votre Seigneur & Maître eſt marié ; voilà des nouvelles pour vous. Vous avez une nouvelle Maîtreſſe.

PAROLLES.

Je dois franchement conjurer votre Seigneurie de vouloir bien m'épargner vos inſultes. Lui, il eſt mon digne Seigneur : mais l'Etre que je ſers, & qui eſt au-deſſus de moi, voilà mon maître.

LAFEU.

Qui ? Dieu ?

PAROLLES.

Oui, Monſieur.

LAFEU.

C'eſt le diable, qui eſt ton maître. Pourquoi croiſes-tu ainſi tes bras ? Veux-tu faire de tes manches une paire de chauſſes ? Les autres valets en font-ils autant (†) ? Sur mon honneur, ſi j'étois plus jeune

(†) Tu ferois bien mieux de mettre ta partie inférieure où eſt ton nez.

ſeulement de deux heures, je te bâtonnerois. Il me ſemble que tu es un objet de reproche & de ſcandale univerſel, & que chacun devroit te châtier. Je crois que tu as été créé pour être en butte aux naſardes de tous les hommes.

PAROLLES.

C'eſt de votre part, Seigneur, un acharnement à m'outrager, qui eſt bien dur, & que je ne mérite pas.

LAFEU.

Allez, allez : vous avez été battu en Italie pour avoir arraché un fruit d'un grenadier : vous êtes un vagabond, & non pas un honnête voyageur : vous faites plus l'impertinent avec les gens de qualité & les perſonnages d'honneur, que les armoiries de votre naiſſance ne vous donnent droit de le faire. Vous ne méritez pas un ſeul mot de plus, ſans quoi je vous appellerois un drôle : je vous laiſſe-là.

(*Lafeu ſort*).

SCENE XIV.

PAROLLES, BERTRAND.

PAROLLES.

C'est bon, c'eſt bon : oui, oui, bon, bon : gardons-en le ſecret quelque tems.

BERTRAND.

Perdu & condamné aux chagrins pour toujours !

PAROLLES.

Qu'avez-vous, mon cher cœur?

BERTRAND.

Quoique je l'aie ſolemnellement juré devant le Prêtre, je ne partagerai jamais ſon lit.

PAROLLES.

Quoi ? quoi donc, mon cher ami?

BERTRAND.

O mon cher Parolles, ils m'ont marié! — Je veux aller aux guerres de Toſcane, & jamais je ne la recevrai dans mon lit.

PAROLLES.

La France eſt un vrai cul-de-ſac (†) : elle ne mérite

(†) Un chenil à chiens.

pas d'être foulée du pied d'un homme d'honneur. A la guerre !

BERTRAND.

Voilà des lettres de ma mère : ce qu'elles contiennent, je ne le ſai pas encore.

PAROLLES.

Il faudroit le ſavoir. — A la guerre, jeune homme, à la guerre! Il tient dans le néant ſon honneur inviſible, celui qui reſte dans ſes foyers à careſſer ſa créature, dépenſant dans ſes bras ſa vigueur virile, qui devroit réprimer les bonds & la fougue d'un ardent courſier de Mars. Aux pays étrangers! La France eſt une étable, & nous, qui y demeurons, de vraies bêtes de ſomme. Allons; à la guerre!

BERTRAND.

Oui, j'irai. — Je l'enverrai dans mon Château; j'informerai ma mère de mon averſion pour elle, & de la cauſe de mon évaſion; j'écrirai au Roi ce que je n'ai pas oſé lui dire en face : le don qu'il vient de me faire, me ſervira à m'équiper pour les guerres d'Italie, où les braves combattent. Le champ de bataille eſt un aſyle de paix, en comparaiſon d'une maiſon mélancolique & d'une épouſe déteſtée.

PAROLLES.

Cette fantaiſie vous durera-t-elle? En êtes-vous bien sûr?

BERTRAND.

BERTRAND.

Venez avec moi à mon appartement, & aidez-moi de vos conſeils. Je vais la congédier ſur le champ. Demain je pars pour la guerre, & elle pour le veuvage & la ſolitude.

PAROLLES.

Oh! comme les balles rebondiſſent! quel vacarme elles font! — Cela eſt dur. — Un jeune homme marié, eſt un homme perdu : ainſi, partez, & quittez-la bravement : allez. Le Roi vous a fait outrage. — Mais, chut! c'eſt comme cela...

(*Ils ſortent*).

SCENE XV.

HÉLENE, LE BOUFFON, *qui lui a apporté des nouvelles de la Comteſſe*, PAROLLES.

HÉLENE.

MA mère me félicite & m'exprime ſa tendreſſe (†).

(†) *Hélène.* Eſt-elle bien ?

Le Bouffon. Elle n'eſt pas bien, mais elle jouit de la ſanté : elle eſt fort gaie, mais elle n'eſt pas bien; mais Dieu ſoit loué,

PAROLLES.

Salut, mon heureuſe Dame!

HÉLENE.

Je me flatte d'avoir votre aveu pour ma bonne fortune.

PAROLLES.

Vous avez mes vœux pour qu'elle augmente, & mes vœux encore pour qu'elle dure. (*Au Bouffon*). Ha, mon vaurien! comment ſe porte ma vieille Dame?

LE BOUFFON.

De manière que ſi vous aviez ſes rides, & moi ſes écus, je voudrois qu'elle fût comme vous dites.

PAROLLES.

Hé, je ne dis rien.

---

de ce qu'elle eſt fort bien, & de ce qu'elle n'a beſoin de rien au monde; mais elle n'eſt pas bien.

Hélène. Si elle eſt bien, quel mal a t-elle donc, pour n'être pas bien?

Le Bouffon. Sans mentir, elle eſt bien, ſi ce n'eſt à deux choſes près.

Hélène. Quelles ſont ces deux choſes?

Le Bouffon. L'une, qu'elle n'eſt pas dans le Ciel, où Dieu veuille l'envoyer promptement! l'autre, qu'elle eſt ſur la terre, d'où Dieu veuille la congédier promptement!

LE BOUFFON.

Vraiment, vous n'en êtes que plus ſage; car ſouvent la langue d'un homme eſt la ruine de ſon Maître : ne dire rien, ne faire rien, ne ſavoir rien, & n'avoir rien, ſont une grande partie de vos titres, qui ſont à-peu-près l'équivalent de rien.

PAROLLES.

Loin de moi, tu es un coquin.

LE BOUFFON.

Vous auriez dû dire, Monſieur, devant un coquin, tu es un coquin; c'eſt-à-dire, devant moi tu es un coquin, & ç'auroit été la vérité.

PAROLLES.

Va, va, tu es un ruſé coquin : je t'ai trouvé (†).

LE BOUFFON.

Me trouvez-vous en vous-même, Monſieur? ou bien, vous a-t-on appris à me trouver? La recherche, Monſieur, étoit des plus profitables; & vous pourriez trouver beaucoup du fou en vous, au grand plaiſir du monde, & à l'augmentation de ſes riſées.

PAROLLES.

Un bon drôle, en vérité, & bien nourri! — Madame,

(†) C'eſt-à-dire, *je te connois.*

mon Seigneur va partir ce ſoir. Une affaire des plus ſérieuſes l'appelle : il ſait tous les grands priviléges & les droits de l'amout, que la circonſtance réclame pour vous, & qui vous ſont dus ; mais il eſt contraint, malgré lui, de remettre à un autre tems à vous ſatisfaire. Cette privation & ce délai ſont rachetés par les douceurs qui vont ſe préparer dans cet intervalle forcé, & qui inonderont de joie l'heure fortunée qui le terminera : oui, ce délai vous procurera un déluge de jouiſſances.

HÉLENE.

Quelles ſont ſes autres intentions ?

PAROLLES.

Que vous preniez inceſſamment congé du Roi, & que vous donniez à ce départ précipité, le motif de votre propre avantage, appuyé de toutes les raiſons que vous pourrez trouvet, pour rendre cette néceſſité vraiſemblable.

HÉLENE.

Sont-ce-là tous ſes ordres ?

PAROLLES.

Il demande, qu'après avoir obtenu ce congé, vous vous conformiez ſur le champ à ſes autres intentions.

HÉLENE.

En tout je ſuis ſoumiſe à ſa volonté.

PAROLLES.

Je vais l'en aſſurer de votre part. (*Parolles ſort*).

HÉLENE.

Je vous en prie. — Viens, toi. (*Au Bouffon*).

(*Ils ſortent*).

SCENE XVI.

LAFEU, BERTRAND.

LAFEU.

Mais, j'eſpère que vous ne le regardez pas comme un Guerrier.

BERTRAND.

Comme un Guerrier, Seigneur, & qui a fait ſes preuves de courage.

LAFEU.

Vous le tenez de ſa bouche ?

BERTRAND.

Et de bien d'autres témoignages qui le confirment.

LAFEU.

Allons, mon cadran ne va donc pas bien : j'ai pris ce lion pour un daim (†).

BERTRAND.

Je vous assure, Seigneur, qu'il a de grandes connoissances, & qu'il n'a pas moins de bravoure.

LAFEU.

J'ai donc péché contre son expérience, & prévariqué contre sa valeur ; & je suis à cet égard dans l'état le plus dangereux ; car je ne puis trouver dans mon cœur aucune volonté de m'en repentir. — Le voici qui vient : je vous en prie, réconciliez-nous : je veux rechercher son amitié.

(†) J'ai pris cette alouette pour un traquet ; espèce d'oiseau qui fait son nid à terre. *Terraneola & rubetra, avis alaudæ similis, dicta terraneola, quod non in arboribus, sed in terrâ versetur & nidificet.* Steevens.

SCENE XVII.

Les mêmes. PAROLLES, *toujours élégant, & mis en petit-Maître.*

PAROLLES.

Tout cela ſe fera, Monſieur.

LAFEU, *à Bertrand.*

Je vous en prie, Monſieur, dites-moi quel eſt ſon Tailleur?

PAROLLES.

Monſieur?

LAFEU.

Oh! je le connois bien. Oui, Monſieur; c'eſt vraiment, Monſieur, un bon ouvrier, un fort bon Tailleur.

BERTRAND, *bas à Parolles.*

Eſt-elle allée trouver le Roi?

PAROLLES.

Elle y eſt allée.

BERTRAND.

Partira-t-elle ce ſoir?

PAROLLES.

Comme vous le lui avez ordonné.

BERTRAND.

J'ai écrit mes lettres, enfermé mon tréſor dans ma caſſette, donné mes ordres pour nos chevaux; & ce ſoir, à l'heure où je devrois prendre poſſeſſion de ma nouvelle épouſe... &, avant que je commence..

LAFEU.

Un bon & honnête voyageur eſt de quelque prix à la fin d'un dîner; mais un homme qui débite trois menſonges, & dit une vérité connue de tout le monde pour faire paſſer un millier de balivernes, mérite d'être écouté une fois, & fuſtigé trois. (*A Parolles*). Dieu vous aſſiſte, Capitaine!

BERTRAND, *à Parolles.*

Y auroit-il quelque méſintelligence entre ce noble Seigneur & vous?

PAROLLES.

Je ne ſai pas comment j'ai mérité de tomber dans la diſgrace de ce noble Seigneur.

LAFEU.

Vous avez fait un tour d'adreſſe pour y tomber & vous y enfoncer tout entier, en bottes & éperons, comme le bouffon qui ſaute dans un vaſte & profond

pâté (†) ; & vous en reſortirez promptement, plutôt que de ſouffrir qu'on vous demande raiſon de ce que vous reſtez dedans.

BERTRAND.

Il ſe pourroit, que vous vous fuſſiez mépris ſur ſon compte, Seigneur.

LAFEU.

Et je m'y méprendrai toujours, quand je le ſurprendrois en prières. — Adieu, Seigneur, & croyez ce que je vous dis, qu'il n'y a point d'amande dans cette noix légère : toute l'ame de cet homme eſt dans ſes habits : ne vous fiez pas à lui dans aucune affaire de conſéquence ; j'ai apprivoiſé de ces animaux-là, & je connois leur naturel. (*A Parolles*). Adieu, Monſieur, j'ai mieux parlé de vous, que vous n'avez mérité, & que vous ne mériterez de moi ; mais il faut rendre le bien pour le mal. (*Il ſort*).

PAROLLES.

Un futile & méchant vieillard !

BERTRAND.

Je le crois tel.

(†) Satyre contre une folle coutume pratiquée dans les fêtes de Londres, où un baladin ou bouffon ſautoit à pieds joints dans un large & profond pâté au lait ; ce qui faiſoit beaucoup rire la populace. *Théobald.*

PAROLLES.

Hé mais, ne le connoiſſez-vous pas?

BERTRAND.

Oui, je le connois bien, & l'opinion commune lui donne du mérite. — J'apperçois mon entrave.

SCENE XVIII.

Les mêmes. HÉLENE.

HÉLENE.

J'AI, Monſieur, ſuivant l'ordre que vous m'en avez donné, parlé au Roi, & j'ai obtenu ſon agrément pour partir ſur le champ. Seulement il déſire avoir un entretien avec vous.

BERTRAND.

J'obéirai à ſes déſirs. — Il ne faut pas, Hélène, vous étonner de mon procédé, qui ne paroît pas s'accorder avec les circonſtances, & qui ne remplit pas l'office qu'elles exigent de moi. Je n'étois pas préparé à cet événement : voilà pourquoi vous me trouvez ſi mal en ordre : cela m'engage à vous prier de vous mettre en route ſur le champ pour mes terres, & de vous contenter d'en être ſurpriſe, plutôt que de me

demander le motif de cette prière; car mes raiſons ſont meilleures qu'elles ne paroiſſent, & mes affaires ſont d'une néceſſité plus preſſante qu'il ne le ſemble, à la première vue, à vous qui ne les connoiſſez pas. — Cette lettre pour ma mère. (*Il lui remet une lettre*). Il ſe paſſera deux jours avant que je vous revoie. Adieu, je vous abandonne à votre prudence.

HÉLENE.

Monſieur, je ne puis vous répondre autre choſe, ſinon que je ſuis votre humble & ſoumiſe épouſe.

BERTRAND.

Allons, allons, ne parlons plus de cela.

HÉLENE.

Et que je chercherai toujours, par tous mes efforts, à réparer ce que l'étoile de ma naiſſance a laiſſé en moi de défectueux, pour égaler mon grand bonheur.

BERTRAND.

Laiſſons cela : je ſuis extrêmement preſſé. Adieu; partez pour mes terres.

HÉLENE.

Je vous prie, Monſieur, permettez....

BERTRAND.

Hé bien, que voulez-vous dire?

HÉLENE.

Je ne ſuis pas digne du tréſor que je poſsède, & je n'oſe pas dire qu'il eſt à moi : & cependant il eſt à moi ; mais, comme un voleur timide, je voudrois bien ſurprendre adroitement ce que la loi m'accorde de droit.

BERTRAND.

Que voulez-vous avoir ?

HÉLENE.

Quelque choſe —, & à peine autant — ; rien, dans le fond. — Je ne voudrois pas vous dire ce que je voudrois, Seigneur. — Mais pourtant, ſi —. Les étrangers & les ennemis ſe ſéparent, & ne s'embraſſent pas.

BERTRAND.

Je vous en prie, ne perdez pas de tems : mais, vîte à cheval.

HÉLENE.

Je n'enfreindrai pas vos ordres, Seigneur.

(*Hélène ſort*).

BERTRAND, *à Parolles, d'un air fort empreſſé.*

Où ſont mes autres gens (†), Monſieur ? (*A Hélène*). Adieu. (*Hélène ſort*). Va dans ma maiſon, où je ne

(†) Bertrand fait l'homme preſſé, afin de ſe débarraſſer plus vîte d'Hélène, que ſon amour retenoit toujours là. *Théobald.*

rentrerai de ma vie, tant que je pourrai manier mon épée, ou entendre le ſon du tambour. — Allons, partons, & ſongeons à ſortir de France.

PAROLLES.

Bravo, du courage!

(*Ils ſortent*).

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Duc de FLORENCE, *deux* SEIGNEURS *François; Gardes. Fanfares.*

LE DUC.

AINSI vous voilà inſtruit de point en point des raiſons fondamentales de cette guerre, dont les grands intérêts ont déja fait verſer bien du ſang, qui n'a fait qu'augmenter la ſoif d'en répandre.

Ier SEIGNEUR.

La querelle paroît juſte, ſacrée, de la part de votre Alteſſe; mais de la part des ennemis, elle ſemble inique & odieuſe.

LE DUC.

C'eſt ce qui augmente mon étonnement, que notre couſin le Roi de France puiſſe, dans une cauſe auſſi juſte, fermer ſon cœur à nos juſtes prières, & nous refuſer du ſecours.

IIme SEIGNEUR.

Mon noble Prince, je ne puis vous éclairer ſur les vrais motifs de notre Gouvernement, ni en parler que comme un homme ordinaire, qui n'eſt pas dans le ſecret des affaires, & qui arrange l'auguſte Conſeil des Rois ſur ſes imparfaites & aveugles notions : auſſi je n'oſe pas vous dire ce que j'en penſe, d'autant moins que je me ſuis vu trompé dans mes incertaines conjectures, auſſi ſouvent que j'ai tenté d'en faire, pour pénétrer le myſtère de l'État.

LE DUC.

Au reſte, que la France en agiſſe à ſon plaiſir.

IIme SEIGNEUR.

Mais je ſuis sûr du moins que notre jeuneſſe Françoiſe, qui ſe déplaît & dépérit dans le repos, va accourir ici en foule tous les jours, pour ſe guérir de ſa langueur.

LE DUC.

Ils ſeront bien reçus ; & tous les honneurs que peut répandre ma puiſſance, iront s'attacher ſur eux. Vous connoiſſez vos poſtes. Quand les premiers de l'armée tombent, c'eſt pour votre avantage ; leur chûte vous élève à leur place. — Demain au champ de bataille.

(*Ils ſortent*).

SCENE II.

La Scène eſt en France, dans le Rouſſillon.

LA COMTESSE, LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

Tout eſt arrivé comme je l'ai déſiré, excepté qu'il ne revient point avec elle.

LE BOUFFON.

Sur ma foi, je penſe que mon jeune Maître eſt un homme fort mélancolique.

LA COMTESSE.

Et ſur quel fondement, je te prie?

LE BOUFFON.

Hé, c'eſt qu'il regardoit ſes bottes, & puis chantoit; qu'il rajuſtoit ſa fraiſe, & puis chantoit; qu'il faiſoit des queſtions, puis chantoit; qu'il ſe curoit les dents, & chantoit encore. J'ai connu un homme avec ce tic de mélancolie, qui a vendu une belle terre pour une chanſon.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Voyons ce qu'il écrit, & quand il ſe propoſe de revenir.

LE BOUFFON.

Je n'ai plus de goût pour Iſabeau, depuis que je ſuis allé à la Cour. Nos *vieilles morues* & nos Iſabeau de campagne ne reſſemblent en rien à vos morues ſèches & à vos Iſabelles de Cour. La cervelle de mon cupidon eſt fêlée, & je commence à aimer les femmes, comme un vieillard aime l'argent, ſans appétit ni plaiſir.

LA COMTESSE, *ouvrant la lettre.*

Qu'avons-nous ici ?

LE BOUFFON.

Préciſément ce que vous avez-là. (*Il ſort*).

LA COMTESSE *lit la lettre.*

Je vous envoie une belle-fille : elle a guéri le Roi & m'a perdu. Je l'ai épouſée, mais je lui ai refuſé mon lit, & j'ai juré que ce refus ſeroit éternel. On ne manquera pas de vous informer que je me ſuis évadé de France. Apprenez-le donc de moi, avant de le ſavoir par le bruit public. Si le monde eſt aſſez vaſte, je mettrai toujours une vaſte diſtance entre elle & moi. Agréez mon reſpect.

Votre fils infortuné, BERTRAND.

Cela n'eſt pas bien, téméraire & indiſciplinable jeune homme, de fuir ainſi les faveurs d'un ſi bon Roi, d'attirer ſon indignation ſur ta tête, en mépriſant une jeune fille trop vertueuſe pour être dédaignée, même d'un Monarque.

LE BOUFFON, *entre.*

Oh! Madame, il y a là-bas de triſtes nouvelles entre deux Officiers & ma jeune Maîtreſſe.

LA COMTESSE.

Hé! qu'y a-t-il donc?

LE BOUFFON.

Et cependant il y a auſſi quelque choſe de conſolant dans les nouvelles; oui, de conſolant : votre fils ne ſera pas tué auſſi-tôt que je le penſois.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ſeroit-il tué?

LE BOUFFON.

Non, Madame, pas ſitôt tué, dans le cas où il ſe ſera ſauvé, comme j'entends dire qu'il s'eſt ſauvé. Le danger étoit de reſter auprès de ſa femme : c'eſt la perte des hommes, quoique ce ſoit le moyen d'avoir des enfans. Les voici qui viennent; ils vous en diront davantage. Pour moi, je ſais ſeulement que votre fils s'eſt ſauvé.

SCENE III.

Les précédens. HÉLENE *entre, accompagnée de deux* GENTILSHOMMES.

Ier GENTILHOMME.

SALUT, chère Comteſſe.

HÉLENE.

Madame, mon époux eſt parti, parti pour toujours.

IIme GENTILHOMME.

Ne dites pas cela.

LA COMTESSE.

Armez-vous de patience, ma chère Hélène. — Eh! je vous prie, Meſſieurs, parlez. J'ai ſenti tant de ſecouſſes de joie & de douleur, que le premier aſpect & le choc imprévu de l'une ou de l'autre, ne peuvent plus étonner mon ame, ni me faire deſcendre à la foibleſſe d'une femme. — Où eſt mon fils, je vous prie?

IIme GENTILHOMME.

Madame, il eſt allé ſervir dans les guerres du Duc de Florence. Nous l'avons rencontré dans le pays d'où nous revenons; & après avoir remis quelques dépêches

dont nous ſommes chargés pour la Cour, nous y retournons.

HÉLENE.

Jettez les yeux ſur cette lettre, Madame. Voici mon congé :

Quand tu auras obtenu l'anneau que je porte à mon doigt, & qui n'en ſortira jamais, & que tu me montreras un de tes fils dont j'aurai été le père, alors *appelle-moi ton mari. Mais cet* alors, *je le nomme* jamais.

C'eſt là une terrible ſentence!

LA COMTESSE.

Avez-vous apporté cette lettre, Meſſieurs?

Ier GENTILHOMME.

Oui, Madame; & d'après ce qu'elle contient, nous regrettons nos peines.

LA COMTESSE.

Je t'en conjure, chère Hélène, prends courage. Si tu gardes pour toi ſeule toutes ces douleurs, tu m'en voles la moitié. Il étoit mon fils, mais j'efface ſon nom de mon cœur, & toi tu ſeras mon unique enfant. — Il eſt donc allé du côté de Florence?

IIme GENTILHOMME.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Et pour être guerrier ?

IIme GENTILHOMME.

Tels ſont en effet ſes nobles deſſeins, & je ſuis perſuadé, que le Duc lui rendra tous les honneurs convenables.

LA COMTESSE.

Y retournez-vous ?

Ier GENTILHOMME.

Oui, Madame, & avec la plus grande diligence.

HÉLENE, *liſant.*

Juſqu'à ce que je n'y aie plus de femme, la France ne me ſera rien.

Que cela eſt amer !

LA COMTESSE.

Y a-t-il cela dans la lettre ?

HÉLENE.

Oui, Madame.

Ier GENTILHOMME.

Ce n'eſt peut-être qu'un écart de ſa main, auquel ſon cœur n'a pas conſenti.

LA COMTESSE.

La France ne lui ſera rien, tant qu'il y aura une femme? Il n'y a qu'elle ſeule en France, qui ſoit trop bonne pour lui ; & elle méritoit un Prince que vingt jeunes étourdis, comme lui, ſuiviſſent avec reſpect, & dont ils reconnuſſent à toute heure l'épouſe pour leur ſouveraine maîtreſſe. —Quelle ſuite avoit-il avec lui ?

Ier GENTILHOMME.

Un ſeul domeſtique, & un Gentilhomme que j'ai connu jadis.

LA COMTESSE.

Parolles, n'eſt-ce pas?

Ier GENTILHOMME.

Oui, Madame, c'eſt lui-même.

LA COMTESSE.

C'eſt une ame corrompue & pleine de ſcélérateſſe. Mon fils, ſéduit par ſes conſeils, pervertit un caractère né honnête & bon.

Ier GENTILHOMME.

En effet, Madame, cet homme a beaucoup de méchanceté, dont il ſait tirer bon parti.

LA COMTESSE.

Soyez les bienvenus, Meſſieurs. Je vous prie ;

quand vous reverrez mon fils, de lui dire que ſon épée ne peut jamais acquérir autant d'honneur, qu'il en perd aujourd'hui. Je vais lui en écrire davantage, & je vous prierai de lui remettre ma lettre.

IIme GENTILHOMME

Nous ſommes prêts à vous ſervir, Madame, dans cette occaſion & dans toutes les affaires les plus importantes dont il vous plaira nous charger.

LA COMTESSE.

A condition qu'en échange de vos offres gracieuſes, vous recevrez les miennes. Voulez-vous m'accompagner ?

(*Ils ſortent*).

SCENE IV.

HÉLENE, *ſeule.*

TANT que j'y aurai une femme, la France ne me ſera rien! Je n'aurai rien en France, juſqu'à ce que je n'y aie plus de femme! Tu n'en auras plus, Rouſſillon ; tu n'en auras plus en France. Reprends-y donc tout ce que tu y poſſédois. Pauvre Comte! Eſt-ce moi qui te bannis de ta patrie, & qui expoſe tes membres délicats aux fureurs de la guerre qui n'é-

pargne perſonne? Eſt-ce moi qui t'exile d'une Cour agréable, où tu étois l'objet des plus beaux yeux, pour t'expoſer en butte aux coups des mouſquets enflammés? O toi, meſſager de la mort, plomb meurtrier, qui voles rapidement ſur des aîles de feu, détourne-toi, & manque ton but! Perce l'air invulnérable, & qui referme ſa bleſſure en ſifflant, & ne touche pas mon cher Bertrand. Quiconque viſe à ſa vie, c'eſt moi qui arme & dirige ſon bras contre lui: quiconque avance le fer levé contre ſon ſein intrépide, c'eſt moi, malheureuſe, qui l'excite à l'aſſaſſiner. Et quoique ce ne ſoit pas ma main qui lui porte le coup mortel, je ſuis cependant la cauſe & l'auteur de ſa mort. Il auroit mieux valu pour moi, que je rencontraſſe le lion féroce, quand il rugit preſſé par la faim. Il auroit mieux valu que toutes les calamités de la nature fuſſent tombées ſur ma tête. Non, reviens dans ta patrie, Rouſſillon; quitte ces lieux funeſtes, où l'honneur ne recueille des dangers que des bleſſures, & où ſouvent il perd la vie & tout avec elle. Je veux m'éloigner de ta demeure. C'eſt mon ſéjour en ces lieux qui t'en exile. Y reſterois-je, pour t'empêcher d'y revenir? Non, non, quand on reſpireroit dans ton Château l'air délicieux du paradis même, & que j'y ſerois ſervie par des Anges, je veux le quitter. Puiſſe la Renommée touchée de pitié, t'annoncer ma fuite, & conſoler ton cœur par cette nouvelle! O nuit,

viens; & toi, jour, hâte-toi de finir! car à la faveur des ténèbres, je vais fuir de ces lieux, comme un coupable.

SCENE V.

La Scène eſt à la Cour du Duc de Florence.

Fanfares. Le Duc de FLORENCE, BERTRAND, *tambours & trompettes, ſoldats.*

LE DUC.

Vous ſerez le Commandant de notre Cavalerie; & remplis des plus hautes eſpérances dans le ſuccès que promet la fortune de vos armes, nous vous donnons une des premières places dans notre eſtime & notre confiance.

BERTRAND.

Prince, c'eſt un fardeau trop peſant pour ma foibleſſe; cependant pour vous prouver mon attachement, je m'efforcerai de le ſoutenir juſqu'à la dernière extrémité.

LE DUC.

Partez donc, jeune Héros, & que la fortune ſe

déclare votre amante, & ceigne votre casque fortuné du laurier de la victoire !

BERTRAND.

Ce jour même, ô Dieu Mars, je me range sous tes drapeaux. Rends-moi seulement égal à mes vœux & à mes pensées, & tu auras en moi un amant de ta trompette guerrière, & un ennemi de l'Amour.

SCENE VI.

La Scène est en France dans le Roussillon, au Château de Bertrand.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

HÉLAS ! & pourquoi avez-vous pris cette lettre de sa main ? Ne deviez-vous pas vous douter qu'elle alloit faire ce qu'elle a fait, dès-lors qu'elle m'envoyoit une lettre. Relisez-la moi encore.

L'INTENDANT, *lit la lettre d'Hélène.*

Je vais en pélerinage à St. Jacques (†). *Un amour*

(†) On ne connoît point de lieu de pélerinage en Italie, qui soit consacré à St. Jacques : on n'a jamais parlé que de St. Jacques

ambitieux ma rendu criminelle. Pour expier mes fautes par un ſaint vœu, je veux marcher pieds nuds ſur la terre dure & froide. Hâtez-vous, hâtez-vous d'écrire, pour que mon très-cher maître, votre fils, puiſſe ſe retirer de la ſanglante carrière des combats. Béniſſez ſon retour, & qu'il jouiſſe près de vous des douceurs de la paix, tandis que moi, loin de lui, je bénirai ſon nom par les plus ardentes prières. Dites-lui de me pardonner toutes les peines que je lui ai cauſées. C'eſt moi, ſa fatale Junon (†), *qui l'ai chaſſé d'une Cour où il étoit chéri, pour expoſer ſes jours au milieu des camps ennemis, où le danger & la mort marchent ſur les pas des Héros. Il eſt trop bon & trop beau pour être ma victime & celle de la mort, de la mort que je vais chercher moi-même, pour le laiſſer libre.*

LA COMTESSE.

O Dieu, quelle amertume perce dans ſes plus douces paroles! Rinaldo, vous n'avez jamais tant manqué de réflexion, qu'en la laiſſant partir ainſi. Si je lui avois parlé, je l'aurois bien détournée de ſes

---

de Compoſtelle, en Eſpagne. Shakeſpear auroit pu choiſir un autre Saint, Florence étant un peu hors de la route du Rouſſillon à Compoſtelle. *Johnſon.*

(†) On ſait que Junon pourſuivoit le jeune Hercule par jalouſie contre ſa mère Alcmène, & que ce fut par l'ordre de cette Déeſſe, qu'il entreprit ſes douze travaux. *Gray.*

projets, ſur leſquels elle a ainſi prévenu ma connoiſſance.

L'INTENDANT.

Pardonnez, Madame : ſi je vous euſſe donné la lettre cette nuit, on auroit pu courir après Hélène; & cependant elle écrit que toute pourſuite ſeroit vaine.

LA COMTESSE.

Quel Ange s'intéreſſera à cet indigne époux ? Il ne peut proſpérer, à moins que les prières de cette fille vertueuſe, que le Ciel ſe plaît à entendre & à exaucer, ne le ſauvent des vengeances de la juſtice ſuprême. Écris : oh ! écris, Rinaldo, à cet époux ſi indigne d'une belle épouſe. Que chaque mot ſoit plein de ſon mérite, qu'il pèſe, lui, trop légèrement. Fais-lui ſentir vivement mon extrême douleur, quoiqu'il y ſoit bien peu ſenſible. Dépêche vers lui le courier le plus prompt & le plus intelligent. Peut-être quand il apprendra qu'elle s'en eſt allée, voudra-t-il revenir; & j'eſpère qu'auſſi-tôt que cette pauvre infortunée apprendra ſon retour, elle hâtera auſſi le ſien dans ces lieux, conduite par le plus pur amour. Non, je ne puis démêler dans mes ſentimens lequel des deux, d'elle ou de lui, eſt le plus cher à mon cœur. Fais partir ce courier. Mon ame eſt accablée de douleur, & mon âge n'eſt que foibleſſe. Ma triſteſſe voudroit des

larmes, mais l'excès de la douleur me force de parler.

(*Ils ſortent*).

SCENE VII.

La Scène eſt auprès des murs de Florence.

Une Femme de Florence, veuve & âgée, DIANE, VIOLENTA, MARIANA, *& pluſieurs autres Citoyens. On entend au loin une muſique guerrière.*

LA VEUVE.

HATEZ-VOUS donc, venez; car s'ils approchent plus près de la ville, nous perdrons tout le coup-d'œil.

DIANE.

On dit, que le Comte François nous a rendu les plus grands & les plus honorables ſervices.

LA VEUVE.

On rapporte qu'il a pris le plus grand Capitaine des ennemis, & que de ſa propre main il a rué le frère du Duc. Nous avons perdu nos peines; ils ont pris un chemin oppoſé. Écoutez, vous pouvez en juger au ſon de leurs trompettes.

MARIANA.

Allons, retournons-nous-en, & contentons-nous du récit qu'on nous en fera. Et vous, Diane, gardez-vous bien de ce Comte François. L'honneur d'une fille eſt ſa gloire, & il n'y a point d'héritage ni de dot auſſi riche que l'innocence.

LA VEUVE.

J'ai raconté à ma voiſine, combien vous avez été ſollicitée par un Gentilhomme de ſa compagnie.

MARIANA.

Je connois ce pervers: que l'enfer le confonde! Un certain Parolles, un infâme agent que le jeune Comte emploie dans ces ſortes de ſéductions. Défie-toi d'eux, Diane. Leurs promeſſes, leurs ſéductions, leurs ſermens, leurs préſens, & tous ces inſtrumens de la débauche, ne ſont point ce qu'on veut les faire croire. Plus d'une jeune fille a été ſéduite par ces artifices, & le malheur veut que l'exemple de tant de naufrages de la vertu, ne ſauroit perſuader celles qui viennent après: elles ne ſentent le danger qu'au moment où elles ſont priſes elles-mêmes dans le piége qui les menaçoit. J'eſpère que je n'ai pas beſoin de vous avertir davantage; car je ſuis perſuadée que votre vertu vous conſervera dans le bon chemin où vous êtes, quand même il n'y auroit d'autre danger à craindre que la perte de l'innocence.

DIANE.

Vous n'avez rien à craindre pour moi.

SCENE VIII.

Les précédentes. HÉLENE *arrive, déguiſée en Pélerine.*

LA VEUVE, *à ſa fille.*

JE l'eſpère. — Regarde, voici une Pélerine. Je ſuis sûre, qu'elle vient loger dans ma maiſon. Ils ont coutume de s'envoyer ici les uns les autres. Je veux la queſtionner. — Dieu vous garde, belle Pélerine! A quel Saint s'adreſſe votre vœu?

HÉLENE.

A St. Jacques le grand (†). Enſeignez-moi, je vous prie, où logent les Pélerins errans (¶).

(†) C'eſt St. Jacques le mineur. Autre circonſtance que le Poëte a négligée. *Eſchemburg.*

(¶) Le mot eſt *palmers* : nom dérivé du bâton ou branche de palmier que portèrent les Pélerins de cette claſſe, ſur-tout lorſqu'ils alloient viſiter la terre Sainte à Jéruſalem. Les *palmers* n'avoient point d'habitation fixe, voyageoient en tous lieux indiſtinctement, devoient profeſſer la plus exacte pauvreté, & ne pou-

LA VEUVE.

A l'image St. François, ici du côté du port.

HÉLENE.

Eſt-ce là mon chemin? (*On entend au loin une marche guerrière*).

LA VEUVE.

Oui préciſément. Entendez-vous? Ils viennent de ce côté. Si vous voulez attendre, Sainte Pélerine, que les troupes ſoient paſſées, je vous conduirai à l'endroit où vous logerez, d'autant mieux que je croïs connoître votre Hôteſſe, auſſi-bien que moi-même.

HÉLENE.

Eſt-ce vous?

LA VEUVE.

Sous votre bon plaiſir, belle Pélerine.

HÉLENE.

Je vous en remercie, & j'attendrai ici votre loiſir.

LA VEUVE.

Vous arrivez, je crois, de France?

voient quitter leur état : au lieu que les *Pélerins* avoient une demeure fixe, ne viſitoient qu'un certain lieu, pouvoient ſubſiſter à leur frais, & quitter à leur gré la profeſſion d'Hermite.

HÉLENE.

HÉLENE.

Il eſt vrai ; j'en arrive.

LA VEUVE.

Vous allez voir ici un de vos compatriotes, qui a fait de grands exploits.

HÉLENE.

Quel eſt ſon nom, je vous prie?

LA VEUVE.

Le Comte de Rouſſillon. Le connoiſſez-vous?

HÉLENE.

Seulement par ouï-dire. Je ſais qu'il a une grande réputation ; mais ſa figure, je ne la connois pas.

LA VEUVE.

Quel qu'il ſoit, il paſſe ici pour un brave guerrier. Il s'eſt évadé de France, à ce qu'on dit, parce que le Roi l'a marié contre ſon inclination. Croyez-vous que cela ſoit vrai ?

HÉLENE.

Oui, sûrement ; c'eſt la pure vérité ; je connois ſa femme.

DIANE.

Il y a ici un Gentilhomme de la ſuite du Comte ; qui dit bien du mal d'elle.

HÉLENE.

Comment s'appelle-t-il ?

DIANE.

M. Parolles.

HÉLENE.

Oh ! je crois comme lui, qu'en fait de mérite & de réputation, au prix de ceux du Comte lui-même, ſon nom ne peut pas être cité. Quant à ſon épouſe, ſon mérite eſt d'une vertu modeſte & intacte, contre laquelle je n'ai jamais entendu faire aucun reproche.

LA VEUVE.

Ah ! la pauvre Dame ! C'eſt un eſclavage bien douloureux, que d'être la femme d'un époux qui nous déteſte. Ah ! oui. La pauvre infortunée ! En quelque lieu qu'elle ſoit, ſon cœur doit beaucoup ſouffrir. — Si cette jeune fille vouloit, il ne tiendroit qu'à elle de lui faire un tour bien cruel.

HÉLENE.

Que voulez-vous dire ? Seroit-ce, que le Comte amoureux de ſes charmes, la ſollicite au vice ?

LA VEUVE.

Oui, il fait tous ſes efforts : il emploie tous les agens qui peuvent corrompre le tendre cœur d'une jeune fille ; mais elle eſt bien armée contre ſes ſéduc-

tions, & elle oppoſe à ſes attaques la réſiſtance la plus vertueuſe.

SCENE IX.

Les mêmes. Des trompettes & des drapeaux. BERTRAND, PAROLLES, *paſſent, ſuivis d'Officiers & de Soldats.*

MARIANA.

QUE les Dieux la préſervent de ce malheur!

LA VEUVE.

Les voilà; ils viennent. Celui-ci eſt Antonio, le fils aîné du Prince : celui-là eſt Eſcalus.

HÉLENE.

Quel eſt donc le François ?

DIANE.

Là; celui qui porte ce ſuperbe panache. C'eſt un très-joli homme. Je voudrois bien qu'il aimât ſa femme. S'il étoit plus honnête, il ſeroit bien plus aimable. N'eſt-ce pas un beau jeune homme ?

HÉLENE.

Il me plaît beaucoup.

DIANE.

C'eſt bien dommage qu'il ne ſoit pas honnête. Voyez-vous cet homme là-bas, c'eſt le ſcélérat qui l'entraîne à la débauche. Si j'étois la femme du Comte, je tuerois ce vil corrupteur.

HÉLENE.

Où donc eſt-il ?

DIANE.

Hé, ce fat orné d'écharpes. Pourquoi donc a-t-il l'air ſi triſte ?

HÉLENE.

Il a peut-être été bleſſé au combat.

PAROLLES.

Perdre notre tambour !

MARIANA.

Il a certainement quelque idée qui le tourmente. Voyez ; il nous a reconnues.

LA VEUVE.

Que le bourreau l'étrangle ! (*Bertrand & Parolles ſortent*).

MARIANA.

Et pour votre politeſſe, je vous ſouhaite les menottes (†).

(†) Le *ring-career* eſt un ſupplice ſemblable à celui des menottes. C'eſt un anneau qu'on vous paſſe au col.

LA VEUVE.

Les troupes ſont paſſées. Venez, belle Pélerine, je vous conduirai à l'endroit où vous logerez. Nous avons déja à la maiſon quatre ou cinq pénitens, qui ont fait vœu d'aller à St. Jacques.

HÉLENE.

Je vous remercie humblement. Je déſirerois beaucoup, que vous, Madame, & votre aimable fille, vous vouluſſiez bien ſouper avec moi ce ſoir. Je me chargerai des frais & des remercîmens; & pour être encore plus reconnoiſſante, je donnerai à cette jeune perſonne quelques conſeils dignes de ſon attention.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Nous acceptons vos offres bien volontiers.

SCENE X.

BERTRAND, *deux jeunes* SEIGNEURS *François.*

Ier SEIGNEUR.

JE vous en conjure, mon cher Comte, mettez le à cette épreuve : laiſſez-le aller à l'expédition qu'il propoſe.

IIme SEIGNEUR.

Si nous ne découvrons pas qu'il eſt un lâche, ne m'honorez plus de votre eſtime.

Ier SEIGNEUR.

Sur mon honneur, ce n'eſt qu'un ballon gonflé de vent.

BERTRAND.

Penſez-vous donc que je me trompe à ce point ſur ſon compte?

Ier SEIGNEUR.

Croyez ce que je vous dis, Seigneur, d'après ma propre connoiſſance, & ſans aucun motif d'envie ni de malice, & avec la même vérité que ſi je vous parlois de mon parent. C'eſt un inſigne poltron, un déterminé & éternel menteur, qui manque autant de fois à ſa parole, qu'il y a d'heures dans le jour: en un mot, un miſérable, qui n'a pas une ſeule bonne qualité pour mériter vos ſoins & vos bienfaits.

IIme SEIGNEUR.

Il ſeroit bon cependant que vous le connuſſiez, de peur que vous repoſant trop ſur une valeur qu'il n'a point, il ne puiſſe quelquefois, dans une affaire importante & de confiance, trahir votre eſpérance, & vous manquer au milieu du danger.

BERTRAND.

Je voudrois bien connoître quelque moyen de l'éprouver.

IIme SEIGNEUR.

Il n'y en a pas de meilleur que de lui laiſſer tenter de regagner ſon tambour. Vous entendez avec quelle préſomption il ſe vante de le reprendre ſur l'ennemi.

Ier SEIGNEUR.

Et moi, avec une troupe de Florentins, je veux le ſurprendre tout-à-coup. J'aurai des ſoldats qu'il ne diſtinguera point des troupes ennemies. Nous le lierons, nous lui banderons les yeux, de ſorte qu'il s'imaginera qu'on le conduit dans le camp ennemi, lorſque nous l'amènerons dans votre tente même. Veuillez ſeulement être préſent à ſon interrogatoire; ſi, dans l'eſpoir de ſauver ſa vie, & par le ſentiment de la plus lâche peur, il ne s'offre pas à vous trahir & à révéler tout ce qu'il fait contre vous, & s'il ne l'affirme pas avec ſerment ſur le péril de ſa tête, n'ayez jamais, Seigneur, la moindre confiance en moi.

IIme SEIGNEUR.

Oh! ſeulement pour le plaiſir de rire & de nous amuſer, laiſſez-le aller à la recherche de ſon tambour. Il ſe vante d'avoir imaginé un ſtratagême pour

le ravoir. Lorſque nous vous aurons découvert ſ lâcheté, que vous aurez vu le fond de ſon cœur, & quel vil métal ſe réduira ce lingot d'or faux dan l'épreuve du creuſet, ſi vous ne lui infligez pas alor le traitement qu'il mérite, ſi vous ne le chaſſez pa honteuſement (†), il eſt impoſſible qu'on puiſſe ja mais vous détacher de votre prévention pour lui. L voici qui vient.

SCÈNE XI.

Les précédens. PAROLLES.

Ier SEIGNEUR.

OH! pour nous donner le plaiſir de rire, ne l'empêchez pas d'accomplir ſon deſſein. Laiſſez-le chercher ſon tambour de toutes les manières qu'i voudra.

(†) Mot à mot : ſi vous ne lui faites pas la réception de *Ton Drum*. Holinshed, en parlant de l'exceſſive & extravagante hoſpitalité de Patrice Scarſefield, Maire de Dublin, en 1551, dit que ſon portier ou tout Officier de ſa maiſon, n'auroit pas oſé pour ſes deux oreilles, faire la réception de Tom Drum, au dernier aventurier qui ſe ſeroit préſenté à ſon Hôtel; c'eſt-à-dire le tirer par la tête pour le faire entrer, & le pouſſer par les épaule pour le faire ſortir. *Théobald.*

BERTRAND, *à Parolles.*

Eh bien, comment vous trouvez-vous, Monſieur? Ce tambour vous tient donc bien fort au cœur!

IIme SEIGNEUR.

Et que diable, qu'il le laiſſe aller. Au bout du compte, ce n'eſt qu'un tambour.

PAROLLES.

Qu'un tambour! N'eſt-ce qu'un tambour, qu'un tambour ainſi perdu! Le beau commandement! tomber ſur les aîles de notre armée avec notre propre cavalerie, & enfoncer nos propres bataillons!

IIme SEIGNEUR.

On ne doit point blâmer le Général qui a commandé: c'eſt un de ces malheurs de la guerre, que Céſar lui-même n'auroit pu prévenir, s'il eût été là notre Général.

BERTRAND.

Nous n'avons cependant pas tant à nous plaindre du ſuccès de nos armes. Il eſt vrai qu'il y a quelque déshonneur à avoir perdu ce tambour; mais enfin, il n'y a plus moyen de le ravoir.

PAROLLES.

On auroit pu le ravoir.

BERTRAND.

On l'auroit pu! Mais on ne le peut pas à préſent.

PAROLLES.

On pourroit encore le ravoir. S'il n'étoit pas auſſi rare d'attribuer le prix du ſervice à celui qui l'a mérité, je l'aurois, ce tambour, lui ou un autre, ou mon épitaphe.

BERTRAND.

Mais ſi vous en avez envie, Monſieur; ſi vous croyez avoir quelque bonne ruſe qui puiſſe ramener dans nos mains cet inſtrument d'honneur, hé bien, ſoyez aſſez généreux pour l'entreprendre. Allons, courage; je récompenſerai cette tentative, comme un exploit glorieux. Si vous réuſſiſſez, le Duc en parlera, & vous paiera ce ſervice tout ce qu'il pourra valoir, & d'une manière convenable à ſa grandeur.

PAROLLES.

Je jure par mon épée, que je l'entreprendrai.

BERTRAND.

Mais il ne faut pas à préſent vous endormir là-deſſus.

PAROLLES.

Je veux m'en occuper dès ce ſoir; je veux médite

mes projets (†), m'encouragér dans la certitude de mon ſuccès, faire mes apprêts homicides pour vaincre ou mourir; & ſur le minuit, prêtez l'oreille, & vous entendrez parler de moi.

BERTRAND.

Puis-je hardiment annoncer au Prince que vous êtes parti pour ce coup de main ?

PAROLLES.

Je ne ſais pas encore quel ſera le ſuccès, Seigneur: mais pour le tenter, je vous le jure.

BERTRAND.

Je ſais que tu es brave; & je répondrois de la poſſibilité de ta valeur guerrière. Allons, proſpère.

PAROLLES.

Je n'aime pas le grand nombre de paroles, moi.

(*Il ſort*).

(†) Il y a dans le texte, *mon dilême;* c'eſt-à-dire, la réſolution que j'ai priſe de ravoir mon tambour, ou de mourir.

SCENE XII.

Les mêmes.

Ier SEIGNEUR.

NON, pas plus que le poiſſon n'aime l'eau. Cet homme n'eſt-il pas bien ſingulier, Seigneur, de paroître entreprendre avec une ſi grande confiance une choſe où il ſent cependant bien qu'on ne peut réuſſir? Il ſe damne à jurer qu'il le fera, & il aimeroit mieux être damné que de le faire.

IIme SEIGNEUR.

Vous ne le connoiſſez pas encore, cher Comte, comme nous le connoiſſons. Il eſt bien vrai qu'il aura le talent de s'inſinuer dans la faveur d'un chef, & que pendant quelque tems il ſaura échaper à bien des occaſions de ſe découvrir; mais quand vous l'aurez une fois connu, ce ſera pour toujours.

BERTRAND.

Quoi! vous penſez qu'il ne fera rien de ce qu'il s'eſt engagé ſi ſérieuſement d'entreprendre?

IIme SEIGNEUR.

Rien au monde; & de plus, il s'en reviendra avec une invention de ſa tête, & il vous y coudra deux ou

trois menſonges aſſez vraiſemblables. Mais nous avons déja fatigué le cerf (†), & vous le verrez tomber cette nuit. En vérité, noble Seigneur, il ne mérite pas vos bontés.

1er SEIGNEUR.

Nous vous amuſerons un peu du renard, avant que de lui retourner la peau ſur les oreilles. Il a déja été pénétré par le vieux Seigneur Lafeu. Quand on lui aura ôté ſon maſque, vous me direz alors quel lâche coquin vous trouverez dans ce Parolles, & vous verrez cela pas plus tard que cette nuit même.

IIme SEIGNEUR.

Il faut que j'aille tendre mes piéges : il y ſera pris.

BERTRAND.

Et votre frère va venir avec moi.

IIme SEIGNEUR.

Si vous le trouvez bon, Seigneur, je vais prendre congé de vous.

(*Il ſort*).

(†) *Imboſs'd*, ſe dit du cerf écumant & laſſé de fuir. *Tollet.*

SCENE XIII.

BERTRAND, *& l'autre* SEIGNEUR.

BERTRAND.

JE veux maintenant vous conduire dans la maiſon ; & vous montrer la jeune fille dont je vous ai déja parlé.

Ier SEIGNEUR.

Mais vous me diſiez qu'elle étoit vertueuſe.

BERTRAND.

C'eſt là ſon ſeul défaut ; je ne lui ai encore parlé qu'une fois, & je l'ai trouvée extraordinairement froide : je lui ai envoyé, par ce même faquin dont nous ſuivons la trace (†), des préſens & des lettres qu'elle a renvoyés ; & voilà tout ce que j'ai fait juſqu'ici. C'eſt une céleſte créature. Voulez-vous la venir voir avec moi ?

Ier SEIGNEUR.

Très-volontiers, Seigneur.

(*Ils ſortent*).

(†) Sur lequel nous avons le vent ; c'eſt-à-dire, le deſſus.

SCENE XIV.

La Scène eſt dans la maiſon de la veuve.

HÉLENE, LA VEUVE.

HÉLENE.

SI vous doutez encore que je ſois ſa femme, je ne ſais plus comment vous donner d'autres preuves, à moins que je ne détruiſe entièrement mes projets (†).

LA VEUVE.

Quoique j'aie perdu ma fortune, je n'en ſuis pas moins bien née, & je ne connois rien à ces ſortes d'intrigues là, & je ne voudrois pas aujourd'hui ternir ma réputation par une action honteuſe.

HÉLENE.

Je ne voudrois pas non plus vous y expoſer. Croyez d'abord que le Comte eſt mon époux, & que tout ce que je vous ai confié ſous la foi du ſecret, eſt vrai dans tous les points. D'après cela, vous voyez que vous ne pouvez faire un crime en me prêtant l'officieux ſecours que je vous demande.

(†) Si elle étoit obligée de ſe découvrir nommément au Comte. *Warburton.*

LA VEUVE.

Je ſuis obligée de vous croire; car vous m'avez donné des preuves convaincantes que vous jouiſſez d'une fortune diſtinguée.

HÉLENE.

Acceptez cette bourſe d'or, & laiſſez-moi acheter à ce prix les ſecours de votre amitié, que je récompenſerai & récompenſerai encore, ſi par leur moyen je puis parvenir au ſuccès. Le Comte fait la cour à votre fille; il tend des piéges pour ſurprendre ſa beauté, & il ſe propoſe de ne pas quitter, qu'il n'en ait fait la conquête. Qu'elle conſente maintenant à tout ce que nous lui dirons ſur la maniere dont elle doit ſe conduire. Le jeune voluptueux, dont le ſang bouillonne, ne lui refuſera rien de ce qu'elle lui demandera. Or, vous ſaurez que le Comte porte un anneau qui a paſſé dans ſa maiſon de père en fils, depuis quatre ou cinq générations. Cet anneau eſt d'un grand prix à ſes yeux; mais dans le délire de ſa paſſion, pour acheter l'objet de ſes déſirs, il ne lui paroîtra pas un trop grand ſacrifice, quoiqu'il ſoit certain qu'il s'en repentira après.

LA VEUVE.

Je vois à préſent le but que vous vous propoſez.

HÉLENE.

HÉLENE.

Vous voyez donc combien il eſt honnête & légitime. Je déſire ſeulement que votre fille lui demande cet anneau, avant de faire ſemblant de ſe rendre à ſes inſtances; qu'elle lui aſſigne un rendez-vous; enfin qu'elle me laiſſe à ſa place employer le tems de ce rendez-vous pendant ſon innocente & chaſte abſence : & après, pour prix de ſa complaiſance, j'ajouterai pour ſa dot mille écus d'or à ce qui s'eſt déja paſſé entre nous.

LA VEUVE.

J'y conſens. Enſeignez maintenant à ma fille comment il faut qu'elle ſe conduiſe pour que le rendez-vous, l'heure & le lieu, tout s'accorde dans cette innocente ſupercherie. Toutes les nuits il vient avec des inſtrumens de toute eſpèce, & des chanſons qu'il a compoſées pour elle, bien au-deſſus de ce qu'elle mérite. Nous avons beau dire & beau faire pour l'écarter de nos fenêtres, il s'obſtine à y reſter, comme s'il ne pouvoit vivre éloigné d'elle.

HÉLENE.

Hé bien, dès ce ſoir il faut tenter notre ſtratagême. S'il réuſſit, ce ſera une mauvaiſe intention dans une action honnête & légitime, & une intention vertueuſe dans une action licite; ni l'un ni

l'autre ne pécheront : & cependant il y aura un crime de commis (†). Mais allons nous occuper de notre projet.

(†) Le deſſein de Bertrand eſt criminel, & il ne fait qu'un acte légitime. Le deſſein & l'action d'Hélène ſont tous deux licites ; & en cela ni l'un ni l'autre ne font un crime : & cependant du côté de Bertrand, il y avoit un crime ; l'intention de commettre un adultère, dont cependant il fut innocent, n'ayant affaire qu'à ſon épouſe. *Tollet.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une partie du camp François, à Florence.

Un des OFFICIERS *François entre ſur la ſcène, ſuivi de cinq ou ſix* SOLDATS, *qui ſe mettent en embuſcade.*

LE CAPITAINE.

IL ne peut venir par d'autre chemin que par le coin de cette haie. Lorſque vous fondrez ſur lui, accompagnez votre aſſaut du plus formidable langage que vous pourrez imaginer; quand vous ne vous entendriez pas vous-mêmes, il n'importe; car il faut que nous faſſions ſemblant de ne pas entendre le ſien; excepté un de nous, que nous produirons comme interprète.

UN SOLDAT.

Cher Capitaine, laiſſez-moi être l'interprète.

LE CAPITAINE.

N'es-tu pas connu de lui? Ne connoît-il pas ta voix ?

LE SOLDAT.

Non, mon Capitaine ; je vous le garantis.

LE CAPITAINE.

Mais quel jargon groſſier nous parleras-tu dans ta fonction d'interprète ?

LE SOLDAT.

Comme celui que vous me parlerez.

LE CAPITAINE.

Il faut qu'il nous prenne pour quelque bande d'étrangers, à la ſolde de l'ennemi. N'oublions pas qu'il a une légère teinture de tous les langages des pays circonvoiſins : ainſi, il faut que chacun de nous parle un jargon à ſa fantaiſie, ſans ſavoir ce que nous nous dirons l'un à l'autre. Tout ce que nous devons bien entendre & bien ſavoir, c'eſt le projet que nous avons en tête. Croaſſement de corbeau, ou tout autre cri ſauvage, ſera bon de reſte. — Quant à vous, Monſieur l'interprète, il faut que vous ſachiez bien diſſimuler. — Mais, ventre à terre! le voici qui vient, pour voler au tems deux heures de pareſſe &

de ſommeil, & retourner enſuite débiter, avec les ſermens les plus ſacrés, les menſonges qu'il forge.

SCENE II.

Les Soldats & le Capitaine, couchés en embuſcade. PAROLLES.

PAROLLES.

DIX HEURES! Dans trois heures d'ici, il ſera aſſez tems de retourner au quartier. Qu'eſt-ce que je dirai que j'ai fait? Il faut que ce ſoit quelque invention bien plauſible, & qui ſe faſſe croire : on commence à me deviner, & les diſgraces ont tout nouvellement frappé à ma porte. Je trouve que ma langue eſt trop hardie, trop téméraire : mais mon cœur a toujours la crainte du Dieu Mars devant les yeux, & il ne ſoutient pas ce que haſarde ma langue.

LE CAPITAINE, *à part.*

Voilà la première vérité dont ta langue ſe ſoit jamais rendue coupable.

PAROLLES.

Qui diable m'engageroit à entreprendre la repriſe de ce tambour, en connoiſſant l'impoſſibilité, & ſachant que je n'en avois nulle envie? — Il faut que je

me donne moi-même quelques bleſſures, & que je diſe, que je les ai reçues dans l'action ; mais de légères bleſſures ne ſuffiroient pas pour perſuader. Ils me diront : *quoi! vous en êtes échappé à ſi bon marché?* — Et de grandes bleſſures, je n'oſe pas me les faire. Pourquoi? quelle preuve aura-t-on ? — Ma langue, il faut que je vous mette dans la bouche d'une harangère, & que j'en achete une de la mule de Bajazet (†), ſi votre babil me jette dans les dangers.

LE CAPITAINE, *à part.*

Eſt-il poſſible qu'il ſe connoiſſe ſi bien, & qu'il ſoit ce qu'il eſt?

PAROLLES.

Je voudrois que les lambeaux de mon habit coupés puſſent me ſervir, me ſuffire, ou le tronçon de mon épée Eſpagnole caſſée.

LE CAPITAINE, *à part.*

Ce moyen ne peut pas aller.

PAROLLES.

Ou ma barbe grillée; & puis dire : c'eſt dans la ruſe de guerre que j'ai employée.

(†) Dans un de nos vieux Contes Turcs, il y a une pompeuſe deſcription de Bajazet allant au Divan, monté ſur une mule. *Steevens.*

Warburton lit *mute*, d'un muet du Sérail.

LE CAPITAINE.

Cela ne vaut pas mieux.

PAROLLES.

Ou de noyer mes habits, & puis dire ; que j'ai été dépouillé.

LE CAPITAINE.

Cela eſt aſſez difficile.

PAROLLES.

Quand je jurerois que j'ai ſauté par une fenêtre de la Citadelle...

LE CAPITAINE, *à part.*

A combien de profondeur ?

PAROLLES, *continuant.*

A trente braſſes.

LE CAPITAINE.

Trois des plus grands ſermens auroient encore peine à perſuader cela.

PAROLLES.

Je voudrois avoir quelque tambour des ennemis ; & alors je jurerois que c'eſt le même que j'ai repris.

LE CAPITAINE, *à part.*

Tu vas en entendre retentir un tout-à-l'heure.

(*Un tambour bat*).

PAROLLES, *étonné.*

Un tambour des ennemis !

LE CAPITAINE, *fondant ſur lui avec ſa troupe, & criant dans un jargon barbare & terrible.*

Throca movouſus, cargo, cargo, cargo.

TOUS ENSEMBLE.

Cargo, cargo, villianda par corbo, cargo.

PAROLLES.

Oh ! rançon, rançon. — Ne me bandez pas les yeux. (*Ils le ſaiſiſſent, & lui bandent les yeux*).

L'INTERPRETE.

Boskos thromuldo boskos.

PAROLLES.

Oui, je ſai que vous êtes du Régiment de Muskes, & je perdrai la vie faute de ſavoir cette langue. S'il eſt parmi vous quelque Allemand, quelque Danois, quelque bas-Hollandois, Italien, ou François, qu'il me parle ; je lui découvrirai des ſecrets qui feront la perte des Florentins.

L'INTERPRETE.

Boskos vauvado... Je t'entends, & je puis parler ta langue. *Kerely bonto :* ſonge à ta religion ; car dix-ſept poignards ſont pointés contre ton ſein.

PAROLLES.

Oh!

L'INTERPRETE.

Oh! ta prière, ta prière, ta prière. — *Mancha revanca Dulche.*

LE CAPITAINE.

Oſchorbi dulchos volivorco. —

L'INTERPRETE.

Le Général veut bien t'épargner encore; & les yeux ainſi bandés, il te fera conduire, pour recueillir de toi tes ſecrets : peut-être pourras-tu donner quelque connoiſſance importante, qui te vaudra la vie.

PAROLLES.

Oh! laiſſez-moi vivre, & je vous dévoilerai tous les ſecrets du camp, leurs forces, leurs deſſeins : oui, je vous dirai des choſes qui vous étonneront.

L'INTERPRETE.

Mais le feras-tu fidèlement?

PAROLLES.

Si je ne le fais pas, que je ſois damné!

L'INTERPRETE.

Acorda linta. Allons, marche : on te permet de marcher. (*Il ſort avec Parolles*).

(*On entend une courte alarme derrière le Théatre*).

SCENE III.

Le CAPITAINE, *& ſes autres* SOLDATS.

LE CAPITAINE, *à l'un d'eux.*

VA annoncer au Comte de Rouſſillon, & à mon frère, que nous avons pris le coq de bruyère, & que nous le tiendrons emmuſelé, juſqu'à ce que nous ayons de leurs nouvelles.

LE SOLDAT.

Capitaine, j'y vais.

LE CAPITAINE.

— Il nous trahira tous, en nous parlant à nous-mêmes. — Dis-leur cela.

LE SOLDAT.

Je n'y manquerai pas, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Juſqu'alors je le tiendrai dans les ténèbres, & bien enfermé.

(*Ils ſortent*).

SCENE IV.

La maiſon de la veuve.

BERTRAND, DIANE.

BERTRAND.

ON m'a dit que votre nom étoit *Fontibel.*

LA VEUVE.

Non, mon brave Seigneur ; c'eſt *Diane.*

BERTRAND.

Vous portez le nom d'une Déeſſe, & vous méritez encore mieux. Mais, bel Ange, l'Amour n'a-t-il aucuns droits ſur votre belle perſonne? Si la vive flamme de la jeuneſſe n'échauffe pas votre cœur, vous n'êres pas une jeune fille, mais un marbre froid. Quand vous ſerez morte, vous ſerez préciſément telle que vous êtes à préſent ; car vous êtes froide & inſenſible ; & à préſent vous devriez être telle qu'étoit votre mère, lorſqu'elle engendra un ſi bel enfant.

DIANE.

Elle ne ceſſa pas d'être honnête alors.

BERTRAND.

Vous le ſeriez comme elle.

DIANE.

Non : ma mère ne fit que remplir un devoir ; le devoir, Seigneur, que vous devez à votre épouſe.

BERTRAND.

Ne parlons pas de cela. — Je vous en prie, ne vous obſtinez pas à combattre ma réſolution décidée (†) : j'ai été uni à elle par contrainte ; mais vous, je vous aime par la douce contrainte de l'amour, & je vous dévoue pour toujouts l'hommage de mes ſervices.

DIANE.

Oui, vous êtes à notre ſervice, tant que nous vous plaiſons ; mais lorſqu'une fois vous avez nos roſes, vous nous laiſſez les épines nues pour nous déchirer, & vous inſultez à notre diſgrace.

BERTRAND.

Combien ai-je fait de ſermens !....

DIANE.

Ce n'eſt pas le nombre des ſermens, qui fait la vérité : la vérité eſt dans un vœu ſimple & ſincère. Qu'y a-t-il de ſacré, qui ne ſoit pas intéreſſé & com-

(†) C'eſt-à-dire, ma réſolution de ne jamais co-habiter avec Hélène ; réſolution qu'il lui avoit déclarée dans la lettre qu'il lui avoit écrite. *Steevens.*

promis dans nos ſermens? Nous ne jurons pas ſeulement par un objet reſpectable & ſaint : nous atteſtons ce qu'il y a de plus grand & de plus divin. Dites-moi, je vous prie, ſi je jurois par les attributs ſuprêmes de (†) Jupiter, que je vous aime tendrement, en croiriez-vous mes ſermens, ſi je vous aimois mal? Jurer à quelqu'un qu'on l'aime, eſt un ſerment ſans foi & ſans ſolidité, lorſqu'on ne jure que pour lui faire un outrage. Ainſi vos ſermens ne ſont que de vaines paroles & de frivoles proteſtations, qui ne ſont pas marqués d'un ſceau inviolable, du moins, ſuivant mon opinion.

BERTRAND.

Changez, changez d'opinion. Ne ſoyez pas ſi ſaintement cruelle : l'amour eſt ſacré, & jamais ma ſincérité ne connut l'artifice & les ruſes dont vous accuſez les hommes. Ne vous éloignez point de moi; mais cédez au déſir de mon cœur languiſſant, & qu'un mot du vôtre va ranimer. Dites que vous êtes à moi, & ce qu'eſt mon amour au commencement, il le ſera toujours.

DIANE.

Je vois que les hommes, dans ces ſortes d'affaires, forgent des eſpérances, que nous ne pouvons jamais remplir. — Donnez-moi cet anneau.

(†) Autre leçon : *de l'Amour. Johnſon.*

BERTRAND.

Je vous le prêterai, ma chère; mais il n'eſt pas en mon pouvoir de le donner ſans retour.

DIANE.

Vous ne voulez pas me le donner, Seigneur?

BERTRAND.

C'eſt un gage d'honneur qui appartient à notre famille, & qu'un legs ſucceſſif m'a tranſmis de mes ancêtres : ce ſeroit m'expoſer à des reproches injurieux dans le monde, que de le perdre.

DIANE.

Mon honneur reſſemble à votre anneau : ma chaſteté eſt le joyau de notre famille, qui m'a été tranſmis par mes ancêtres; & ce ſeroit m'expoſer à des reproches injurieux dans le monde, que de le perdre : ainſi, votre propre prudence avertit la mienne d'appeller l'honneur à mon ſecours, pour me défendre contre vos vaines attaques.

BERTRAND.

Tenez, voilà mon anneau. Que tous les tréſors de ma famille, que mon honneur & ma vie ſoient à vous; je ſuis déſormais ſoumis à vos ordres.

DIANE.

Quand l'heure de minuit ſera venue, frappez à la fenêtre de ma chambre. Je prendrai mes précautions, pour que ma mère n'entende rien. — Maintenant, je vous impoſe une condition ſous la foi ſacrée de la vérité : c'eſt, lorſque vous aurez conquis mon lit encore vierge, de n'y reſter qu'une heure, & de ne pas me parler. J'en ai les plus fortes raiſons; vous les ſaurez enſuite, lorſque cette bague vous ſera rendue; & dans la nuit, je mettrai à votre doigt un autre anneau, qui dans la ſuite des tems puiſſe atteſter à l'avenir notre union paſſée. Adieu, juſqu'à l'heure marquée : n'y manquez pas. Vous avez conquis en moi une épouſe, quoique toutes mes eſpérances de ce côté ſoient perdues.

BERTRAND.

J'ai conquis en vous un Ciel ſur la terre. (*Il ſort*).

SCENE V.

DIANE, *ſeule.*

OBTIENS donc de longs jours, pour remercier le Ciel & moi ! car tu pourrois bien finir par-là — Ma mère m'avoit inſtruite de la manière dont il me feroit ſa cour, comme ſi elle eût été dans ſon cœur : elle

dit que tous les hommes font les mêmes ſermens : il avoit juré de m'épouſer quand ſa femme ſeroit morte : & moi, je veux auſſi céder à ſon déſir, quand je ſerai enſévelie. Puiſque les François ſont ſi trompeurs, ſe marie qui voudra : je veux vivre & mourir Vierge ; & je ne crois pas que ce ſoit un crime de tromper, ſous ce maſque, un homme qui vouloit frauduleuſement me ſéduire.

SCENE VI.

Le Théatre repréſente le camp des Florentins.

Deux OFFICIERS *François, avec deux ou trois Soldats.*

Ier OFFICIER.

Vous ne lui avez pas donné la lettre de ſa mère ?

IIme OFFICIER.

Je la lui ai remiſe il y a une heure : il y a dedans quelque choſe qui a fait une vive impreſſion ſur ſon ame : car, en la liſant, il s'eſt changé tout-à-coup en un autre homme.

Ier OFFICIER.

Ier OFFICIER.

Il s'eſt attiré un juſte blâme, en rejettant de ſes bras une épouſe ſi vertueuſe, une ſi aimable Dame.

IIme OFFICIER.

Il a ſur-tout encouru la diſgrace éternelle du Roi, dont la volonté étoit ſi bien diſpoſée à faire ſon bonheur. Je vous ferai une confidence; mais vous la tiendrez renfermée dans le ſecret de votre ame.

Ier OFFICIER.

Quand vous l'aurez faite, elle eſt morte, & mon ſein en ſera le tombeau.

IIme OFFICIER.

Il a débauché ici dans Florence une jeune Demoiſelle, de la réputation la plus pure; & cette nuit même il aſſouvit ſa paſſion ſur les ruines de ſon honneur: il lui a donné ſon anneau de famille, & il ſe croit au comble du bonheur d'avoir réuſſi dans ce pacte odieux.

Ier OFFICIER.

Que Dieu différe à jamais la révolte de nos ſens! Quels pauvres êtres nous ſommes, lorſqu'il nous abandonne à nous-mêmes!

IIme OFFICIER.

De vrais traîtres à nous-mêmes. Et comme dans le

cours ordinaire de toutes les trahiſons, nous les voyons toujours ſe révéler elles-mêmes à force d'indiſcrétions, à meſure qu'elles avancent vers leur infâme but; de même lui, qui dans cette action travaille à déshonorer la nobleſſe de ſon nom, ne peut ſe contenir; & dans la joie dont il eſt rempli, ſon ſecret s'épanche de ſon cœur.

Ier OFFICIER.

N'eſt-ce pas en nous un vice bien déteſtable, d'être les hérauts de notre propre honte & de nos deſſeins criminels? — Nous n'aurons donc pas ſa compagnie ce ſoir?

IIe OFFICIER.

Non, juſqu'après minuit; car il ne laiſſera pas échapper ſon heure.

Ier. OFFICIER.

Elle s'avance à grands pas. —Je voudrois bien qu'il entendît anatomiſer ſon cher favori, afin qu'il pût voir la juſte meſure de ſon jugement, qui lui a fait placer ſi près de ſon cœur ce beau portrait du ſien.

IIIme OFFICIER.

Nous n'irons pas l'importuner, juſqu'à ce qu'il vienne lui-même; car ſa préſence doit être le châtiment de notre fanfaron.

Ier OFFICIER.

En attendant, parlons de cette guerre : qu'en dit-on ?

IIme OFFICIER.

J'entends dire, qu'il y a une ouverture de paix !

Ier OFFICIER.

Et même, je vous l'assure, une paix conclue.

IIme OFFICIER.

Que va donc faire le Comte de Roussillon ? Voyagera-t-il plus loin, ou s'il retournera en France ?

Ier OFFICIER.

Je vois bien par cette question, que vous n'êtes pas dans sa confidence.

IIme OFFICIER.

Dieu m'en préserve, Monsieur ! car alors j'aurois grande part dans ses actions.

Ier OFFICIER.

Sa femme, il y a environ deux mois, a fui de sa maison : son prétexte étoit d'aller faire un pélerinage à St. Jacques le grand. Elle a accompli cette religieuse entreprise avec la piété la plus austère : elle y a fait séjour, & la sensibilité naturelle de son ame est de-

venue la proie de ſon chagrin : enfin, elle y a rendu les derniers ſoupirs, & maintenant elle eſt avec les Anges dans le Ciel.

IIme OFFICIER.

Sur quoi cette nouvelle eſt-elle appuyée?

Ier OFFICIER.

En grande partie ſur ſes propres lettres, qui garantiſſent la vérité du récit, juſqu'à l'inſtant de ſa mort ; & ſa mort, qu'elle ne pouvoit pas atteſter elle-même, eſt fidèlement confirmée par le Curé du lieu.

IIme OFFICIER.

Le Comte eſt-il inſtruit de cet événement?

Ier OFFICIER.

Oui ; & dans toutes ſes particularités, de point en point, juſqu'à la plus parfaite certitude du fait.

IIme OFFICIER.

Je ſuis ſincèrement affligé, qu'il ſoit joyeux de cet événement.

Ier OFFICIER.

Comme nous nous empreſſons quelquefois de nous réjouir de nos pertes ?

IIme OFFICIER.

Et comme nous nous empreſſons auſſi d'autres fois

de déplorer notre avantage ! L'honneur distingué que sa valeur s'est acquise ici, va être accueilli dans sa patrie d'une honte aussi grande.

Ier OFFICIER.

La vie de l'homme est une trame tissue de bon & mauvais fil mêlé ensemble : nos vertus seroient trop fières, si nos fautes n'en châtioient pas l'orgueil ; & nos crimes nous porteroient au désespoir, si nous n'en étions consolés par nos vertus.

SCENE VII.

Les précédens. Un DOMESTIQUE.

Ier OFFICIER.

HÉ BIEN ? où est votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

Dans la rue il a rencontré le Duc, dont il a pris solemnellement congé : il va partir ce matin même pour la France. Le Duc lui a offert des lettres de recommandation pour le Roi.

IIme OFFICIER.

A peine suffiront-elles auprès du Roi irrité, quand la recommandation seroit encore plus forte qu'elle ne peut l'être.

SCENE VIII.

Les mêmes. BERTRAND.

LE Ier OFFICIER, *répondant à l'autre.*

EN effet, elles ne peuvent être trop flatteuſes & trop honorables pour adoucir le reſſentiment du Roi contre lui. — Voici le Comte qui s'avance. — Hé bien, Comte, ne ſommes-nous pas après minuit ?

BERTRAND.

J'ai cette nuit expédié ſeize affaires, dont chacune avoit pour un mois de beſogne, à bien travailler pour en hâter le ſuccès : j'ai pris congé du Duc, fait mes adieux aux grands de ſa Cour, enterré une femme, pris mon deuil pour elle, écrit à ma mère, que je retourne en France, préparé mes équipages & ma Suite ; & entre les intervalles de ces diverſes expéditions, j'ai pourvu à d'autres petites affaires : la dernière étoit la plus importante ; mais elle n'eſt pas encore finie.

IIme OFFICIER.

Si elle a quelque difficulté, & que vous partiez d'ici ce matin, il faudra que vous uſiez de diligence.

BERTRAND.

Quand je dis que l'affaire n'eſt pas finie, je veux dire,

que j'ai quelque peur d'en entendre parler dans la ſuite. — Mais aurons-nous ce dialogue divertiſſant entre ce faquin & le ſoldat? — Allons, faites paroître devant nous ce méchant original qui veut ſe donner pour un modèle : il m'a trompé, comme un oracle à double ſens.

IIme OFFICIER.

Qu'on le faſſe ſortir de ſa retraite : le malheureux a paſſé toute la nuit dans l'entrave des ceps.

BERTRAND.

Il n'y a pas de mal à cela : ſes talons l'ont bien mérité, pour avoir uſurpé ſi long-tems les éperons (†) du brave. Comment ſe porte-t-il?

Ier OFFICIER.

J'ai déja eu l'honneur de vous dire, que ce ſont les ceps qui le portent : mais pour vous répondre dans le ſens que vous entendez, il pleure comme une jeune villageoiſe qui a répandu ſon lait : il s'eſt confeſſé à Morgan, qu'il croit être un Religieux, depuis la première lueur de ſa mémoire, juſqu'à l'inſtant fatal où il a été mis aux fers. Et que croyez-vous, qu'il a confeſſé?

(†) Les éperons étoient une des marques du Chevalier, & on les arrachoit à celui qu'on dégradoit de cet honneur.

BERTRAND.

Rien qui me concerne, j'eſpère : a-t-il dit quelque choſe de moi ?

IIme OFFICIER.

On a écrit ſa confeſſion, & on la lira devant lui. Si vous y êtes intéreſſé, comme je le crois, il faut que vous ayez la patience de l'entendre.

SCENE IX.

Les précédens. Des Soldats entrent, conduiſant PAROLLES *les yeux bandés.*

BERTRAND.

Que la peſte le ſaiſiſſe! Comme il eſt affublé! — Il ne peut rien dire de moi. Silence, ſilence.

Ier OFFICIER.

Voilà le colin maillard qui vient. (*Haut*). *Porto tartarona.*

L'INTERPRETE, *à Parolles.*

Le Général appelle les bourreaux pour vous donner la queſtion. Quels aveux voulez-vous faire, pour vous en exemter ?

PAROLLES.

J'avouerai tout ce que je ſai, ſans qu'il ſoit beſoin de contrainte. Si vous m'écraſez dans les tortures, je ne pourrai plus rien dire.

L'INTERPRETE.

Bosko chimurco.

IIme OFFICIER.

Boblibindo chicurmurco.

L'INTERPRETE, *à l'Officier.*

Vous êtes un bon & compatiſſant Général (*A Parolles*). Notre Général vous ordonne de répondre aux queſtions que je vais vous faire, d'après cet écrit.

PAROLLES.

Et j'y répondrai avec vérité, comme il eſt vrai que j'eſpère vivre.

L'INTERPRETE, *liſant un interrogatoire par écrit.*

D'abord lui demander quelles ſont les forces de la cavalerie du Duc. Que répondez-vous à cet article?

PAROLLES.

Cinq ou ſix mille chevaux environ, mais affoiblis & hors de ſervice : les troupes ſont toutes diſperſées, & les Chefs ſont de fort pauvres militaires : c'eſt ce

que je certifie ſur ma réputation, & ſur mon eſpoir de ſauver ma vie.

L'INTERPRETE.

Coucherai-je par écrit votre réponſe?

PAROLLES.

Oui; je l'appuierai de tel ſerment qu'il vous plaira.

BERTRAND.

Oh! cela lui eſt bien indifférent! (*A part*). Quel vil & damnable eſclave eſt ce coquin?

Ier OFFICIER, *à Bertrand, avec ironie.*

Vous vous trompez, Seigneur. Celui que vous voyez eſt Monſieur Parolles; ce galant & brave militaire (c'étoit-là ſa phraſe ordinaire), qui portoit toute la théorie de la guerre dans le nœud de ſon écharpe, & toute la pratique dans le fourreau de ſon épée.

IIme OFFICIER.

Je ne me fierai plus jamais à un homme, parce qu'il aura ſoin de tenir ſon épée luiſante, ni ne croirai qu'il poſsède toutes les qualités, parce qu'il ſera revêtu d'une belle & brillante armure.

L'INTERPRETE, *à Parolles.*

Allons, la réponſe eſt écrite.

PAROLLES.

Oui, cinq ou ſix mille chevaux environ, comme je l'ai dit. — Je veux dire le nombre juſte, ou à peu de choſe près. Écrivez-le; — car je veux dire la vérité.

Ier OFFICIER.

Il approche en effet beaucoup de la vérité dans le fait.

BERTRAND.

Mais, dans les circonſtances où il la dit, la vérité, je ne choiſirai pas mes mots pour l'en remercier.

PAROLLES.

De pauvres diables : je vous prie, écrivez-le.

L'INTERPRETE.

Bon; cela eſt écrit.

PAROLLES.

Je vous en remercie bien. La vérité eſt la vérité. Ce ſont de pauvres hères; cela fait pitié!

L'INTERPRETE, *liſant.*

Lui demander quelle eſt la force de ſon infanterie. (*A Parolles*). Que dites-vous à cela?

PAROLLES.

Sur ma foi, Monſieur, comme ſi je n'avois plus

que cette heure à vivre (†), je dirai la vérité.—Voyons. Spurio, cent cinquante; Sébaſtien autant; Corambus autant; Guiltian, Coſmo, Lodovick, & Gratii, deux cents cinquante chacun; ma compagnie, Chitopher, Vaumont, Bentii, chacun deux cents cinquante; enſorte que toute la troupe, tant ſains que malades, ne monte pas, ſur ma vie, à une liſte de quinze mille hommes: & il y en a la moitié qui n'oſeroient pas ſecouer la neige de leur pourpoint, de crainte de le voir tomber en lambeaux.

BERTRAND.

Que fera-t-on à ce ſcélérat?

Ier OFFICIER, *à Bertrand.*

Rien autre choſe, que de le remercier. (*A l'Interprète*). Interrogez-le ſur mon état, & quel eſt le crédit dont je jouis dans l'eſprit du Duc.

L'INTERPRETE, *à Parolles.*

Allons; cela eſt écrit. (*Liſant*). *Vous lui demanderez encore s'il y a dans le camp un Capitaine nommé Dumaine, un François: quelle eſt ſa réputation & l'opinion qu'en a le Duc; quelles ſont ſa valeur, ſa probité,*

(†) Autre leçon: *Comme ſi j'avois encore cette heure à vivre;* & alors ce ſeroit la peur qui le troubleroit & le feroit ſe méprendre; car il compte bien vivre.

& ſon expérience dans la guerre ; ou s'il ne croit pas, qu'il fût poſſible avec de bonnes ſommes d'or, de le corrompre & de l'engager à la révolte. (*A Parolles*). Que répondez-vous à cet article ? En avez-vous quelque connoiſſance ?

PAROLLES.

Je vous en conjure ; laiſſez-moi répondre à chaque queſtion de cet article : faites-moi les demandes ſéparément.

L'INTERPRETE.

Connoiſſez-vous ce Capitaine Dumaine ?

PAROLLES.

Je le connois : il étoit apprentif boucher dans Paris, d'où il a été chaſſé ignominieuſement pour avoir engroſſé une pauvre imbécille de ſervante du Prévôt, une pauvre innocente, & muette, qui ne pouvoit lui dire, *non.* (*Dumaine, en colère, lève la main, comme pour le frapper*).

BERTRAND.

Allons, avec votre permiſſion : contenez vos mains ; — quoique je ſache bien que ſa cervelle ſoit dévouée à la première tuile qui lui tombera ſur la tête.

L'INTERPRETE.

Ce Capitaine eſt-il dans le camp du Duc de Florence ?

PAROLLES.

A ma connoiſſance, il y eſt : un vrai vaurien !

Ier OFFICIER, *à Bertrand, qui le regarde.*

Allons, ne me conſidérez pas tant ; nous allons auſſi entendre parler de votre Seigneurie tout-à-l'heure.

L'INTERPRETE.

Quel cas en fait le Duc ?

PAROLLES.

Le Duc ne le connoît que pour un de mes mauvais Officiers, & il m'écrivit l'autre jour de le renvoyer de la troupe : je crois, que j'ai encore ſa lettre dans ma poche.

L'INTERPRETE.

Nous allons l'y chercher.

PAROLLES.

En conſcience, je ne ſai pas : mais ou elle y eſt, ou elle eſt enfilée avec les autres lettres du Duc, dans ma tente.

L'INTERPRETE, *le fouillant.*

La voici : voici un papier du moins : vous le lirai-je ?

PAROLLES.

Je ne ſai pas ſi c'eſt la lettre, ou non.

BERTRAND, *à demi-voix;*

Notre Interprète fait bien ſon rôle.

Ier OFFICIER.

A merveille.

L'INTERPRETE, *liſant.*

Diane. — Le Comte eſt un fol, & chargé d'or...

PAROLLES.

Ce n'eſt pas là la lettre du Duc, Monſieur : c'eſt un avertiſſement à une honnête & jolie fille de Florence, nommée Diane, de ſe défier des ſéductions d'un certain Comte de Rouſſillon, un jeune & frivole étourdi; mais, avec tout cela, fort laſcif. — Je vous en prie, Monſieur, remettez ce papier dans ma poche.

L'INTERPRETE.

Non : c'eſt celui que je lirai le premier, avec votre permiſſion.

PAROLLES.

Mes intentions là-dedans, je le proteſte, étoient des plus honnêtes en faveur de cette jeune fille; car je connois le Comte pour un jeune ſuborneur très-

dangereux : c'eſt un monſtre affamé de Vierges ; il en dévore autant qu'il en trouve.

BERTRAND.

Maudit ſcélérat ! double ſcélérat !

L'INTERPRETE *lit la note.*

Un marché bien fait eſt à demi gagné : ſongez-y, & faites bien le vôtre. Quand il prodigue les ſermens, dites lui de coucher l'or, & prenez-le. Dès qu'il porte en compte, il ne paie jamais le compte. Jamais il ne paie ſes arrière-dettes ; faites-vous payer d'avance, & dites, Diane, qu'un ſoldat vous a donné cet avis. Les hommes ſont pour le mariage, les jeunes gens pour le plaiſir : car, comptez bien, que le Comte eſt étourdi : je le ſai, moi, qu'il paiera bien d'avance, mais non pas après qu'il aura obtenu. Tout à vous, comme il vous le juroit à l'oreille.

PAROLLES.

BERTRAND.

Je veux qu'il ſoit fuſtigé dans les rangs de l'armée avec cet écrit ſur le front.

IIme OFFICIER, *avec ironie.*

C'eſt votre ami dévoué, Monſieur, cet Orateur Polyglotte (†), ce tout-puiſſant Guerrier !

BERTRAND.

Je pouvois tout endurer auparavant, hors un chat ; & maintenant il eſt un chat pour moi.

(†) Sachant pluſieurs langues.

L'INTERPRETE,

L'INTERPRETE, *à Parolles.*

Je crois lire, Monſieur, dans les yeux de notre Général, que nous aurions envie de vous pendre.

PAROLLES.

La vie, Monſieur, à quelque prix que ce ſoit; non pas que j'aie peur de mourir, mais uniquement parce que mes offenſes contre le Ciel étant en grand nombre, je voudrois m'en repentir le reſte de mes jours. Laiſſez-moi vivre, Monſieur, dans une priſon, dans les fers, ou par-tout ailleurs, pourvu ſeulement que je vive.

L'INTERPRETE.

Nous verrons ce qu'il y aura à faire, ſi vos aveux ſont vrais: ainſi, revenons à ce Capitaine Dumaine: vous avez déja répondu ſur l'opinion qu'en avoit le Duc, ſur ſa valeur auſſi: & ſa probité, qu'en dites-vous?

PAROLLES.

Il voleroit juſqu'à un œuf, dans le ſanctuaire (†): pour les tapts &, les enlèvemens, il égale Neſſus (¶). Il fait profeſſion de manquer à ſes ſermens; & pour les rompre, il eſt plus fort qu'Hercule. Il vous men-

(†) C'eſt à dire, la plus vile bagatelle dans le lieu le plus ſacré.

(¶) On ſait que Neſſus tenta d'enlever à Hercule ſa Déjanire.

tira, Monſieur, avec une ſi prodigieuſe volubilité, qu'il vous feroit prendre la Vérité pour une folle. L'ivrognerie eſt ſa plus grande vertu ; car il boira juſqu'à s'enivrer comme un porc ; & dans ſon ſommeil il ne fait guères de mal aux vêtemens & linges qui l'environnent : mais on connoît l'homme, & on le couche ſur la paille. Il me reſte bien peu de choſe à ajouter, Monſieur, ſur ſon honnêteté, ſi ce n'eſt, qu'il a tout ce qu'un honnête homme ne doit pas avoir, & rien de ce que doit avoir un honnête homme.

Ier OFFICIER.

Je commence à l'aimer pour ce qu'il dit de moi, & pour la ſingularité de ſon impudence.

BERTRAND.

Pour cette deſcription qu'il fait de votre honnêteté ? Que la peſte le ſaiſiſſe pour ce qui me concerne, moi ! Il me devient de plus en plus inſupportable.

L'INTERPRETE, *à Parolles.*

Que dites-vous de ſon expérience dans la guerre ?

PAROLLES.

En conſcience, Monſieur, il a battu le tambour devant les Acteurs tragiques Anglois. Le calomnier, je ne le veux pas. Et je n'en ſai pas davantage ſur ſa ſcience militaire, excepté, que dans ce pays-là, il a

eu l'honneur d'être Officier à une Manufacture, qu'on appelle *Mile-end* (†), avec l'emploi d'apprendre à doubler les fils de la toile (¶). Je voudrois lui faire tout l'honneur qu'il m'eſt poſſible de lui faire; mais je ne ſuis pas certain de ce fait.

1er OFFICIER.

Il pouſſe l'impudence & la ſcélérateſſe à un tel excès, que ſon caractère ſe rachete par la rareté.

BERTRAND.

Que la peſte l'étrangle! C'eſt un monſtre pour moi.

L'INTERPRETE, *à Parolles.*

Puiſque c'eſt un homme ſi vil, je n'ai pas beſoin de vous demander, ſi l'or pourroit le débaucher.

PAROLLES.

Monſieur, pour un quart d'écu, il vendra ſa part de ſalut & ſon droit d'héritage dans le Ciel: il en dépouillera tous ſes deſcendans, & l'aliénera à perpétuité ſans retour.

L'INTERPRETE.

Et ſon frère, l'autre Capitaine Dumaine, quel homme eſt-ce?

(†) *Mile-end*, eſt un Hôpital & une Manufacture de Londres.

(¶) Autre ſens fondé ſur l'équivoque de *fils*, *pour faire des recrues.*

IIme OFFICIER.

Pourquoi le queſtionne-t-il ſur mon compte (†)?

L'INTERPRETE.

Répondez : quel eſt ſon mérite?

PAROLLES.

C'eſt un oiſeau de la même couvée. Il n'eſt pas tout-à-fait auſſi grand que l'autre en bonté, mais il l'eſt bien plus en malice. Il ſurpaſſe ſon frère en lâcheté; & cependant ſon frère paſſe pour un des poltrons les plus parfaits : dans une retraite, il court mieux que le goujat; & quand il faut charger, il eſt ſujet à la crampe.

L'INTERPRETE.

Si l'on vous fait grace de la vie, entreprendrez-vous de trahir le Duc de Florence?

PAROLLES.

Oui; & ſon Capitaine de Cavalerie auſſi, le Comte de Rouſſillon.

L'INTERPRETE.

Je vais le dire à l'oreille du Général, & ſavoir ſes intentions.

(†) Cela eſt dans la nature : on aime à entendre médire d'un autre, & pas de ſoi. *Johnſon.*

PAROLLES.

Je ne veux plus entendre de tambours : la malédiction ſur tous les tambours! C'étoit uniquement pour paroître rendre un ſervice, & pour en impoſer à ce jeune débauché de Comte, que je me ſuis jetté dans le péril; & cependant, qui auroit jamais ſoupçonné qu'il y eût une embuſcade au lieu où j'ai été pris?

L'INTERPRETE *revenant à lui, comme avec la réponſe du Général.*

Il n'y a point de remède, Monſieur : il vous faut mourir. Le Général dit, que, vous, qui avez par une ſi indigne perfidie dévoilé les ſecrets de votre armée, & fait des portraits ſi noirs d'Officiers, qui jouiſſent de la plus haute eſtime, vous n'êtes bon à rien d'honnête dans le monde : ainſi il faut vous préparer à mourir. Allons, bourreau, fais ſauter ſa tête.

PAROLLES.

O mon Dieu, Monſieur! laiſſez-moi la vie, ou laiſſez-moi du moins voir ma mort.

L'INTERPRETE.

Vous allez la voir; & faites vos adieux à tous vos amis. (*Il lui ôte ſon bandeau*). Tenez, regardez autour de vous : connoiſſez-vous quelqu'un de ces Guerriers?

BERTRAND.

Bonjour, brave Capitaine.

IIme OFFICIER.

Dieu vous béniſſe, Capitaine Parolles.

Ier OFFICIER.

Dieu ſoit avec vous, noble Capitaine.

IIme OFFICIER.

Capitaine, de quoi me chargez-vous pour le Seigneur Lafeu? Je pars pour France.

Ier OFFICIER.

Digne Capitaine, voulez-vous me donner une copie de ce ſonnet que vous avez adreſſé à Diane en faveur du Comte de Rouſſillon. Si je n'étois pas un vrai poltron, je vous y forcerois : mais adieu, portez-vous bien.

(*Ils ſortent*).

SCENE X.

L'INTERPRETE, PAROLLES.

L'INTERPRETE.

Vous êtes un homme perdu & défait, Capitaine: il n'y a plus rien en vous qui tienne encore, que votre écharpe.

PAROLLES.

Qui pourroit ne pas ſuccomber ſous un complot?

L'INTERPRETE.

Si vous pouviez trouver un pays où il n'y eût que des femmes auſſi déshonorées que vous, vous pourriez être le père & la ſouche d'une impudente Nation. Adieu. Je pars pour France auſſi : nous y parlerons de vous.

(*Il ſort*).

SCENE XI.

PAROLLES, *reſté ſeul.*

Hé bien, je ſuis encore plein de reconnoiſſance. Si mon cœur étoit né fier, il ſe briſeroit de chagrin à cette aventure. — Je ne veux plus être Capitaine; mais je veux manger & boire, & dormir auſſi à mon

aiſe qu'un Capitaine. Sans tout cela, ce que je ſuis encore, me fera vivre. Que celui qui ſe connoît pour un fanfaron, tremble à ce dénouement! Car il arrivera toujours, que tout menteur fanfaron ſera convaincu à la fin d'être un ſot. Va te rouiller, mon épée. Rafraîchiſſez-vous, mes joues, que la rougeur a enflammées! & vis, mon cher Parolles, en sûreté dans ta honte. Puiſque tu es baffoué & dupé, proſpère par la fraude & la tromperie : il y a toujours dans le monde une place pour un homme, & des reſſources pour le faire vivre : je vais les chercher.

(*Il ſort*).

SCENE XII.

La Scène eſt à Florence, dans la maiſon de la Veuve.

HÉLENE, LA VEUVE, DIANE.

HÉLENE.

AFIN de vous convaincre, Madame, que je ne vous ai pas fait d'injure, un des plus grands Princes du monde chrétien ſera ma caution : il faut néceſſairement, qu'avant d'accomplir mes deſſeins, je me proſterne devant ſon trône. Il fut un tems, où je lui

rendis un ſervice important, preſque auſſi cher que ſa vie ; un ſervice dont la reconnoiſſance pénétreroit le dur & inſenſible ſein de l'enfer même, & en feroit ſortir un cri d'action de graces. Je ſuis bien informée que Sa Majeſté eſt à Marſeille, & nous avons un cortége convenable pour nous conduire à cette ville. Il faut que vous ſachiez que l'on me croit morte. L'armée étant licentiée, mon mari part pour ſes terres ; & , avec le ſecours du Ciel, & l'agrément du Roi mon bon maître, nous y ſerons rendues avant notre hôte.

LA VEUVE.

Aimable Dame, jamais vous n'avez eu de ſerviteur fidèle, qui ſe ſoit chargé avec plus de zèle & de plaiſir de vos intérêts.

HÉLENE.

Ni vous, Madame, n'avez jamais eu d'ami, dont les penſées travaillent avec plus d'ardeur à vous procurer la récompenſe de votre affection : ne doutez pas que le Ciel ne m'ait conduite chez vous pour aſſurer la dot de votre fille, comme il l'a deſtinée à être mon appui & mon moyen pour gagner l'amour de mon époux. Mais que les hommes ſont des êtres étranges, de pouvoir goûter de ſi douces jouiſſances dans la poſſeſſion de l'objet qu'ils haïſſent, lorſque leur laſcive paſſion, ſur la foi d'une fauſſe idée qui les trompe,

redouble l'horreur de la nuit par celle de leur crime. Ainſi la luxure ſe repaît avec tranſport de l'objet de ſes dégoûts, dans l'idée qu'elle jouit d'un objet déſiré, qui pourtant eſt abſent : mais nous reviendrons dans la ſuite à ces réflexions. — Vous, Diane, il vous faudra ſouffrir encore pour moi quelques épreuves, ſous la direction de mes petites inſtructions.

DIANE.

Que l'honneur & la mort s'accordent enſemble dans les ſacrifices que vous m'impoſerez; &, toute entière à vos volontés, je ſuis prête à ſouffrir la mort.

HÉLENE.

Cependant, je vous prie.... Mais bientôt le tems amènera la ſaiſon de l'été, où les églantiers auront des roſes auſſi bien que des épines, & où la joie dédommagera des peines. Il faut que nous partions : notre voiture eſt prête, & le tems nous invite & nous preſſe. *Tout eſt bon, quand la fin eſt bonne.* La fin eſt la couronne des entrepriſes : quelque ſoit le cours de ce qui précède, c'eſt la fin qui en décide la gloire & le mérite.

(*Elles ſortent*).

SCENE XIII.

La Scène eſt dans le Rouſſillon.

LA COMTESSE, LAFEU, LE BOUFFON.

LAFEU.

NON, non : votre fils a été égaré par un impertinent faquin en leſte taffetas, dont l'infâme empois (†) vous teindroit de ſa couleur toute la molle & flexible jeuneſſe d'une Nation. Sans ceci, votre belle-fille vivroit encore, & votre fils, qui eſt ici en France,

(†) Parolles eſt repréſenté comme un homme qui ſuit avec affectation la mode, & qui entretient ſon Maître dans toutes ſes folles bizarreries. C'en fut une de teindre les rubans & les écharpes en jaune ſaffran. Elle fut inventée par une nommée *Turner*, coëffeuſe, & pourvoyeuſe de la Cour : elle étoit ſi infâme à tous égards, que ſa mode en mérita l'épithète de (*villainous*). Cette femme fut dans la ſuite au nombre des complices du meurtre de Sir Thomas Overbury, & pendue à Tyburn ; & elle voulut mourir avec une fraiſe jaune de ſa propre invention ; ce qui rendit l'empois jaune ſi odieux, que la mode en paſſa tout de ſuite. — On avoit coutume auſſi, dans ce tems-là, de colorer les pâtés avec le ſaffran ; d'où l'expreſſion *unbaked youth*. Et dans l'année 1446, on tint un Parlement à Trim, en Irlande, où l'on défendit aux habitans de porter des chemiſes empeſées de ſaffran. *Warburton & Steevens.*

ſeroit bien plus avancé par le Roi, ſans ce vil inſecte bariolé dont je parle.

LA COMTESSE.

Je voudrois bien ne l'avoir jamais connu (†). Il a été la mort de la plus vertueuſe femme, dont la création ait fait honneur à la nature. Quand elle auroit été formée de mon ſang, & qu'elle m'eût coûté les tendres douleurs d'une mère, jamais ma tendreſſe pour elle n'eût pu prendre dans mon cœur de plus profondes racines.

LAFEU.

C'étoit une bonne Dame, une digne femme : nous pouvons bien cueillir mille ſalades, avant d'y retrouver une herbe pareille.

LE BOUFFON.

Oh oui, Monſieur : elle étoit ce qu'eſt la douce marjolaine dans une ſalade, ou plutôt, l'*herbe de grace* (¶).

LAFEU.

Ce ne ſont pas là des herbes à ſalade, faquin ; ce ſont des aromates pour le nez.

(†) Ce dialogue ſert à lier les incidens épiſodiques de Parolle avec le plan principal de la pièce. *Johnſon.*

(¶) On a dit ailleurs ce qu'étoit cette *herbe de grac*

LE BOUFFON.

Je ne ſuis pas un grand Nabuchodonoſor, Monſieur ; je ne me connois pas beaucoup en herbes.

LAFEU.

Qui fais-tu profeſſion d'être ; coquin, ou fou ?

LE BOUFFON.

Fou, Monſieur, au ſervice d'une femme, & coquin au ſervice d'un homme.

LAFEU.

Que ſignifie cette diſtinction ?

LE BOUFFON.

Je voudrois eſcamoter à un homme ſa femme, & faire ſon ſervice.

LAFEU.

Comme cela, vraiment, tu ſerois un coquin à ſon ſervice.

LE BOUFFON.

Et je donnerois à ſa femme ma marotte (†), pour faire ſon ſervice.

(†) *A Bauble*, c'étoit une ſorte de court bâton, ſur lequel étoit taillée une tête, & que les fols portoient à la main. On en voit une dans un portrait de Vateau, qui a été gravé par Baron, & appellé, *les Comédiens Italiens*.

LAFEU.

Allons, je ſouſcris à ta thèſe, que tu es à la fois un coquin & un fou.

LE BOUFFON.

A votre ſervice.

LAFEU.

Non, non, non.

LE BOUFFON.

Hé bien, Monſieur, ſi je ne vous ſers pas, je peux ſervir un auſſi grand Prince que vous pouvez l'être.

LAFEU.

Quel eſt-il ? Eſt-ce un François ?

LE BOUFFON.

Monſieur, il a un nom Anglois; mais ſa phyſionomie eſt plus chaude (†) en France, qu'en Angleterre.

LAFEU.

Quel eſt ce Prince ?

LE BOUFFON.

Le Prince noir, Monſieur : autrement, le Prince des ténèbres; autrement, le Diable.

(†) Alluſion à la maladie vénérienne : *Morbus Gallicus.*

LAFEU.

Arrête-là, voilà ma bourſe. Je ne te la donne pas, pour te débaucher du ſervice du maître dont tu parles: va, continue de le ſervir.

LE BOUFFON.

Je ſuis un habitant des bois, Monſieur, qui ai toujours aimé un grand feu, & le maître dont je parle, entretient toujours bon feu. Mais puiſqu'il eſt le Prince du monde, que ſa Nobleſſe ſe tienne à ſa Cour. J'aime, moi, la maiſon à porte étroite, que je crois trop petite, pour que la pompe des Courtiſans puiſſe y paſſer : quelques perſonnes qui ſe baiſſent & s'humilient, le pourront; mais le grand nombre ſera trop frilleux & trop délicat, & ils préféreront le chemin fleuri qui conduit à la large porte & au grand braſier.

LAFEU.

Va ton chemin : je commence à me laſſer de toi, & je t'en préviens d'avance, parce que je ne voudrois pas me brouiller avec toi. Va-t'en : veille à ce qu'on ait bien ſoin de mes chevaux, ſans tour ni fraude.

LE BOUFFON.

Si je leur joue quelques tours, ce ne ſeront jamais que des tours joués à des roſſes; ce qui eſt leur droit par la loi de la Nature. (*Il ſort*).

SCENE XIV.

LAFEU, LA COMTESSE.

LAFEU.

UN ruſé coquin, un méchant drôle !

LA COMTESSE.

Ainſi eſt-il. Feu mon mari s'en divertiſſoit beaucoup. C'eſt par ſa volonté qu'il reſte à la maiſon, & il s'en autoriſe pour ſe permettre ſes impertinences. Et en effet, il n'a aucune marche réglée ; il court où il veut.

LAFEU.

Il me plaît beaucoup ; ſes bouffonneries ne ſont pas hors de ſaiſon. — J'en étois à vous dire, que depuis que j'ai appris la mort de cette digne Dame, & que votre fils, Madame, étoit ſur le point de revenir dans ſa patrie, j'ai engagé le Roi, mon Maître, à parler en faveur de ma fille : c'eſt Sa Majeſté, qui de ſa grace, m'en fit la première propoſition, lorſque tous les deux étoient encore mineurs. Le Roi m'a promis de l'effectuer : & pour éteindre le reſſentiment qu'il a conçu contre votre fils, il n'y a pas de meilleur moyen. Comment goûtez-vous, Madame, cette propoſition ?

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Elle me fait le plus grand plaiſir, Monſieur, & je déſire qu'elle s'accompliſſe heureuſement.

LAFEU.

Sa Majeſté revient en poſte de Marſeille, avec un corps auſſi vigoureux, que lorſqu'Elle ne comptoit que ſes trente ans : le Roi ſera ici demain, où je ſuis trompé par un homme qui m'a rarement induit en erreur dans ces ſortes d'avis.

LA COMTESSE.

J'ai bien de la joie d'eſpérer le revoir encore avant de mourir. J'ai des lettres qui m'annoncent que mon fils ſera ici ce ſoir. Je vous prierai de reſter avec moi, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient rencontrés tous deux.

LAFEU.

Madame, j'étois occupé à ſonger de quelle manière je pourrois être admis en ſa préſence.

LA COMTESSE.

Vous n'avez beſoin, Monſieur, que de faire valoir vos droits honorables.

LAFEU.

Madame, j'en ai fait un uſage bien étendu ; mais, je rends graces au Ciel, de ce qu'ils durent encore.

SCENE XV.

Les mêmes. LE BOUFFON *revient.*

LE BOUFFON.

O MADAME, là-bas eſt Monſeigneur votre fils, avec un morceau de velours ſur ſa face : s'il y a ou non une cicatrice deſſous, le velours le ſait; mais c'eſt un fort beau morceau de velours : ſa joue gauche eſt une joue qui a deux poils & demi ; mais ſa joue droite eſt chauve & toute nue.

LA COMTESSE.

Une noble bleſſure, une bleſſure noblement gagnée, eſt une belle livrée d'honneur : il y a apparence que c'en eſt une pareille.

LE BOUFFON.

Mais c'eſt une figure qui a l'air d'être grillée (†).

LAFEU.

Allons au-devant de votre fils, je vous prie. Je

(†) Warburton lit, carbinado'd, *carabinée*, & fait conſiſter le jeu de mots dans l'alluſion à une bleſſure faite avec une carabine ; eſpèce d'arme, qu'Henri IV avoit rendu fameuſe, en la faiſant prendre à ſes Cavaliers.

languis du désir de m'entretenir avec ce noble & jeune Guerrier.

LE BOUFFON.

Ma foi, ils sont une douzaine, en élégans & fins chapeaux, avec de galantes plumes : ils s'inclinent, & font la révérence à tout le monde.

(*Tous sortent*).

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

La Scène ſe paſſe à la Cour de France, à Marſeille.

HÉLENE, LA VEUVE, DIANE, *& deux Domeſtiques.*

HÉLENE.

CERTAINEMENT vous devez être excédée de courir ainſi la poſte jour & nuit : nous ne pouvons faire autrement ; mais puiſque vous avez déja ſacrifié tant de jours & de nuits, & expoſé vos membres délicats à tant de fatigues, pour me rendre ſervice, armez-vous de courage. Vos bontés ſont ſi fortement gravées dans mon cœur reconnoiſſant, que rien ne pourra jamais les en effacer. Dans des tems plus heureux...

SCENE II.

Les précédens. Un OFFICIER *de la Fauconnerie* (†).

HÉLENE.

CE Gentilhomme pourroit peut-être m'obtenir une audience du Roi, s'il vouloit employer ſon crédit. — Dieu vous garde, Monſieur !

LE GENTILHOMME.

Et vous auſſi, Madame.

HÉLENE.

Monſieur, je vous ai vu à la Cour de France.

LE GENTILHOMME.

J'y ai paſſé quelque tems.

HÉLENE.

J'eſpère, Monſieur, que vous n'êtes pas déchu de la réputation que vous aviez d'être bon & obligeant; & comme j'ai un trop preſſant beſoin de vos ſecours, pour m'arrêter aux complimens de la politeſſe, je

(†) Le mot eſt *aſtringer* ou *oſtringer*; d'*oſſercus* ou *auſtercus*; un *autour*.

vous offre tout de ſuite une occaſion d'exercer les vertus de votre ame, & j'en ſerai à jamais reconnoiſſante.

LE GENTILHOMME.

Que déſirez-vous ?

HÉLENE.

Que vous ayez la bonté de donner ce petit mémoire au Roi, & de vouloir bien m'aider de tout votre crédit, pour obtenir la faveur de lui être préſentée.

LE GENTILHOMME.

Le Roi n'eſt point ici.

HÉLENE.

Il n'eſt point ici, Monſieur?

LE GENTILHOMME.

Non, en vérité. Il eſt parti d'ici la nuit dernière, & ſon départ a été plus précipité que de coutume.

LA VEUVE.

Grand Dieu! toutes nos peines ſont perdues.

HÉLENE.

Tout eſt bien, qui finit bien. Quoique le ſort nous paroiſſe ſi contraire, & les moyens ſi défavorables (*au Gentilhomme*), de grace, enſeignez-moi où il eſt allé.

LE GENTILHOMME.

Vraiment, ſuivant ce que j'ai entendu, il eſt parti pour le Rouſſillon, où je vais auſſi.

HÉLENE.

Je vous conjure, Monſieur, comme probablement vous verrez le Roi avant moi, de recommander ce petit mémoire à Sa Majeſté; j'eſpère que vous n'en recevrez aucun blâme, & qu'il vous en fera au contraire des remercîmens. J'arriverai après vous avec toute la diligence qu'il nous ſera poſſible de faire.

LE GENTILHOMME.

Donnez; je ferai cela pour vous obliger.

HÉLENE.

Et vous verrez qu'on vous en remerciera, ſans ce qui pourra en arriver de plus. — Il nous faut remonter à cheval. (*A ſes ſuivans*). Allez, allez, faites tout préparer.

(*Elles ſortent*).

SCENE III.

La Scène ſe paſſe dans le Rouſſillon.

LE BOUFFON, PAROLLES.

PAROLLES.

Mon cher Monſieur Lavatch, donnez cette lettre à Monſeigneur Lafeu. J'ai autrefois, Monſieur, été bien mieux connu de vous, quand j'étois revêtu d'habits plus frais & plus beaux; mais aujourd'hui je ſuis tombé dans le foſſé de la fortune, & tout fangeux j'exhale une forte odeur de ſa diſgrace.

LE BOUFFON.

Ma foi, les diſgraces de la fortune doivent être bien ſales, ſi tu ſens une odeur auſſi forte que tu le dis. Je ne veux plus déſormais manger aucun poiſſon frit au beurre de la fortune. Je te prie, mets-toi au-deſſous du vent.

PAROLLES.

Oh! vous n'avez pas beſoin, Monſieur, de vous boucher le nez; je ne parle ici que par métaphore.

LE BOUFFON.

En vérité, Monſieur, ſi vos métaphores ſont

dégoûtantes (†), je boucherai mon nez, & je le ferois devant les métaphores de qui que ce ſoit. — Allons, je t'en prie, éloigne-toi.

PAROLLES.

Monſieur, je vous en conjure, prenez-moi ce papier, pour le remettre.

LE BOUFFON.

Pouas. — Éloigne-toi, je te prie; un papier de la chaiſe-percée de la fortune, pour donner à un Gentilhomme! Tiens, vois, le voici lui-même.

SCENE IV.

Les mêmes. LAFEU.

LE BOUFFON, *à Lafeu.*

Voici un mignon de la fortune, Monſieur, ou du petit chat de la fortune (mais un petit chat qui ne ſent pas le muſc), qui eſt tombé dans le ſale réſervoir

(†) *Quoniam hæc*, dit Cicéron, *vel ſumma laus eſt in verbis transferendis ut ſenſum feriat id, quod tranſlatum ſit, fugienda eſt omnis turpitudo earum rerum, ad quæ eorum animos qui audiunt trahet ſimilitudo. Nolo morte dici Africani* caſtratam *eſſe Rempublicam. Nolo* ſtercus curiâ *dici Glauciam.* De Orat.

Shakeſpear eſt rarement tombé dans ce défaut. *Warburton.*

de ſes diſgraces ; d'où, comme il le dit lui-même, il eſt ſorti tout fangeux. Je vous prie, Monſieur, de traiter la carpe du mieux que vous pourrez ; car il a l'air d'un pauvre miſérable bien déchu, d'un drôle ingénieux, & d'un faquin délabré. Je compâtis à ſon malheur avec le ſourire de conſolation, & je l'abandonne à votre Grandeur.

PAROLLES.

Monſeigneur, je ſuis un homme que la fortune a cruellement égratigné.

LAFEU.

Et que voulez-vous que j'y faſſe ; il eſt trop tard aujourd'hui de lui rogner les ongles. Quel eſt donc le tour de filou que vous avez joué à la fortune, pour qu'elle vous ait ſi fort égratigné ; car c'eſt par elle-même une fort bonne Dame, qui ne ſouffre pas que les coquins proſpèrent long-tems à ſon ſervice ? Tenez, voilà un *quart d'écu* pour vous : que les Juges de paix vous réconcilient tous deux, vous & la fortune ; j'ai d'autres affaires.

PAROLLES.

Je ſupplie votre Grandeur de vouloir bien entendre un ſeul mot.

LAFEU.

Tu veux encore quelques ſous de plus ; les voilà, pourvu que tu te taiſes.

PAROLLES.

Mon nom, mon bon Seigneur, eſt *Parolles.*

LAFEU.

Vous demandez donc à dire plus d'un mot (†). — Maudit ſoit mon emportement, donnez-moi la main. Comment va votre tambour ?

PAROLLES.

O mon cher Seigneur, vous êtes celui qui m'avez trouvé le premier.

LAFEU.

Comment, c'eſt moi, vraiment? Et je ſuis le premier qui t'ai *perdu.*

PAROLLES.

Il ne tient qu'à vous, Seigneur, de me faire rentrer un peu en grace; car c'eſt vous qui m'en avez chaſſé.

LAFEU.

Fi ! tu devrois être honteux, coquin : veux-tu que je ſois à la fois Dieu & Diable; que l'un te faſſe obtenir des graces, & que l'autre te les arrache ? Voici le Roi qui vient; je le reconnois au bruit de ſes trompettes. Faquin, informez-vous de moi : j'ai

(†) Alluſion au mot *paroles.*

encore hier au ſoir parlé de vous. Quoique vous ſoyez un fol & un vaurien, vous aurez de quoi manger (†). Venez, ſuivez-moi.

PAROLLES.

Je bénis Dieu pour vos bontés.

(*Il ſort*).

SCENE V.

Fanfares. LE ROI, LA COMTESSE, LAFEU, *les deux* SEIGNEURS *François. Suite.*

LE ROI.

Nous avons perdu en elle un bijou précieux, & cette perte nous a rendus plus pauvres que nous ne l'étions; mais votre fils égaré par ſa propre folie, n'a pas eu aſſez de raiſon & de bon-ſens, pour ſentir toute l'étendue de ſon mérite.

LA COMTESSE.

C'eſt une choſe faite, mon Roi; & je conjure Votre Majeſté de regarder cette révolte comme un

(†) Parolles a pluſieurs traits de Falſtaff. C'eſt un caractère qui a plus d'eſprit que de vertu; mais à qui ſes vices ſiéent ſi bien, qu'il ne mérite pas de mourir de faim. *Johnſon.*

écart naturel dans la première ardeur de la jeuneſſe, lorſque le feu de l'âge, trop impétueux pour la force de la raiſon, embraſe tout, & maîtriſe l'homme.

LE ROI.

Reſpectable Comteſſe, j'ai tout pardonné & tout oublié, quoique ma vengeance fût armée contre lui, & n'attendît que le moment de frapper.

LAFEU.

Je dois le dire, ſi Votre Majeſté veut bien me le permettre. Le jeune Comte a cruellement offenſé ſon Roi, ſa mère, & ſa femme; mais c'eſt à lui-même qu'il a fait le plus grand tort; il a perdu une épouſe dont la beauté étonnoit les yeux les plus familiariſés avec la beauté; dont la douce voix captivoit l'oreille de tous ceux qui l'écoutoient, & qui poſſédoit tant de belles vertus, que les cœurs les plus fiers & les plus ennemis de l'eſclavage s'enorgueilliſſoient de la nommer leur Maîtreſſe.

LE ROI.

L'éloge de l'objet qu'on a perdu, en rend le ſouvenir plus cher encore. Eh bien, faites-le revenir; nous ſommes réconciliés, & la première entrevue effacera tout le paſſé. Qu'il ne vienne point me demander grace; le ſujet de ſa grande offenſe n'exiſte plus, & nous enſeveliſſons les reſtes de nos reſſenti-

mens dans un abîme plus profond que l'oubli (†) : qu'il vienne comme un étranger, & non comme un criminel ; & dites-lui ſur-tout que c'eſt là notre volonté.

UN SEIGNEUR FRANÇOIS.

Je le lui dirai, mon Souverain.

LE ROI, *à Lafeu.*

Que dit-il à la propoſition de le marier à votre fille? Lui avez-vous parlé ?

LAFEU.

Il dit qu'il eſt en tout dévoué aux ordres de Votre Majeſté.

LE ROI.

Nous aurons donc une nôce. J'ai reçu des lettres qui le couvrent de gloire.

(†) La juſtice poétique demandoit que le double crime de Bertrand, ſa cruauté & ſa déſobéiſſance, jointes encore à une teinte d'hypocriſie, fuſſent un peu punies : la mère pouvoit pardonner ſon fils ; mais le Roi devoit venger davantage ſon autorité mépriſée, & le malheur d'Hélène. Mais Shakeſpear ayant aſſez de matière pour ſon cinquième Acte, abrége le dialogue, & ſe hâte vers la fin. *Johnſon.*

SCENE VI.

Les précédens. BERTRAND.

LAFEU.

IL paroît ſatisfait.

LE ROI.

Je ne ſuis point un jour de ſaiſon invariable; car tu peux voir au même inſtant ſur mon front les feux d'un clair ſourire rayonner au travers de nuages orageux. Mais à préſent ces nuages menaçans ſe diſſipent, & font place aux plus brillans rayons: ainſi, approche, le Ciel a repris ſa ſérénité.

BERTRAND.

O mon cher Souverain, pardonnez-moi des fautes expiées par un profond repentir.

LE ROI.

Tout eſt oublié. Ne parlons plus du paſſé. Saiſiſſons par les cheveux le préſent qui fuit; car nous ſommes vieux, & ſur nos projets les plus prompts, le tems gliſſe ſans bruit & d'un pas inſenſible, & les efface avant qu'ils ſoient effectués. Vous vous rappellez les traits de la fille de ce Seigneur?

BERTRAND.

Avec admiration, mon Prince. J'avois d'abord jetté mon choix ſur elle, avant que mon cœur osât le révéler par ma bouche : d'après la vive impreſſion qu'elle avoit faite ſur mes yeux & ſur mon cœur, je ne vis plus les autres femmes qu'avec le téleſcope dédaigneux du mépris, qui défigura tous les traits des autres beautés, ternit leurs plus belles couleurs, ou me les repréſenta comme un fard emprunté; il dérangeoit les proportions de leur viſage, en les allongeant ou les raccourciſſant, de manière que l'objet me paroiſſoit hideux : de-là vint que celle dont tous les hommes chantoient les louanges, & que moi-même j'ai commencé à aimer, depuis que je l'ai perdue, choquoit mes regards, & ſembloit dans mon œil une tache, une paille importune, qui le bleſſoit.

LE ROI.

C'eſt très-bien s'excuſer. L'amour dont tu as brûlé pour elle, efface une grande partie de tes torts; mais l'amour qui vient trop tard (ſemblable au pardon de la clémence, apporté trop tard au malheureux condamné) devient un reproche amer contre celui qui l'envoie, & lui crie ſans ceſſe : « C'eſt ce qui eſt bon, qui eſt perdu ». Dans nos injuſtes & téméraires préventions, nous ne faiſons aucun cas des objets précieux que nous poſſédons : nous n'apprenons à en

ſentir

ſentir le prix, qu'au bord de leur tombeau. Souvent nos reſſentimens, cruels à nous-mêmes, détruiſent nos amis, & nous allons enſuite verſer des pleurs ſur leurs cendres. Et tandis que l'odieuſe haine s'aſſoupit & s'endort, l'amitié ſe réveille & pleure, en voyant le malheur qui eſt arrivé. Que ces réflexions ſervent d'éloge funèbre à l'infortunée Hélène; & maintenant oublions-la. Porte les gages de ton amour à la belle Madeleine. Les conſentemens les plus importans ſont obtenus, & je reſterai ici pour voir une ſeconde nôce terminer ton veuvage.

LA COMTESSE.

Que cette ſeconde union ſoit plus heureuſe que la première! — Ciel, daigne la bénir, ou fais-moi mourir, avant qu'ils s'uniſſent!

LA FEU.

Viens, mon fils, toi, en qui doit ſe confondre le nom de ma famille. Donne-moi quelque gage de tendreſſe, qui brille aux yeux de ma fille, & qui l'engage à ſe rendre ici promptement. (*Bertrand lui donne un anneau*). Par ma barbe vieillie, & par le reſte de mes cheveux blancs & clair ſemés ſur mon front, Hélène, qui eſt morte, étoit une charmante créature! — Quoi! c'eſt un anneau ſemblable à celui-ci, que j'ai vu à ſon doigt la dernière fois qu'elle a pris congé de la Cour.

BERTRAND.

Il n'a jamais été à elle.

LE ROI.

Donnez, je vous prie, que je le voie; car mon œil, quand je lui parlois, étoit ſouvent attaché ſur cet anneau : il étoit à moi jadis; & lorſque je le donnai à Hélène, je lui commandai que, ſi jamais elle ſe trouvoit dans des circonſtances où elle eût beſoin de mes ſecours, elle ſe fît reconnoître par cet anneau, & que je l'aiderois ſur l'heure. Auriez-vous eu la perfidie de la dépouiller d'un gage de ma reconnoiſſance, & dont la poſſeſſion étoit pour elle de la plus grande importance?

BERTRAND.

Mon auguſte Souverain, quoiqu'il vous plaiſe de le croire, cet anneau n'a jamais été le ſien.

LA COMTESSE.

Mon fils, ſur ma vie, je le lui ai vu porter, & elle y attachoit autant de prix qu'à ſa vie.

LAFEU.

Je ſuis certain de le lui avoir vu porter.

BERTRAND.

Vous vous trompez, Seigneur; elle ne l'a jamais

vu. C'eſt à Florence qu'il me fut jetté d'une fenêtre, enveloppé dans un papier, où étoit le nom de celle qui l'avoit jetté (†) : c'étoit une fille de naiſſance, & elle me crut dès-lors engagé avec elle. Mais quand j'eus conſulté mon honneur, & qu'elle fut pleinement informée, que je ne pouvois répondre aux vues honorables dont elle m'avoit fait l'ouverture, elle ceſſa ſes pourſuites, & ſe rendit avec chagrin à cette néceſſité; mais elle ne voulut jamais reprendre l'anneau.

LE ROI.

Plutus même, qui connoît la chymie & l'art de multiplier le grand œuvre (¶), n'a pas des ſecrets de la Nature une connoiſſance plus parfaite, que je n'en ai, moi, de cet anneau. C'étoit le mien, c'étoit celui d'Hélène, qui que ce ſoit qui vous l'ait donné : ainſi, ſi vous vous connoiſſez bien vous-même, avouez que c'étoit le ſien, & dites par quelle violence vous l'avez extorqué de ſes mains. Elle avoit pris tous les Saints à témoin, qu'elle ne l'ôteroit jamais de ſon doigt, que pour vous le donner à vous-même dans le

(†) Bertrand ment ici à ſa conſcience : il ſavoit bien qu'on ne lui avoit pas jetté cet anneau d'une fenêtre. *Johnſon.*

(¶) Sous le règne de Henri IV, on porta une loi qui défendoit à toute perſonne de multiplier l'or. M. Boyle, qui étoit alors dans l'eſpérance de trouver la tranſmutation, la fit révoquer. *Johnſon.*

lit nuptial (où vous n'êtes jamais entré), ou qu'elle nous l'envertoit dans ſes plus grands revers.

BERTRAND.

Elle ne l'a jamais vu.

LE ROI.

Comme il eſt vrai que j'aime l'honneur, tu ne dis pas la vérité, & tu fais naître en moi des alarmes, des ſoupçons, que je voudrois étouffer.... S'il étoit vrai que tu fuſſes aſſez barbare. — Cela ne peut pas être; — & je — cependant je ne ſais —. Tu la haïſſois mortellement, & elle eſt morte! & rien, à moins que d'avoir moi-même fermé ſes yeux, ne peut m'en convaincre plus, que la vue de cet anneau. — Gardes, qu'on le ſaiſiſſe. (*Les gardes s'emparent de Bertrand*). Quel que ſoit l'événement, l'expérience que j'ai du paſſé, juſtifie aſſez mes alarmes du reproche de trop de crédulité; &, ſi je ſuis coupable de quelque foibleſſe, c'eſt de n'avoir pas aſſez craint ſon caractère. Qu'on l'emmène : nous voulons approfondir ce myſtère.

BERTRAND.

Si vous prouvez, que cet anneau étoit celui d'Hélène, vous prouverez auſſi aiſément, que je ſuis entré dans ſon lit à Florence, où jamais elle n'a mis le pied.

(*Les gardes emmènent Bertrand*).

SCENE VII.

Les précédens. Un GENTILHOMME *entre.*

LE ROI.

JE ſuis rempli de ſoupçons affreux.

LE GENTILHOMME.

Roi généreux, j'ignore ſi j'ai bien ou mal fait : voici le placet d'une Florentine, qui n'eſt peut-être qu'à cinq ou ſix milles d'ici, & qui venoit vous le remettre elle-même. Je m'en ſuis chargé, attendri par les charmes & les graces touchantes de cette infortunée ſuppliante, que je ſais maintenant être déja arrivée en ces lieux. On lit dans ſes regards inquiets l'importance de ſa requête ; & d'une voix touchante, elle m'a dit en peu de mots, que Votre Majeſté y étoit elle-même intéreſſée.

LE ROI *prend & lit la lettre.*

« Après mille proteſtations de m'épouſer, quand » ſa femme ſeroit morte, je rougis de le dire, il m'a » ſéduite. Aujourd'hui le Comte de *Rouſſillon* eſt » veuf, ſa foi m'eſt engagée, & c'eſt à lui que mon » honneur a été ſacrifié. Il eſt parti furtivement de » *Florence*, ſans prendre congé de perſonne, & je le

» ſuis dans ſa patrie pour y demander juſtice. Rendez-
» la moi, Sire, vous le pouvez; autrement un ſé-
» ducteur triomphera, & une pauvre fille ſera pour
» jamais malheureuſe ».

DIANE CAPULET.

LAFEU.

Je m'acheterai un gendre à la foire, & je paierai les droits (†) : je ne veux point de celui-ci.

LE ROI.

Il faut que les Cieux te protègent, Lafeu, pour avoir mis au jour cette découverte. Qu'on cherche cette infortunée : partez ſur l'heure, & qu'on ramène ici le Comte.

SCENE VIII.

Les mêmes. BERTRAND *entre.*

LE ROI, *à la Comteſſe.*

JE tremble, Madame, qu'on n'ait cruellement arraché la vie à Hélène.

LA COMTESSE.

Eh bien, juſtice ſur les aſſaſſins!

(†) Alluſion aux droits de péage qu'on paie à la foire, pour les chevaux. *Eſchenburg.*

LE ROI, *à Bertrand.*

Je m'étonne, Monſieur, que les femmes ſoient pour vous des objets ſi affreux, que vous vous hâtiez de les fuir auſſi-tôt que vous leur avez juré les promeſſes les plus ſacrées, & que cependant vous déſiriez encore de vous marier. — Quelle eſt cette femme-là ?

SCENE IX.

Les précédens. LA VEUVE, DIANE.

DIANE.

JE ſuis, Seigneur, une malheureuſe Florentine, ſortie des anciens Capulets. Ma prière, à ce que j'entends, vous eſt déja connue. Vous ſavez donc auſſi combien je ſuis digne de pitié.

LA VEUVE.

Et moi, Sire, je ſuis ſa mère, Seigneur, dont l'âge & l'honneur ont tous deux beaucoup ſouffert des affronts dont nous nous plaignons ici devant vous ; & je n'ai plus qu'à mourir déshonorée, ſi vous ne venez à notre ſecours.

LE ROI.

Approchez, Comte. Connoiſſez-vous ces femmes ?

BERTRAND.

Mon Prince, je ne puis ni ne veux nier que je les connoiſſe. Me chargent-elles de quelque reproche ?

DIANE.

Pourquoi affectez-vous de ne pas reconnoître votre épouſe ?

BERTRAND.

Elle ne m'eſt rien, mon Prince.

DIANE.

Si vous vous mariez, vous aliénerez cette main, & cette main eſt à moi ; vous donnerez les promeſſes les plus ſacrées, jurées devant le Ciel, & elles ſont à moi ; en vous donnant à une autre, vous m'aliénerez moi-même (& cependant je ſuis à moi); car je ſuis tellement liée, incorporée avec vous par le nœud de vos ſermens, qu'on ne ſauroit vous épouſer ſans m'épouſer auſſi ; ou tous les deux, ou pas un.

LAFEU, *à Bertrand.*

Votre réputation baiſſe trop, pour prétendre à ma fille : vous n'êtes pas un mari fait pour elle.

BERTRAND.

C'eſt, mon Prince, une créature folle & effrontée, avec laquelle j'ai badiné quelquefois. Que Votre

Majeſté prenne une plus noble idée de mon honneur, & ne penſe jamais que je vouluſſe m'abaiſſer ſi bas.

LE ROI.

Monſieur, vous n'aurez point mon opinion en votre faveur, juſqu'à ce que vos actions l'aient méritée. Prouvez-moi que votre honneur eſt au-deſſus de l'opinion que j'en ai.

DIANE.

Bon Roi, demandez lui d'atteſter avec ſerment qu'il ne croit pas avoir eu ma virginité.

LE ROI.

Que lui réponds-tu?

BERTRAND.

Qu'elle eſt une impudente, mon Prince; que c'eſt une miſérable, proſtituée à tout le camp.

DIANE.

Il m'outrage, Seigneur. S'il en étoit ainſi, il m'auroit achetée à vil prix. Ne le croyez pas. Oh! jettez les yeux ſur cet anneau, dont l'éclat & la richeſſe n'ont rien de comparable: hé bien, il l'a cependant donné à la proſtituée de tout le camp, ſi j'en ſuis une.

LA COMTESSE.

Il rougit, & c'eſt le ſien. Ce diamant, depuis ſix

générations, a été légué & porté de père en fils. Il le nie en vain; c'eſt ſa femme; cet anneau vaut mille preuves.

LE ROI.

Vous avez dit, ce me ſemble, que vous aviez vu ici quelqu'un à la Cour, qui pourroit en rendre témoignage.

DIANE.

Cela eſt vrai, mon Prince; mais il me répugne de produire un témoin auſſi vil : ſon nom eſt *Parolles*.

LAFEU.

J'ai vu l'homme aujourd'hui, ſi on peut lui donner le titre d'homme.

LE ROI.

Qu'on le cherche, & qu'on l'amène ici.

BERTRAND.

Que voulez-vous de lui? Il eſt déja noté pour le plus perfide ſcélérat, par toutes les actions les plus baſſes, les plus odieuſes, & la vérité répugne à ſa Nature même, qui ſouffre en la diſant. Me jugerez-vous ſur le témoignage d'un miſérable, qui dira tout ce qu'on voudra?

LE ROI.

Mais elle a cet anneau, qui eſt le vôtre.

BERTRAND.

Je crois qu'elle l'a : il eſt certain que j'ai eu du goût pour elle, & que je l'ai recherchée en jeune homme folâtre. Elle connoiſſoit la diſtance qu'il y avoit entre elle & moi. Mais pour m'attirer plus sûrement dans ſes filets, elle piqua mes déſirs par ſes refus, comme il arrive que tous les obſtacles qu'on oppoſe aux caprices de la paſſion, ne font qu'en accroître l'ardeur (†). Enfin, ſes agaceries ſecondant ſes attraits aſſez faits pour plaire, elle m'amena au prix qu'elle avoit mis à ſes faveurs : elle obtint l'anneau ; & moi, j'eus ce que tout ſubalterne auroit pu acheter au prix bannal.

DIANE.

Il faut que j'aie de la patience ! Vous qui avez déja chaſſé loin de vous une ſi reſpectable épouſe, vous pouvez bien me priver auſſi de mes droits ſur vous. Je vous prie cependant (car, puiſque vous êtes ſans vertu, je veux vous renoncer pour mon époux) envoyez chercher votre anneau : je vous le rendrai, ſi vous me rendez le mien.

(†) On connoît ces deux vers de Malherbe :

A des cœurs bien touchés tarder la jouiſſance,
C'eſt infailliblement leur croître le déſir.

BERTRAND.

Je ne l'ai pas.

LE ROI.

Comment eſt votre anneau, je vous prie ?

DIANE.

Il reſſemble beaucoup à celui que vous portez au doigt.

LE ROI.

Connoiſſez-vous cet anneau ? Cet anneau étoit autrefois au Comte.

DIANE.

Et c'eſt celui que je lui avois donné, quand il eſt entré dans mon lit.

LE ROI.

C'eſt donc une fable, que ce qu'il nous a conté, que vous le lui aviez jetté d'une fenêtre.

DIANE.

J'ai dit la vérité.

SCENE X.

Les précédens. PAROLLES *entre.*

BERTRAND.

J'AVOUE, mon Prince, que cet anneau étoit à elle.

LE ROI.

Tu es étrangement ému ; une ombre te fait trembler. Eſt-ce-là cet homme dont vous me parliez ?

DIANE.

C'eſt lui, mon Prince.

LE ROI, *à Parolles.*

Dites-moi, vous, mais dites-moi la vérité : je vous l'ordonne, & n'ayez aucune crainte des diſgraces de votre Maître, dont je ſaurai bien vous défendre, ſi vous êtes ſincère & vrai. Que ſavez-vous de ce qui s'eſt paſſé entre lui & cette femme ?

PAROLLES.

Sous le bon plaiſir de Votre Majeſté, mon Maître a toujours été un très-honorable Chevalier. Il a joué quelquefois, il eſt vrai, de ces tours que font tous les jeunes Seigneurs.

LE ROI.

Allons, allons, au fait. A-t-il aimé cette femme ?

PAROLLES.

Oui, mon Prince, il l'a aimée : mais comment l'a-t-il aimée !

LE ROI.

Comment, je vous prie ?

PAROLLES.

Il l'a aimée, mon Prince, comme un Gentilhomme aime une femme.

LE ROI.

Que voulez-vous dire ?

PAROLLES.

Qu'il l'aimoit, mon Prince, & qu'il ne l'aimoit pas.

LE ROI.

Comme tu es un coquin & n'es pas un coquin, n'eſt-ce pas ? Quel drôle amphibologique eſt cet homme-ci avec ſes équivoques ?

PAROLLES.

Je ſuis un pauvre homme, & aux ordres de Votre Majeſté.

LAFEU.

C'eſt un fort bon tambour, mon Prince; mais un méchant Orateur.

DIANE.

Savez-vous qu'il m'a promis le mariage?

PAROLLES.

Vraiment, j'en ſais plus que je n'en veux dire.

LE ROI.

Tu ne veux donc pas dire tout ce que tu ſais?

PAROLLES.

Je le dirai, ſi tel eſt le plaiſir de Votre Majeſté. J'étois leur confident à tous deux, comme je vous l'ai dit : mais plus que cela, il l'aimoit beaucoup plus qu'un Chevalier n'aime; car, en vérité, il en étoit fou, & il parloit de Satan, des limbes, des feux du Purgatoire, des Furies, & de je ne ſais combien de choſes; & j'étois ſi fort en crédit, que je ſavois quand ils ſe donnoient des rendez-vous la nuit, & mille autres circonſtances, comme, par exemple, des promeſſes de l'épouſer, & des choſes qui m'attireroient ſa malveillance, ſi je les révélois : c'eſt pourquoi je ne dirai pas ce que je ſais.

LE ROI.

Tu as déja tout dit, à moins que tu ne puiſſes

ajouter qu'ils ſont mariés ; mais tu es trop artificieux dans tes dépoſitions : ainſi, retire-toi. (*A Diane*). Cet anneau, dites-vous, étoit le vôtre ?

DIANE.

Oui, mon Prince,

LE ROI.

Où l'avez-vous acheté ? Ou bien, qui vous l'a donné ?

DIANE.

Il ne m'a point été donné, & je ne l'ai point acheté non plus.

LE ROI.

Qui vous l'a prêté ?

DIANE.

Il ne m'a point non plus été prêté.

LE ROI.

Où donc l'avez-vous trouvé ?

DIANE.

Je ne l'ai pas trouvé.

LE ROI.

Si vous ne l'avez obtenu par aucun de ces moyens, comment avez-vous pu le donner à Bertrand ?

DIANE.

DIANE.

Je ne lui ai jamais donné.

LAFEU.

Cette femme, mon Prince, a la ſoupleſſe d'un gant : elle ſe tourne & ſe retourne comme on veut.

LE ROI.

L'anneau étoit à moi ; je l'ai donné à ſa première femme.

DIANE.

Il a pu être à vous ou à elle, autant que j'en puis ſavoir.

LE ROI.

Qu'on la faſſe ſortir de ma préſence. Cette femme commence à me déplaire. Qu'on la mène auſſi en priſon avec lui. Si tu ne me dis point d'où tu as cet anneau, tu vas mourir dans une heure.

DIANE.

Je ne vous le dirai jamais.

LE ROI.

Gardes, qu'on l'emmène.

DIANE.

Je vous donnerai une caution, mon Prince.

LE ROI.

Je te crois maintenant une proſtituée.

DIANE.

Grand Jupiter, ſi jamais j'ai connu un homme, c'eſt vous.

LE ROI.

Pourquoi donc accuſes-tu Bertrand depuis tout ce tems ?

DIANE.

Parce qu'il eſt coupable, & qu'il n'eſt pas coupable. Il ſait que je ne ſuis plus Vierge, & il en feroit ſerment. Moi, je ferai ſerment que je ſuis Vierge, & il ne le ſait pas. Grand Roi, je ne ſuis point une proſtituée, ſur ma vie : je ſuis Vierge, où ce vieillard eſt une femme. (*Montrant Lafeu*).

LE ROI.

Elle abuſe de notre patience. En priſon tous les deux.

DIANE.

O ma mère ! allez chercher ma caution. Attendez un moment, illuſtre Souverain (*la veuve ſort*) : on eſt allé chercher le Jouaillier à qui appartient l'anneau, & il ſera ma caution ; mais pour ce jeune Chevalier (*à Bertrand*), qui m'a abuſée, comme il

le ſait lui-même, quoique cependant il ne m'ait jamais fait aucun tort, je le renonce ici. Il ſait lui-même qu'il a ſouillé ma couche, & qu'alors même il a fait un enfant à ſon épouſe. Quoiqu'elle ſoit morte, elle ſent remuer ſon enfant. En deux mots, voilà mon énigne : Une femme morte ſent remuer ſon enfant ; & voilà le mot de l'énigme qui arrive.

SCENE XI.

Les précédens. HÉLENE *&* *la* VEUVE *entrent.*

LE ROI.

N'Y A-T-IL point quelque enchanteur qui me faſcine la vue (†) ? Eſt-ce un objet réel que je vois ?

HÉLENE.

Non, mon cher Souverain, ce n'eſt que l'ombre d'une femme que vous voyez, le nom, & non pas la perſonne.

BERTRAND.

Tous les deux, tous les deux : ah ! pardon !

HÉLENE.

Oh ! mon cher époux, lorſque j'étois comme cette

(†) On lit dans le texte, *devant mes yeux ?*

jeune fille, vous paroiſſiez un prodige à mes yeux. Voilà votre anneau, & reconnoiſſez ici votre lettre. Il y eſt écrit : *Lorſque vous pourrez avoir un jour cet anneau que je porte à mon doigt, & que vous ſerez enceinte de mes œuvres*, &c. Tout cela eſt arrivé. Voulez-vous être à moi, maintenant que vous m'appartenez par une double conquête ?

BERTRAND.

Si elle peut me prouver cela clairement, je veux, mon Prince, l'aimer tendrement, à jamais, à jamais.

HÉLENE.

Si je ne vous le démontre pas juſqu'à l'évidence, ou ſi vous parvenez à me convaincre de fauſſeté, que le cruel divorce nous ſépare à jamais ! (*A la Comteſſe*). O ma mère, je vous revois encore !

LAFEU.

Mes yeux me cuiſent ; je ſuis prêt à pleurer. Allons, bon, tambour, prête-moi un mouchoir. (*A Parolles*). Bien, je te remercie : va m'attendre à la maiſon ; je veux que tu ſerves à mon amuſement. Laiſſe-là ces politeſſes, elles me déplaiſent.

LE ROI.

Que de point en point on nous raconte cette hiſtoire, afin que la certitude de ſa vérité nous comble

de joie. (*A Diane*). Et vous, ſi vous êtes une fleur encore fraîche & vierge, vous pouvez vous choiſir un époux : je me charge de votre dot ; car j'entrevois déja, que par vos ſecours honnêtes, vous avez fait qu'une femme eſt devenue femme, en vous conſervant toujours Vierge. Nous voulons être inſtruits plus à loiſir de cet événement, & de toutes ſes circonſtances, dans le détail. Déja tout s'annonce bien ; & ſi la fin eſt auſſi heureuſe, l'amertume du paſſé doit la rendre encore plus douce.

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR LE ROI.

Le Roi n'eſt plus qu'un ſuppliant, à préſent que la Pièce eſt jouée. Tout eſt bien fini, ſi nous avons mérité que vous nous exprimiez votre ſatisfaction. Nous reconnoîtrons vos applaudiſſemens, en faiſant chaque jour de nouveaux efforts pour vous plaire. Accordez-nous votre indulgente attention, & protégez-nous : que vos mains favorables applaudiſſent à nos efforts, & recevez le tribut de nos cœurs reconnoiſſans.

Fin du cinquième & dernier Acte.

RETRANCHEMENS.

ACTE PREMIER.

Scène III, page 18.

Parolles. LA virginité une fois renverſée à terre, c'eſt le moyen le plus prompt de faire ſauter l'homme en l'air. En renverſant de nouveau l'homme à terre, vous perdez votre cité, par la brêche que vous avez ouverte vous-même.

Ibid. **, *page* 20.

Parolles. Votre date (†) eſt mieux dans votre pâté & votre porreau, que ſur vos joues. — Et votre virginité, votre virginité ſurannée, reſſemble à nos poires Françoiſes, ſèches & ridées. Elle a mauvaiſe mine; elle n'a plus aucune ſaveur : c'eſt une poire flêtrie : elle étoit bonne autrefois; mais aujourd'hui, c'eſt une poire flêtrie : qu'en voulez-vous faire ?

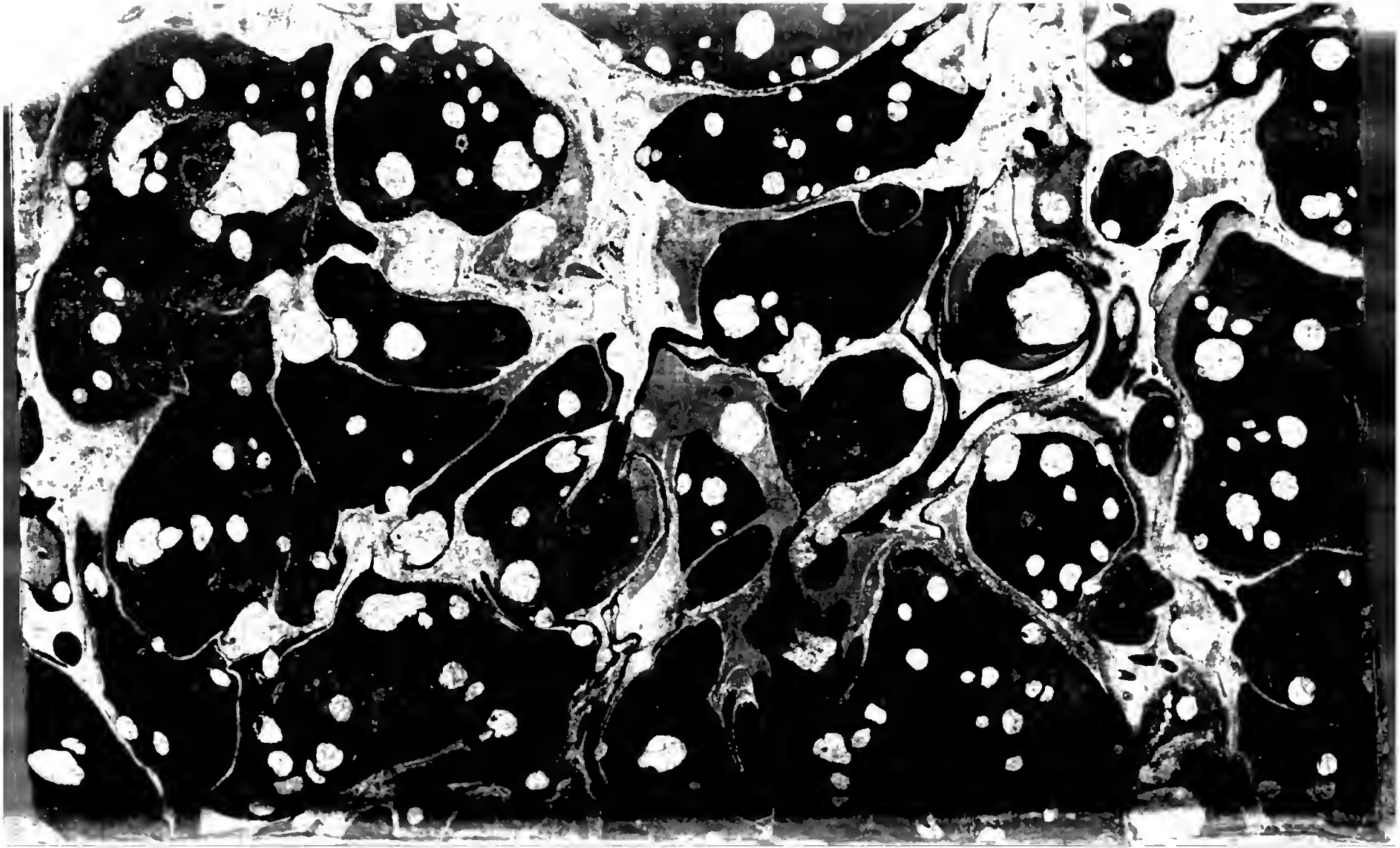
Ibid. * * *.

Hélène. Un phénix, un Général, & un ennemi; un guide, une Déeſſe, & une Souveraine; ſon humble ambition, ſa fière humilité, ſon harmonie diſcordante; ſa diſcorde gracieuſe, ſa

(†) Mauvaiſe pointe ſur le mot *date*, qui ſignifie, âge; & datte, eſpèce de fruit, fort en vogue du tems de Shakeſpear.

confiance & ſa foi, la douce cauſe de ſes malheurs, au milieu d'une ſociété nombreuſe de jolis, d'aimables Chrétiens adoptifs, qui jouent de la prunelle avec les commères de Cupidon (†).

(†) Ce *nonſenſe* eſt le bel ouvrage de quelque ſot Acteur, qui a allongé de ce puérile catalogue, les objets d'amour qu'avoit indiqués Hélène, & qui ſe bornent à l'amour d'une mère, d'une maîtreſſe & d'un ami. *Warburton.*

Fin des Retranchemens.

De l'Imprimerie de VALADE, rue des Noyers.